GRATUIT ! LE SUPPLÉMENT IMPACT SAMOURAÏS : La France à l'heure de la série B !

MAD MOVIES

ACTUS

VIDOCQ
Le Batman français revient en numérique !

PREVIEWS

AVALON
Mamoru Oshii se prête au jeu

PARALLAX
Dans la « toile » du serial-killer

INTERVIEW

TERRY GILLIAM
Cauchemars fantastiques et rêves brisés

LA PLANÈTE DES SINGES

TIM BURTON, un homme parmi les singes

M 2016 - 134 - 25,00 F
Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Suisse : 8 F
Canada : 7,50 $ - RCI : 2800 CFA

Pour être informé avant plutôt qu'après...
DVDRAMA.COM
Le Premier Quotidien du DVD
Toute l'actualité du DVD
Des news et previews tous les jours
Plus de 100 tests DVD par mois
Le forum du DVD
Les affaires du DVD tous les bons plans
"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE
Toute l'actualité du DVD en temps réel
Une équipe de 15 journalistes - 100 nouveaux tests de DVD par mois - Des forums de discussions, d'achats et de ventes - Des concours...
http://www.dvdrama.com

Mad Movies

COURRIER

it's a MAD, MAD, MAD world !

Mercredi 8 août 2001. 15 h 42. Au moment même où j'écris ces lignes, l'écran 18 pouces sur lequel je travaille scintille un peu plus que d'habitude. Les variations incessantes de couleur et la multiplication des stries me font craindre le pire : comment vais-je finir la maquette si le Mac fait un fondu au noir ? On me souffle qu'il suffit de remplacer l'écran et que, vraiment, j'y connais rien en informatique. Ah bon ? C'était bien la peine d'installer le suspense, alors...

Le mois prochain, je vous expliquerai comment un fidèle lecteur a ruiné notre stock de papier fax en nous abreuvant de textes (heureusement assez savoureux), et par-là même je vous expliquerai quel système de défense nous avons adopté : le débranchage de prise. Bonne lecture les Madounettes et les Madounets !

Vincent GUIGNEBERT

DVD killed the video star

Salut Mad. Voilà un peu plus de trois ans que tu m'éduques à l'aide de tes articles fort intéressants, toujours teintés d'humour, qui ne cessent à chaque fois que je les lis de me rendre de bonne humeur. On devrait inventer une loi obligeant toute personne à lire votre formidable mag, le monde serait franchement meilleur ! Les Madounettes et Madounets (soyons galants) ne seraient-ils pas la prochaine étape de l'évolution humaine ? Je commence sérieusement à me poser la question.
Mais je t'écris aussi pour réagir à ta nouvelle formule qui est selon moi une superbe idée (parmi tant d'autres, il faut bien le dire) née de vos cerveaux si géniaux que l'on en trouve qu'à la rédaction de Mad. Passer mensuel et par-là même fusionner avec Impact, alors là, je ne peux que vous féliciter ! Chaque mois, l'actualité cinématographique s'en trouve donc entièrement couverte par vos plumes si magiques. Et puis, quelle bonne trouvaille d'avoir intercalé dans votre numéro d'été une affiche et un poster de **Final Fantasy** (Aki ne mérite-t-elle pas amplement sa place aux côtés des bombes sexuelles virtuelles telles que Lara Croft ?) Je pense que cette initiative est à renouveler dans les mois qui suivent, Mad Movies deviendrait alors Perfect Mad Movies. Une seule petite chose à signaler : est-ce vraiment nécessaire de faire huit pages (Impact compris) consacrées au DVD ? La rubrique DVD inédits est à mon avis tout à fait dispensable. Pensez à ceux qui n'ont pas encore de lecteur DVD.
Au fait, cher Vincent, comme tu as pu le remarquer, je t'ai fait parvenir cette lettre par mon fidèle pigeon voyageur, or j'ai appris que tu voulais le remplacer par les signaux de fumée. En plus des plaisantins avec leur barbecue, cette technique ne me semble pas très efficace pour te faire parvenir ce message de la plus haute importance dans les plus brefs délais. Et puis mon pigeon a encore de très belles années devant lui.
Bien amicalement.

Brice GAUGIRAND (Vaïssac)

Le DVD est en train de remplacer la K7 vidéo, il n'y aura bientôt plus de VHS, et tu comprendras forcément l'utilité de la rubrique le jour où tu posséderas un lecteur. Et puis, contrairement à la VHS, le DVD propose bien souvent nombre de suppléments directement liés au film, ce qui en fait un objet à part digne d'intérêt comme le serait par exemple un beau livre de cinéma. Quant aux films inédits en salles, nous en parlions avant dans la rubrique Vidéo & Débats et nous les traitons dorénavant sur ce nouveau support, tout en sachant que la plupart des titres sont également disponibles en VHS. À part ça, je suis désolé de t'apprendre que ton pigeon était vraiment délicieux...

ze MAD mascotte

Pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents, le poupon Matthieu Corblin (10 mois) est devenu la mascotte de Mad Movies. Il nous livre ici sa pensée sur le précédent numéro : «Ouais, comment dire, je trouve que vous n'êtes pas assez analytiques au niveau critique. À part ça, c'est cool ». Merci Matthieu et à dans un mois.

l'autre Marilyn

Salut à vous, fusionneurs ! Je vous lis depuis le n°85, mais je n'écris presque jamais à votre magnifique revue. Cependant, sachez que je pense le plus grand bien de vous. Si je vous écris, c'est pour corriger une erreur qui s'est glissée dans l'article consacré au DVD de **Classé X** (n°133, page 93). Vous dites que Marilyn Chambers a tenu un rôle dans **Chromosome 3** de David Cronenberg (un film excellent soit dit en passant). Or, elle apparaissait dans **Rage** du même Cronenberg. Le rôle « *pas piqué des vers* » de **Chromosome 3** était tenu par Samantha Eggar.
Je vous concède cependant qu'elles ont toutes les deux disparu de la circulation filmique. Bonne continuation.
PS : J'ai essayé de vous envoyer les signaux de fumée, mais j'ai pas réussi à faire la silhouette de Marilyn Chambers !

Pierre VACCARO (St Étienne)

Merci pour l'erratum. Tu as raison pour Samantha Eggar, elle ne fait presque plus rien à part des voix pour les dessins animés et les jeux vidéo Disney. Par contre, tu te trompes sur Marilyn Chambers : à 49 ans, cette ex-hardeuse et grande militante féministe a récemment fait son comeback dans quelques films cochons. Bon, pour l'Oscar c'est raté, mais pour un Hot d'Or, elle a encore ses chances...

à quand les chippenmad ?

Cher Mad, je ne rate jamais l'occasion de vous écrire pour vous donner mon avis. Alors quand il y a un questionnaire, c'est encore plus le moment de s'exprimer et de décortiquer le magazine. Quelle n'a pas été ma surprise de lire dans le Mad du mois de mai que vous passiez mensuel : un énorme changement générant inquiétude et excitation chez les madounets et madounettes habitués depuis des lustres à une attente fébrile et à une recherche anxieuse du nouveau Mad dans les kiosques (l'a ? l'a pas ?) et ce tous les mois impairs. Et puis la question existentielle se posait : auront-ils matière à disserter tous les mois ? Il est certainement trop tôt pour répondre à cela mais une constatation déjà s'impose : il règne comme un parfum de nostalgie au sein de la rédaction et du lectorat depuis les deux derniers numéros, et je trouve cela très appréciable. En effet, une parution mensuelle, même avec une actualité riche, laisse de la place

aux films d'antan, à des analyses plus poussées du thème fantastique.
En tant que Madounette, j'ai particulièrement apprécié le dossier « Les bombes sexuelles du fantastique », signe que les femmes ont une grande place dans ce genre où pourtant, auparavant, elles passaient leur temps à hurler, à s'évanouir, et à se blottir dans les bras du super-héros venu les sauver du méchant monstre poilu. Par contre, je ne perdrai pas mon temps à lire (il y a quelque chose à lire au fait ?) la page pin-up réservée aux lecteurs d'Impact, magazine intégré dans le Mad alors qu'il n'a pas franchement la même identité et le même objectif : je trouve qu'il est beaucoup plus orienté testostérone, non ? Donc la vue de nymphettes désappées et sur-siliconées ne m'émeut absolument pas, mais je sais bien qu'elle doit en intéresser beaucoup et je le respecte (quoique...). Alors je pousse un cri d'alarme : à quand une page pour les acteurs ? Pas des bodybuildés tout huileux, mais des vraies tronches, qui permettraient de nous faire connaître des petits inconnus... Ou même des petites inconnues tiens, je ne suis pas sexiste ! Mais de grâce, du talent, pas de plastique creuse surnaturelle. Alors pour finir, j'adorerais voir « Les Bombes sexuelles du fantastique » au masculin, et si vous n'avez pas assez de demoiselles dans la rédaction pour constituer le dossier, je peux vous faire quelques modestes suggestions : Mad Max, Riddick, Indiana Jones, Rutger Hauer, Kurt Russell, Michael Biehn..., et j'en oublie plein d'autres, qu'ils me pardonnent !

Suzy DE MAGALHAÈS (Tours)

Mel Gibson, Harrison Ford, Rutger Hauer, tous ces vieux beaux... Si l'on devait faire un dossier spécial pour les Madounettes, on commencerait par « La rédac de Mad en plein bouclage ». Surtout que là, avec la canicule tu vois, on est tous du genre bien viril, la barbe de trois jours et en marcel. Comme on est au rez-de-chaussée, on prend régulièrement la pose devant la vitrine, clope au bec et portable à l'oreille, trop irrésistibles les mecs quoi.

initiation cinéphile

Salut à toute l'équipe de Mad. Je profite du questionnaire pour vous remercier. Effectivement, je vous suis depuis le numéro 50 (couverture, **Les Maîtres de l'univers**, avec Dolph, que personne n'a oublié bien sûr...), et je dois dire qu'à l'époque je commençais à peine à avoir de réels goûts cinématographiques.
Les premiers films marquants que j'ai vus étaient en deuxième partie de La Dernière Séance de ce bon vieux Schmol, entre deux westerns et comédies musicales.
Il y avait **L'Homme qui rétrécit**, **L'Invasion des profanateurs de sépultures**, et surtout **La Maison du diable** de Robert Wise. C'est grâce à ce film que j'ai compris que les films de genre allaient avoir une grande place dans ma vie de cinéphile. Ensuite, c'est vers douze ans que j'ai commencé à arpenter les cinémas pour satisfaire mes pulsions et **Predator** fut une autre révélation pour moi, surtout qu'il était interdit aux moins de treize ans à l'époque. J'étais donc devenu un hors-la-loi pour mon amour naissant du cinéma. Waouh ! C'était beaucoup pour un mioche de douze ans, toutes ces émotions avec un Schwarzie au meilleur de sa forme et un John McTiernan qui allait se faire une place dans la crème des réalisateurs de mon cœur (**Die Hard** m'achevant sur place la première fois où je l'ai vu). Et puis un jour, flânant chez mon libraire, en essayant de zieuter les journaux se trouvant tout en haut (ben oui, y'a pas que le ciné dans la vie !), je tombe sur un bouquin parlant des films que j'aime ; alors je feuillette la bête et à l'intérieur : **RobCop**, **L'Aventure intérieure**, **Hidden**, **Bigfoot et les Henderson** et puis « Comment construire soi-même son gant de Freddy » ! Le pied total et depuis je n'arrive pas à décrocher. À chaque fois, j'ouvre fébrilement mon Mad pour dévorer tous les articles, des Notules Lunaires aux bons mots en italique des Petites Annonces.
Vous m'avez appris à avoir un autre regard sur les films, à acquérir un vrai esprit critique et surtout à me créer une véritable culture cinématographique, du genre qui épate toujours la galerie dans les soirées (par contre, avec les nanas, ça marche pas des masses comme sujet de conversation mais j'attends toujours la perle rare...). Alors pour tout ça, pour tous ces moments de lecture passionnée et passionnante, pour cette excitation à chaque fois que je vais chez mon libraire (sorti ?, pas sorti ?), merci, mille fois merci. Quant au fait que vous soyez mensuel, c'est excellent. J'aime bien Impact, mais Mad reste ma bible et faire d'Impact un supplément à Mad est une très bonne chose.

Frédéric PORCHEUR (Ivry sur Seine)

le meilleur des mondes virtuels

J'aimerais attirer votre attention sur un débat très intéressant fond/forme. Je viens de découvrir votre dernier numéro et... le choc ! **Final Fantasy** semble plus que prometteur, Aki est d'une crédibilité visuelle étonnante, bien que non-existante en tant que forme de vie ou individu pensant. En même temps, dans **A.I.**, Jude Law, qui peut se prévaloir de tout ça, se retrouve dans un rôle qui tend vers l'intangibilité de l'androïde 100% Motorola (ou autres). C'est une crise des ciseaux : on utilise le réel pour parler d'irréel en le rendant visuellement non-crédible, mais en même temps, on utilise l'irréel en le rendant crédible pour parler d'un irréel impossible ; on a l'impression que préside à tout cela une forme de culpabilité vis-à-vis d'une réalité des corps et des êtres qui sembleraient trop laids ou trop grotesques pour être dignes de se représenter eux-mêmes, au moins d'une manière idéale.
Je ne condamne rien, j'ai juste peur qu'un jour, on nous annonce que nos modèles à suivre soient des modèles de perfection numérique... Ne serait-ce pas le meilleur des mondes ? Hi hi hi !

Jean-Philippe PACTOL (Conflans Sainte Honorine)

*Il y aura toujours une différence entre la technique et l'utilisation qu'on en fait. Dans **Final Fantasy**, Hironobu Sakaguchi parfait une technique (la motion capture) jusqu'à obtenir un rendu photo-réaliste pour les personnages. Il n'empêche que **FF** reste un film d'animation. C'est comme quand Disney utilisait le rostoscope pour Blanche Neige, conservant l'animation traditionnelle pour les sept nains. Quant à la perfection numérique, il faut rappeler que la difficulté majeure rencontrée par SquareSoft Pictures a justement éte de créer des « défauts » pour rendre crédible les personnages. Soit l'inverse de ce qui se passe sur un plateau normal, où les comédien(ne)s de chair et d'os disparaissent sous d'épaisses couches de maquillage !*

questions pour un champion

Salut les gars, j'ai une tonne cinq de questions à vous poser !
1/ Avez-vous des news de Starfix ? J'ai l'impression qu'ils ont de « petits problèmes ».
Eh bien la revue se porte moyennement puisqu'elle s'est arrêtée, mais les rédacteurs vont plutôt bien. Julien Dupuy a même été transféré de Starfix à Mad. C'est une bonne affaire, il coûte nettement moins cher que Zidane.
2/ L'aventure HK est-elle vraiment terminée ?
Pas du tout, elle continue sous une autre forme dans les pages de DVDvision, un mensuel disponible dans toutes les bonnes librairies.
3/ Savez-vous quand Christophe Gans devrait commencer à tourner **Bob Morane** ?
***Bob Morane** est actuellement en cours d'écriture. C'est donc beaucoup trop tôt pour donner une date de tournage.*
4/ Savez-vous si Mark Dacascos sera de la partie ?
Non, on ne sait pas. Mais en fans de base, il faut impérativement qu'il soit de la partie.
5/ Pourquoi pas la création d'une rubrique vidéo amateur ? Il y a quelques temps vous nous aviez parlé du tournage de **Die Die my Darling** et plus rien !
On a des textes sous la main, des cassettes en stock, des photos tout plein, donc la rubrique va bientôt voir le jour, sans doute même dès le prochain numéro.

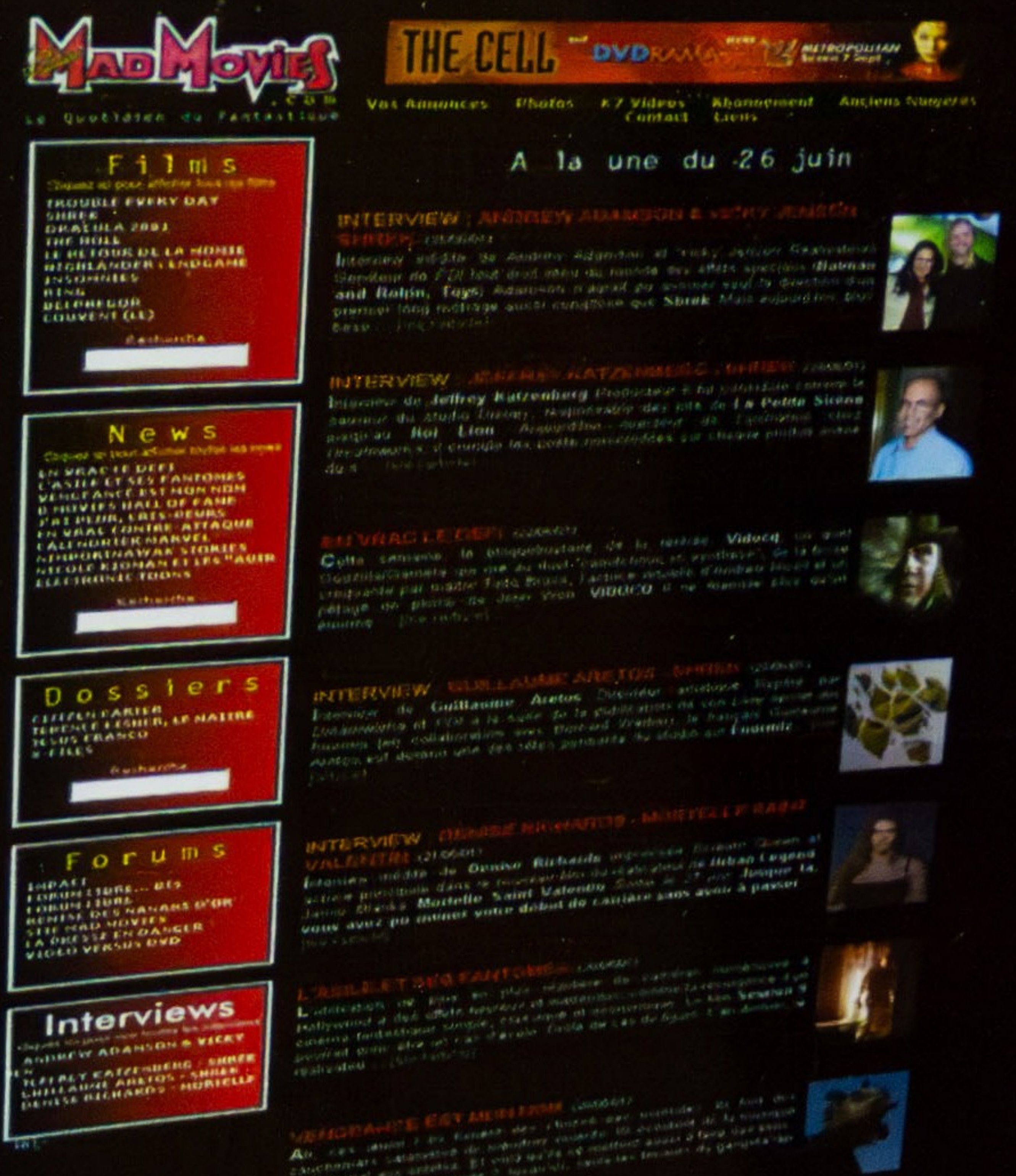
Fabrice OUSSOU (Montlhétry)

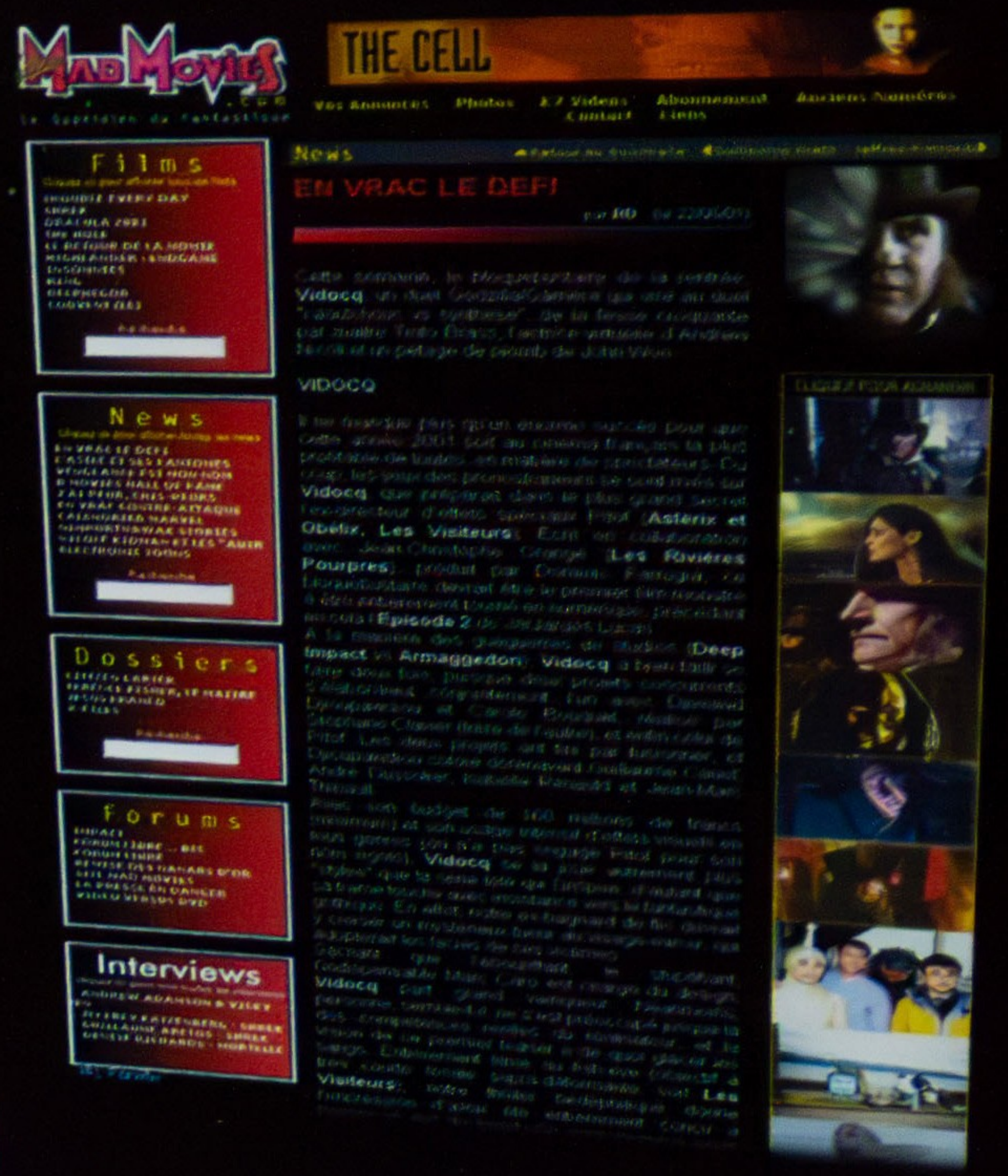
Comment nous écrire
Par courrier : Mad Movies, Courrier des Lecteurs, 4 rue Mansart, 75009 Paris. Par mail : info@mad-movies.com. Par morse : ne pas confondre le code télégraphique avec le mammifère marin, SVP.

le festival de Troma

Cher Mad, avant toute chose, je tiens à vous féliciter pour votre parcours ou plutôt votre épopée devrais-je dire nom d'une pipe ! Alors voilà que vous passez mensuel les gars ? Une consécration pour vous, une source de joie et de bonne humeur pour moi ! Parlons 30 secondes d'autre chose. Alors que je me baladais sur la Croisette lors du dernier Festival de Cannes, qui je rencontre ? La Troma Team, ouais, ces gueulards scandant des messages de paix et d'amour en gesticulant dans tous les sens comme à l'accoutumée. Je me précipitais alors vers mes amis Toxic, Kabukiman et autres sous les yeux écarquillés de touristes sirotant un verre en terrasse ou simplement de passage se demandant ce que de tels zigotos faisaient sur la Croisette. Et bien ma p'tite dame, ces rigolos ils ont une suite au Carlton et c'est pas leur premier festival, je vous le promets. Quoiqu'il en soit, ce sont les types les plus cool que j'aie pu rencontrer sur place : ils ont été jusqu'à m'inviter quelques instants dans une de leurs chambres (bordel intégral), où j'ai croisé Lloyd Kaufman très occupé mais hyper sympa. J'en suis ressorti avec un exemplaire de **Legend of the Chupacabra** en VHS (non sous-titré, ce qui va entraver ma compréhension, quoique) ainsi qu'avec une invitation pour une de leurs soirées se déroulant le jour de notre départ, too bad. En tout cas, j'ai passé un moment de pur délire et j'espère les retrouver l'année prochaine...

Samuel TUBEZ
(Mons, Belgique)





Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

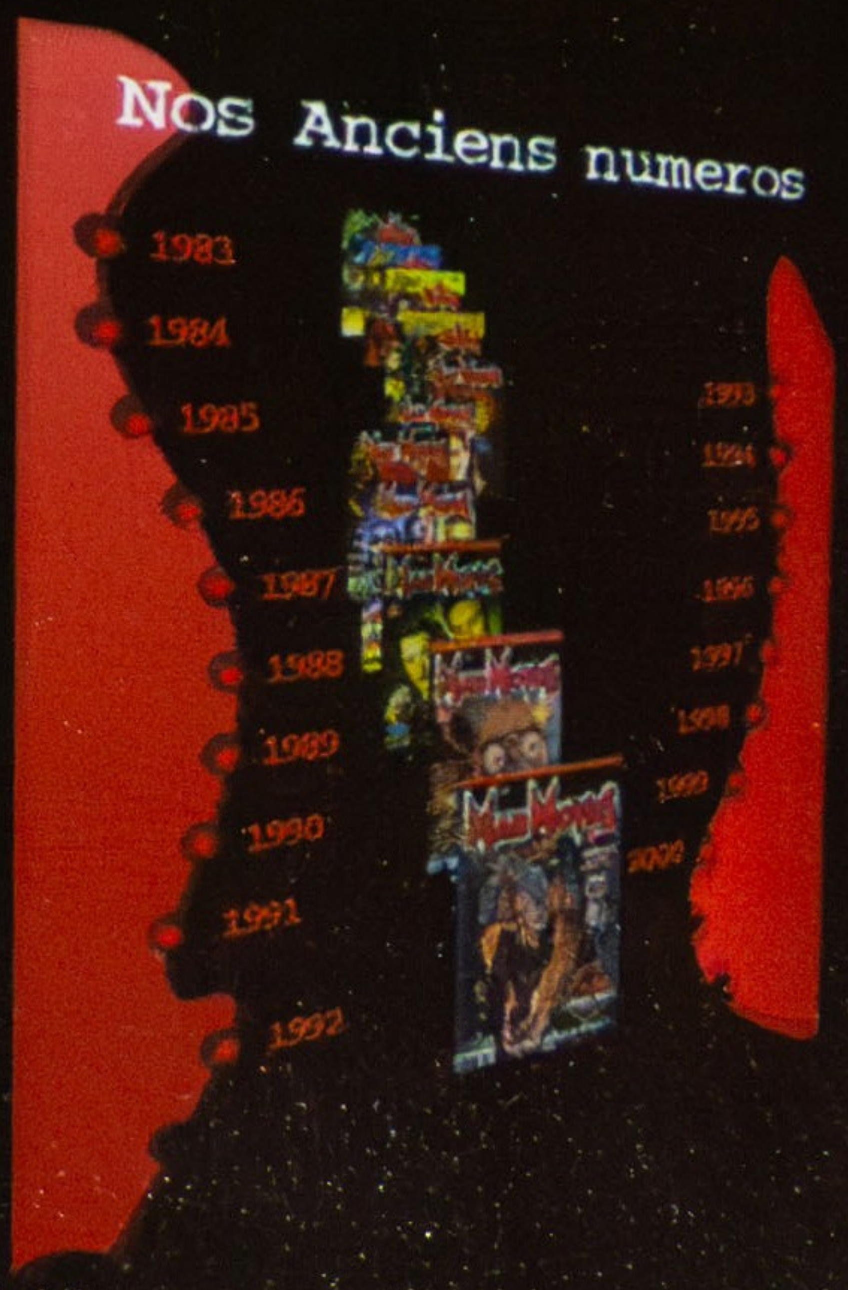
Réagissez et donnez votre avis sur les news les critiques et les interviews

Commandez les photos de vos films préférés et les portraits de vos stars favorites

Consultez le catalogue de K7 videos

Passez vos petites annonces

Participez aux forums



Avalon

SOMMAIRE

Vidocq

La Planète des singes

22 AVALON
D'abord **Patlabor** et sa suite, ensuite **Ghost in the Shell**... Véritable prodige de l'animation japonaise, Mamoru Oshii s'essaie aujourd'hui au film live avec **Avalon**, dans lequel une femme s'aventure au sein du niveau secret d'un jeu vidéo dont personne n'est jamais revenu, pour retrouver son ancien amant. Techno-thriller teinté d'images oniriques, Avalon est déjà le film préféré de James « King of the world » Cameron.

28 PARALLAX
À l'origine réalisateur de séries Z très influencées (**Scared to Death**, **Créature**), William Malone prouve avec **La Maison de l'horreur** qu'il peut faire autre chose que des ersatz d'**Alien**. Son nouveau film, le thriller fantastique **Parallax**, abonde dans ce sens en s'intéressant à un serial-killer qui traque ses victimes sur internet. Et celles-ci de revenir sous forme de fantômes. C'est Stephen Dorff (**Blade**) qui mène l'enquête.

32 LA PLANÈTE DES SINGES
Niveau histoire, pas de grands bouleversements entre l'original et ce remake qui a tout du blockbuster de l'été. Un astronaute s'en va dans l'espace pour secourir un chimpanzé. Soudain, il traverse une faille temporelle qui le propulse 4.000 ans dans le futur, sur une planète dominée par des singes guerriers et intelligents qui exploitent les humains. Tim Burton mène la révolte tout en se laissant séduire par le concept du « film de commande ».

42 VIDOCQ
Au sein du studio d'effets spéciaux Duboi, Pitof a participé à quelques-unes des plus grosses productions françaises, telles que **Didier**, **La Cité des enfants perdus** et **Jeanne D'Arc**. Avec **Vidocq**, l'adaptation d'une série télévisée française, il passe pour la première fois à la réalisation et suit un journaliste qui enquête sur la mort du fameux détective tout en se lançant à la poursuite d'un mystérieux Alchimiste

50 TERRY GILLIAM
Ancien membre des Monthy Python, Terry Gilliam s'est vite émancipé de la troupe des Rosbeef trublions pour tracer sa propre route. Un parcours émaillé de chefs-d'œuvre, mais aussi d'échecs et de déceptions. Alors qu'il se remet à peine de l'abandon de son **Don Quichotte**, le réalisateur jette un regard rétrospectif sur cette œuvre d'autant plus belle et fascinante qu'elle est chaotique et pleine de désillusions.

RUBRIQUES
Courrier des Lecteurs (3) / Édito (8) / Notules Lunaires (10) / Lord of the Rings (14) / Dans les Griffes du Cinéphage (16) / DVD Collector (60) / Télé Maniac (66) / Mad'gazine (70) / Fantastic Guide (74) / IMPACT (79) / Jeu Vidéo (96) / Petites Annonces (98)

LA SAGA COMMENCE EN DVD !

LE 16 OCTOBRE,
DÉCOUVREZ L'ÉPISODE I COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU

LA PERFECTION DU SON ET DE L'IMAGE

Master digital THX pour une qualité d'image et de son inégalée vous permettant de vivre l'Épisode I comme jamais auparavant.

DOUBLE DVD

CE DOUBLE DVD CONTIENT DES BONUS EXCEPTIONNELS :

Des scènes inédites et un documentaire exclusif
Documentaire inédit où l'on surprend George Lucas et d'autres invités décider de l'utilité d'intégrer ou non telle ou telle scène dans le montage final. Visionnez sept séquences totalement inédites.

Commentaire audio du film
Pour la toute première fois, George Lucas et les créateurs de l'Épisode I vous livrent en exclusivité leur vision du film comme personne ne pourrait le faire.

"Le Commencement" : Les coulisses du tournage de l'Épisode I
Documentaire inédit d'une heure tiré de plus de 600 heures d'archives. "Le Commencement" vous emmène là où peu de gens sont allés auparavant : dans les coulisses de Lucasfilm et de ILM durant la production de l'Épisode I.

Section en multi-angles
Découvrez les incroyables techniques utilisées pour créer deux scènes mythiques du film.

Contient également :

- Documents inédits
- Documentaires Internet
- Clip musical "Duel of the Fates"
- Galerie de photos exclusives
- Affiches, campagnes d'affichage, bandes-annonces et spots TV
- "Star Wars Starfighter – Les coulisses du jeu"
- Éléments DVD-ROM exclusifs pour accéder à des informations exclusives sur Star Wars

LA MENACE FANTÔME ARRIVE EN DVD !

www.starwars.com www.foxfrance.com

© 2001 Lucasfilm Ltd. & TM. All Rights Reserved. Used under authorization. "STAR WARS" and all associated characters, logos and other elements are the property of Lucasfilm Ltd. "Twentieth Century Fox," "Fox" and their associated logos are the property of Twentieth Century Fox Film Corporation and are used under license.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart, 75009 Paris
Tél.: 01 48 74 70 83
Fax : 01 40 23 95 69
http://www.mad-movies.com

Fondateur
Jean-Pierre Putters

Directeur de la rédaction
Gérard Cohen

Rédacteur en chef
Damien Granger

Rédacteur en chef adjoint
Vincent Guignebert

Rédaction
Cédric Delelée, Julien Dupuy, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier

Contribution
Jean-Sébastien Décant, Marc Elmer, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Benjamin Rozovas

Correspondant à Los Angeles
Didier Allouch

Publicité
Gilles Sebbah
01 46 28 82 90

Photocomposition
Planet of the Mad

Photogravure
Start Plus

Impression
SCIA
Avenue Industrielle
59933 La Chapelle d'Armentières

Distribution
N.M.P.P.

Commission paritaire 59956
ISSN 0338-6791
Dépôt légal à parution

Mad Movies incorporant **Impact**

Mensuel (11 numéros par an)

Abonnement et commande d'anciens numéros :
DIP/Mad Movies,
8/24 quai de la Marne,
75164 Paris cédex 19

Remerciements
Michel Burstein, Cat's, Valeria Ciezar, Christophe Corblin, Blanche-Aurore Duault, Elysées Editions Communication, Sylvie Forestier, François Frey, Denis Gastoux, Laura Gouadain, Laurence Granec, Olivier Guigues, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Emilie Maison, Olivia Malka, Delphine Mary, Karine Ménard, Bruno Munoz, MZ Films, André Paul Ricci, Alexandra Schamis, Hélène Sitbon, Jean-Christophe Spadaccini, Jean-Pierre Vincent, Emmanuelle Zingeller

Directeur de la publication
Benjamin Cohen

Edition Custom Publishing
SA au capital de 250.000 F
17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928
Principal actionnaire :
Fairway SARL.

EDITO

Le 4 rue Mansart. Un endroit mythique. Tellement mythique qu'il est aussi terriblement poussiéreux. Il faut dire que JPP n'était pas le roi du balai. D'ailleurs, personne ne l'est vraiment ici. Pas même Gérard, notre nouveau boss. En fait, il n'y a pas eu de grands changements depuis le départ de JPP, si ce n'est dans la formule de ce beau magazine. Tout comme lui, Gérard se pointe à 8 heures. Mais pas du matin, du soir. Pile-poil au moment de l'apéro. Du coup, on termine souvent les réunions à moitié saouls, un filet de bave au coin des lèvres. Mais au moins, pour l'attraper, pas besoin de se lever avec les poules ! Rafik, lui, il n'a pas non plus changé ses habitudes. Il continue tout simplement à ne pas venir du tout. Il travaille chez lui, pointe son nez à quelques projections de presse et passe un coup de fil de temps en temps pour nous informer sur les derniers développements concernant **Le Seigneur des anneaux**. Mais il est cool quand même, Rafik. De toute façon, on ne peut pas vraiment lui en vouloir, il est mieux équipé chez lui qu'au bureau. Il a un PC de la mort qui tue. Alors qu'au 4 rue Mansart, on bosse sur des Mac early nineties qui menacent de rendre l'âme d'une seconde à l'autre, et on n'a toujours pas de stagiaires. Ça craint...

Ensuite il y a Stéphane, qui confond blockbuster raté et série Z. Stéphane, c'est en quelque sorte notre nouveau Marc Toullec. Il pond des feuillets à longueur de journées et de nuits pour des cacahuètes, mais semble heureux comme ça. Heureusement, parce que sinon, on aurait quand même quelques scrupules. Pour se détendre, il regarde la bande-annonce de **Spiderman** au moins dix fois par jour. Maintenant que celle de **From Hell** est également en ligne, on va peut-être avoir enfin la paix. Un autre qui écrit beaucoup, c'est Bertrand Rougier. D'ailleurs, on se demande bien comment il fait puisque dans la journée, il travaille aux impôts. Ce qui ne l'empêche pas, sur les coups de 17 h 30, de débouler tout essoufflé à la rédaction, son cartable sous le bras et une disquette toute chaude remplie de textes à la main. Bertrand, on se demande parfois s'il est pas un peu fou. Tout comme Cédric, sauf que lui, on en est sûr, qu'il est fou. Pour preuve, il pense encore que Rutger Hauer est le meilleur acteur du monde et que John Milius fera un jour **Conan 3** avec Schwarzenegger. Faut se dépêcher les gars, parce que sinon, le décor risque fort d'être une maison de retraite ! Ça fait marrer Julien ça. Julien, c'est le petit dernier. On a parfois un peu de mal à comprendre ce qu'il dit, parce qu'il est fan d'effets spéciaux et qu'il emploie tout un vocabulaire super pointu. Mais il fait du très bon travail (promis, vous allez voir) et il est très sympa (même s'il parle souvent de Starfix).

Vincent et Didier, plus besoin de vous les présenter. Eux, ce sont les vétérans. Vincent est tellement accroc aux jeux vidéo qu'il vient carrément avec sa nouvelle Gameboy au bureau, et Didier rend toujours ses textes en retard. Et maintenant qu'il est correspondant à Los Angeles, c'est tout de suite beaucoup plus difficile de lui courir après. Mais pourquoi je vous raconte tout ça ? Tout simplement pour vous dire que je m'en vais. J'ai décidé de prendre une année sabbatique pour voguer vers de nouveaux horizons. Je vous laisse donc en compagnie de cette équipe de choc, qui saura tout aussi bien prendre soin de vous, de vos goûts, de vos envies, de vos passions. Des choses qu'on partage, vous lecteurs, et nous, depuis maintenant quelques temps. J'espère juste que vous aurez pris autant de plaisir à lire ce magazine que j'en ai pris à le faire. Voilà, c'est tout. J'ai fait un feuillet et demi, il y a eu au moins quatre blagues drôles, le compte est bon. Vincent ! Viens prendre le relais... Vincent ?... J'ai un train à prendre !

Damien GRANGER

*(Nan ! Je prendrai le relais que quand j'aurai fini **Castlevania**. Signé Vincent)*

UNIVERSAL
PITCH BLACK
PITCH BLACK
VOUS AUREZ PEUR DU NOIR
UNIVERSAL
VHS
902 718-3
AVEC LE HÉROS DE FAST AND FURIOUS VIN DIESEL
VOUS AUREZ PEUR DU NOIR
PITCH BLACK
"Un film déjanté qui panache la science-fiction et le western italien, une bonne surprise"
Le Nouvel Observateur
UNIVERSAL
EN CASSETTE VIDÉO LE
11 SEPTEMBRE 2001
mcm
www.mcm.net
SKYROCK
PREMIER SUR LE RAP
www.skyrock.com

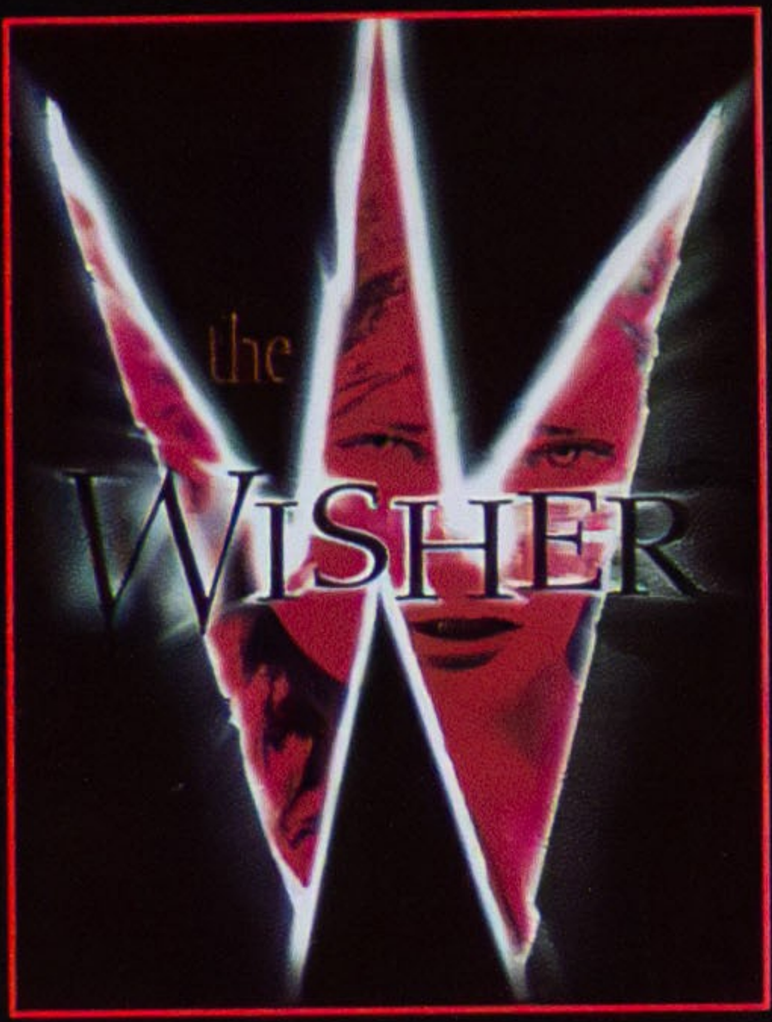
NOTULES LUNAIRES

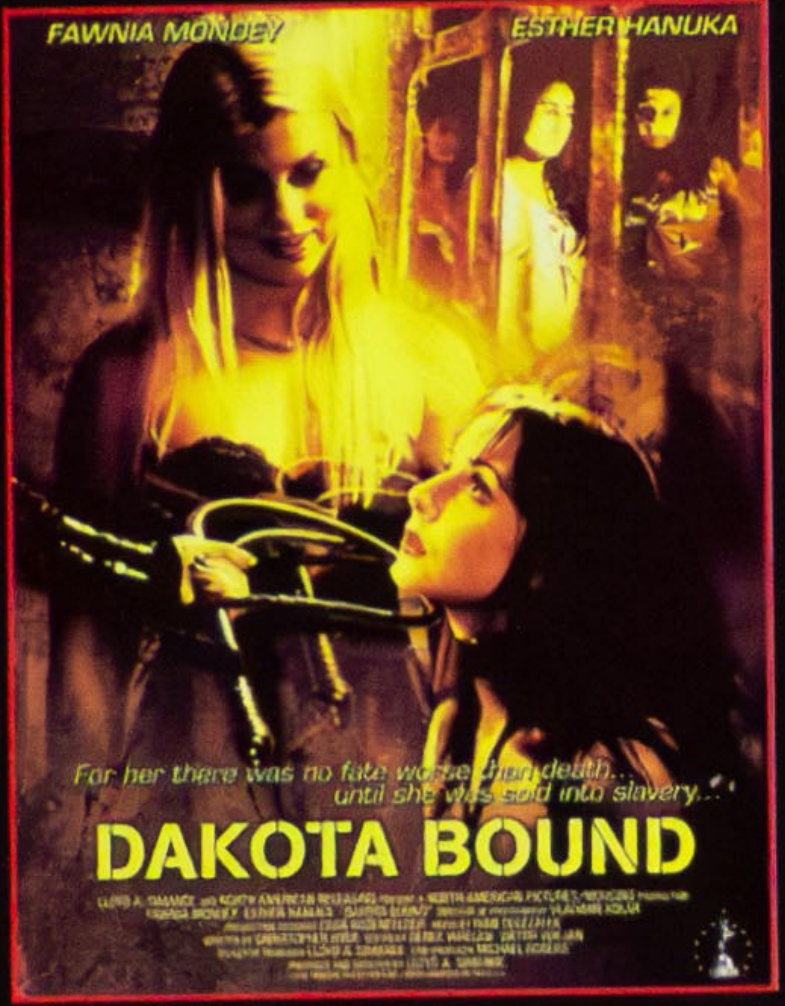
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information sur le Fantastique.

■ Après **Superstition** avec David Warner, les Anglais de Vine International Pictures (Vine, pas Wine, bande d'ivrognes) produisent **Alone**, un thriller sombre réalisé par Philip Claydon et interprété par John Shrapnel (**Le Tombeau**) et Miriam Margolyes (euh... elle a pas joué dans **Le Tombeau**). « *Entendez la peur !* », nous ordonne l'accroche, et c'est vrai que ça nous ferait pas de mal parce qu'on ne cesse de tendre l'oreille, et la peur, on ne l'entend pas des masses ces temps-ci (pourtant, à la rédaction, personne n'est sourd).

■ Nouveau film de Gavin Wilding (**Christina's House**), **The Wisher** nous est promis comme « *plus sexy et plus terrifiant* ». Que quoi ?, on n'en sait rien, mais c'est pas bien grave. Mary, une ado traumatisée par un film d'horreur dont elle n'a jamais osé regarder la fin, voit se réaliser ses souhaits les plus nocifs et les plus cruels. À chacun d'entre eux, le croquemitaine du film qui a marqué son enfance se manifeste. Elle comprend alors qu'elle doit regarder les dernières scènes du film si elle veut échapper à son influence. Espérons que ce sera aussi rigolo que la série des **Wishmaster** !

■ Nouveau bébé de Lloyd A. Simandl, **Dakota Bound** s'intéresse de très près au bondage. Ça tombe bien, ça nous branche aussi ! Après une peste planétaire qui a décimé tous les continents, le monde a sombré dans le sexe tarifé,





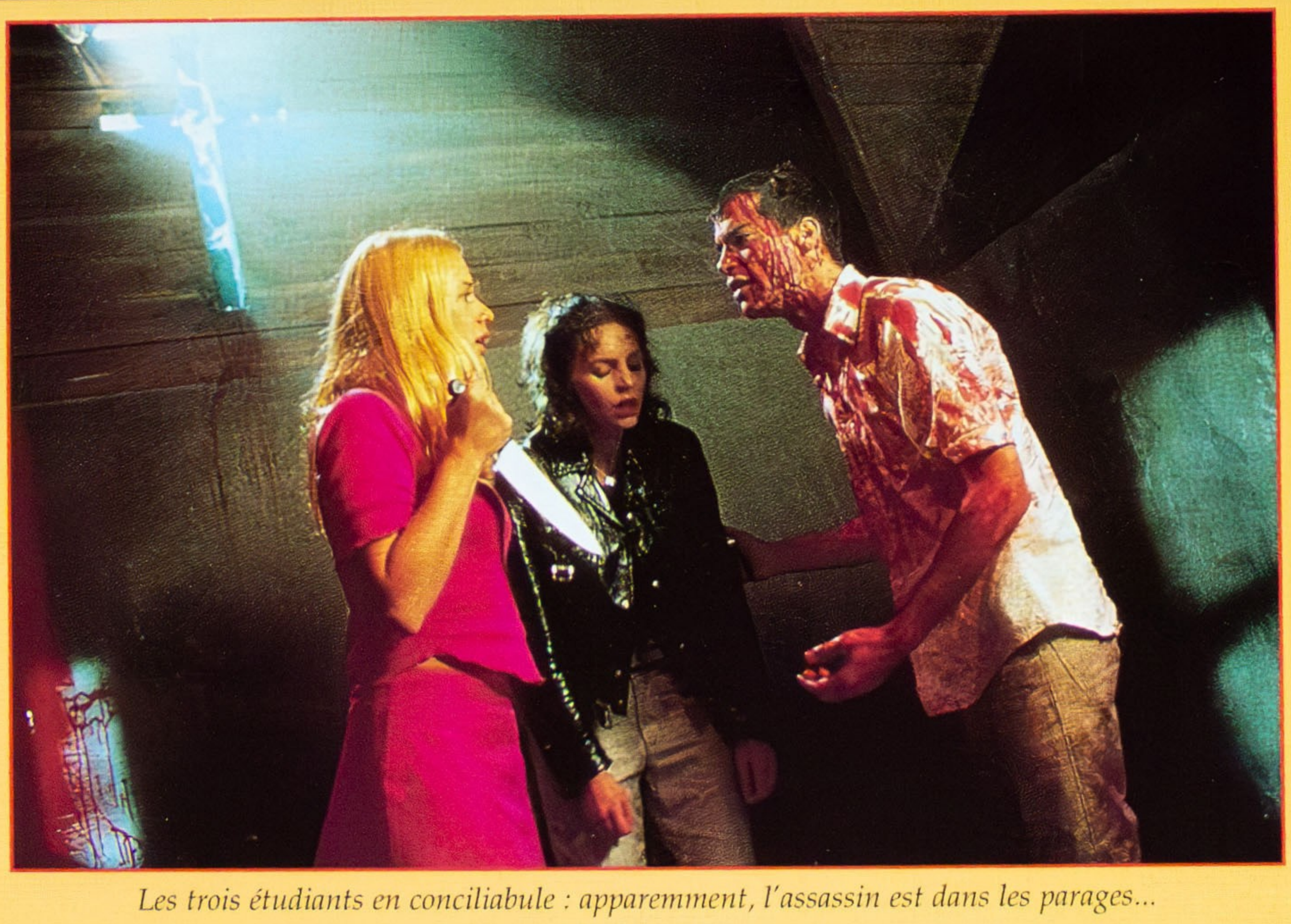
l'esclavage et la brutalité. Seul un groupe de petites filles, réfugiées dans une école privée du Vermont sous la tutelle d'une bonne sœur, ont grandi à l'abri de l'extérieur. Devenues de belles jeunes femmes, elles partent à l'aventure pour rejoindre une terre paisible, et vont devoir affronter des bandes d'esclavagistes obsédés, commandés par des lesbiennes détraquées. Fawnia Mondey et Esther Hanuka prêtent leurs charmes à ce qui s'annonce comme un **Mad Max** très hot.

■ Herbert West déjanté dans **Reanimator**, agent du FBI frappadingue dans **Fantômes contre fantômes** et gérant d'hôtel tropical dans la suite de **Souviens-toi... l'été dernier**, Jeffrey Combs revient dans **Attic Expeditions**, réalisé par le monteur Jeremy Kasten. Il y tient le rôle du docteur Ek, directeur d'un asile. C'est là qu'est interné Trevor, un amnésique tout juste sorti du coma et accusé de s'être livré à un sacrifice rituel sur sa fiancée. Autour de Trevor gravitent d'autres patients passablement barges (l'un d'entre eux est persuadé d'être un alligator en peluche). Trevor commence alors à faire des rêves où il se voit opéré du cerveau et qui lui indiquent que le grenier de l'établissement où il est enfermé dissimule un lourd secret. Les choses se gâtent quand ses colocataires commencent à se faire tuer par les

serial killer d'outre-Rhin

FLASHBACK

À l'âge de douze ans, Jeanette a vu ses parents se faire tuer par un travesti et lui a échappé par miracle. Après dix ans passés dans un asile psychiatrique, elle tente de reprendre une vie normale en enseignant le français à trois adolescents, frères et sœurs, pendant les vacances d'été. Vexés de ne pouvoir aller s'amuser avec leurs copains, ces derniers mènent la vie dure à Jeanette, tandis que celle-ci sent une présence malfaisante rôder autour d'elle. Elle comprend alors que le meurtrier de ses parents est revenu pour terminer la besogne...



Les trois étudiants en conciliabule : apparemment, l'assassin est dans les parages...

Jeanette (Valerie Niehaus) : à peine sortie de l'asile, elle croit devenir folle !

Réalisé par l'Allemand Michael Karen, **Flashback** a été écrit par Jimmy Sangster, pilier de la Hammer et collaborateur régulier de Terence Fisher : on lui doit en effet le script de **Dracula, prince des ténèbres** et de **La Malédiction des pharaons**, tandis qu'il réalisa **Les Horreurs de Frankenstein** et **Lust for a Vampire**. Et puisqu'on nage en pleine nostalgie, n'oublions pas non plus la présence au casting de Elke Sommer, vue dans **Baron Blood** et **Lisa et le Diable** de Mario Bava. Après **Sept jours à vivre**, voilà un nouveau projet germano-british qui sniffe bon le gothique.
C.D.

le décapité vivant

HALLOWEEN : HOMECOMING

Michael Myers, son masque, son couteau, son humour légendaire...

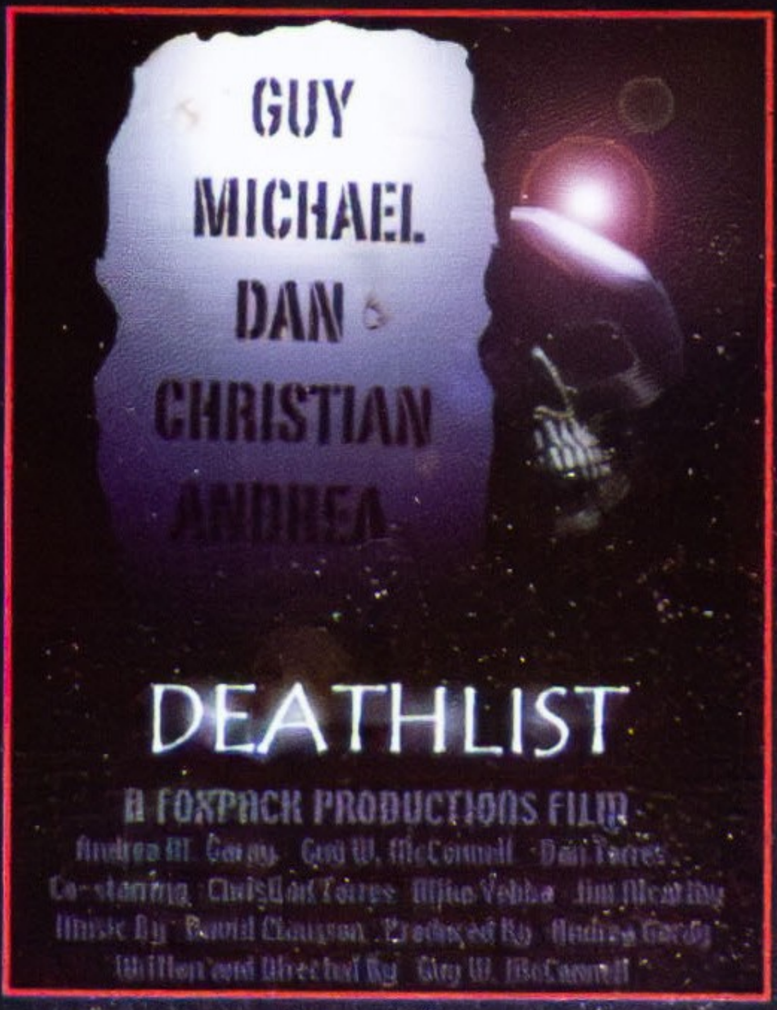
Non, ce n'était pas des craques : un nouvel **Halloween** a bel et bien été tourné, le huitième de la série pour être exact, avec pour titre **Halloween : Homecoming**. Là où ça coince, c'est que Michael Myers a été décapité dans Halloween : vingt ans après, et que l'on voit mal comment il pourrait revenir continuer le massacre. À cette question, le producteur Moustapha Akkad a apporté un semblant de réponse lors d'une conférence de presse : l'homme dont la tête a été sectionnée dans le précédent **Halloween** n'était pas Michael Myers ! Évidemment, dans ces cas-là, tout peut repartir comme au bon vieux temps... Réalisé par le revenant Rick Rosenthal, à qui l'on doit le second **Halloween** supervisé de très près par John Carpenter (à tel point que certains lui en attribuent la paternité), ce nouvel épisode voit un groupe d'adolescents créer un site Internet avec forum de discussion. Problème : pour ce faire, ils se sont installés dans la maison où Michael Myers a grandi, et celui-ci ne tarde pas à venir défendre son territoire à grands coups d'armes tranchantes. Jamie Lee Curtis n'a malheureusement qu'un petit rôle au début du film, ce qui fait que cette nouvelle production Dimension perd le peu de prestige qu'elle pouvait espérer conserver et que l'on risque d'avoir à subir les mêmes déceptions que dans les **Halloween 4** à **6**. Sortie aux USA fin septembre 2001.

C.D.

apparitions de sa fiancée, tandis que le docteur Ek se livre à d'étranges expériences... Le casting est complété par Wendy Robie (la dame à la bûche de ***Twin Peaks***), Seth Green (***Buffy***, **La Main qui tue**) et Andras Jones (**Freddy 4**).

■ Depuis le dernier festival de Cannes, une bande se traîne la réputation d'être le meilleur film de monstre vu depuis **Mimic**. Son titre : Jeepers Creepers, réalisé par Victor Salva (**Clownhouse**, **Powder**) et produit par American Zoetrope, la société de Francis Ford Coppola, pour MGM. Alors qu'ils voyagent après avoir quitté la Fac pour l'été, un frère et sa sœur découvrent une créature tapie dans les sous-sols d'une église abandonnée et vont devoir échapper à sa voracité... Le film est interprété par Justin Long (**Galaxy Quest**) et Gina Philips (la série ***Ally McBeal***). Sortie fin août aux USA, mais pas encore de date annoncée chez nous.

■ À signaler deux petits films fantastiques. Le premier, réalisé par Guy W. McConnell pour Foxpack Productions, a pour titre Deathlist : cinq amis ont été choisis pour figurer sur une liste noire et doivent survivre assez longtemps pour apprendre le pourquoi de la chose. Le second, réalisé par Tim Whitfield pour Timberwolf Entertainment, s'intitule Samhain et se passe lors de la nuit d'Halloween, qu'une jeune fille et ses amis ont décidé de passer loin des bruits de la fête. Une force maléfique va venir mettre un peu d'ambiance là-dedans. Oui, je sais, on s'en fout, mais on essaie d'être exhaustifs, alors hein...



■ Écrit et réalisé par Nick Palumbo pour Fright Flix Productions, Nutbag retrace par le menu les agissements d'un tueur en série dépravé écumant Las Vegas où il massacre ■■■

flashes

■ Tiré d'un roman de Michael Crichton, **Timeline** raconte l'histoire héroïque de personnages qui sont projetés de nos jours jusqu'à l'époque médiévale et dont l'arrivée va changer le cours de l'histoire. Richard Donner réalise ce film avec Gerard Butler et Paul Walker.

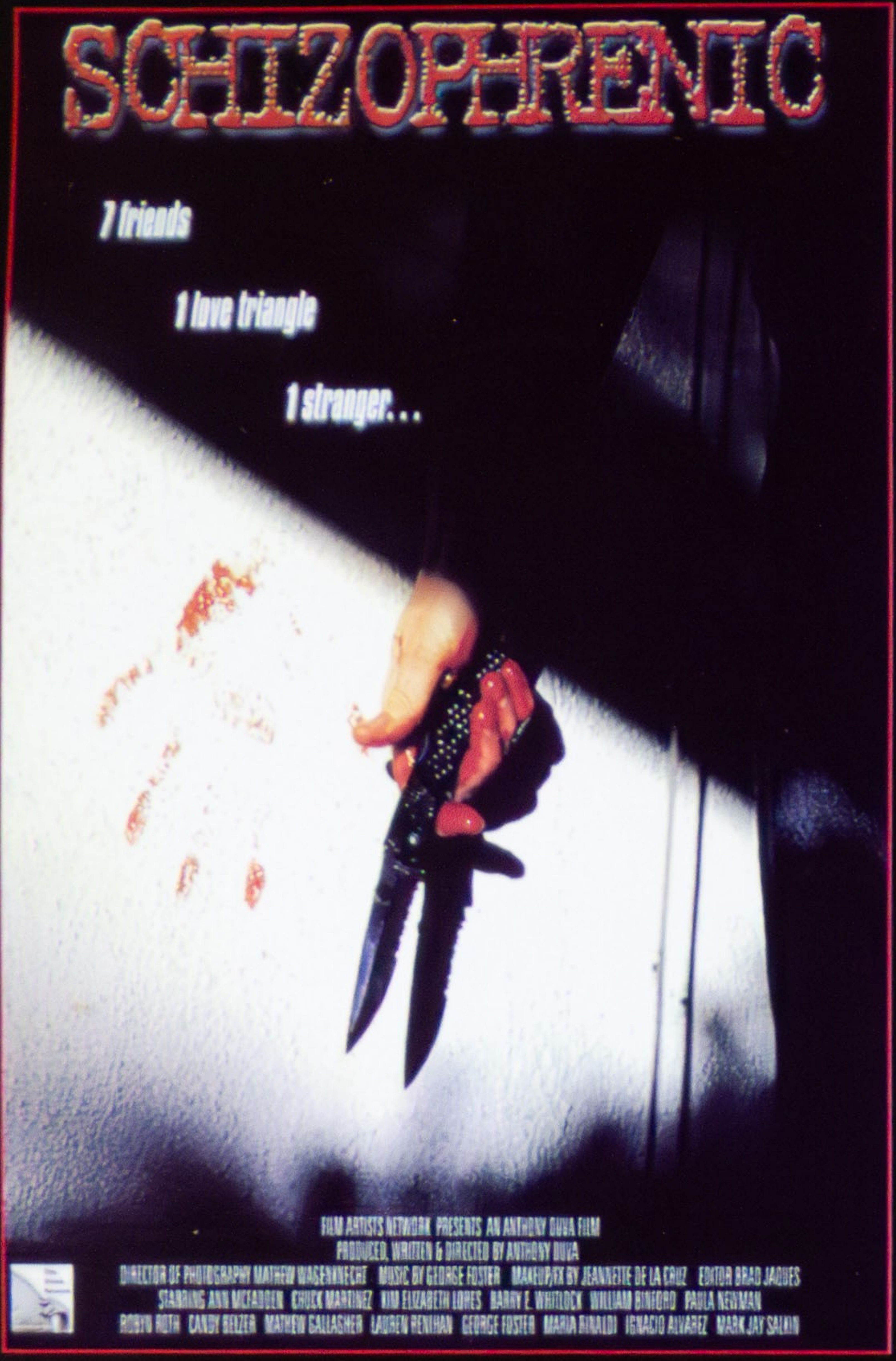
■ A l'origine prévu pour être le méchant de **Terminator 3** que devrait réaliser Jonathan Mostow, Vin Diesel aurait été écarté au profit d'un autre acteur. Enfin d'un acteur, c'est beaucoup dire, puisque c'est le basketteur Shaquille O'Neal (le géant des L.A. Lakers), qui a été choisi ! On espère qu'il ne s'agit que d'une rumeur internaute, mais en tout cas, elle est drôle ! Cela dit, elle le sera moins si elle s'avère fondée...

■ C'est à prendre avec des pincettes mais c'est suffisamment rigolo pour qu'on en cause : Daniel Day Lewis serait intéressé par le rôle de Namor, super-héros de l'adaptation du comics *The Submariner* actuellement en préparation. Connaissant les méthodes de travail du bonhomme, il va sûrement passer plusieurs mois à vivre en tant que poisson sous la flotte pour se préparer au rôle. On espère pour lui qu'un cargo de Guinness se sera échoué dans l'océan !

■ Après avoir réalisé l'un des pires films jamais concevables avec **Tomb Raider**, Simon West revient à un projet qui lui tient à cœur avec l'adaptation cinoche de la série ***Le Prisonnier***, dont le script serait en partie dû au numéro 6 lui-même, à savoir Patrick McGoohan. Trop âgé pour reprendre le rôle principal, celui-ci cède la place à Russell Crowe.

■ Directeur photo sur **Tigre et Dragon**, Peter Pau réalise **The Touch**, un film où des acrobates de cirque se lancent à la recherche d'un objet mystique dissimulé dans les montagnes de l'Himalaya. Outre Michelle Yeoh et Daniel Wu, on retrouve à l'affiche Jean Reno.

■ Après avoir tenté de faire du David Lean avec **The Patriot**, Roland Emmerich, sans doute nostalgique de **Godzilla**, s'attaque à **Arac Attack**, dans la bonne vieille tradition des films de monstres des années cinquante. David Arquette et Kari Wuhrer tenteront d'échapper aux mandibules de la bestiole.

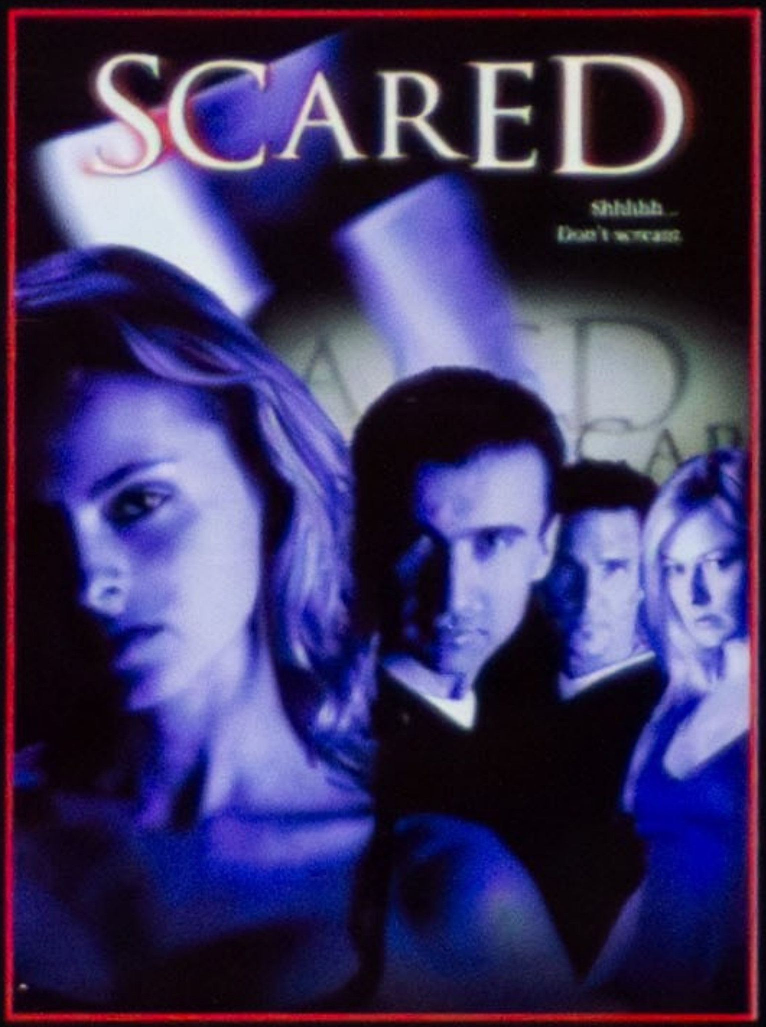


■■■ toutes les jeunes femmes qui ont le malheur de croiser sa route. Dans la tradition de **Henry : Portrait of a Serial Killer**, le film s'attache à décrire le plus cliniquement possible la personnalité du tueur dans un style claustrophobique, viscéral et d'une crudité annoncée comme rarement atteinte. Ne nous emballons pas, ils disent ça à chaque fois...

■ **Schizophrenic** nous narre les aventures de Danny, un motard à bandana dont le frère jumeau a été passé à tabac et laissé pour mort par l'ex petit ami de sa dulcinée. Notre biker vient donc faire rugir sa machine sur les lieux du drame, vriller sa béquille dans l'accueillante moiteur de la copine du frangin, tout en plantant une machette dans la poitrine d'une de ses camarades. Le meurtre déclenche une enquête qui révèle que Danny souffre de « dementia praecox », une forme de schizophrénie provoquant des douleurs hémorroïdales dans le cerveau. La chose est réalisée par Anthony Duva pour Film Artists Network avec Ann McFadden et Chuck Martinez.

■ Est-ce que vous avez encore envie de vous taper un slasher avec des blondasses et des bellâtres dans la glorieuse tradition des **Scream**, des **Souviens-toi... l'été dernier** et des **Urban Legend** ? Non ? Vous en avez marre ? Et bien tant pis, vous allez quand même y avoir droit puisque voici

que se profile à l'horizon **Scared**, dont l'accroche pub est : « *Shhhhh... Don't scream* ». Seule différence avec les titres précités : les protagonistes ont l'air un peu plus âgés que d'habitude, mais on doute que ça les rende plus intelligents.



retour vers le futur

THE TIME MACHINE

Classique de la SF réalisé par George Pal en 1960 d'après un roman de H.G. Wells, **The Time Machine** a les honneurs d'un remake produit par DreamWorks et la Warner. La mise en place du projet ne s'est pourtant pas faite sans mal. Réalisateur de **Casper**, Brad Silberling était d'abord prévu aux commandes, avant que le film ne soit confié à Simon Wells, alors en pleine préparation... d'une séquelle de **Casper**. Réalisateur de nombreux dessins animés comme **Fievel au Far West**, **Balto** et **Le Prince d'Égypte**, Wells apparaît à première vue comme un choix curieux, mais voilà : il est le petit-fils de H.G. Wells ! On imagine qu'il a dû se bagarrer pour assurer la mise en scène du film, surtout qu'il s'agit d'un titre prestigieux, apte à lancer sa nouvelle carrière de live-action director. Et le garçon semble s'être tué à la tâche quand on sait qu'il a été hospitalisé pour épuisement et surmenage avant la fin des prises de vues. Gore Verbinski (**La Souris**) a pris la relève pendant les dix-huit jours restants, laissant Wells regagner son poste lors du montage.
Rappelons l'histoire, ici remaniée par Wells et John Logan, scénariste sur **La Nuit des chauves-souris**, **Gladiator** et du prochain **Star Trek**. À la fin du siècle dernier, un jeune scientifique invente une machine qui lui permet de voyager à travers le temps. Il se retrouve alors projeté huit cent mille ans dans le futur et découvre que la Terre abrite deux races : les beaux Elois, qui vivent paisiblement à la surface dans une confortable oisiveté, et les hideux Morlocks, qui sortent de temps en temps de leur abri souterrain pour capturer des Elois. Incarné par Rod Taylor dans l'original, le voyageur est ici interprété par Guy Pearce (**Vorace**), qui semble vouloir se spécialiser dans les rôles à costumes puisqu'on le verra également dans **Le Comte de Monte-Cristo** réalisé par Kevin Reynolds. À ses côtés, on retrouve Jeremy Irons (**Donjons et Dragons**) et Mark Addy (**Chevalier**). Sortie prévue aux USA à Noël 2001 pour un spectacle qui, on l'espère, n'aura pas trop souffert de l'absence de son réalisateur sur le plateau !

C.D.

Alexander Hartdegen (Guy Pearce) voyage dans le temps...

... et tombe sur des Morlocks qui ne connaissent rien de rien à l'hospitalité...

LAHER$

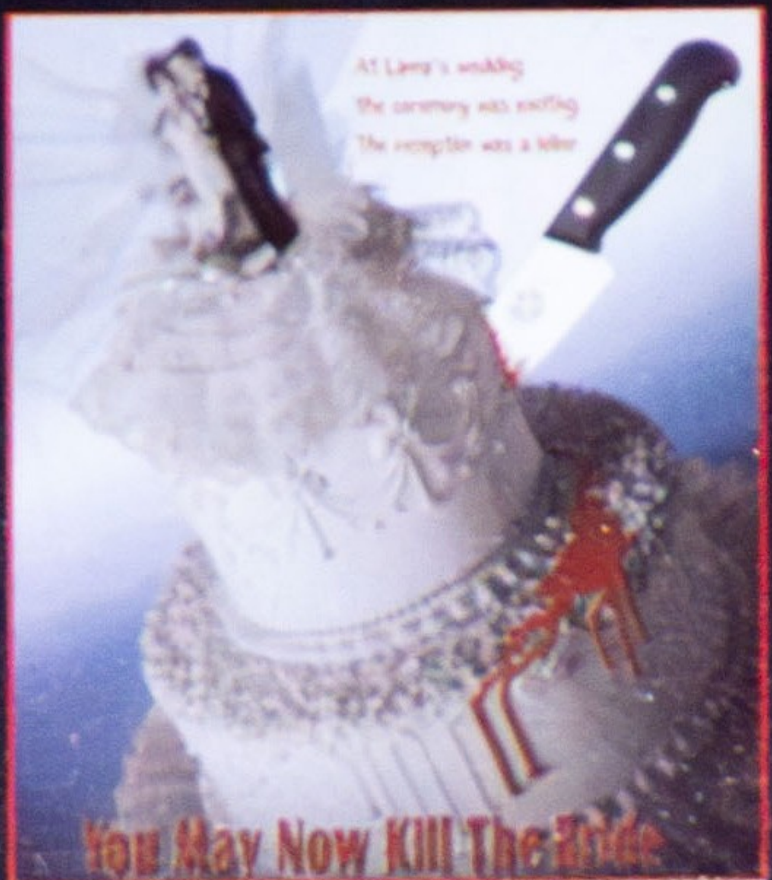
Des nouvelles du Québécois Maurice Devereaux, réalisateur de **Blood Symbol** et de **Maléfices**, et fidèle lecteur de Mad (voir courrier des lecteurs du précédent numéro). Son nouveau film d'horreur, intitulé **laher$**, se déroule au Japon lors d'un reality-show où les candidats sont traqués par des tueurs d'élite surnommés, donc, les Slashers parce qu'ils portent des masques. S'ils parviennent à leur échapper, ils empochent quelques millions, mais s'ils sont trop lents ou trop cons, ils se font copieusement écharper. Particularité du film : tourné en haute définition en vue d'un transfert en 35mm, il a été réalisé de façon à donner l'illusion d'être un long plan-séquence. Une méthode notamment utilisée par Hitchcock dans **La Corde** à l'aide des fameux magic-cuts, sauf qu'ici, le propos est nettement plus gore, avec des effets spéciaux de maquillage assurés par Adrien Morot (**Planète hurlante**, **Bone Collector**). Je profite de l'occasion pour présenter mes plus plates excuses à Maurice Devereaux pour avoir dit dans la chronique de **Maléfices** qu'il était Français alors qu'il est natif du Québec. Je comprends ta réaction, Maurice, moi aussi je suis attaché à mes origines !

C.D.

La télé selon Maurice Devereaux : plus rigolo que Loft Story et Les Aventuriers de Koh-Lanta réunis !

■ Et re-slasher avec You May Now Kill the Bride, réalisé par Izidore Musallam. Ce qu'il y a de pratique, c'est que tout le scénar' est contenu dans le titre, puisqu'il s'agit ici d'une cérémonie de mariage où la promise va se retrouver coursée par un tueur qu'on imagine planqué dans la pièce montée. Ça promet...

■ On en a déjà parlé dand Mad 126 : The Land of the Dead, l'actioner zombie de Jean-Armand Bougrelle, cherche des financements complémentaires afin de pouvoir se tourner et propose un site internet très complet, avec synopsis, affiche, teaser, storyboard des scènes et dessins des personnages. L'adresse : www. landofthedead.com. Des distributeurs asiatiques sont déjà intéressés par ce projet qui se veut une alternative cinoche aux jeux vidéo comme *Silent Hill* ou *Resident Evil*. Autant dire que ça flingue et que ça saigne !



■ Freez'er, réalisé par Brian Avenet-Bradley pour Alpha Film Group (**Severed**), me permet d'aborder un sujet capital : en ce moment, il fait une chaleur d'enfer, surtout à la rédaction qui ne brille pas par son système de climatisation. Si l'un de vous, amis lecteurs, possède donc un frigo dont il souhaite se débarrasser, nous sommes preneurs parce qu'on pourra enfin y entasser des canettes de bière, plutôt que d'aller se rincer au troquet d'à côté toutes les dix minutes. Comment ? Ah, oui, le film. Bon, eh bien **Freez'er** raconte les problèmes que doit résoudre un pauvre gars après avoir tué par mégarde son épouse et l'avoir cachée dans son congélateur. Une mauvaise planque, certes, mais qui permet malgré tout d'avoir quelque chose à manger si on n'a pas eu le temps de faire les courses. Tiens, à ce propos, une fois qu'on aura le frigo, on pourrait pas y stocker un peu de Rafik Djoumi ?

San HELVING

flashes

■ C'est probablement Alec Baldwin qui tiendra le rôle du père Merrin, interprété par Max Von Sydow dans l'original, de la préquelle de **L'Exorciste** que compte réaliser William Peter Blatty, auteur du bouquin original et déjà metteur en scène de **L'Exorciste 3**.

■ Accrochez-vous : le quatrième volet des aventures d'Indiana Jones, lequel devrait se tourner quoiqu'il arrive dans les années à venir, a été décrit par M. Night Shyamalan, envisagé comme scénariste, comme un film énorme de la stature de **Star Wars** et **Titanic**. Dire que le premier de la série était un hommage aux serials d'antan...

■ Robert Rodriguez accumule les projets : outre **Once Upon a Time in Mexico** (la suite de **Desperado**), il s'attelle dès que possible à la suite de **Spy Kids**, toujours avec Antonio Banderas et les deux mioches. Il est constant, Rodriguez : dès qu'il a une idée, il la prolonge le plus possible !

■ Hugh Grant fera partie du casting de **Harry Potter and the Chamber of Secrets**, séquelle de **Harry Potter and the Sorcerer's Stone**, déjà prévue alors que le premier n'est pas encore sorti. Cela dit, au vu de la bande-annonce (avec une musique virtuose de John Williams), une chose est certaine : ça va cartonner et le réalisateur pourrait bien y retrouver (enfin) le talent de conteur qu'il a mis en veilleuse depuis **Young Sherlock Holmes**... Parce qu'on l'a un peu oublié (c'est de sa faute, aussi), mais avant d'être un technicien lobotomisé, Chris Columbus fut un scénariste de premier ordre.

■ La sortie US de **Rollerball** de Saint John McTiernan a été repoussée au 8 février 2002, soit près de six mois plus tard que prévu. Et pour enfoncer le clou, le film sera classé PG-13. Bref, ce que McT annonçait comme une boucherie sans nom promet d'être sérieusement édulcoré, mais les cinquante-cinq minutes sabrées du **13ème Guerrier** n'ayant en rien entamé sa puissance, on peut quand même compter sur un spectacle hargneux.

■ **Iron Fist**, d'après le comics, devrait être réalisé par Kirk Wong, comme quoi Hollywood a peut-être enfin compris que les cadrages éclatés et la gestuelle supersonique, c'était fait pour ceux qui savent gérer l'espace et le mouvement !

LORD OF THE RINGS

Tous les mois dans Mad Movies, et ce jusqu'à la sortie du premier volet en décembre 2001, les dernières infos sur la Trilogie de l'Anneau.

Aussi créatif, épuisant ou exaltant soit-il, un tournage n'est rien de moins que la tentative d'obtention, plus ou moins chaotique, de prises éparses. Avec à leur disposition des milliers de kilomètres de rushes, de bouts de dialogues, d'effets sonores en pagaille, comme on en a rarement vu de mémoire d'homme (de quoi faire trois films tout de même), l'équipe de Jackson en est arrivée à un point crucial, celui où tout se décide, celui où il s'agit de transformer ces prises en film.

Peter Jackson et un Christopher Lee méconnaissable en Saruman.

POST-PRODUCTION : LE DÉBUT DE LA FIN

3 h 30 ! C'est environ la durée du rough cut qui a été récemment présenté au staff de New Line pour le premier épisode de la trilogie. La rumeur voudrait que les exécutifs, impressionnés, aient donné leur accord pour une durée finale de 3 heures. Mais étant donné que Jackson lui-même avait annoncé que cette première partie n'excéderait pas les 2 h 30 (voir Mad Movies n°131), cette information est à prendre au conditionnel.
Si l'on en croit le producteur associé Rick Porras (qui a déjà supervisé la post-prod' de **Fantômes contre fantômes**, et s'était auparavant chargé du très complexe **Contact**), il reste un peu moins de 20% du métrage à finaliser. Le second épisode est bien avancé et le troisième en est au tiers. Car bien sûr, sur une entreprise aussi démesurée, il est hors de question de suivre servilement les étapes traditionnelles. Chaque département abat autant de travail que faire se peut, sans vraiment se soucier de l'avancée des départements adjacents. Ainsi, pendant que Jackson approuve ou rejette les effets visuels de WETA (et devant la maniaquerie du bonhomme, les rejets ont l'air fréquent), les opérateurs son créent déjà les pistes, la musique se compose aux States au fil des scènes montées, dialogues et effets sonores sont pré-mixés, tandis qu'ailleurs on s'occupe de l'étalonnage. À charge de Rick Porras d'assurer un minimum de cohérence entre ces disciplines surbookées. Et étant donné ses allers-retours constants entre les studios néo-zélandais et ceux de New Line aux USA, Porras a fini par concentrer ses heures de sommeil sur les 19 heures du vol Wellington-Los Angeles, une discipline qui commence d'ailleurs à avoir des effets proprement désastreux sur son jeune physique. Et encore, lui et le producteur Barrie Osborne ont aussi trouvé le temps de préparer des cassettes vidéo détaillant la prestation de chaque acteur, afin de donner le maximum d'informations aux divers studios de doublage qui ont débuté leur casting de par le monde.
La dépression pourrait facilement le guetter, si Jackson n'était pas là lui-même pour donner l'exemple. Porras ne cache d'ailleurs pas son admiration pour la maîtrise du moindre détail dont fait preuve le réalisateur : « *Combien de fois l'ai-je vu dans la salle de montage, au milieu de ces centaines d'heures de rushes, affirmer avec aplomb : « Je suis sûr d'avoir filmé ce plan sous tel angle ». On avait beau se persuader qu'il se trompait, on finissait immanquablement par mettre la main sur l'angle en question* ».
Mais cette maîtrise de haute tenue n'aura pas empêché Jackson de réaliser sur le tard que certaines séquences fonctionnaient moins bien que prévu. Ainsi, au mois de mai dernier, l'acteur Ian McKellen confirmait sur son site officiel qu'il avait dû retourner en Nouvelle-Zélande pour refaire la séquence d'ouverture. Jackson venait de décider d'abandonner le prologue envisagé, et de revenir à la source du roman, en réintroduisant l'histoire d'Isildur et de Smeagol (futur Gollum) : « *L'arrivée de Gandalf au village d'Hobbiton, pour les 111 ans de Bilbo, ouvre dorénavant le film, à la manière du livre. Mais cette partie a dû être étendue, d'où la nécessité de tourner de nouvelles scènes* ».

LE SON

C'est aussi McKellen (décidément grande gueule) qui avoua le premier que la production réenregistrait une importante partie des dialogues, nécessitant le rapatriement d'un large pan du casting (à l'exception de Sean Bean, Christopher Lee et Viggo Mortensen, qui enregistrèrent à Londres). La rumeur prit des proportions inquiétantes, fleurant bon la catastrophe, alors que de l'aveu même du chef-opérateur son, Hammond Peek, tout ceci n'avait rien de particulier : « *Avant même la fin du tournage, nous avions déjà enregistré environ 600 cassettes de 95 minutes. Ça vous donne une idée de la quantité de matériel que nous avons enregistré*

Les fantomatiques Nazgul à la poursuite de la Communauté de l'Anneau.

Une armée d'Orcs déchaînés. Des créatures plus vraies que nature créées par le maquilleur en chef de Weta, Richard Taylor.

en extérieurs. Sur ***Fantômes contre fantômes****, nous avions terminé avec 65% de prises utilisables et 35% à réenregistrer. Sur un film comme* ***LOTR****, nous espérions tout au mieux 20% de dialogues utilisables. Ce sont des films à la logistique énorme, avec des machines à vent et à fumée, des cottes de maille qui frottent sur les micros-cravates et qui, de plus, produisent de l'électricité statique et brouillent les signaux radios. Certains de nos plateaux se situaient sous des couloirs de vol. Les studios WETA à Miramar n'étaient pas insonorisés. Le site où nous avons construit Edoras voyait passer des vents de 160 km/h* (voir Impact n°89). *Au bout de dix semaines de tournage, nous avons compris que nous n'aurions pas plus de 2% de prises-son satisfaisantes. Avec un tel budget et un tel timing, pas question de retourner les séquences, d'autant que Peter Jackson aime conserver l'atout de la post-synchro. Il sait qu'il aura la possibilité d'y revoir, à tête reposée, les détails ou les performances d'acteur. Je me souviens d'un jour où Sean Bean, dans la peau de Boromir, nous a livré une performance exceptionnelle qui a été couverte par les bruits d'avions et la machinerie. Ça m'a attristé, mais ce n'est la faute de personne. C'est la nature du projet qui veut ça* ».

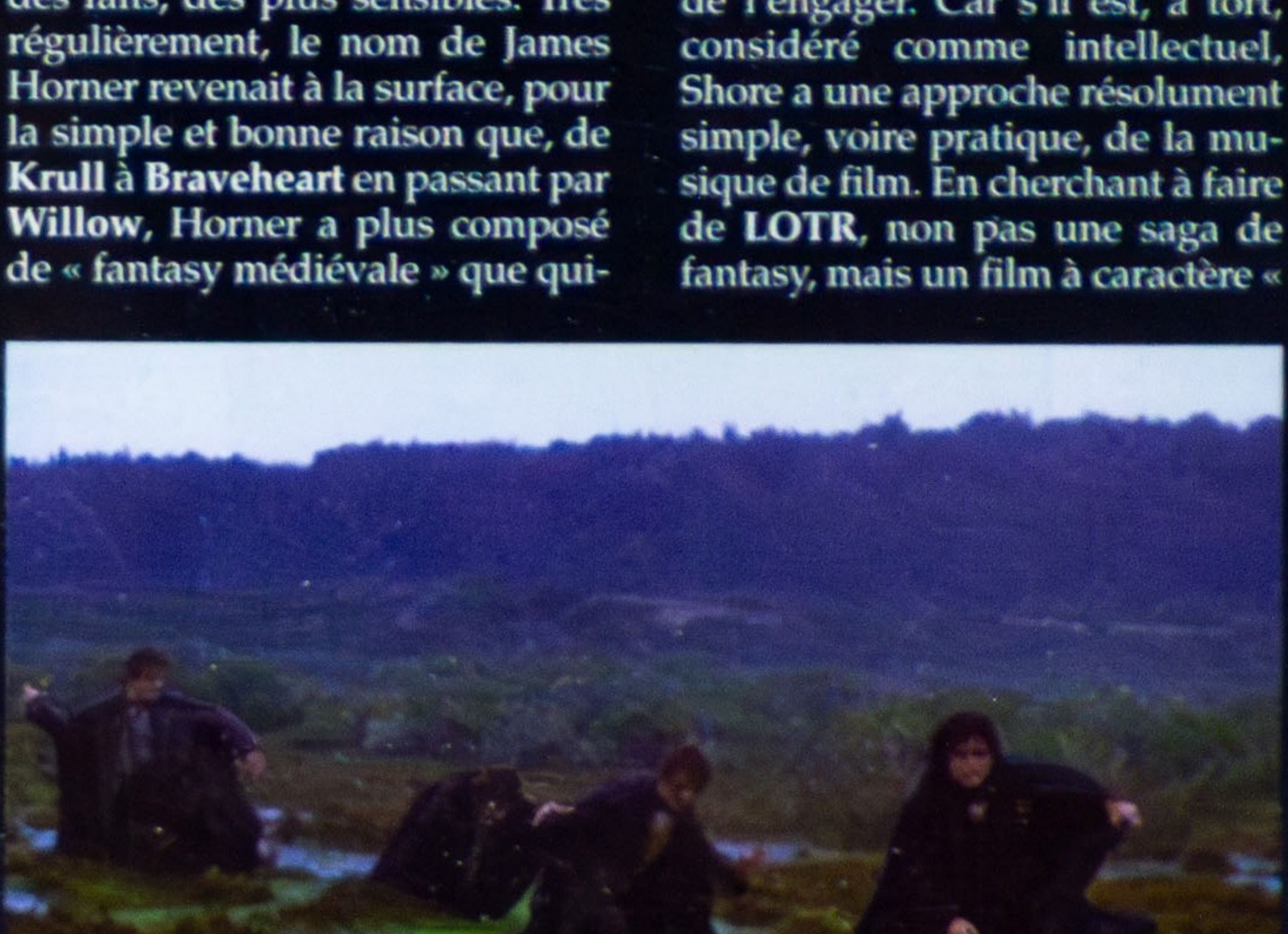
Et comme prévu, Jackson fit grand cas de ce phénomène, puisqu'il en profita pour revoir avec tous les comédiens les prononciations des différentes langues (elfiques, nains, etc) et rapatria à l'occasion la « dialect-coach » Roisin Carty. À charge aujourd'hui, pour Hammond Peek, de donner une cohérence à cette masse d'infos sonores, tâche d'autant moins aisée que nombre de personnages ont été filmés séparément (créature ou Hobbits, voir Impact n°86 et n°87) et que Jackson veut donner une réelle profondeur à l'ambiance sonore, en adaptant parfaitement la résonance à la géographie (forêts, grottes, etc). En voilà un qui n'a pas fini de compter ses nuits blanches.

LA MUSIQUE

Plus que tout autre poste, le choix du compositeur était, aux yeux des fans, des plus sensibles. Très régulièrement, le nom de James Horner revenait à la surface, pour la simple et bonne raison que, de **Krull** à **Braveheart** en passant par **Willow**, Horner a plus composé de « fantasy médiévale » que quiconque (exception faite de Basil **Conan** Poledouris, apparemment en préretraite). C'était mal comprendre les intentions de Jackson, et lorsque ce dernier annonça le nom d'Howard Shore, il créa aussitôt sa petite vague de protestations. Réputé jusqu'alors intimiste, Shore s'est surtout fait connaître pour sa longue collaboration avec Cronenberg, ses penchants dépressifs (**Seven**, **Le Silence des agneaux**) ou ses expérimentations en tous genres (des impros du *Saturday Night Live* au jazz bédouin du **Festin nu**). C'est en l'écoutant parler de sa musique que Jackson décida de l'engager. Car s'il est, à tort, considéré comme intellectuel, Shore a une approche résolument simple, voire pratique, de la musique de film. En cherchant à faire de **LOTR**, non pas une saga de fantasy, mais un film à caractère « historique » (voir Impact n°82), Jackson entrevit chez Shore l'éventualité d'une musique à la fois terre à terre et plus orientée vers les personnages, en bref l'inverse de la « magic touch » d'Horner qu'espéraient certains fans. Qui plus est, Shore s'est récemment tourné vers des essais ouvertement mélodistes, qui se sont avérés surprenants pour ceux qui suivent sa carrière (voir notamment **Dogma** et **The Yards**).

Le compositeur put, dès le début de l'année, commencer à élaborer ses thèmes et, dès le mois d'avril, enregistrait son premier morceau en vue des 26 minutes présentées à Cannes. Il s'agissait là de la séquence de la Moria où Shore, à la tête du New Zealand Symphony Orchestra, fit grand usage de chœurs masculins et de percussions massives (les fameux brrrm brrm de la Moria, pour ceux qui ont en mémoire le bouquin). L'enregistrement du score aura lieu fin août jusqu'à fin septembre avec le London Philarmonic Orchestra, auquel Shore adjoindra pas moins de 300 membres des Chœurs Maoris. À travers eux, il aura la charge délicate de réintégrer bon nombre des textes originaux de Tolkien en langues elfiques, naines, ainsi que la terrifiante langue des ténèbres. Enfin (et quelques-uns vont bondir en apprenant cela), il semblerait qu'Alanis Morissette et Axl Rose nous gratifieront d'un duo sur le générique final. Une goutte de promo dans un océan d'artistes. Forcément, ça choque !

Rafik DJOUMI



Frodon, Sam, Pippin et Merry, des Hobbits, bien loin de leurs « trous ».

SCARY MOVIE 2

À la vision de **Scary Movie 2**, une question se pose : à qui doit-on en vouloir pour ce massacre ? Aux Weinstein Brothers, les pontes de Miramax/Dimension, pour avoir exigé une suite de leur plus gros succès à rendre au plus tard le 4 juillet, le plus gros week-end aux States ? Ou aux Wayans Brothers, pour avoir accepté le pari impossible d'écrire, réaliser et monter cette même suite en moins d'un an ? Les premiers sont les producteurs les plus roublards en activité à Hollywood, se faisant passer pour des amateurs éclairés de 7ème art (ils ont produit **Le Patient anglais** et **Shakespeare in Love**, c'est dire !), clamant avoir ressuscité le cinéma indépendant (alors qu'ils sont chaperonnés par Disney) et adoptant des délais de production qui annihilent automatiquement un gage de qualité. Les seconds sont tout simplement des acharnés qui travaillent dans leur coin, œuvrant pour une forme de subversion comique et assurant la prolongation du travail effectué par Richard Pryor dans les seventies et Eddie Murphy dans les eighties, au sein de la communauté black hollywoodienne. Alors qui est vraiment responsable du manque de qualité de **Scary Movie 2** ?

Avec le désir simple de ne pas se répéter, les Wayans lâchent l'univers du slasher et s'en prennent aux films de possession. La trame emprunte donc celle du **Hantise** de Jan De Bont, déjà une sacrée comédie drôle en soi. Premier repère brisé : les persos les plus mémorables du premier opus (Ouste Doofy et le tueur maladroit et stone !) ont disparu. **Scary Movie** étant devenu bien malgré lui un énième film pour ados, la production met le Hô-là sur le ton graveleux des gags dans cette suite bien moins rythmée que l'original. Bien sûr, pour assurer un minimum de continuité, Tori Spelling se fait violer la bouche par un ectoplasme et le **Titanic** de Sir Cameron est revu de manière visqueuse, tendance jet de foutre. Et basta ! Le reste tourne autour de vannes qui rabaissent les handicapés (une parodie de **M:I-2** à base de chaises roulantes) et de renvois gastriques incontrôlables. À ce titre, James Woods en père Merrin lâchant une perlouse en DTS, c'est toujours un grand moment. Reste que l'amateurisme total de la production, l'enchaînement scénaristique aléatoire, qui fait disparaître puis réapparaître plusieurs persos, et l'affreux côté « Z mou » de l'ensemble est bien à mettre sur le dos de la rapidité d'exécution. Les Wayans nous prouvent qu'ils ne peuvent pas travailler dans l'urgence. Les Weinstein si, et ils viennent de ruiner leur plus profitable franchise en un temps record. Au nom de l'art probablement...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. Réal.: Keenen Ivory Wayans. Scén.: Shawn Wayans, Marlon Wayans, Alyson Frouse, Greg Grabiansky, David Polsky, Michael Anthony Snowden & Craig Wayans. Dir. Phot.: Steven Bernstein. Prod.: Eric L. Gold pour Wayans Bros. Entertainement/Gold-Miller, Brad Grey Pictures/ Dimension Films/Miramax International. Int.: Anna Faris, Shawn Wayans, Marlon Wayans, Regina Hall, Chris Elliott, Tim Curry, Kathleen Robertson, Tori Spelling, James Woods... Dur.: 1 h 35. Dist.: Bac Films. Sortie le 25 juillet 2001.

LES PIEDS SUR TERRE

Lance Barton (Chris Rock) est un jeune humoriste auquel le trac ôte toute spontanéité. Malencontreusement privé d'humour sur scène, il tente vainement de conquérir l'auditoire d'un mythique cabaret de la « black culture » sur le point de fermer ses portes : l'Apollo. Victime d'un accident de la circulation par faute d'un ange gardien distrait, ses plans de carrière sont encore compliqués lorsqu'il se retrouve par erreur au Purgatoire. Pour réparer la bévue de son adjoint (Eugene Levy), le big boss du Paradis (Chazz Palminteri) offre alors à Lance de revenir sur Terre dans un nouveau corps. Par amour pour une belle infirmière (Regina King), il choisit la carcasse de Charles Wellington, un milliardaire anglais adipeux que son épouse vient d'assassiner...

Les Pieds sur Terre est le remake du **Ciel peut attendre** (1978), comédie douce amère interprétée et réalisée par Warren Beatty qui, elle-même, était une adaptation freestyle (un odieux travestissement) du chef-d'œuvre éponyme de Ernst Lubitsch, éloge du dilettantisme et de l'humour noir (ben ouais, on pouvait déjà être cool en 1943). Dans **Les Pieds sur Terre**, bien que le sujet de la réincarnation ne soit pas étriqué, Chris Rock (ici scénariste, comédien et producteur exécutif) ne parvient jamais à faire preuve d'originalité. Il tente donc benoîtement de ramasser les miettes abandonnées par Beatty et Lubitsch. En refusant de piller ses pères de manière éhontée, il atteste de son respect envers le septième art, mais conduit le véhicule profilé à sa gloire dans une impasse. Dominée par de tristes sketches improvisés en plateau, la mise en scène paresseuse des frères Weitz (**American Pie**) aboutit au niveau zéro de la direction d'acteurs et à un montage cohérent mais dénué d'intérêt. Entièrement dévoués à leur star, dont ils essaient sans succès d'utiliser les talents comiques naturels et la présence à l'écran, les deux cinéastes oublient toute notion de rythme et foirent l'unique concept ludique de leur bande : montrer un Blanc gras du bide (Brian Rhodes, visible dans trois plans seulement) hanté par un esprit de Black déjanté.

Ainsi, **Les Pieds sur Terre** manque tous ses objectifs, polémiques notamment. Politiquement correct et consensuel, le film devrait sans problème s'imposer comme un divertissement familial rentable (aux USA en tout cas), une sorte de mauvais épisode du Cosby Show agrémenté de quelques effets spéciaux. Après un tel fiasco sur le plan artistique, les frères Weitz vont logiquement hériter du titre de « Yes-Men ». Quant à Chris Rock, s'il persiste dans cette voie (faire n'importe quoi pourvu que cela soit populaire), il risque de détrôner l'autre Chris, Tucker, dans le cœur du grand public Yankee. Au secours...

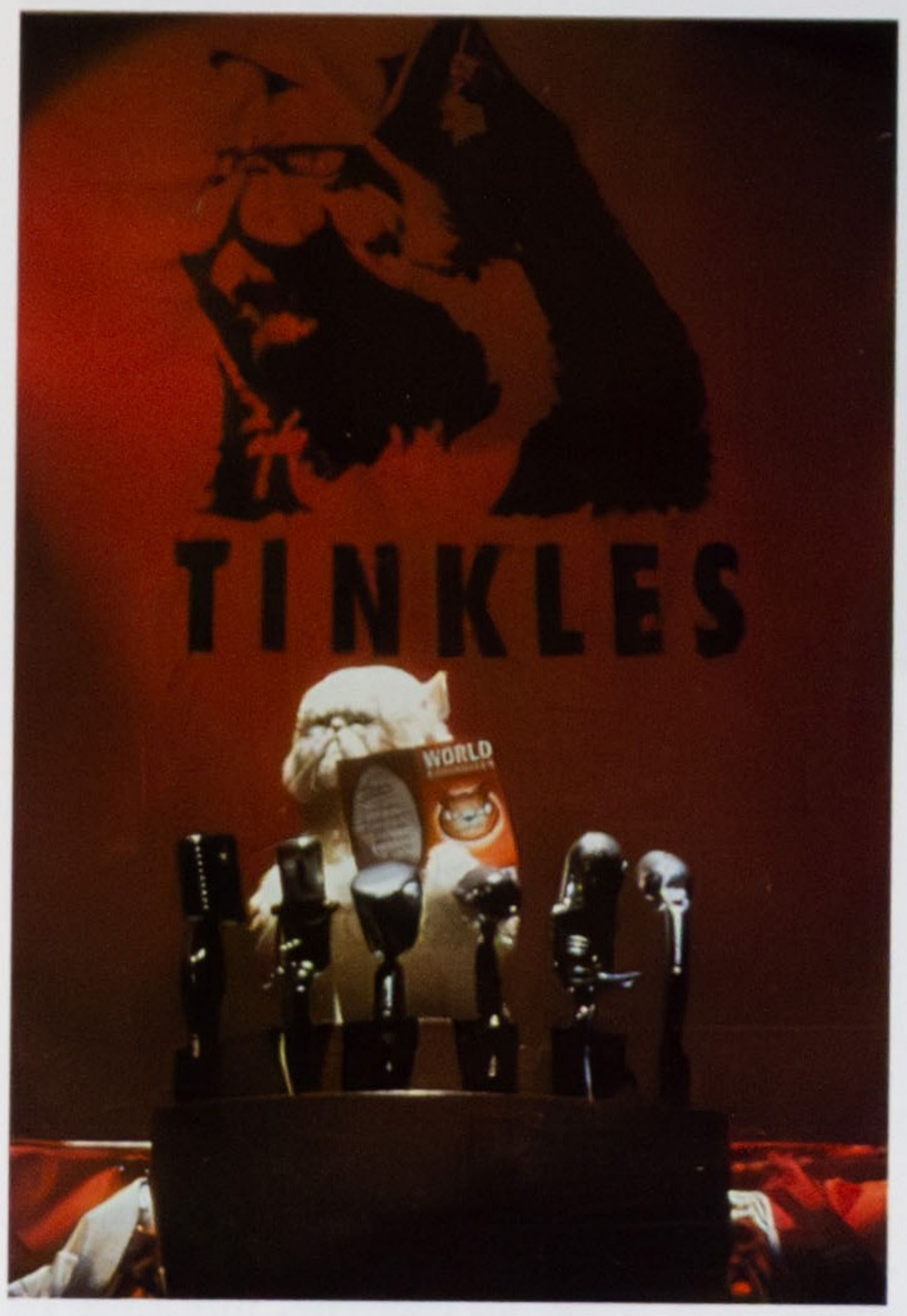
Bertrand ROUGIER

États-Unis. 2001. Réal.: Chris Weitz et Paul Weitz. Scén.: Chris Rock, Lance Crouther, Ali LeRoi, Louis C.K. d'après le scénario de Elaine May et Warren Beatty. Dir. Phot.: Richard Crudo. Mus.: Eminem. Prod.: Barry M. Berg, Sean Daniel, Kevin Hardesty, James Jacks, Chris Rock et Michael Rotenberg pour Paramount Pictures/Village Roadshow/Alphaville 3. Int.: Chris Rock, Regina King, Chazz Palminteri, Eugene Levy, Frankie Faison, Mark Addy... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 28. Sortie le 5 septembre.

COMME CHIENS ET CHATS

À partir de quand un film devient-il drôle ? La question mérite d'être posée face à ce **Cats and Dogs** quelque peu hybride. Vu de loin, le film de Lawrence Guterman appartient à cette récente lignée de comédies hystériques poly-publics (et non pas grand public) qui font le grand écart entre la sensibilité des marmots (théologie du prout) et celle de leurs parents (second degré et sexe entre les lignes). Une lignée qui s'étend de **George de la Jungle** (bof) à **Inspecteur Gadget** (insupportable), et dont le point commun serait une déconstruction tous azimuts au profit d'une succession de sketches plus ou moins enchaînés.

L'essentiel des mâles s'en doutait confusément, et ce film nous en apporte la preuve : l'homme était autrefois esclave des chats, et ce n'est que durant le règne des pharaons que les chiens aidèrent notre espèce à prendre sa place aujourd'hui dominante. Mais cette victoire a un prix. À notre insu, nos amis les clebs protègent nos arrières. Par exemple, la bande à Butch est chargée de surveiller le laboratoire du Pr Brody (Jeff Goldblum) qui est sur le point de finaliser un vaccin anti-allergie, qui ferait de tout chien un compagnon bienvenu dans chaque foyer. Ce qui n'est pas du goût de Mr Twinkles, un chat persan probablement élevé par le Blofeld de James Bond, obsédé par le pouvoir absolu, et décidé à discréditer la race canine. Or donc, la guerre fait rage. Et sur ce postulat étirable à loisir, **Comme Chiens et Chats** cumule les épisodes dans la plus totale anarchie. Car si le découpage frénétique parvient à conserver son rythme cartoonesque sans fatiguer, le montage séquentiel, par contre, est une aberration. L'histoire a beau être parfaitement linéaire, on ne sait jamais trop ce qui se passe ni pourquoi. Ceci aurait dû jouer en défaveur du métrage, et pourtant, l'attention est régulièrement piquée par un gag bien placé. Et ce même s'il n'y a guère là qu'un gag sur dix pour nous dérider les commissures, une connerie bien poilante et inattendue pour neuf autres convenances guili-guili. Ce qui nous ramène à la question d'intro : à partir de quand un film devient-il drôle ? Hé bien, pour l'auteur de ces lignes, un bon gag sur dix est une moyenne tout à fait acceptable. Mais on en connaît d'autres qui auront besoin d'un peu plus de stimulant.



Rafik DJOUMI

Cats and Dogs. USA. 2001. Réal.: Lawrence Guterman. Scén.: John Requa & Glenn Ficarra. Dir. Phot.: Julio Macat. Mus.: John Debney. Prod.: Andrew Lazar, Chris Defaria & Warren Zide pour Village Roadshow/NPV Entertainment. Int.: Jeff Goldblum, Elizabeth Perkins... Voix : Tobey Maguire, Alec Baldwin, Sean Heyes, Susan Sarandon, Joe Pantoliano, Michael Clarke Duncan, Jon Lovitz... Dur.: 1 h 27. Dist.: Warner. Sortie le 15 août 2001.

TROUBLE EVERY DAY

Il serait assez tentant de voir en **Trouble Every Day** un nouvel exemple de mythe du fantastique cuisiné à la sauce réaliste, genre à part qui a généré quelques films désespérés comme **Martin** de George Romero (pour les vampires) et **Le Mort-vivant** de Bob Clark (pour les zombies). Pour cela, il aurait fallu que Claire Denis fasse un vrai film de cannibales, façon Antonia Bird avec **Vorace**. Mais la réalisatrice n'ayant aucune affinité avec le cinéma de genre (voir son « film de serial-killer », **J'ai pas sommeil**), **Trouble Every Day** explore d'autres terrains, d'un intérêt très relatif.

Car pour Claire Denis, comme pour nombre de cinéastes français (Leos Carax, Gaspar Noé, Catherine Breillat, Virginie Despentes...), la grande préoccupation du moment est la représentation de l'acte sexuel sur grand écran. On ne savait pas que les « auteurs » se reconnaissaient à leur propension à filmer des masturbations, des fellations et des pénétrations, mais c'est tendance, c'est comme ça, on n'y peut rien. À l'heure actuelle, seul Bruno Dumont est parvenu à fondre intelligemment des plans dits pornographiques dans une œuvre qui ne l'est pas. Mais foncièrement, **La Vie de Jésus** et **L'Humanité** sont remarquables pour des raisons fort éloignées de cette démarche.

Avec **Trouble Every Day**, Claire Denis poursuit donc avant tout ces recherches sexo-formalistes surannées, comme s'il s'agissait, vingt-cinq ans après **L'Empire des sens** 1/, de ressusciter un cinéma mort-né. Un homme, une femme, et leur sexualité, c'est le thème que décline lentement la réalisatrice dans une succession de vignettes quasi muettes. Shane et June Brown (Vincent Gallo et Tricia Vessey) sont en voyage de noces à Paris mais ne font pas l'amour. Christelle (Florence Loiret), la femme de chambre, devient l'objet de tous les fantasmes cannibales de Shane. Pendant ce temps, Coré (Béatrice Dalle) vit cloîtrée dans une maison en banlieue. Son amant, Léo (Alex Descas), la laisse sortir uniquement la nuit afin qu'elle s'accouple sauvagement avec des routiers...

En filmant le fruit d'une passion littéralement dévorante, en traitant du désir, de la frustration et de l'incapacité à étreindre l'être aimé, Claire Denis avait toutes les cartes en main pour signer un mélodrame « bizarre » et/ou « saignant ». Mais ni assez Z pour évoquer le **Blue Holocaust** de Joe D'Amato, ni assez classique pour tutoyer le **Faux-semblants** de David Cronenberg, **Trouble Every Day** n'est en fin de compte qu'un exercice de style prétentieux dont les enjeux cinématographiques, ici exposés avec un sérieux (iné)branlable, sont déjà dépassés.

Vincent GUIGNEBERT

1/ Vingt-cinq ans, c'est apparemment le temps qu'il a fallu à certains pour oublier à quel point le film de Nagisa Oshima était mortellement ennuyeux.

France. 2000. Réal.: Claire Denis. Scén.: Claire Denis & Jean-Pol Fargeau. Dir. Phot.: Agnès Godard. Mus.: Tindersticks. Prod.: George Benayoun, Philippe Liégeois, Jean-Michel Rey pour Rézo Productions/Le Studio Canal +/Arte France Cinéma. Int.: Vincent Gallo, Tricia Vessey, Béatrice Dalle, Alex Descas, Florence Loiret... Dur.: 1 h 40. Dist.: Rézo Films. Sortie le 11 juillet 2001.

Nathan (Tim Robbins) et Puff (Rhys Ifans) : lequel est le cobaye de l'autre ?

HUMAN NATURE

Une femme poilue comme un singe, un savant fou qui apprend aux rongeurs à bien se tenir à table, un enfant sauvage soumis à des expérimentations tordues, une confession post-mortem dans un au-delà immaculé. (re)Bienvenue dans le monde de Charlie Kaufman.

Coup d'essai de Charlie Kaufman alors qu'il galérait dans l'attente d'un vrai job de scénariste, **Human Nature** n'aurait sans doute jamais vu le jour sans le succès public et surtout critique (avec une nomination aux Oscars tout de même), de son premier script porté à l'écran par Spike Jonze : **Dans la peau de John Malkovich**. Ce qui ne devait être qu'un Ovni destiné à errer sans fin dans les salles arty et underground, propulse ses principaux maîtres d'œuvre sur le devant de la scène. Tandis que Jonze croule sous les propositions, la plume de Kaufman est convoitée par de prestigieuses figures hollywoodiennes. Bryan Singer veut porter à l'écran son *Confession of a Dangerous Man* avec George Clooney et Johnny Depp *1/*, Jonathan Demme lui commande un scénario et Nicolas Cage et Meryl Streep acceptent de jouer dans sa dernière œuvre, *Adaptation 2/*. Reste que **Dans la peau de John Malkovich** aurait très bien pu n'être qu'un feu de paille, une délicieuse exception conçue par un écrivain en état de grâce. Il n'en est rien. Le Kaufman nouvelle cuvée, **Human Nature**, réussit à se démarquer nettement de **Dans la peau de John Malkovich**, tout en se plaçant dans la lignée ce grand frère qui aurait pu être embarrassant : même ton doux amer, même rythme posé, même poésie, même usage d'un humour tour à tour noir et grivois.

Le calvaire de Lila (Patricia Arquette) débute le jour de ses douze ans : des poils hirsutes lui poussent sur tout le corps, la rendant irrémédiablement monstrueuse au regard des canons de beauté. Dépitée, elle part se réfugier en forêt, renie tout de la société qui l'a rejetée, et s'épanche sur un ouvrage qui devient illico un best seller. Le charmant freaks aurait pu continuer à vivre en ermite, mais cet isolement ne tarde pas à titiller sa libido. Pour satisfaire ses besoins sexuels, elle accepte de cacher sa difformité, et ne tarde pas à rencontrer Nathan (Tim Robbins). Afin de s'attirer ses faveurs, elle ira jusqu'à renier sa nature profonde. Car son cher et tendre accepterait difficilement cette irruption de l'animalité chez sa fiancée, lui qui a été traumatisé par une éducation sévère, jugulant au maximum son instinct et lui imposant de respecter au-delà du raisonnable des règles de bienséance. Depuis, il essaie désespérément d'inculquer ces préceptes à des rongeurs, auxquels il fait subir des expériences violentes, jusqu'au jour où il rencontre Puff. Puff est un enfant sauvage : élevé par un père qui se prenait pour un singe, il n'est jamais entré en contact avec la civilisation. Son ignorance des us et coutumes de ses semblables « bien éduqués » en fait le cobaye idéal pour les expériences de Nathan. Mais l'irruption dans la vie du couple de Puff, et la concupiscence de l'assistante de Nathan, Gabrielle, risque de fissurer les fondations de ce jeu bancal.

Après Spike Jonze, c'est au tour du Français Michel Gondry de porter à l'écran les méditations angoissées du scénariste. Appartenant à la même école de faiseur d'images que le réalisateur névrosé de **Dans la peau de John Malkovich** (un groupe qui réunit également David O. Russell, réalisateur des **Rois du désert**), Gondry abandonne l'adaptation du **Frelon vert** qu'Universal voulait le voir réaliser. Rien d'étonnant à sa défection : Gondry semblait tout désigné pour rencontrer le scénariste fou. Dans ses meilleurs clips, et plus spécialement dans *Bachelorette* de Bjork (Bjork raconte une histoire où elle raconte une histoire, où elle raconte une histoire, etc) ou ***Let Forever Be*** des Chemical Brothers (la matinée d'une jeune femme traitée tour à tour en décor réel, puis en studio, à la façon des comédies musicales de Busby Berkeley), le réalisateur montrait un goût prononcé pour les mises en abyme, et les basculements quasi imperceptibles de la réalité dans un monde surréaliste par le biais de figures géométriques fractales. Cette faculté est évidement fortement mise à contribution dans cette histoire qui, à l'instar de **Dans la peau de John Malkovich**, passe de la parabole décalée au drame amoureux réaliste. Avec une belle délicatesse pour un réalisateur débutant, Gondry glisse donc du merveilleux (décors en studios, transparences joyeusement voyantes, maquettes délicieusement approximatives), au réalisme crû (lumière blafarde, décors réels, etc). Dans ses digressions, Gondry pousse même le vice jusqu'à un audacieux détour par la comédie musicale pour le caractère fantaisiste de sa fable. La cruelle peinture réaliste n'est pas en reste avec une dérive nocturne très glauque d'un Puff au fond du gouffre. Deux extrêmes qui, pourtant, ne rendent jamais la plastique ou la narration de son film caduque. La sobriété dont il fait preuve n'est sûrement pas étrangère à cette réussite. Car, contrairement à ce que l'on pouvait attendre d'un metteur en scène frais émoulu du clip et de la pub, Gondry ménage énormément ses effets, trop peut-être, son film souffrant d'une notable baisse de rythme dans sa seconde moitié.

Alors que **Dans la peau de John Malkovich** était un conte (le tunnel conduisant à l'intérieur de la tête de l'acteur éponyme

empruntait un poncif graphique et thématique des contes de fée), **Human Nature** s'apparente à une fable. Une allégorie satirique et clairvoyante sur la vie en société, le reniement de son instinct, et l'emprise d'une société corruptrice sur la nature profonde de l'homo sapiens. Seulement Kaufman refuse d'adjoindre à sa fable une morale finale, désamorçant in extremis la pontifiante conclusion rousseauiste que nous pouvions craindre. Son scénario ne fait que poser des questions en refusant d'y répondre, préférant laisser son auditoire déboussolé : « *Je ne veux pas imposer ma vision des choses* » déclare-il. « *Je préfère que chacun tire ce qu'il veut de mon travail* ». On pourrait juger son attitude lâche. Mieux vaut voir là une démarche culottée, voire humble. En quelque sorte, Kaufman a le courage de ses non-opinions et évite le passéisme en abordant ses sujets avec une touchante recherche d'objectivité (qui se traduit ici par la multiplication des points de vue). Dans **Human Nature**, tous les personnages ont la sympathie de leur auteur, qui même pour les plus tendancieux d'entre eux, ne ménage jamais sa compassion. Grâce à cette honnêteté, Kaufman et Gondry « posent à plat » les problèmes abordés tout en poussant les spectateurs à prendre part au débat : « *Vous ne trouverez aucune réponse aux questions cruciales que pose*

Lila (Patricia Arquette), rasée de près...

Human Nature » déclare Michel Gondry, « *mais au moins vous vous sentirez mieux en sachant que vous n'êtes pas tout seul avec vos problèmes* ».

Human Nature confirme donc en douceur le talent de Gondry et de Kaufman, tout en ajoutant une nouvelle pierre au curieux édifice que sont en train de bâtir ces nouveaux enfants terribles yankees. Des gosses pas trop turbulents, mais qui compensent cette cool attitude par des œuvres insidieusement irrévérencieuses. La révolution en douceur en quelque sorte.

Julien DUPUY

1/ Biographie de l'animateur vedette du jeu cathodique The Gong Show, qui révéla plus tard qu'il était aussi un tueur à la solde du gouvernement américain, **Confession of a Dangerous Mind** fut l'un des nombreux projets abandonnés suite à l'annonce des grèves estivales des scénaristes hollywoodiens.

2/ Spike Jonze tourne actuellement ce film. Nicolas Cage a d'ailleurs abandonné le tournage d'**Human Nature** (il fut annoncé comme acteur et producteur au début de la production) pour incarner Charlie Kaufman dans ce scénario qui s'annonce comme un journal intime déjanté de l'écrivain.

USA. 2001. Réal.: Michel Gondry. Scén.: Charlie Kaufman. Dir. Phot.: Tim Maurice-Jones. Mus.: Graeme Revell. Prod.: Anthony Bregman, Ted Hope, Spike Jonze, Charlie Kaufman et Julie Fong pour Studio Canal/Good Machine/Beverly Detroit Studios/Partizan. Int.: Patricia Arquette, Rhys Ifans, Tim Robbins, Miranda Otto, Robert Forster, Rosie Perez, Mary Kay Place... Dur.: 1 h 36. Dist.: Bac Films. Sortie le 12 septembre.

EFFETS SPÉCIAUX

des souris et des hommes

BUF Compagnie, le prestataire d'effets spéciaux visuels fondé par Pierre Bufin bénéficie d'un statut à part dans l'industrie des SPFX. Considéré comme de véritables avant-gardistes, ils entretiennent une relation toute particulière avec des réalisateur enclins à innover visuellement. Rien de surprenant, donc, à ce qu'on les ai retrouvés récemment aux génériques de **The Cell** (le découpage du cheval en tranches) ou de **Fight Club** (tous les travellings « impossibles » qui émaillent le film). Parmi leurs clients les plus assidus, Michel Gondry occupe une place de choix. Du clip *Like a Rolling Stone* à ceux des Chemical Brothers, le réalisateur versaillais a toujours poussé les techniciens à brouiller les repères visuels des spectateurs grâce à un usage souvent inédit du digital. **Human Nature** ne faillit pas à la règle sur sa vingtaine de plans truqués (sans compter le générique). Outre des transitions numériques entre des maquettes et des décors en studio, un effet à la Heischer pour la pièce immaculée où se confie un personnage défunt (je vous laisse l'entière surprise du plan), et quelques autres menues broutilles, BUF s'est surtout chargé de dresser les souris-cobayes de Nathan via les images de synthèse.

Pour s'aider dans leur travail, les techniciens accueillent dans leurs locaux un rongeur qui deviendra, le temps de la production, la mascotte de l'équipe. Son nom : Nestor. Pour sa part, Michel Gondry filme des heures durant des souris en train de se nourrir et donne ses rushes comme référents aux truqueurs. Car l'une de ses directives est de se rapprocher au maximum d'un comportement animal authentique, et ce malgré les actions farfelues que doivent effectuer ses bestiaux. Plutôt que de créer systématiquement un rongeur entièrement virtuel, les techniciens de BUF se servent de plans déjà filmés avec une camera Haute Définition par Michel Gondry, faisant ainsi l'économie de kilomètres de pellicule 35 mm

et évitant par-là même l'étape délicate du scann des bandes de Celluloïd. Des reproductions digitales des membres ou des bouches des souris sont ensuite intégrées sur les vrais rongeurs pour, par exemple, les faire se nourrir avec une fourchette, puis mastiquer les yeux au ciel. Une souris 100% digitale sera néanmoins utilisée pendant quelques images pour permettre aux rongeurs d'enchaîner plusieurs actions, comme lorsqu'un de ces animaux avance la chaise de son confrère avant de se mettre à son tour à table. Au final, ce sont près d'une dizaine de techniciens qui auront travaillé pendant six mois pour un résultat d'autant plus ingrat qu'il est invisible.

J.D.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul.
1 : très mauvais.
2 : mauvais.
3 : moyen.
4 : bon.
5 : très bon.
6 : chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
Comme chiens et chats	Chérie, j'ai fait un film pourri ! Note : 0		1/10ème des gags y fonctionnent. Mais quels gags ! Note : 3	Un pitch mal exploité, qui confond enfantin et débile. Note : 2			Une bande-annonce très rigolote pour un film très pénible. Note : 1	Pas de quoi fouetter un chat... Note : 1	
Évolution	Le héros finit en rentrant dans un trou du cul géant. Voilà. Note : 2	Le chien extra-terrestre a une bonne bouille. J'aime bien les chiens. Note : 3	Au sens propre comme au figuré : un film de trous du cul. Note : 1	Vieillot et du coup assez sinistre : ça sent le sapin ! Note : 0			SOS Hémorroïdes ! Note : 0	Même pas drôle. Note : 2	
Final Fantasy Les créatures de l'esprit	Un scénar plus consistant et j'aurais marché. Note : 3			Une tentative plutôt ratée, mais une vraie foi dans l'anticipation. Note : 4	Le résultat est à la hauteur de l'attente. Note : 5	Expérimental, fragile, passionnant, parfois hypnotique. Note : 5		Sakaguchi s'égare un peu en concevant de la SF à l'américaine. Galopin va ! Note : 4	
Human Nature	Le plus mauvais film avec des singes qui par-lent de l'année. Note : 2		Un film de Jacques Séguéla. Note : 1	La confirmation cool du talent de Gondry et de Kaufman. Note : 4			Une bête de festival : garanti 100% sans intérêt. Note : 1	« Bon » film de sociologie... à réserver aux cyniques et aux sales gosses. Note : 2	
Jurassic Park 3	Les dinosaures, ils font carrément peur ! Note : 3			Le seul, le vrai, l'unique blockbuster de l'été. Note : 5	LA série B de l'été. Note : 5			A votre âge, vous n'avez pas honte d'aimer les dinosaures ? Note : 2	
La Planète des singes	Le meilleur film avec des singes qui parlent de l'année. Juste avant **Driven**. Note : 4	Film de producteur amnésique digne d'un épisode de *Stargate SG-1*. Note : 2	Un bon film de commande. Note : 4	Burton se renie pour réaliser un blockbuster fauché et mal fichu. Note : 2	Presque le plus mauvais de la série. Note : 2	À sauver : LE plan du chimpanzé rentrant dans sa cage. C'est peu. Note : 1	Un très bon film bestial. Note : 5	Belle leçon de choses cinématogra-phiques et politiques. Note : 5	
Replicant	Un B solide. Même Van Damme fait illusion. Note : 3	Une série B hargneuse avec un Van Damme qui parvient à émouvoir. Note : 4	Série B comme Bon, Burné, Bourrin, Bonnard ! Note : 5	Une vraie curiosité, une authentique série B. Note : 5	Un bon Van Damme ? On n'y croyait plus. Et pourtant... Note : 5	Que peut-on bien faire de Van Damme ? **Replicant** ! Note : 5	Van Damme Vs Van Damme : vertigineux ! Note : 5	Van Damme crédible, Ringo Lam ressuscité. Note : 4	
Rush Hour 2	Le premier était con mais drôle. Le second, pareil. Note : 3		Dorénavant, l'expression « Ma grand-mère en fait autant » aura un sens. Note : 0	Deux gags, une cascade, le tout très mal filmé. Vous pouvez disposer. Note : 2			Chris Tucker s'est rasé la moustache. Voilà pour la nouveauté... Note : 1	Des playmates à en perdre la tête. Un Jacky Chan souriant. Ça le fait, non ? Note : 3	
Scary Movie 2	1 point juste pour les dix premières minutes. Après, y'a plus rien. Note : 1		Un futur DVD « à 2 balles ». Note : 1	Ni potache, ni irrespectueux, simplement nul et bâclé. Note : 1			Drôle à raconter, mais pas à regarder. Note : 2	Contrairement au DVD, Clara Morgane ne s'adonne pas à la Totorophilie. Note : 2	
Shrek	Un gros qui pète, qui rote et qui fait rire. L'histoire de ma vie. Note : 5	Quand on n'aime pas Disney, difficile de ne pas aimer **Shrek**... Note : 4	1h30 au moins aussi riche et ingénieuse qu'une minute de film Pixar. Note : 3	Ni marquant, ni déplaisant. Dors tranquille Pixar... Note : 3			Un film anti-Disney qui intègre ses concepts familiaux !?! Note : 2	Une morale écœurante parvient à gâcher quelques gags efficaces. Note : 3	
Spy Kids	Rodriguez confond gamins et demeurés. Quoique, des fois... Note : 2	Pas terrible mais y a George Clooney à la fin ! Note : 3		Du n'importe quoi, fait n'importe comment. Note : 1	Rodriguez transforme deux gosses en Astro Boys. Mortel ! Note : 4		Débile, laid, beauf et sans rythme. Pour Rodriguez : le film d'une vie. Note : 1	Rodriguez invente une nouvelle torture : le blockbuster pour nains. Note : 1	
Tomb Raider : Lara Croft	Juste au cas où Angelina lirait le tableau de cotation. Note : 3	Ce n'est pas un film, c'est une poubelle ! Note : 0	Aussi passionnant que de voir jouer quelqu'un d'autre à *Tomb Raider*... Note : 1	Moche, méchant et même pas sexy. Note : 0	Angelina a de jolis lolos mais ne les montre jamais. Pas cool. Note : 0	Non seulement c'est nul, mais ça énerve. Ah non ! Note : 0	Dans le genre nul, un classique imparable. Note : 0	Lara révèle sa vraie nature : une allumeuse qui ne respecte rien. Note : 1	
Vidocq				Une œuvre d'avant-garde indigeste, aussi courageuse que déplaisante. Note : 2		Depardieu monstrueux, mais le scénar le réduit en cendres, alors... Note : 3		De beaux effets spéciaux ne parviennent pas à cacher de grosses ficelles. Note : 3	

« S'ils continuent à me chercher des poux, je leur confisque leur MAD MOVIES ! »

Les 100 premiers à nous renvoyer leur bulletin d'abonnement recevront la K7 vidéo de PITCH BLACK

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP, abonnement MAD MOVIES, 18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 19

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) et je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact : 125 F
Je désire le n°____de Mad Movies ou le n°____d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) et je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 225 F
Je désire les n°______de Mad Movies et______d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) et je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact : 425 F
Je désire les n°______de Mad Movies et______d'Impact

NOM____________________ PRÉNOM______________

ADRESSE____

____

CODE POSTAL ________VILLE______________________

Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 185 F.
11 numéros : 335 F. 22 numéros : 645 F.

preview

AVALON

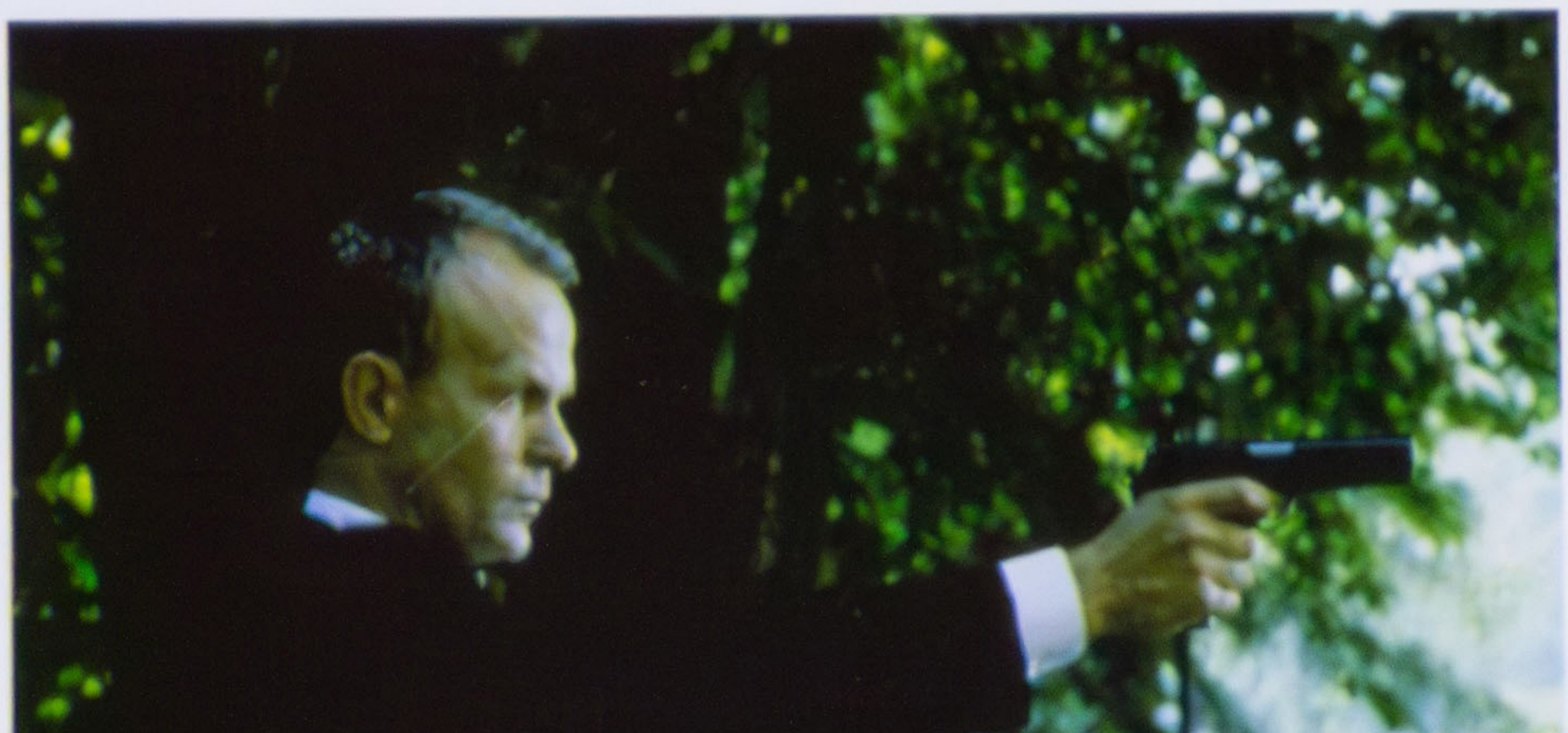
de Mamoru Oshii

VIRTUA FIGHTER

Cinq ans après GHOST IN THE SHELL, Mamoru Oshii continue son exploration métaphysique des univers virtuels. Avant-goût d'une révolution annoncée…

En l'espace de vingt-trois ans, Mamoru Oshii a déjà construit l'une des œuvres les plus importantes du cinéma contemporain. En 1983, il devient le parrain de l'industrie des « direct-to-video » en concevant l'OAV Dallos *1/*, première œuvre cinématographique exclusivement destinée à une exploitation sur bande magnétique. En 1988, il s'empare de la franchise Patlabor qui, non contente de se clore sur un chef-d'œuvre, fut le premier succès multimédia de l'histoire du septième art (la série télé, les deux films, le roman, les CDs, le jeu de rôle, les videogames, la vingtaine d'OAVs et de mangas furent plébiscités au Japon). En 1995, Oshii humilie Ridley Scott (Blade Runner), crucifie Stanley Kubrick et subjugue James Cameron en réalisant Ghost in the Shell. Pourtant, le cinéaste est encore considéré comme un petit maître, car les titres précédemment cités appartiennent à la catégorie des films d'animation, un genre injustement méprisé. Aussi, bien qu'il soit en pleine possession de son art, Oshii est contraint en 1999 de mendier cinq millions de dollars pour aller diriger son quatrième long métrage « live » *2/* dans la patrie de Jerzy Kawalerowicz (Mère Jeanne des anges), un metteur en scène virtuose lui aussi honni. Promis à une distribution hexagonale vers la fin de l'année, Avalon est, pour certains, l'utopie la plus artistique, la plus belle et la plus stylisée qu'ait produite la science-fiction filmée. Pour les autres, des spectateurs extraordinairement tolérants qui pardonnent tout sauf le génie, il s'agit d'un remake fauché de Matrix. À la rédaction, nous avons choisi notre camp...

Ash, prisonnière du jeu Avalon, tente une ultime évasion...



Murphy (Jerzy Gudejko) défend son droit à vivre dans le monde qu'il s'est choisi.

la genèse

En 1985, fort du succès rencontré par son second long métrage, **Beautiful Dreamer**, Oshii décide de repousser les limites du concept des OAV en réalisant **L'Œuf de l'ange**, un film incroyablement ambitieux qui réinterprète les saintes écritures pour expliquer la faillite des sociétés humaines et de l'esprit cartésien. Nimbé par les somptueux designs de Yoshitaka Amano, un artiste peintre japonais, ce rêve fossile et muet suscite un incommensurable engouement critique malheureusement inversement proportionnel à son succès public. Ruiné, Oshii est considéré par les producteurs nippons comme un insurgé, tare rédhibitoire pour un habitant de l'empire du Soleil Levant. « *Suite à la faillite de* ***L'Œuf de l'ange****, je me suis quasiment retrouvé au chômage technique pendant une période de trois ans* », se souvient Oshii. « *Pour m'occuper, je me suis acheté un ordinateur. En fait, je passais plus de temps avec les derniers jeux vidéo qu'avec mon travail. J'étais obsédé par Wizardry, un « danger game » américain complexe mais passionnant. Le scénario d'* ***Avalon*** *a germé dans mon esprit pendant que j'étais rivé à mon écran. Il me paraissait inique que l'on puisse passer quinze heures par jour sur des jeux vidéo sans gagner le moindre centime alors que le Pachinko ou le Majhong peuvent rapporter des fortunes. J'ai alors imaginé une réalité parallèle où les amateurs de videogames joueraient entre eux, comme sur Internet aujourd'hui. Dans cet univers, ils pourraient se perdre, mourir ou devenir des vedettes... J'ai soumis ce projet à plusieurs producteurs sans susciter le moindre intérêt. Puis, il y a trois ans, la production de mon film conçu en images de synthèse,* ***GRM****, a capoté. J'ai alors proposé à mon vieux complice, Kazuniro Ito (scénariste de* **Gamera** *et* **Ghost in the Shell**, *ndlr), de se pencher sur le script d'* ***Avalon****. Nous l'avons beaucoup modifié pour qu'il conserve son intérêt à l'orée du XXIème siècle. Cette fois-ci, le dessein a beaucoup plu, même si le financement n'a pas été aisé à dénicher. Honnêtement, je crois que cette longue période de gestation a été très bénéfique. Le sujet est beaucoup plus intéressant à traiter aujourd'hui et, grâce aux progrès des technologies numériques, j'ai pu obtenir un résultat relativement proche de mes souhaits* ».

à l'Est du nouveau !

À l'instar de tout artiste scrupuleux, Oshii estime que le produit de son travail n'est que la scorie de ses songes. Cette perpétuelle insatisfaction le contraint à perfectionner sans cesse les lois régissant son univers cinéphile. N'aimant rien tant que d'enregistrer le tremblement des assises de la personnalité, ces glissements de terrain affectifs secouant des protagonistes en quête d'un abri qui leur est refusé, Oshii décide de mettre simultanément en péril **Avalon** et ses

Les bombardiers fantômes d'Avalon surgissent du néant pour empêcher les « héros » d'atteindre les niveaux supérieurs de jeu.

héros. Intégralement tourné en Pologne dans une langue inconnue au cinéaste, le film a vu la quasi totalité de ses plans retouchés afin de gommer la frontière séparant prises de vues directes et animation. Nullement effrayé par ce challenge, Oshii nous confirme que seule cette option était susceptible d'engendrer une parfaite adéquation entre les thématiques et l'esthétique du film. « *Il y a quinze ans, il me paraissait évident que l'histoire se déroule au Japon. Puis, j'ai mûri. Les villes, les paysages, les visages nippons ne correspondaient plus à ce que je désirais. Des images des pays de l'Est, des affrontements de Prague et de Budapest, ont resurgi des recoins de ma mémoire où elles étaient enfouies.* **Avalon** *étant un jeu de guerre et une illustration du combat acharné que, de nos jours, se livrent la réalité et la virtualité. J'ai pensé qu'il serait judicieux d'installer le plateau en un lieu chargé d'histoire et d'insurrection : la Pologne. Même si je préfère l'œuvre de Jerzy Kawalerowicz, j'avais en tête des plans extraits de* **Kanal** *(1956) et de* **Cendres et Diamant** *(1958), des films d'Andrzej Wajda. En me rendant à Varsovie, j'ai conjointement rencontré l'inspiration et repéré des lieux coïncidant exactement aux plans que j'avais en tête. Je crois que j'étais exalté à l'idée de pénétrer dans le berceau où sont nées les grandes révolutions sociales et cinématographiques du siècle dernier. De plus, la langue polonaise possède une sonorité et des intonations spectaculaires, exacts reflets du tempo que je désirais imprimer au film. Aussi, pendant les deux mois de tournage, j'ai décidé de travailler avec une équipe japonaise très réduite* (un assistant et une scripte, ndlr). *De cette façon, à l'instar de Ash, je me suis immergé au sein d'une communauté et dans un environnement a priori hostiles. Il m'a fallu dompter cet univers étranger pour en découvrir les attraits... Bien sûr, l'utilisation des effets digitaux relève d'un choix de mise en scène. Mon directeur de la photographie, Grzegorz Kedzierski, ayant effectué un travail splendide, j'espère que mes décisions ne l'auront pas vexé. Toutes les scènes de bataille ont été altérées. Mais, ce qui m'intéressait le plus était de retoucher des détails, de manière à conformer le film à ma vision et d'annihiler les repères permettant aux spectateurs d'enclencher le pilotage automatique de leur perception. Il est presque impossible d'atteindre cet objectif si on ne possède pas une expérience dans le domaine du jeu vidéo ou de l'animation. Par exemple, le profil de Ash, ses expressions, ses battements de cils et les ombres sur son visage ont été travestis. Aux USA, les syndicats d'acteurs sont tellement influents que j'aurais probablement rencontré des difficultés lors de la post-production du film. Bien que cette conception de la mise en scène puisse être jugée fétichiste, elle augmente considérablement la densité narrative et l'érotisme de chaque plan. En utilisant cette technique, le langage de l'image parvient à épouser l'expression verbale pour donner naissance à une épistémologie supérieure. Si j'ai choisi ce métier, c'est pour tenter de reproduire ce prodige aussi souvent que possible* ».

Bishop (Dariusz Biskupski), personnage bergmanien en diable...

le maître des illusions

Dixième film de Mamoru Oshii, **Avalon** marque indubitablement un aboutissement dans la carrière du cinéaste. En abordant de front le cycle arthurien, il clôt dix-huit ans de réflexions affectées à comprendre les développements des communautés urbaines et des âmes humaines dont elles se nourrissent. Cherchant à percer le rideau de fumée des apparences, tant individuelles que sociales, Oshii ose enfin s'approprier l'unique mythe nanti d'une dimension épique et d'une portée philosophique aptes, par la seule puissance de leur présence, à éclaircir les mystères de l'identité et de la destinée. Bien sûr, on peut ■■■

■■■ a priori s'offusquer que les figures majeures de la geste d'Arthur ne soient pas respectées. Cependant, elles ne sont jamais trahies. À l'instar de Terry Gilliam dans **Fisher King**, Oshii a déplacé le contexte historique de son récit (ici un futur proche), mais c'est pour l'enrichir d'obsessions contemporaines et rendre hommage à l'intemporalité de la légende narrée par Chrétien de Troyes. « *On me demande fréquemment pourquoi j'ai décidé de glisser une femme, pas un homme, dans la peau du héros. Il est vrai que ma décision fut impromptue. En fait, quelques semaines avant le début du tournage, j'ai demandé à Kazuniro Ito de réécrire son scénario en empruntant un point de vue féminin. Je suis alors reparti en Pologne contre l'avis de mes producteurs, car j'étais persuadé d'y trouver l'interprète idéale. Lorsque j'ai rencontré Malgorzata Foremniak, une jeune actrice capable de fumer et de boire comme un homme, mais aussi de manier le mortier avec crédibilité et sensualité, j'ai su qu'elle était Ash. Cinématographiquement parlant, on a longtemps considéré que l'homme était une force d'action et la femme une source de fascination. Par son jeu et sa prestance, Malgorzata transcende ces limites. Même sans retouche, son charisme fusionnait complètement avec l'atmosphère atrabilaire et décadente que je désirais filmer. Dès les premiers essais, toute l'équipe a été persuadée que les problèmes et les retards consécutifs à la modification du script valaient la peine d'être affrontés. La femme décrite par Kazunori est à la fois un danger et une lumière céleste nous mettant en communication avec l'infini, puits où dieu se mire quand il n'est pas chassé comme une bête. Or, Malgorzata a d'emblée prouvé qu'elle était en mesure d'assumer un tel rôle. À elle seule, elle justifiait que nous tournions en Pologne et dans sa langue natale. Là encore, vos confrères et les observateurs dans mon pays ont du mal à appréhender ce parti pris. Il faut savoir qu'il ne s'agit en aucun cas d'une lubie. Mon expérience comme directeur de longs métrages d'animation m'a habitué à travailler avec des personnages avec lesquels il est impossible de communiquer directement. Il faut nécessairement passer par le biais d'un animateur et d'un designer. Pour* **Avalon**, *un traducteur occupait la place de l'animateur tandis que j'ai pris en charge le poste de designer. Comme pour un dessin animé, j'ai tenté de sculpter les protagonistes conformément à la représentation mentale que j'avais d'eux. En ce qui concerne les postures, les mouvements et les expressions, je n'ai laissé à mes comédiens, figurants y compris, que peu de liberté. En plus, tous avaient signé un contrat stipulant que leur image pouvait être modifiée lors de la postproduction. Évidemment, dans ces conditions, on me demande souvent pourquoi je n'ai pas réalisé un film d'animation. Mettre en scène un long métrage « live » n'est pas une sinécure. Pour mille raisons, celles relatives au budget notamment,* **Ghost in the Shell** *n'aurait pas pu être dirigé autrement qu'image par image. Dans le cas d'***Avalon**, *c'est tout le contraire. Le propos du film, qui est l'abolition des frontières séparant plusieurs univers, matériels et spirituels, impliquait des prises de vues directes. S'il est possible avec des techniques modernes d'injecter subtilement de la virtualité dans le monde concret, le contraire est beaucoup plus délicat, sauf si on possède le budget pharaonique de Hironobu Sakaguchi pour* **Final Fantasy, les créatures de l'esprit**. *Et encore, son œuvre se restreint au cadre strict de la science-fiction. Pour le meilleur comme le pire, il me semble que dans l'avenir les barrières séparant l'humain de l'inhumain, le palpable de l'évânescent, vont s'effondrer. En valorisant des techniques de narration insolites et en véhiculant des messages atypiques, j'ai souhaité installer* **Avalon** *au carrefour de ces évolutions. En fait, je me suis égoïstement offert une place de témoin privilégié d'où j'observe l'avènement d'une nouvelle ère. Pour moi, il n'y a pas de différence entre un film « live » et un film d'animation, si ce n'est qu'animer signifie « donner la vie », tandis que tourner consiste à se contenter de l'emprisonner sur pellicule. Avec* **Avalon**, *j'ai essayé de montrer que l'existence est faite d'illusions et que, parmi ces illusions, celles qui sont animées constituent la réalité* ».

Les tanks dans la rue : Oshii fantasme la Pologne aux heures les plus noires de son histoire.

La ville de Varsovie travestie par la palette graphique.

un Graal virtuel

Se distinguant par un design « low tech », un noir et blanc sépia savamment dosé et beaucoup plus intriguant que les triviales pyrotechnies hollywoodiennes, **Avalon** conte l'histoire d'une jeune femme désabusée, Ash, qui fréquente les soupes populaires et survit en gagnant des crédits à *Avalon*, un jeu interdit propulsant ses participants au cœur du monde des pixels électriques. Un jour, elle devine l'existence d'un niveau de jeu supérieur réputé inaccessible. Partant à la recherche de ce Graal, Ash ignore que sa quête va la conduire au plus profond d'elle-même et des mystères d'*Avalon*... Cependant, une énigme reste à résoudre : le fantasme juvénile de l'héroïne, qui consiste à vivre exclusivement par le truchement du jeu, peut-il se substituer à la réalité pour devenir, en somme, la « vraie » vie ?
Comme le laisse supposer ce court synopsis, le métrage réalisé par Mamoru Oshii s'impose comme le premier film s'intéressant aux videogames non pas à cause de leur valeur mercatique mais pour décrypter leur logique sociale. « *Pour réaliser un film comme* **Avalon**, *il faut d'abord admettre que personne ne possède le monopole historique de la virtualité et de l'imbrication des niveaux de réalités. L'intérêt de porter un regard authentique devient alors évident. Le fantasme du virtuel existe depuis la nuit des temps, il s'est simplement transformé selon les civilisations. Au départ, le monde naturel était une part importante de la réalité qui, elle, était surnaturelle. Aujourd'hui, le factice prolonge le naturel, mais le virtuel conserve une autonomie indéniable dans ce nouveau réseau de relations. En fait, on assiste à un désenchantement systématique du monde de la préhistoire jusqu'à l'époque moderne. Mais, ce phénomène inéluctable ne signifie pas que toute spiri-*

Ash (Malgorzata Foremniak) : la tentation de plus en plus forte de percer les mystères d'Avalon...

*tualité en tant qu'aspiration intérieure et profonde soit vouée à la disparition. Franchement, la plupart des films sur les mondes artificiels me font marrer. Ils sont tous enrobés dans une jolie morale judéo-chrétienne qui détient toutes les vertus sauf celle d'engager le débat et de mener une réflexion honnête, libérée des préjugés réactionnaires clamant sans autre forme de procès que la virtualité c'est le mal. Personnellement, arriver à saisir pourquoi l'apport du virtuel est nécessaire pour améliorer le réel est une question qui m'angoisse et m'enflamme. Le Français André Breton disait que l'intensité des images allait engendrer les nouvelles révolutions. Je crois que les jeux de rôles, les jeux vidéo et le multimédia sont les faiseurs de monde du nouveau siècle. Souvent, j'entends dire qu'il est dangereux de laisser les enfants jouer avec des videogames. Je pense qu'il ne faut pas crier au loup. La réalité s'est de tous temps nourrie de l'imaginaire et des chimères. Elle est donc bonifiée par des activités telles que la lecture, la vision d'œuvres cinématographiques ou la pratique de jeux vidéo. Au fond, je pense que le problème est essentiellement humain. Si la représentation de la réalité ne doit pas prendre le dessus sur la réalité elle-même, c'est à l'individu d'en faire l'expérience et de choisir sa voie. Si les jeux vidéo sont dangereux, dans ce cas les films le sont aussi. En supposant qu'il existe une dimension parallèle (un film, un jeu...) que l'on perçoive honnêtement comme étant plus intéressante que la réalité, pourquoi ne pas s'y consacrer pleinement, puisque ce serait pour notre bonheur. Chercher le nirvana est la première des aspirations humaines. Au Japon, il y a moins de joueurs qu'auparavant, car ils pensent que la réalité est redevenue plus intéressante que le jeu. N'être satisfait ni par le monde concret, ni par la télévision, ni par le cinéma, ni par Internet doit être un apprentissage très douloureux. Pour moi, les ouvrages de fiction les plus dangereux appartiennent à la catégorie des films d'amour. En se prenant très au sérieux, ils imitent de manière obscène la réalité sous tous ses aspects. Ils véhiculent une image aseptisée et consensuelle du bonheur qui est susceptible d'être utilisée comme modèle par des individus se privant ainsi de rechercher leur propre paradis. Dans les légendes arthuriennes, la porte du château du Graal était déjà à l'intérieur de soi. C'est parce que je trouve ce mythe captivant que je me suis autorisé à lui rendre hommage dans **Avalon** ».*

*Un cliché évoquant **Matrix** : Mamoru Oshii est pote avec les frères Wachowski.*

Bertrand ROUGIER

1/ Original Animation for Video

2/ **Lunettes Rouges** (1986), **Straydogs Panzer Cops** (1991), **Talking Head** (1992). La production de **GRM** (1999) a été suspendue...

***Avalon** n'ayant pas encore de distributeur, aucune date de sortie n'est prévue.*

Un fantôme au look de madonne vengeresse très tendance. La mort lui va si bien !

PARALLAX
de William Malone

GHOSTS OF NET

Samedi 5 mai 2001. C'est le dernier soir de tournage du nouveau film de William Malone dans les studios de Caroussel Pictures au Luxembourg. Des studios qui ont également abrité l'équipe de FORTRESS 2 de Geoff Murphy et de THE MUSKETEER de Peter Hyams. Le titre de ce nouveau film ? Après de longs mois de tergiversation, le réalisateur et son producteur Moshe Diamant se sont enfin mis d'accord : ce sera PARALLAX. Ou peut-être FEAR DOT COM. Mais PARALLAX, c'est quand même mieux. Visite des studios...

Le tournage a lieu en pleine nuit. Il est donc sept heures du soir quand l'équipe arrive sur les lieux. Un peu dans le pâté, les techniciens prennent leurs marques : « *Café ? Mouiiii... T'as chopé la fin du match, patati patata...* ». Le réalisateur William Malone, environ la cinquantaine, une allure de rocker débonnaire, 1 m 90 à l'aise et quelques panouilles dans le domaine de l'horreur (**Scared to Death**, **Créature** et **La Maison de l'horreur**) n'est pas plus réveillé. Il faut dire que cela fait maintenant deux mois qu'il travaille à mettre les plans de son nouveau film en boîte. Et le tournage n'a pas été de tout repos étant donné que le planning reste très serré, même pour une production confortable de 21 millions de dollars. Également scénariste, il n'a pourtant pas écrit le scénario de **Parallax**. C'est peut-être pour ça qu'il a du mal à nous dire de quoi ça cause : « *C'est difficile de résumer l'histoire de **Parallax** en quelques mots. C'est un film de fantômes avec des ectoplasmes condamnés à errer sur Internet. C'est un film d'horreur avec certains éléments très étranges. L'ambiance trouble compte beaucoup aussi. Un peu comme si on croisait **Blue Velvet** avec **Seven** ou je ne sais quel autre film d'horreur zarbi. Indéniablement, **Parallax** sera plus sérieux que mon précédent, **La Maison de l'horreur**. Et malgré les références, il sera unique sur bien des points. Et ça, ça me convient parfaitement. J'aimerais vous en dire plus, mais franchement, ce n'est pas facile !* ». Ben merci quand même, on va tenter notre chance sur l'actrice principale Natasha McElhone (**Ronin**, **Truman Show**) qui tourne ce soir sa grande scène d'action : une séquence aquatique où son personnage, Teri, doit retrouver un cadavre au fond d'une piscine pleine de déchets toxiques : « *Bill n'a pas réussi à vous raconter l'histoire ? Alors là, je crains de ne pouvoir le faire, car je ne sais pas comment le film sera monté au final. Ce genre de film se fait au montage, à grand renfort d'effets numériques. Je peux vous dire que mon personnage atterrit dans l'intrigue par accident, au milieu d'une enquête policière. Teri travaille pour le département de la santé, et elle est appelée à analyser un cadavre dont l'autopsie révèle quelques anomalies et... Moshe, venez voir par ici...* ». Le producteur Moshe Diamant vient de faire son apparition dans la pièce. « *Monsieur est journaliste et aurait besoin qu'on lui explique l'histoire du film. Moi, j'y arrive pas du tout. Vous allez voir, c'est le producteur du film, il va tout vous dire* ». « *Elle a besoin d'aide ?* » demande le nabab. Ben, un peu, oui... « *Je vais manger un bout et je viens vous éclairer* ».

un producteur satisfait

Moshe Diamant en impose. Producteur depuis plus de vingt ans, il s'est fait un nom en produisant quelques Van Damme qui lui ont permis de travailler avec Tsui Hark (**Double Team**), Ringo Lam (**Risque maximum**) ou encore Peter Hyams (**Mort subite**). « *Attendez, avant de faire des films d'action, j'avais déjà produit quelques films d'horreur, notamment **Créature** sur lequel j'ai rencontré William Malone. J'ai même gagné le grand prix d'Avoriaz avec un film sur un tueur qui sort d'un bouquin et qui tombe amoureux de la lectrice. **Lectures Diaboliques**, vous connaissez ?* » Oui. « *Hé, hé... c'est moi qui ai trouvé l'histoire* ». Félicitations. Et à propos de **Parallax** ? « *Vous allez voir, c'est très simple : le film commence sur deux affaires, apparemment sans points communs, mais qui vont au fur et à mesure se rejoindre. Dans la première, plusieurs internautes trouvent la mort de manière inexpliquée. Dans la seconde, nous suivons une passionnante intrigue concernant un serial killer. Comment ces deux affaires se rejoignent-elles ? Et bien on se rend compte qu'une des victimes du serial-killer erre dans les circuits du web et cherche à se venger. C'est un film de fantômes très intelligemment construit. La façon dont le script est structuré est très intéressante. La manière dont le fantôme cherche à se venger est également passionnante : elle inocule un virus à des internautes pour attirer l'attention de la police. Elle impose alors un ultimatum aux forces de l'ordre pour qu'elles retrouvent son meurtrier. Toute l'intrigue se déroule sur deux jours. C'est le temps imparti au policier Mike, interprété par Stephen Dorff, et à Teri pour résoudre l'affaire, mais chacun possède son point de vue sur l'affaire. De tous les films d'horreur que j'ai produits, celui-ci sera le meilleur. Vous imaginez que notre serial-killer tue des gens sur le net et les filme via une webcam pour en faire des victimes de snuff movies ? Faut être malade pour faire ça !* ». ■■■

Mike (Stephen Dorff), un flic qui enquête sur le cas d'un serial-killer.

une série B ?

Après ces quelques bribes d'infos nébuleuses sur un script qui s'annonce particulièrement barré (ce qui est tout à fait réjouissant), on peut maintenant faire un tour sur le plateau où se tourne la fameuse séquence aquatique. Petit problème : la belle Natasha ne sait pas nager ! Et pour corser le tout, elle doit vraiment jouer la comédie sous l'eau, puisque son personnage est en pleine hallucination à cause du virus qui touche tous les internautes, et qu'elle a elle-même contracté durant l'enquête. Il faut donc refaire la prise plusieurs fois, et s'assurer de la sécurité de l'actrice. Devant le travail de préparation que l'équipe technique doit alors fournir, on en profite pour approcher le réalisateur et lui arracher quelques réponses plus précises : « *Il y a beaucoup d'effets spéciaux, mais ce seront des effets plutôt discrets, plus subtils que dans mes précédents films. La peur dans* ***Parallax*** *ne prendra pas la forme de monstres protéiformes. Elle sera véhiculée par ce que l'on voit du coin de l'œil, ce que l'on pense avoir vu en fait. Si on vous montrait nos rushes, vous auriez l'impression de voir un gros film mais ce n'est pas du tout le cas.*

Teri (Natasha McElhone) : Un agent du département de la santé qui tombe sur un os.

Nous avons tourné des plans d'effets spéciaux particulièrement longs, mais qui ne vont pas servir en entier une fois le film monté. Ils sont prévus comme des inserts horrifiques. D'ailleurs, si on les utilise tels quels, la censure nous collera automatiquement un X car ils sont vraiment très gore. Il faut surtout que ces plans aient un impact. Vous verrez, dès qu'il sera monté, ***Parallax*** *sera un film beaucoup plus calme qu'il n'en a l'air aujourd'hui. J'essaie surtout d'y installer une atmosphère, c'est mon premier souci* ».

D'accord, mais **Parallax** s'apparente-t-il à une bonne grosse série B des familles ? « *Oh non ! Le premier jet du script abondait dans ce sens, mais nous l'avons retravaillé car il faisait vraiment exploitation. Ce premier jet dévoilait trop clairement l'intrigue et jouait beaucoup sur les grosses ficelles horrifiques. On en faisait trop et il me semble que le film sera plus intéressant avec la manière dont on le tourne aujourd'hui, plus original en tout cas. Comprenez-moi, je n'ai rien contre la série B. Vu mon background, ce serait même malhonnête. Mais beaucoup de gens considèrent encore aujourd'hui que ce sont des films sans valeur. Il faudrait leur dire que* ***Le Silence des agneaux****, par exemple, est une série B, même s'il a gagné des oscars. C'est un film que Roger Corman aurait pu faire il y a trente ans, mais qui est devenu aujourd'hui un film de série A. Beaucoup de séries A proposent d'ailleurs des concepts B. Ce qui est normal puisque les séries B, à une certaine époque, bénéficiaient d'une plus grande liberté. Certains de mes films préférés sont des séries B car ce sont des films inventifs. J'adore les classiques produits par Universal dans les années 30.* ***Alien*** *est aussi une série B, et c'est vraiment un film à la tenue artistique époustouflante* ».

Alien ? Le titre est lâché, et on en profite pour faire un point sur la carrière de William Malone. Ses deux premiers films sont des pompages du classique de Ridley Scott. « ***Scared to Death*** *a été fait au moment de la pré-production d'**Alien**, dont je ne savais rien. J'étais au courant que la Fox préparait un film de monstre dans l'espace mais c'est tout. Au même moment, je suis tombé sur un livre avec des dessins de Giger et comme je les trouvais magnifiques, je me suis fabriqué un costume qui s'en inspirait. Pour* ***Scared to Death****, le rapprochement avec* ***Alien*** *était purement fortuit. En ce qui concerne* ***Créature*** *je plaide coupable ! Ceci dit, j'ai beaucoup appris sur ces films à petit budget* ».

Alors tout va bien...

Un indic qui en sait malheureusement trop pour rester en vie...

une carrière chaotique

Malgré les succès de **Scared to death** (qui n'a coûté que 74.000 dollars) et de **Créature**, William Malone a attendu quatorze ans et 1999 avant de tourner un nouveau long métrage, **La Maison de l'horreur**. Comment cela se fait-il ?

« *La faute à pas-de-chance. Je me suis retrouvé sur plusieurs projets en « development hell ». Vous travaillez sur des films et, pour une raison ou une autre, ils ne se font pas. J'ai longtemps travaillé sur un projet pour Giger, que j'admire profondément. Je lui avais écrit un script intitulé* ***The Mirror****, que j'ai longtemps essayé de monter sans succès car je pense, encore aujourd'hui d'ailleurs, qu'il faudrait faire un grand film estampillé Giger. Plusieurs compagnies étaient intéressées, comme Hemdale* (productrice de **Terminator**, ndr) *par exemple, mais elle a fait faillite. C'est un film que les gros studios ne comprenaient pas de toute manière, de la même façon qu'ils ne comprennent pas l'importance du travail de Giger. Durant cette période de vaches maigres, j'ai quand même pu gagner ma vie en tant que scénariste. Comme je connaissais Robert Zemeckis* (William Malone a interprété George Harrison dans l'un de ses premiers films, **Groupies**, ndr), *j'ai pu réaliser un épisode de la série* ***Les Contes de la crypte*** *en 1994. Mon segment a été nominé au Cable Ace Award, ce qui est bénéfique pour une carrière, et j'ai pu enchaîner sur quelques téléfilms et, finalement, sur* ***La Maison de l'horreur*** ».

Mais même en matière de scénario, William Malone n'a pas eu la main heureuse. Ses scripts pour **Supernova** et **Universal Soldier : le combat absolu** ont été réécrits de fond en comble : « *Je suis content que la MGM ait produit* ***Supernova****, car j'ai touché des royalties assez conséquents. Mais malheureusement pour le studio, je ne suis pas responsable de son bide en salles. J'avais en tête une sorte de* ***Event Horizon****, mais ils en ont fait quelque chose de franchement différent, comme vous avez pu le constater. Pour* ***Universal Soldier 2****, c'est encore différent. J'aime bien le film qu'ils ont fait, mais mon script se concentrait surtout sur les dangers de l'intelligence artificielle. C'est un sujet qui me passionne car je reste persuadé qu'en créant l'intelligence artificielle, l'homme a planté les*

Le virus internaute attaque les neurones de ses victimes : un petit goût de ***L'Antre de la folie****...*

Ambiance trouble et symbole de l'innocence bafouée : une image qui renvoie au jeu **Resident Evil 2**.

graines de sa propre destruction. ***Parallax*** *abonde quelque peu dans ce sens ».*

une obsession majeure

La nuit n'est plus toute jeune, mais la séquence a enfin été mise en boîte. Reste quelques plans d'inserts sur le cadavre qui baigne au fond de l'eau. On verra ça après le dîner. Tout en avalant son repas en quatrième vitesse et en répondant aux questions de son premier assistant, William Malone précise : « *Vous savez, j'adore les décors des années 30.* ***Parallax*** *se déroule à New York, une ville qui a gardé certaines spécificité de son architecture d'époque, et nous avons capitalisé là-dessus. Pour situer un peu l'ambiance du film, je dirais qu'il se rapproche un peu de* ***Dark City*** *dans les décors : nos personnages utilisent des téléphones portables et des ordinateurs, mais les décors et les costumes sont résolument rétros. Et puis il y a une opposition entre les technologies anciennes et modernes qui montrent bien dans quelle direction nous nous engageons tous. Si un jour j'ai l'opportunité de faire un gros budget de l'ordre de 50 ou 60 millions de dollars, j'aimerais bien reprendre* ***Vox****, le script qui a servi de base à* ***Universal Soldier 2****. On retrouve bien quelques éléments de mon histoire dans* ***Parallax****, mais cela reste très bref. Je voudrais en racheter les droits pour en tirer un film plus sérieux, moins pétaradant, et surtout plus axé sur la technologie* ». D'autres projets, sinon ? « *Plus qu'un projet, c'est une envie : j'aimerais bien reprendre* ***The Mirror*** *qui reste encore aujourd'hui un film onéreux. J'aimerais aussi faire un film fantastique un peu dans le style du* ***Haut des Hurlevents****, mais version vampires. Un film classique en somme. Je pense qu'un grand film sur les vampires reste à faire. Il y en a eu des très bons récemment comme le* ***Vampires*** *de John Carpenter, mais c'est autant un western qu'un film fantastique. Je ne voudrais pas faire une adaptation de Dracula cependant. Ce roman a été trop adapté à mon sens. Sinon, en bon fan, je voudrais faire un film noir à la Sam Spade ou Philip Marlowe. Un petit truc pas très coûteux, du genre trois ou quatre millions de dollars. Ce sera peut-être mon prochain projet* ».

Une des futures victimes du serial-killer : monsieur a du goût...

Le punk-indic aura parlé une fois de trop : no future !

Après cette nuit de tournage, William Malone quittera le Luxembourg pour une dernière semaine de prises de vues au Canada. Mais il faudra avant « shooter » les inserts horrifiques qui l'attendent au fond de la piscine. Une dernière question avant qu'il ne retourne sur le plateau : ça veut dire quoi **Parallax** ? « *C'est un terme technique qui s'applique aux caméras lorsque vous utilisez deux lentilles qui ne se touchent pas et qui reflètent deux perspectives différentes de la même image. Deux visions de l'existence en somme* ». Tout d'un coup, le concept même du film se fait limpide : deux mondes, Internet et le nôtre, se croisent. Deux New York différents se croisent. Deux types de tueurs se croisent. Et deux protagonistes aux points de vue différents se rencontrent. Un parti pris audacieux qui fait de ce **Parallax** un film désormais attendu. Car réussi ou non, le film de William Malone risque d'offrir une autre perspective du cinéma d'horreur, loin de la récente vague centriste qui nous est proposée par les autres producteurs indépendants. On croise les doigts.

Stéphane MOÏSSAKIS

Sortie courant 2002

actualité
cinéma
sortie le 22 août
LA PLANÈTE

DES SINGES

TIM BURTON PREND LA COMMANDE

En acceptant de remaker LA PLANÈTE DES SINGES, Tim Burton s'est lancé à la poursuite d'un désir aussi profond que curieux : se prouver qu'il est capable de faire autre chose que du « Tim Burton »...

« *Je ne suis ni doué pour les scènes d'action ni pour raconter une histoire linéaire. Il y a des réalisateurs extrêmement compétents qui sont capables de passer d'un sujet à l'autre, d'un genre à l'autre. J'en suis parfaitement incapable. Si je ne m'identifie pas émotionnellement, intimement au sujet, je ne sais tout simplement pas quoi filmer* ». Ainsi parlait autrefois Tim Burton, cas plutôt rare, et bien qu'improbable, de réalisateur hollywoodien forcé à la condition d'auteur. À ceux pour qui le système hollywoodien était une entité dépersonnalisée, voire anti-artistique, le cas Burton était un contre-exemple fort commode. Si lui avait pu, au sein de la citadelle marchande, imposer un univers reconnaissable entre tous, imprimer sa patte à des blockbusters onéreux, c'était bien la preuve que les autres n'étaient que de simples exécutants, non ? Du coup, on feignait de ne pas comprendre l'admiration pourtant bien réelle que Burton vouait à ces « *réalisateurs extrêmement compétents* ». Et lorsqu'il lançait aux pontes de la Warner une cinglante réplique du type « *Si vous voulez un film à la James Cameron, engagez James Cameron !* », on s'empressait d'en faire l'expression d'un dédain supposé. Faux ! Archi-faux ! Burton ne faisait là que souligner les limites de ses compétences à lui, celles qui voulaient qu'en dehors du périmètre délimité par ses propres rêveries ou névroses, il ne valait pas mieux qu'un débutant. Et son admiration pour des « faiseurs » plus ou moins brillants (de Roger Corman à Irwin Allen) aurait du éclaircir la formidable ouverture d'esprit de cet artisan multiple, arrivé un peu par hasard en terre hollywoodienne.
L'examen attentif d'un **Edward aux mains d'argent**, rapporté à la biographie du cinéaste, donnait déjà de sérieux indices quant à sa condition de réalisateur. Chaque angle de caméra, chaque travelling, chaque effet de découpage, n'était que la résurgence d'un souvenir visuel précis et de l'émotion qui y était associée. Le pouvoir évocateur de ces films exceptionnels venait donc bien du cœur, mais était réalisé dans une « démarche parfaitement inconsciente » par un homme pour qui les choix de focales, d'angles et l'alternance de plans était une abstraction dont on s'accommodait avant tout avec pragmatisme. Première expérience d'un film de commande, **Batman** avait révélé toute l'étendue du problème. Face à un producteur qui lui retirait chaque jour toute occasion d'investir le terrain « émotionnellement », Burton s'avérait à peine plus efficient qu'un Chris Columbus. Seule sa collaboration étroite avec le décorateur Anton Furst et le chef-op' Roger Pratt sauvait in extremis les meubles en imprimant la « Burton's touch » partout où les yeux inquisiteurs du producteur Jon Peters avaient oublié de se poser. À la suite, la schizophrénie totale de **Batman le défi** entérinait toutes ces suppositions. Cette fois-ci, la mise en scène de Burton atteignait le sublime dès qu'un détail frappait son intimité (genèse des « freaks » et rapports humains névrotiques) tandis que l'expression de son désintérêt (pour la plupart des scènes d'action notamment) révélait une mise en image proche du néant artistique.

Attar (Michael Clarke Duncan) et Thade (Tim Roth) : le guerrier monolithe contre la fureur simiesque...

OPINION

la fin d'une ère

Qu'allait-il donc se passer une fois l'univers intérieur exploré, archivé, maîtrisé ? Avec **Ed Wood**, Burton concluait sa saga intime, réglait définitivement ses comptes avec le petit gamin rêveur de Burbank, et posait ouvertement la question de sa propre situation : Qu'est ce qu'un bon cinéaste ? « *Ed Wood, c'est mon enfant, un événement positif dans ma vie* » criera-t-il alors, tel un homme qui se libère d'une longue et douloureuse analyse. Mais l'on sait à quel point ces libérations peuvent détruire l'énergie créatrice. La suite des événements aurait pu être désastreuse, et l'auteur partout proclamé n'avait qu'un pas de trop à faire pour tomber dans l'excès de roublardise. Et d'ailleurs, derrière sa formidable énergie communicative et son travail harassant du design, **Mars Attacks !** ne cachait-il pas un véritable désert émotionnel ? Il était temps pour Burton d'investir des projets qui ne fussent pas siens. **Superman Lives** aurait du concrétiser ce besoin. Ce fut **Sleepy Hollow** qui inaugura ce nouvel âge, mais entre Edgar Poe et la Hammer, l'édifice était déjà bien trop burtonien pour donner la mesure réelle d'un quelconque changement de cap. Puis vint **La Planète des Singes**.
En l'espace d'un lustre, au moins cinq réalisateurs différents avaient usé leurs fonds de culotte sur le projet **POTA** avant que Burton n'y soit affilié. Le légendaire Richard Zanuck avait été appelé à la rescousse, et sous son impulsion, le film devenait une sérieuse probabilité. En regroupant la pile de traitements épars qui inondaient les bureaux de la Fox, afin d'en extraire un script viable, Zanuck faisait également jouer ses penchants personnels pour une vision écolo-libérale vaguement conservatrice du sujet. Du roman original de Pierre Boulle, il conserva la trame basique ainsi que l'analogie sociale. Au film de Franklin J. Schaffner, il emprunta le parti pris féodal. Enfin, à l'inverse de l'année 1968, l'époque contemporaine semblait plus apte à relativiser l'écart entre hommes et singes, entre sauvages et civilisés, et à placer plus clairement son héros dans un flou sémantique (à quel communauté appartient-il vraiment ?). C'est certainement sur ce dernier point que Burton et Zanuck s'accordèrent, du moins dans un premier temps.
En l'état, notre héros est toujours pilote-astronaute mais il s'appelle dorénavant Leo Davidson (Mark Wahlberg), et se sert de chimpanzés parfaitement dressés pour accomplir les missions délicates. Lorsque son poilu de protégé disparaît dans une faille cosmique, Leo part à sa poursuite et atterrit sur une planète tenue par plusieurs races de singes évolués. Les humains, bien que doués de parole, ont des siècles de retard et servent essentiellement d'esclaves aux primates dominants. Capturé, Leo va s'attirer la sympathie d'Ari (Helena Bonham Carter) une militante des droits humains qui s'avère être également la fille du puissant sénateur Sandar (David Warner). Elle le fera évader, ainsi que d'autres « spécimens », et le groupe mixte ainsi formé tentera une fuite vers la cité interdite, poursuivi par le psychopathe Général Thade (Tim Roth).

primates primaux

Voici donc Burton flanqué d'une intrigue linéaire, où la résonance ne peut naître que de l'action en cours, où le symbolisme ne peut que se fondre dans les éléments avec la plus grande discrétion. Au regard de sa carrière passée, Burton est donc définitivement à la tête d'un film de commande. Il va s'employer à cette nouvelle discipline avec le pragmatisme qui le caractérise. Ainsi, à la linéarité de son intrigue, il va répondre par une action qui ne parcourt que des lignes parfaitement droites (vaisseau-marais, marais-ville, ville-cité interdite) et doubler cette proposition par une mise en scène qui n'utilise, quasi exclusivement, que la vue en profondeur. La disparition de la navette du chimpanzé, le sillon tracé dans la forêt par l'atterrissage en catastrophe, les vues extérieures de la grande ville, les formations serrées des troupes, le duel des deux généraux ennemis, et jusqu'au face-à-face de la bataille finale, Burton ne perd jamais de vue ses lignes de fuite, ne déplaçant sa caméra que lorsque la nécessité géographique l'y oblige. Du coup, l'utilisation même du CinémaScope devient facultative, tant l'action se concentre sur une ligne bien tracée au centre de l'écran. Le résultat d'un tel parti pris renvoie à une brutalité de la mise en forme, à une rigidité scénique, qui trouve forcément son écho dans la brutalité du contexte et la rigidité des caractères. En effet, cette version nous présente des singes qui n'ont rien perdu de leurs réflexes animaux, qui se reniflent, crient et s'agrippent aux parois du décor dans des accès de sauvagerie volontairement déstabilisant (pour le spectateur), et respecte en ceci un peu plus l'intention initiale de Pierre Boulle. Quant à la rigidité des caractères, elle obéit à la proposition d'un script, où le héros et sa Némésis (le Général Thade) ne se détournent à aucun moment de l'objectif qu'ils se sont fixés. Que Tim Burton, l'enfant rêveur qui bondissait d'une proposition à l'autre, ait pu s'astreindre à une telle discipline, ne peut que profondément choquer le spectateur qui est venu voir le nouveau film « du réalisateur de... ».

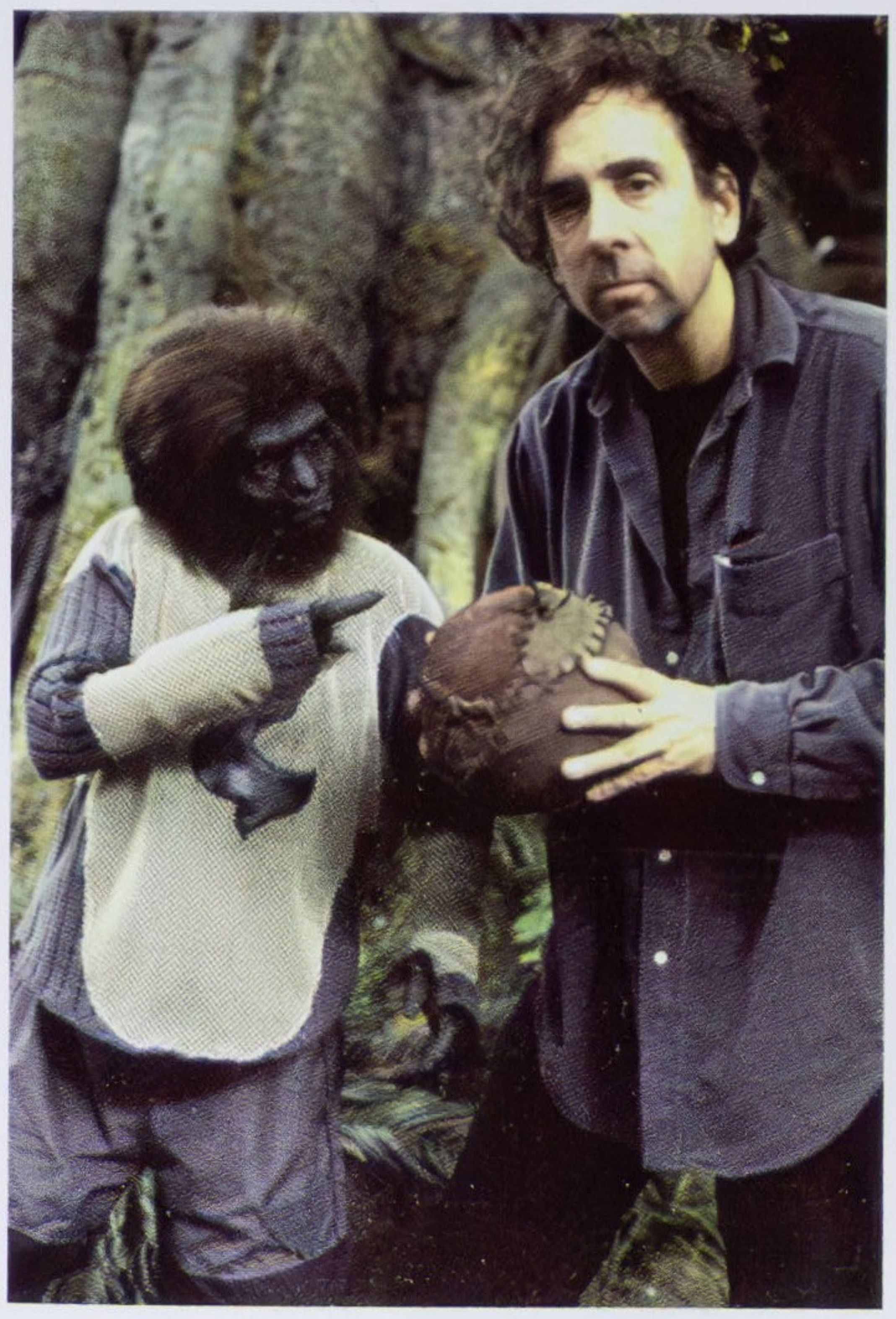
Ari (Helena Bonham Carter), un singe progressiste et excentrique défendant la cause des humains.

la censure zoophile

Obéissant avant tout à la logique de son sujet, le réalisateur ne s'offre un peu de la souplesse qui le caractérise qu'à travers le personnage d'Ari, la seule qui puisse faire preuve... de souplesse justement ! Et il n'est pas étonnant qu'à travers ce seul personnage resurgisse le Burton d'antan. Par sa gestuelle hésitante et gamine. Par sa fascination pour le héros déterminé, Ari est la version simiesque, à peine retouchée, de la Sally de **L'Étrange Noël de Mr Jack** (qui était aussi la « fille » d'un puissant méchant). Ceci aurait tout logiquement du la mener à partager avec Leo une attendrissante histoire d'amour. Et c'est bien sur ce seul point d'ancrage auteurisant que Burton se sera esquinté la voix. Se foutant comme d'une guigne de la pauvre Daena (Estella Warren) sur qui la Fox avait misé tout son glamour, il s'est vu censurer sa romance contre nature entre Leo et Ari, par un staff de producteurs peu scrupuleux. Dans le montage qui nous est aujourd'hui proposé, chaque séquence d'intimité entre Leo et Ari (sans exception) voit intervenir un plan de coupe brutal sur le visage de Daena, histoire de rappeler que la blondasse est toujours là. L'effet est forcément ridicule, et gâche la promesse d'un couple cinématographique inédit. Etait-ce donc, pour Burton, le prix à payer pour être un cinéaste « comme les autres » ?

Dès lors, on l'aura compris, **La Planète des singes** n'est pas un film de, par, et pour Tim Burton, mais un apprentissage parfois maladroit, parfois réussi, à la technique dite du « blockbuster implacable ». Le cinéaste y aura, peut-être, appris la manière de s'exprimer intimement sans avoir à faire voler des citrouilles ou ricaner des épouvantails, et ce faisant, il aura entamé son divorce d'avec un public qui ne jurait que par sa régularité artistique. On peut, au choix, pleurer la disparition d'une voix à part dans le paysage hollywoodien, ou choisir de profiter du blockbuster qui nous est offert (ici à Mad, les deux tendances cohabitent). Une chose est sûre : Burton ne sera plus jamais le doux rêveur de Burbank.

Rafik DJOUMI



Tim Burton : le réalisateur a appris aux vieux singes à faire la grimace...

Leo Davidson (Mark Wahlberg) et le chimpanzé savant à la source de ses problèmes.

***Planet of the Apes**. USA. 2001. Réal.: Tim Burton. Scén. : William Broyles Jr, Lawrence Konner & Mark Rosenthal d'après le roman de Pierre Boulle. Dir. Phot. : Philippe Rousselot. Mus. : Danny Elfman. Déc.: Rick Heinrichs. Maq.: Rick Baker pour Cinovation. SFPX: Bill George pour ILM, Rythm & Hues, CIS Hollywood, Digital Film Works, E Film, Pacific Title (Art Studio) & Asylum. Prod.: Richard Zanuck & Ralph Winter pour 20th Century Fox/The Zanuck Company. Int.: Mark Wahlberg, Tim Roth, Helena Bonham Carter, Michael Clarke Duncan, Estella Warren, David Warner, Kris Kristofferson, Paul Giamatti, Cary-Hiroyuki Tagawa... Dist.: UFD. Dur.: 2 h. Sortie le 22 août 2001.*

LA PRIMAUTÉ DU PROJET PRIMATE

Oliver Stone, James Cameron, Peter Jackson, Roland Emmerich, Phillip Noyce, Chris Columbus, Michael Bay, les frères Hugues et enfin Tim Burton. En l'espace de huit ans, le projet de LA PLANÈTE DES SINGES a eu sa suite de rebondissements, de réécritures, de listes de vedettes annoncées, d'espoirs et de défections soudaines. Une tradition hollywoodienne solidement établie, plus connue sous le terme générique de « developement hell » où une masse de travail insensée et onéreuse ne mène, une fois sur deux, à rien. Pour le coup, la Fox n'a jamais lâché son PLANET OF THE APES, et le projet a pris autant de formes différentes qu'Hollywood a connu de périodes et de styles, passant ainsi du film de SF-comic-book post-TERMINATOR à la fable politique parano, de la farce grotesque et référentielle au produit péplumesque qui sort aujourd'hui sur les écrans. Et malgré une succession de retournements de situation, malgré des changements de politique interne, malgré le départ de l'essentiel des cadres qui avaient monté le projet, le film aura fini par se faire. À en croire les résultats financiers, l'acharnement du studio à ne pas lâcher prise s'est avéré payant.

La nièce de Thade (Deep Roy) et son « humain de compagnie ».

Autres temps, autres mœurs. Les problèmes de développement qu'avait connus la première version de **La Planète des singes** tenaient essentiellement à son parti pris improbable. À une époque où dominaient les grandes sagas romantico-épiques, les comédies musicales et les mélodrames, monter un budget démesuré pour filmer des singes parlants tenait de l'aberration commerciale. Il aura fallu tout l'acharnement du légendaire Darryl Zanuck, et surtout la foi de son fils Richard, pour que ce caprice infantile trouve le chemin des écrans, et s'élève instantanément au box-office de l'année 1968 (à la sixième place, loin devant **Le Lauréat** et **Devine qui vient dîner ce soir**... Hé oui, le public a bien changé ma bonne dame !). Mais ce n'est pas tant ce succès inattendu qui allait asseoir la réputation du titre, que ses développements périphériques. Avec ses quatre séquelles, sa ligne de jouets à succès et sa série télé, **La Planète des singes** allait populariser chez les majors un terme juridique jusque-là ignoré : franchise ! Et ce, à peine dix ans avant que la bombe **Star Wars** ne modifie à tout jamais les méthodes marketing de la capitale hollywoodienne.

une franchise convoitée

Des années durant, l'idée de ressusciter cette « franchise » allait travailler les pontes de la Fox. Mais il faudra attendre le début des années 90 pour que cette proposition prenne la forme d'un deal. Certes, il y eut bien, dès 1992, un certain Peter Jackson qui, tout auréolé de son **Braindead**, vint faire un tour à Hollywood (où il devait plancher sur un épisode de **Freddy** pour New Line). Faisant la tournée des potes, Jackson proposa à la major de lui faire une **Planète des singes** « où tu veux quand tu veux ». Il fut aussitôt remercié avec la plus courtoise des politesses dédaigneuses, celle qui sied aux géants parlant aux réalisateurs d'obscurs films gore du bout du monde.

À cette même époque, le couple de jeunes producteurs Don Murphy et Jane Hamsher (**From Hell**), venait de monter JD Productions, une boîte assurément ambitieuse dont le siège social se trouvait... dans une cuisine. Du haut de leur total anonymat, ils étaient parvenus à intéresser un jeune acteur au chômage du nom de Quentin Tarantino, et le script que leur avait laissé ce dernier, titré **Natural Born Killers**, servait de dessous de plat. En attendant qu'un financement improbable ne fasse surface, le couple était parti se faire les dents sur un **Double dragon** de sinistre mémoire (faut bien vivre !) qui aura au moins le mérite de leur amener le minimum vital de contacts pour survivre à L.A. Tarantino voulait bien que son pote Rand Vossler réalise le film **NBK**, mais Murphy et Hamsher visaient un peu plus haut. Ils parvinrent à intéresser Oliver Stone à l'affaire, tout en réalisant très vite que, malgré cette prestigieuse signature, leur CV interdisait pour l'instant de monter un budget conséquent autour d'un tel brûlot. Du coup, en décembre 1993, le trio Murphy, Hamsher et Stone se présente à la Fox avec, sur les lèvres, la phrase qui fait plaisir : **Planète des singes**. Convaincus par la gouaille de Don Murphy, Fox ne se fait pas prier. En moins de deux, le trio de producteurs engage le scénariste Terry Hayes (**Mad Max 2**) qui pond en un temps record un script protéiforme zappant allégrement les concepts originaux du roman de Pierre Boulle, et ignore superbement les développements amenés par Rod Serling (***La Quatrième dimension***) au film original. ■■■

Limbo (Paul Giamatti), un esclavagiste lâche et sans scupule.

Un solo à quatre mains effectué par un figurant poilu.

■■■

un premier jet jeté !

Hayes imagine en effet une humanité frappée d'un virus destructeur. Les bébés humains naissent déjà vieillissants, et meurent bien évidemment en quelques années, menaçant d'extinction immédiate notre bonne vieille espèce. Au centre de recherches médicales dédiées à ce fléau, la scientifique Billie Ray Diamond (non ce n'est pas une jazz-woman !) peine sur le problème, avant que la solution miracle ne lui soit amenée par un certain Dr Robert Plant (comme le leader du groupe Led Zeppelin, donc !). Plant, que ses amis surnomment Will Robinson en référence à la série ***Perdus dans l'espace***, n'est pas seulement une tête brûlée, mais également un spécialiste de la question mitochondriale. Pour lui, il y a eu mutation génétique des siècles auparavant, et il persuade le Dr Diamond de la possibilité de voyager physiquement à travers l'évolution de l'espèce en perçant les secrets de l'ADN. Ceci admis (euh ! Ok !), et à l'instar du William Hurt d'**Au-delà du réel**, il se plonge dans un caisson isolant et entame son voyage, remontant des milliers d'années en arrière pour localiser l'époque de la mutation. Manque de bol, le voilà qui tombe nez à nez avec des sauvages (qui ont au moins le mérite de parler sa langue) sur une Terre dominée par les gorilles. Capturé par le très brutal Drak, menant une véritable campagne de génocide envers l'espèce humaine, le Dr Plant, agonisant, est confié aux bons soins du Dr Zora (et non pas Zira). Il découvre une civilisation simiesque étonnante et égalitaire, vivant dans une relative harmonie avec son environnement, mais animée d'une haine implacable envers l'espèce humaine. À partir de là, les choses s'embrouillent. Toujours est-il que Plant parviendra à s'enfuir, et à s'attirer la confiance du chef d'une tribu d'hommes prénommé Aragorn (hein ?). Il découvrira tout à la fois que le génocide entamé par les singes les a amenés à infecter l'espèce humaine de la fameuse mutation (ceci afin de protéger la planète du développement de ces « parasites ») et aura pas mal de questions à se poser vis-à-vis d'une mystérieuse ancêtre, chaînon manquant entre les deux espèces, qui répond au doux nom d'Aiv (dont la phonétique est terriblement proche de celui d'Eve, dîtes-donc !).

Daena (Estella Warren) : la belle et la bête.

Schwarzie, le survivant

« Cela aurait été un succès assuré ! Un « no-brainer » amusant comme tout, et un véritable raz-de-marée de merchandising » regrette Don Murphy. Car au moment où Hayes élaborait cette histoire de dingues, le trio de producteurs parvint à attirer dans ses filets la star des stars de l'époque. *« Nous venons de rencontrer Arnold Schwarzenegger et il est tout à fait intéressé par le projet »* scande fièrement Jane Hamsher. Et bien sûr, notre chasseur de predator adoré a à peine le temps d'articuler son « Zis iz a fery interesstink prochect ! » que toutes les lanternes médiatiques s'allument déjà et pointent les locaux de la Fox. Avec Arnie dans la balance, le film a soudain 98% de chances de se faire. Fidèle à ses bonnes habitudes, la star réclame son petit cachet de 17 millions de dollars (qui culminera dans un « Allez, 20 millions et on n'en parle plus ! »), un droit de regard sur le script ainsi que sur le nom du réalisateur. Mais l'investiture d'Oliver Stone n'est alors pas du tout claire. En effet, celui-ci semble plus prendre à cœur son poste de producteur qu'autre chose. Il a déjà fait appel à l'incontournable maquilleur Rick Baker (voir interview dans Mad Movies n°133), et ce dernier a commencé à élaborer de toutes nouvelles techniques qui utiliseraient le faciès des acteurs comme support principal au maquillage (à l'inverse des prothèses de John Chambers pour l'original). Par ailleurs, le voici à surveiller de près les progrès de Terry Hayes et à le faire bénéficier de sa longue expérience de scénariste-rewriter-script doctor. Jane Harsher confirme aux journalistes en transe qu'Oliver *« imprimera clairement sa patte politisée au scénario »*. Mais en mars 1994, lorsque la Fox jette un œil au script en cours, les moumoutes se hérissent sur les crânes dégarnis des pontes, qui demandent immédiatement à ce que de sévères modifications soient amenées à cette folie. *« Terry leur avait écrit un nouveau **Terminator**, sans comprendre que ce que la Fox désirait, c'était un nouveau **Pierrafeu** ! »* plaisante Don Murphy.
Arnold jette son dévolu sur le réalisateur Phillip Noyce, qui sort tout juste du succès de **Danger immédiat**. Dès lors, avec une star, un réal et des producteurs, la machine devrait logiquement s'actionner dans l'heure même. Mais un film alors en plein tournage fait trembler les majors, qui commencent toutes à regarder avec une extrême méfiance leurs projets les plus ambitieux (financièrement s'entend). *« **La Planète des singes** sera de toute façon un film onéreux, aux alentours de 60 à 70 millions de dollars* (d'époque !) » confirme Jane Hamsher, *« et il est vrai que tout le monde joue profil bas au vu de ce qui se passe en ce moment sur le plateau de **Waterworld** »*. Après de savants calculs, et avec un sens de la provocation pas vraiment à propos, Stone annonce la facture globale du bébé : 100 millions tout rond ! Déjà que les pontes du studio n'aimaient pas trop le script, que Noyce n'est pas à proprement parler un tueur du box-office (la patate **Sliver** est sortie deux ans avant), là, c'est le billet qui fait déborder le coffre-fort ! Exit Noyce (ouf !) qui part plomber la Paramount avec son **Saint**. Exit le trio Murphy-Masher-Stone, qui va se lancer sans préliminaires dans l'aventure blockbustero-psychédélique de **Tueurs nés**. Seul reste Schwarzie, fermement planté sur son « I fant to do zis moufie ! ».

les bonnes blagues de Sam

Février 1995. Quelque peu embarrassée par la tournure des événements, la Fox convoque Chris Columbus sur la seule base de ses énormes succès passés au studio (**Maman j'ai raté l'avion** et **Mrs Doubtfire**). Ce dernier, en gage de bonne conduite, confie la réécriture au scénariste Sam Hamm (**Batman 1**, **Monkeybone**). Ennemi juré du premier degré, du récit profond et structuré, chantre du détachement « dans le

Krull (Cary -Hiroyuki Tagawa) : un général déchu hanté par son passé et désormais au service d'Ari.

vent » et du blockbuster opportuniste, Sam Hamm a tout pour plaire au studio, mais sa faculté à torpiller des projets excitants n'est pas à prendre à la légère (voir l'adaptation honteuse du sublime « Watchmen », qui a fait fuir Terry Gilliam !). Son script (dont la dernière version, datée du 12 janvier 1996, est visible sur le site http://www.spleenworld.com/apes/s1main.html) va conserver les premières pages de celui de Terry Hayes (c'est-à-dire le virus et le concept des bébés vieillissants) tout en inversant la proposition initiale du roman de Pierre Boulle. En effet, cette fois-ci, c'est une navette simiesque qui vient s'écraser à New York (au 4 juillet 1998, date de sortie alors programmée du film). A son bord le cadavre d'un orang-outang. En inversant le programme de navigation de cette navette, un groupe de scientifiques s'embarque à bord et se retrouve catapulté sur une planète inconnue, dominée par nos amis poilus, sous la patte dictatoriale du grand Zaïus. Ces primates évolués ont autrefois vécu sous la domination humaine avant de prendre le pouvoir on ne sait trop comment. Recevant des signaux radio de la Terre, ils ont « singé » la civilisation humaine jusqu'à l'absurde, avant de se décider à envoyer un virus de leur composition décimer les hommes (pourquoi ? on ne sait pas). Sam Hamm pousse le concept de « singerie » bien au-delà de la décence cinématographique, n'hésitant pas à décrire Zaïus comme un décalque de Hugh Hefner (le patron de Playboy), révélant ici un babouin-star du nom de Macaque Culkin (gasp), nous donnant à écouter la version gorille de la chanson Staying Alive ou encore nous diffusant les extraits d'un dessin animé très populaire titré ***Les Simians*** ! Bref, l'aventure sert avant tout de prétexte à décliner, à la sauce chimpanzé, les diverses propriétés de la Fox, à faire rire grassement le spectateur en lui tendant un miroir condescendant. Quant à Zira et Cornélius, ressuscités à l'occasion, ils tiennent plus des ados hyperactifs accros de la télé que des scientifiques progressistes des versions précédentes. Une calamité !

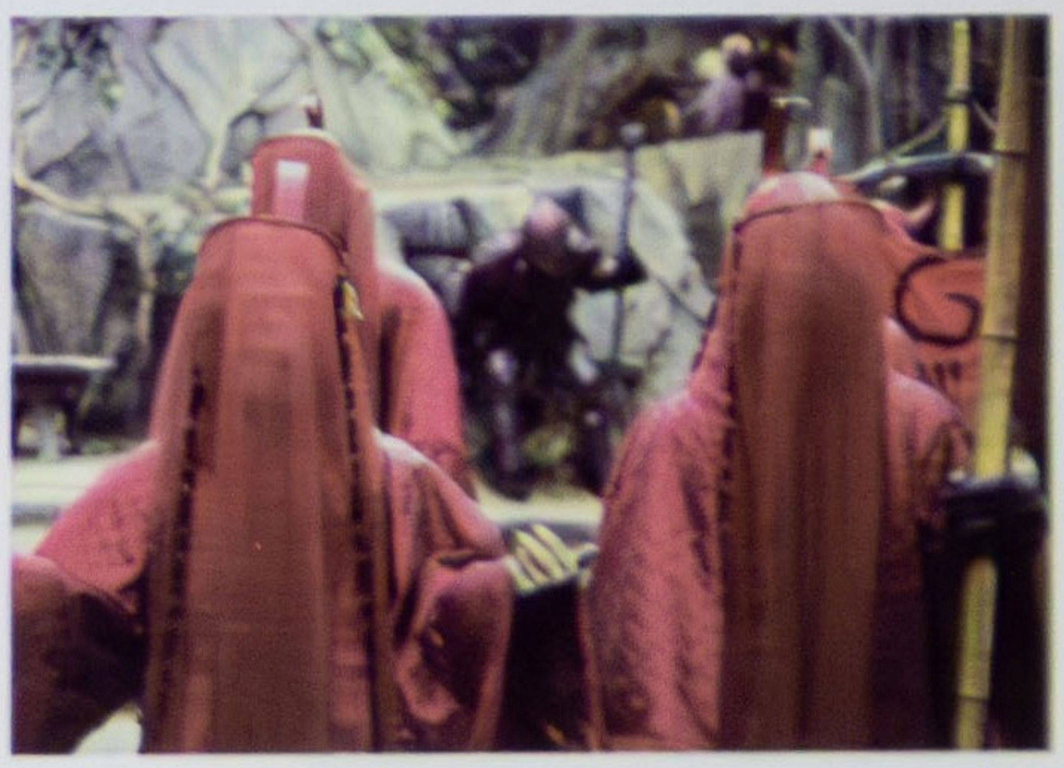
Il faudra pourtant plus d'un an pour que la Fox réalise l'énormité de la farce. Qui plus est, le budget astronomique n'a pas désenflé pour autant. Chris Columbus palpe son salaire de 5 millions de dollars, et les bonnes blagues de Sam Hamm nécessitent aussi leur pesant de brouzoufs pour être mises en images. Et nous rappelons à notre aimable lectorat qu'à cette époque-ci, le film n'a plus de producteurs...

Cameron à la rescousse

Dans une telle situation, une fois la barre des 100 millions franchie, ne reste plus qu'un espoir pour toute major. Et cet espoir, ce Napoléon du méga-projet en déroute, s'appelle James Cameron. Tout cela tombe fort à propos. Jim le féroce a non seulement enrichi la Fox (**Aliens**, **True Lies**) ; il a non seulement propulsé la carrière de son vieux pote Schwarzie (il Terminatore) mais il vient également, du haut de sa société de production Lightstorm Entertainment, de signer un énorme contrat de co-développement avec la major, quelque chose comme 500 millions dans la balance. Forcément, à peine a-t-il pris le temps de chausser ses patins pour rentrer dans le bureau du big boss Bill Mechanic, que ce dernier a déjà commencé à lui causer singes. Les deux capitaines savent se parler, et Cameron accepte un temps de jeter un œil sur le grand malade. Durant l'été 95, Cameron reprend donc dans le plus grand secret la rédaction d'un nouveau traitement (basé sur un des scripts précédents ? Difficile de le savoir) tout en diversifiant ses activités. Il produit et écrit **Strange Days** pour sa compagne d'alors, Kathryn Bigelow, ■ ■ ■

L'armée des singes en marche pour réprimer la rébellion humaine.

Thade découvre la puissance de technologie humaine : l'arme à feu.



Les prêtres participent eux aussi au conseil de guerre...

développe l'attraction *Terminator 2 3-D* (voir Mad Movies n°101), il est toujours rattaché à son **Spiderman** (écrit depuis déjà deux ans), et il pense très fortement à son futur **Titanic**. Il ne serait pas étonnant, d'ailleurs, que les négociations avec Bill Mechanic aient porté sur ce dernier point : on imagine aisément un « Tu me files un coup de main avec mon histoire de guenons, et j'te produis ton truc à costumes que personne ira voir ». Toujours est-il qu'une fois le nom de Cameron révélé, la solvabilité du projet atteint des sommets inespérés, et la presse se reprend de passion pour cette fichue **Planète des singes** qu'on finira bien par voir un jour.

un Mechanic bien huilé

Comme toujours chez Cameron, on commence par résoudre les soucis techniques. Voici donc venir le Stan Winston Studio qui, de **Terminator 2** à **Jurassic Park**, a assis en moins de trois ans une notoriété en béton armé. Winston ne perd pas de temps, et range au placard toutes les anciennes idées de Rick Baker, pour s'orienter illico vers une approche complètement mécanique. Avec son fils, ils filmeront une démo de leurs exploits animatroniques qui ravira les pontes du studio, et s'élanceront dans l'élaboration d'une galerie de primates avant même qu'un feu vert explicite ne leur ait été donné. Mais peut-être auraient-ils dû attendre un peu, car dès la fin de l'année, c'est la débâcle. Chris Columbus est congédié, et remplacé un temps par Chuck Russell (**The Mask**). Puis James Cameron se détourne du bébé dès qu'il obtient la garantie de pouvoir aller filmer son gros bateau. Se sentant un peu seul, le pauvre Arnold, désœuvré pour le coup, n'a plus qu'à plier bagage à son tour. Grand mal lui en prend, car fidèle en relations de travail, il a la très mauvaise idée de suivre ses deux derniers collègues, enchaînant **L'Effaceur** pour Chuck Russell et **La Course au jouet** pour un Chris Columbus qui s'improvise producteur. Ces deux films suffiront à condamner sa fulgurante carrière, et le pauvre Arnie ne s'en relèvera plus. Il le savait pourtant, que cette **Planète des singes** « Zat vas a goute prochect ! ». Aussi ne lâchera-t-il pas si facilement prise, invoquant dès qu'il le peut papa Cameron, son sauveur de toujours. Et si James fait ce qu'il peut pour faire décoller le projet, il a tout de même un sacré gros bateau sur les bras, et ça, ça prend du temps.

Sur ces derniers mois, Bill Mechanic n'a pas eu non plus le temps de chômer, occupé qu'il était à enrichir le studio comme jamais dans son histoire. L'homme par qui le box-office a connu **Independence Day**, **Speed**, **Braveheart**, **True Lies** et **Mrs Doubtfire** a dans ses tiroirs de bonnes surprises qu'il ignore encore (**Titanic**). Et pour ce qui est de **La Planète des singes**, il reste zen : « *Certes, ce projet n'aura pas connu un chemin très linéaire, mais le film se fera. Je vous le garantis !* ». Il serait temps ! Nous sommes maintenant en l'an de grâce 1998. Cameron a définitivement quitté la place. Arnold est atomisé au box-office. Et c'est sans vedette, sans script, sans producteur et sans réalisateur que Mechanic continuera à tenir le projet hors des oubliettes en faisant passer quelques auditions. Peter Hyams ne durera pas longtemps. Roland Emmerich acceptera de se pencher sur le concept mais ne trouvera aucune scène où il puisse montrer un drapeau américain. À bout de forces, la Fox ira même, penaude, jusqu'à rappeler Peter Jackson dont le **Fantômes contre fantômes** a impressionné son monde malgré son échec relatif. Le néo-zélandais prendra une revanche bien salace en les envoyant bouler, et en leur rappelant qu'il s'apprête à faire un film de singes pour la concurrence (**King Kong** pour Universal). Il est clair que rien ne prendra forme tant que demeurera le script indécent de Sam Hamm.

Leo Davidson part à la rescousse de son chimpanzé dans son module spatial.

Les humains organisent la résistance, mais les singes savent recourir à la force...

Le père de Thade (Charlton Heston), détenteur d'un terrible secret pour l'espèce simiesque.

Mechanic fait donc intervenir le scénariste William Broyles Jr (nominé aux Oscars pour **Apollo 13**) qui reprend tout de A à Z. Le big boss déclare même sans hésitation que le film sera prêt pour l'été 2001, et entame derechef des négociations pour faire apparaître Charlton Heston en guest-star. Tombé du ciel, un livre vaguement sociologique d'Eric Greene va faire parler de lui. Son titre : « Planet of the Apes as American Myth ». L'auteur s'amuse à y raconter l'évolution des mentalités américaines, et ses bouleversements sociaux, sous le prisme des films parus entre 1968 et 1973. Il dresse également un état des lieux des diverses approches qu'il suppose avoir été adoptées par Oliver Stone ou James Cameron. Un petit coup de pub qui ne peut pas faire de mal à la Fox.

Bay-rezina

Un tel constat ne pouvait que séduire ce grand intellectuel de Michael Bay, tout frais émoulu par les millions récoltés au détour d'un **Armageddon** flashy et bruyant. Avec sa marraine de toujours, Jerry Bruckheimer, le voici qui planche maintenant sur l'affaire des singes. La rumeur veut que le concept vers lequel les zigotos se dirigent est un pied de nez total à la proposition de Pierre Boulle, puisque dans le cas présent, l'humanité découvrirait, à notre époque, une civilisation simiesque profondément implantée dans les entrailles de la terre. Leur traitement emprunterait tout à la fois à Terry Hayes (l'humanité, menacée par un virus, envoie ses scientifiques au centre de la Terre) et à ce bon vieux Sam Hamm (le grand manitou des singes est un mix adroit entre Poséïdon et Hugh Hefner). Les singes du bas auraient sciemment créé un virus censé abrutir les humains à la surface, tout en rendant les singes intelligents. Tout ceci est à prendre au conditionnel. La seule chose qui soit sûre, ce sont les déclarations de la Fox qui confirme que le projet part dans une toute nouvelle direction « *susceptible d'attirer un public jeune et branché* ». Et il suffit qu'on nous annonce une Catherine Zeta Jones dans le rôle d'un des scientifiques, pour qu'on mesure l'étendue des ambitions. Mais Michael Bay est à l'époque tenu par un autre contrat avec la Fox, qui lui adjoint de réaliser le film à petit budget **Phone Booth**. Le budget de **Planet of the Apes** a été bloqué à 140 millions de dollars, et William Broyles travaille toujours comme un acharné au fil des changements d'orientation. Cette belle histoire finira dans les choux lorsque Bay quittera la Fox suite à des « différends artistiques » au sujet de **Phone Booth** (et sachant que le concept de **Phone Booth**, un huis-clos dans une cabine téléphonique, repose entièrement sur les choix de découpage, on imagine aisément les « différends » entre les parties). Exit Michael Bay chez les babouins. **Phone Booth**, lui, finira entre les mains de Joel Schumacher, comme quoi les grands esprits se rencontrent.

S'ensuivra une période transitoire où le projet plongera à nouveau dans le stand-by. Passeront dans ses environs les maudits, mais extrêmement talentueux, frères Hughes (**Menace II Society**, **Génération sacrifiée**) qui, après avoir reniflé un coup, s'en iront fissa rejoindre Don Murphy et Jane Hamsher, nos amis du début, sur le tournage de **From Hell**.

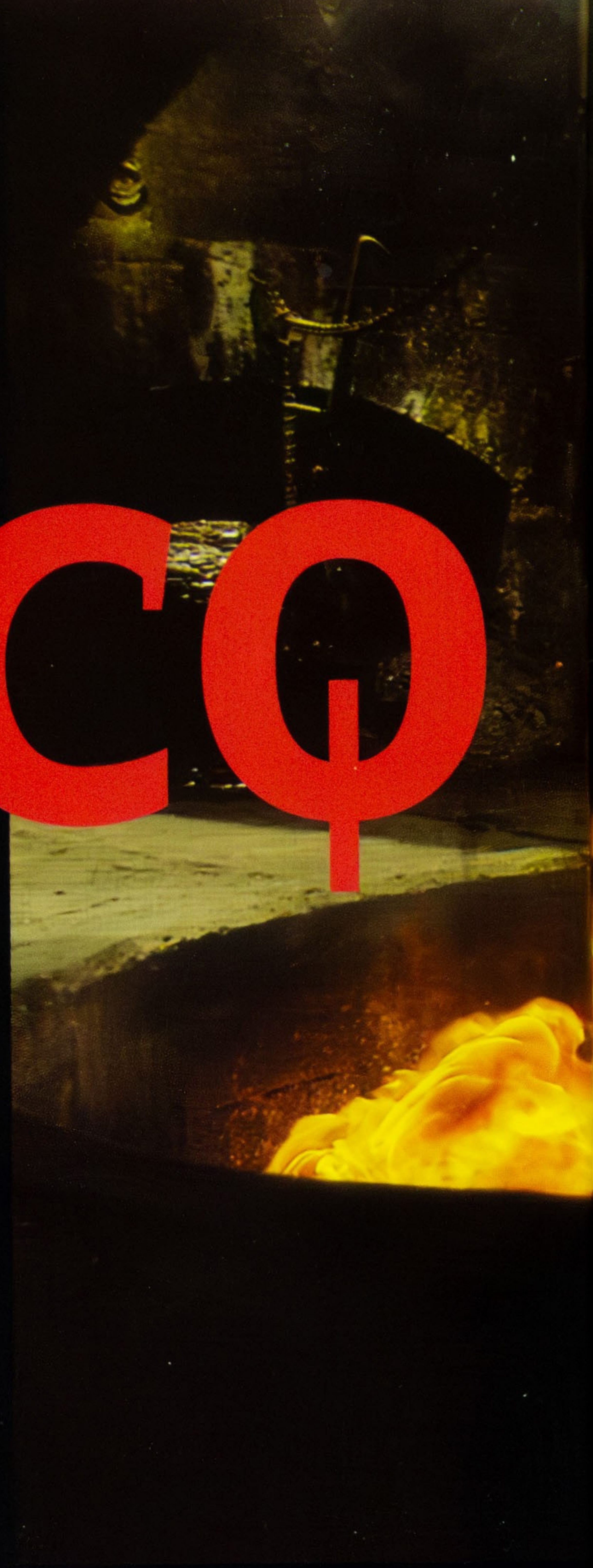
Il faudra attendre le début de l'année 2000 pour qu'un Tim Burton en quête désespérée de blockbuster (son **Superman Lives** lui est resté en travers de la gorge) ne se fasse draguer par le nouveau co-gestionnaire du studio, Tim Rothman. Après avoir fait passer le script de Broyles par les mains obéissantes de Lawrence Konner et Mark D. Rosenthal (**Code Mercury**), et avoir rapatrié le producteur de la série originale Richard Zanuck (au départ, pour calmer les fans hystériques), le projet démarre en flèche. Il aura fallu sept ans.

Oh, bien sûr, on aurait aimé s'attarder sur les cas de conscience de Burton (obligé de congédier son ancien collègue Stan Winston), sur le renvoi incompréhensible de Bill Mechanic et d'une grande partie de son équipe au flair redoutable. On aurait aimé gloser sur les choix de casting (Matt Damon, Ben Affleck...) ou sur la petite bataille que livra Burton au sujet de la romance principale du film. On aurait pu évoquer Danny Elfman et les sales rumeurs de renvoi qu'on fit courir sur son compte, et les justifications insensées qu'eut à donner Tim Burton à une presse qui se persuadait encore, à deux jours de la première, qu'on ne verrait pas ce film. Mais si voyons. Il est là. Il est fini. Il est sorti. Vous pouvez y croire maintenant.

Rafik DJOUMI

actualité cinéma
sortie le 19 septembre

VIDOCQ



génération digitale

PITOF
(réalisateur)

Pitof fait ses premières armes en tant que monteur et assistant réalisateur sur des productions de charme (entre autres, il a longtemps collaboré avec Gérard Kikoïne). C'est en s'endettant pour importer en France un Harry, une des premières machines de trucage numérique, qu'il fait son entrée dans le monde des effets spéciaux digitaux en travaillant sur des pubs mémorables (la métamorphose d'un passant en arbre dans une pub pour le scooter Peugeot, c'était lui). Puis, des vols de l'Australien dans DELICATESSEN, aux morphings scatos des VISITEURS, en passant par les clones de LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS, il accède rapidement au rang de star des effets spéciaux tricolores. En 1997, il fait un grand bond en avant en supervisant les SPFX visuels d'ALIEN LA RÉSURRECTION, et en dirigeant la seconde équipe du film. Fort de cette expérience, et après quelques films aux trucages relativement mineurs (JEANNE D'ARC, TRAFIC D'INFLUENCE, ASTÉRIX ET OBÉLIX), il se lance dans la réalisation avec l'une des plus lourdes productions françaises de l'année.

Aviez-vous développé des projets de long métrage en tant que réalisateur avant d'arriver sur *Vidocq* ?

Non, c'est dire ma chance ! Le hasard a voulu que Dominique Farrugia *(le producteur, ndr)*, sur le tournage de **Trafic d'influence**, me propose la botte en me demandant ce que je pensais de son scénario. Il m'offrait un rôle de pur filmmaker, ce qui m'enchantait. Or, à l'époque, je revenais des États-Unis où j'avais supervisé les effets spéciaux et dirigé la seconde équipe d'**Alien la résurrection**.

Et ce film a été pour vous un vrai baptême du feu...

Ha oui, cette expérience m'a procuré une véritable assurance. Avant j'avais la trouille, je craignais de ne pas être assez mature pour assumer le tournage d'un long métrage. En tant que metteur en scène j'avais fait auparavant des pubs, des clips, des broutilles comme ça. Mais là, réalisateur de seconde équipe, sur un **Alien**, aux États-Unis, c'est quand même quelque chose.

Ça doit être assez effrayant...

Étrangement, ce n'est même plus vraiment flippant. C'est tellement énorme qu'il faut y aller. La trouille est là, mais ce n'est ni un moteur ni un frein : c'est là, point final. Il y a autre chose aussi : je n'ai pratiquement fait que des énormes productions françaises en tant que truqueur. Ce n'est forcément que du stress, je suis donc un habitué de ce genre de défi. C'est de la compétition de haut niveau. Mais c'est aussi en se mettant en position de risque que l'on peut avancer.

Mais avec *Vidocq* vous y êtes allé fort quand même. Non seulement il s'agit de votre premier long, mais en plus c'est un film très cher (150 millions de francs), interprété par des grosses pointures, et qui plus est tourné en numérique.

C'est un film où tout est monstrueux. On a par exemple cette affiche qui est à la fois une distribution de rêve et un casting très lourd. Mais il y a un moment où, justement, c'est tellement énorme que l'on ne réalise plus vraiment ce qui nous arrive. Même si, quand on est sur le plateau, on est évidemment pété de trouille.

Et vous n'avez jamais eu l'impression d'aller un peu vite en besogne ?

Non, parce que **Vidocq** c'est mon histoire, c'est de cette manière là que j'ai toujours évolué. Quand, par exemple, on a lancé le Harry, on a risqué très gros à l'époque. Et tout est à l'avenant. En outre, pour ce qui concerne le tournage en numérique, ça fait dix-sept ans que je travaille l'image digitale. Elle m'est donc aussi familière, si ce n'est plus, que le 35mm. La prise de risque était donc minimisée par mon cursus. Et puis, il y a un moment où l'on prend conscience que l'on fait un film, et que tout le reste, la technique en l'occurrence, n'a plus d'importance. J'ai été guidé par ce scénario et j'ai projeté toute mon énergie pour atteindre ma vision. Après ce ne sont finalement que des détails, même s'ils sont d'importance.

Après son travail sur *Les Rivières pourpres*, voir Jean-Christophe Grangé aux commandes du script de *Vidocq* est assez effrayant. Ne pensez-vous pas que l'embaucher en tant que scénariste soit une fausse bonne idée ?

Vidocq (Gérard Depardieu) face à l'alchimiste : un duel inégal qui va tourner à l'avantage de l'homme au masque...

Etienne Boisset (Guillaume Canet) : le biographe de Vidocq enquête sur la mort de son idole.

La grande différence entre **Vidocq** et **Les Rivières pourpres**, c'est que nous avons un scénario écrit dès sa genèse pour le cinéma, et non pas une adaptation d'un livre, très compliqué en plus. Grangé avait une base d'univers visuel qui était assez forte et que nous avons retravaillée. Et ça, ça a été une partie de plaisir, parce qu'on s'est entendu comme larrons en foire. C'était une partie de ping-pong très saine et très agréable.

Vous avez entièrement storyboardé votre film ?

Quasiment oui, au moins 80 %. Mais je ne l'ai pas utilisé ! *(rires)* Le metteur en scène dont je me sens le plus proche c'est Jeunet, qui lui est hyper préparé. J'avais travaillé suivant sa méthode sur **Alien 4**, et je pensais donc appliquer cette technique sur **Vidocq**. Mais très vite, je me suis retrouvé trop prisonnier de mon story-board, et je ne l'ai gardé finalement que pour communiquer rapidement avec les acteurs et l'équipe technique. Le story-board a donc été cantonné à un rôle de fil conducteur, un outil qui m'a permis de bâtir une charte visuelle. Pour le reste, je faisais confiance à mes réactions vis-à-vis des décors et de l'ambiance du tournage. J'ai préféré jouer sur le temps réel en quelque sorte.

Le film aurait-il coûté plus cher tourné en 35mm ?

Je ne peux pas répondre à cette question, parce que le film n'aurait pas été tourné pareil. Nous n'avons pas choisi le numérique comme une alternative économique, mais comme une option artistique qui a eu des répercussions à tous les niveaux de production. Tourné en 35mm, le film ne ressemblerait pas à ce qu'il est aujourd'hui et j'aurais opté pour des partis pris plastiques radicalement différents. Au final, on ne peut donc parler ni d'économie, ni de surcoût. Même si pour les producteurs, il s'agira toujours d'un choix forcément plus onéreux !

Quelle a été alors la condition déterminante pour cette option ?

La décision a été à la fois artistique et technologique par essence. C'est-à-dire que j'ai eu une vision à la lecture du scénario de Grangé, et j'ai tout de suite su que le meilleur outil pour atteindre ce résultat, en terme de méthode de tournage, d'aspect visuel ou d'angle de champ, était le numérique. À mon sens, le scénario imposait un point de vue exclusivement subjectif. Tout le script s'axe autour du processus de l'investigation : un journaliste mène son enquête, et en remonte ■ ■ ■

La disparition de jeunes filles vierges aurait-elle un lien avec les pouvoirs de l'Alchimiste ?

une autre pendant ses recherches. C'est donc un film qui fonctionne vraiment à partir de points de vue subjectifs, que j'ai associé au jeu vidéo. Je ne suis pas un fan des jeux vidéo, mais j'aime bien regarder les autres jouer. Or, j'avais flashé un jour en voyant un de mes enfants jouer à *Tomb Raider*. J'avais halluciné de voir cette espèce de dérivé de film se créer spontanément : c'est une écriture semi-automatique et totalement nouvelle, que je trouve passionnante. Je me suis raccroché vraiment à ça dans ma démarche. J'ai cherché à avoir une profondeur de champ très forte, d'être à la fois proche et à l'écoute des personnages et d'obtenir une caméra hyper mobile. Au final, 70% du film ont été tournés au steady-cam. Je me suis permis d'opter pour cette manière atypique de raconter une histoire parce que l'on avait un scénario très structuré et clair.

Vous avez fait beaucoup d'essais avec la caméra numérique avant le premier tour effectif de manivelle ?

Non, non, ça, ça fait partie... Comment dire... C'était l'enfer, voilà ! On a eu la caméra une journée, en février 2000 pour faire des essais. C'est peu, très peu. Je voulais savoir quels résultats nous obtiendrions avec ce support, sachant que pour le public la norme, aujourd'hui, est encore l'image 35mm. Pendant cette journée, on a donc filmé une jolie fille, devant un fond couillon, dans un costume d'époque, avec quatre caméras les unes à côté des autres : la caméra numérique Haute Définition, une caméra 35mm, une béta, et une DV. On a aussi fait des essais en extérieur, et d'autres de nuit. Lorsque nous avons comparé les contrastes et la densité des images, j'ai tout de suite été conquis par la caméra numérique HD : on a l'impression d'avoir une espèce d'Ecktachrome rétro éclairé, avec une brillance très particulière. Et ce qui me rassurait, c'est que l'on retrouvait sur le film l'image que l'on avait sur l'écran de contrôle pendant le tournage. Parce que, finalement, tout n'était qu'une question de repères, vu que c'était la première fois que nous filmions avec cette technologie. Avec cette grande fidélité entre l'écran de contrôle et le résultat définitif, j'obtenais un repère digne de confiance. On a ensuite fait, avec Jean-Pierre *(Sauvaire, le directeur de la photo, ndr)*, un petit séjour à Los Angeles, chez Panavision, pour faire des essais plus pointus avec des mires et des machins de ce style. Enfin, nous avions une caméra quinze jours avant le tournage pour faire les derniers essais de maquillage, de décors et de costumes.

Si les essais n'avaient pas été concluants, vous auriez tout de même tourné en numérique, c'était une des clauses du contrat ?

Non, pas du tout. D'ailleurs, au départ, nous devions tourner en 35mm. Mais c'est en apprenant que Lucas allait filmer le deuxième épisode de **Star Wars** en digital, que l'on a commencé à se poser des questions. Et puis je connais les gens de chez Sony France depuis toujours. Je suis donc allé voir ces camarades pour leur demander la caméra. Au final, nous en avions trois sur le tournage.

Vous avez une certaine satisfaction à avoir grillé George Lucas ?

Je vais pas me la jouer : évidemment qu'il y a un certain plaisir à se dire que nous avons été les premiers, mais ça n'a jamais été un moteur. Ma satisfaction c'est de faire un film. Je serai content si **Vidocq** fait plus d'entrées que **Star Wars** !

Le fait qu'il s'agisse d'une technique balbutiante vous a posé des problèmes ?

C'est là où il y a un paradoxe : la technologie est à la fois balbutiante et ne l'est pas dans la mesure où l'image Haute Définition est issue des caméras béta cam et béta numériques. L'image digitale est vraiment l'évolution logique d'une technologie existant depuis longtemps. La caméra numérique n'est donc pas un prototype avec des fils partout. C'est un produit terminé. Par contre, au niveau de la logique de tournage, avec une équipe issue du 35mm, là il y a eu du changement. Habituellement, le chef opérateur connaît la pellicule, il sait comment elle va réagir par rapport à la lumière, il est sur le plateau avec sa cellule *(appareil qui mesure la lumière, ndr)* et son cerveau. Avec le numérique, personne ne sait comment la caméra va réagir. On ignore comment les

Vidocq dans la cour du Louvre : l'Alchimiste joue au chat et à la souris avec le célèbre enquêteur...

Frappé par la foudre, un notable parisien s'enflamme : un accident suspect qui lancera Vidocq sur les traces de l'Alchimiste...

Dans la fonderie comme dans son repère, l'Alchimiste laisse peu de chance aux intrus...

ALCHIMIE DOUTEUSE

OPINION

L'industrie du cinéma français traverse une drôle de période. Avec l'arrivée sur le marché de cinéastes frustrés par la longue absence de films de genre tricolores, et le soutien d'un large public prêt à accueillir leurs tentatives à bras ouverts, une véritable frénésie s'est emparée de la production nationale. Depuis deux ans environ, des fonds souvent conséquents ont été débloqués pour des projets impensables il y a encore quelques années. Mais si les créateurs et l'argent ont répondu présents, les structures de production n'ont pas eu le temps de suivre le mouvement. Si bien que les réalisateurs restent seuls aux commandes d'œuvres dispendieuses et donc logistiquement écrasantes. Forcément, il y a de la casse. Dernière victime en date de cette situation bancale, **Vidocq** pourrait bien en incarner l'exemple emblématique.
La nouvelle s'est propagée comme une traînée de poudre dans le Paris putride de 1830 : Vidocq, l'ancien bagnard devenu détective, est mort. Son meurtrier serait la légende urbaine la plus crainte de la cité : l'Alchimiste. Bien décidé à mettre la touche finale à sa biographie de Vidocq, le jeune Etienne Boisset tente de retrouver son assassin, quitte à laisser des plumes dans les quartiers interlopes de la capitale...

Comme c'était le cas des **Rivières pourpres**, du **Pacte des loups**, de **Six Packs**, bref de la grande majorité des récents films de genre français, le projet de **Vidocq** est plus que louable. Il s'agit ici de lancer un violent coup de pied dans la lénifiante fourmilière du film en costume, tout en redorant le blason d'une icône héroïque française ignorée depuis 1973 *1/* et ici incarnée par un Depardieu étonnamment brutal. À ces credos audacieux s'ajoutent un beau personnage de méchant, une impressionnante direction artistique et un véritable amour des films qui pulsent. Les combats « bruts de décoffrage » sont d'ailleurs d'une crudité assez jouissive. Les intentions sont là, mais il manque à l'appel le regard d'un intervenant extérieur qui veillerait à rendre le produit fini rigoureux et accessible au plus grand nombre. On appelle ça un producteur. Comme tous les films précités, **Vidocq** est donc extrêmement mal produit. Pitof, en roue libre, s'y amuse manifestement comme un petit fou. Mais faute d'interlocuteur digne de foi, il semble oublier que son film est aussi destiné à un public.
Car à force de vouloir secouer à tout prix son auditoire et les diktats du genre, **Vidocq** devient irregardable. Pitof y multiplie les gros plans hargneux sur des trognes grimaçantes, accumule les jump cuts maladroits, et truffe sa bande son de bruitages agressifs et d'une musique expérimentale antipathique. Le supplice est accentué par l'échec manifeste de l'image Haute Définition, apparentant ce blockbuster français à un film Dogme, et des SPFX visuels souvent approximatifs. Impossible, enfin, d'oublier le script du surestimé Jean-Christophe Grangé, un pauvre whodunit 2/ qui s'acharne à mettre de côté son héros éponyme. Que Pitof soit désinhibé et aveuglé par sa foi dans son projet n'est pas vraiment condamnable. Que des producteurs n'aient pas réussi à juguler son énergie est beaucoup plus préjudiciable. Reste à savoir pendant combien de temps le public patientera encore avant de se lasser derechef des tentatives de film de genre français. Allez, courage, on y croit encore.

Julien DUPUY

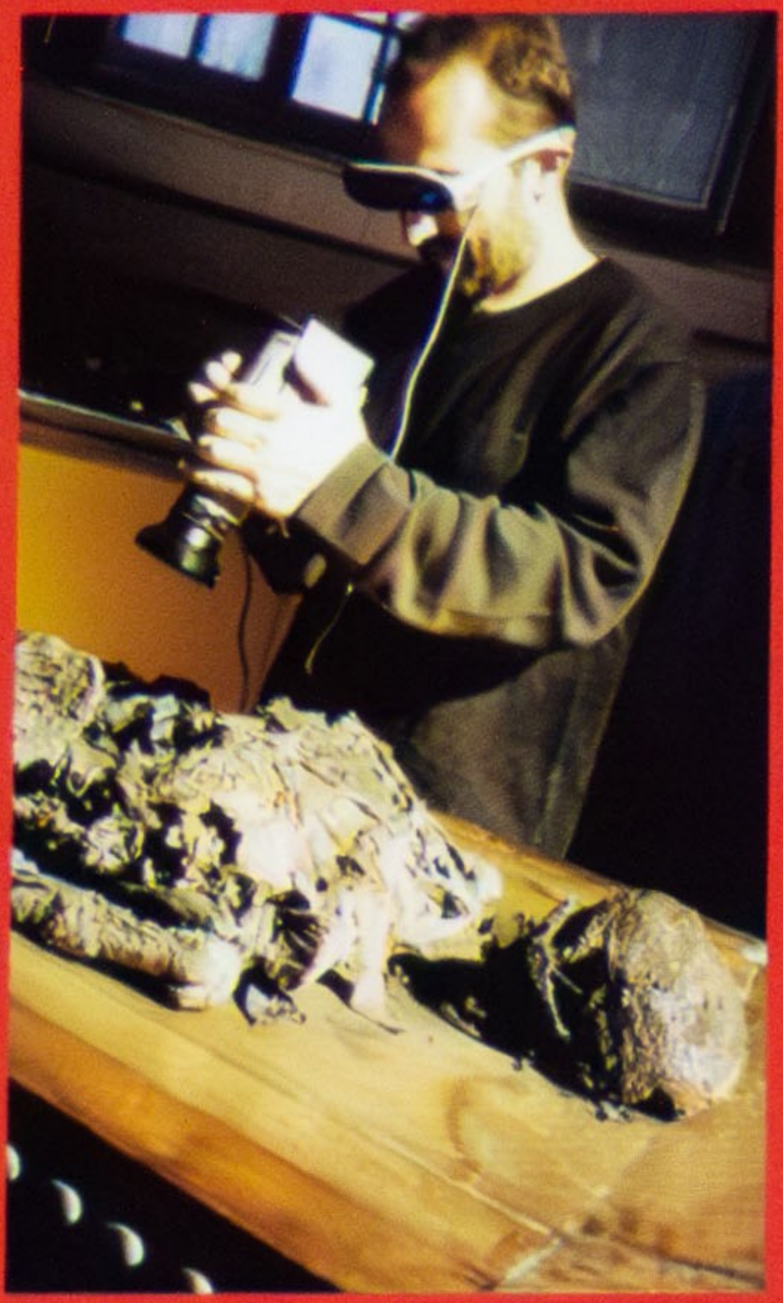
1/ Il est à noter qu'avant la série créée par Georges Neveux et Marcel Bluwal en 1967, et interprétée par Bernard Noël (c'est Claude Brasseur qui reprendra le rôle titre dans les deux autres saisons tournées en 1971 et 1973), la vie de François-Eugène Vidocq, qui hanta les rues parisiennes dans la première moitié du XIXème siècle, inspira deux films aux réalisateurs français en 1922 et 1938.

2/ Qui d'ailleurs, le temps d'une ligne de dialogue aussi mémorable qu'incongrue, se rend coupable d'une révoltante blague raciste.

France. 2001. Réal.: Pitof. Scén.: Jean-Christophe Grangé et Pitof. Dir. Phot.: Jean-Pierre Sauvaire. Mus.: Bruno Coulais. Prod.: Dominique Farrugia et Olivier Granier pour RF2K/Studio Canal/TF1 Films Production. Int.: Gérard Depardieu, Guillaume Canet, André Dussollier, Inès Sastre, Edith Scob, Moussa Maaskri, Jean-Pierre Gos... Dur.: 1 h 40. Dist.: UFD. Sortie le 19 septembre 2001.

MAQUILLAGES

Jean-Christophe Spadaccini et Denis Gastou (BERNIE, DOBERMANN, LES RIVIÈRES POURPRES...) nous dévoilent les coulisses des effets spéciaux de maquillage de VIDOCQ.



Denis Gastou : « *Pitof* (sur la photo, en train de filmer avec une caméra DV, ndr) *voulait que ce cadavre foudroyé ressemble à un Boeing après un crash. On a acheté un squelette, comme ceux que l'on trouve dans les classes de biologie, que l'on a recouvert de plâtre sculpté et peint.* »

Jean-Christophe Spadaccini : *« Pour le masque que porte Vidocq lorsqu'il fait ses expériences sur la foudre, la costumière et Caro nous ont demandé de nous inspirer de l'art africain. Nous l'avons sculpté, coulé en résine, et j'y ai fixé de vieilles lentilles achetées aux Puces. Depardieu l'a tellement aimé qu'il a voulu le garder après le tournage. »*

Jean-Christophe Spadaccini : *« Le masque de l'Alchimiste a été designé par Marc Caro et Fabien Lacaf. On a apporté les masques réalisés en Plexiglas thermoformé à une société qui chrome les casques des pompiers ou les lunettes de soleil pour obtenir une espèce de miroir sans tain. Il y avait six masques en tout : un pour le cascadeur, un pour le comédien, un pour les plans où Mac Guff devait faire du tracking* (repérage des mouvements sur ordinateur, ndr) *avec des pastilles collées sur le miroir... Chaque masque a été construit en double, pour éviter d'être bloqué si l'accessoire se cassait pendant le tournage. »*

Denis Gastou : *« Pour ce corps exsangue, comme vampirisé, nous avons cherché un résultat assez expressionniste, dans l'esprit du design du film. Nous nous sommes inspirés de modèles anatomiques en cire du siècle dernier. Grosso-modo, nous avons procédé comme pour le cadavre des* **Rivières pourpres** *: une empreinte de corps que nous avons resculptée. Puis un tirage en silicone, avec implantation des cheveux, dents en résine, etc. »*

■■■ noirs, par exemple, rendront au final. Et puis, avec cette caméra on obtient une image positive, alors qu'en 35mm on obtient une image négative. Donc la latence, la tolérance est très différente entre les deux supports. En 35mm si l'on se goure d'un diaphragme ou deux, ça n'a aucune importance. En digital, tout se joue à un tiers de diaphragme près ! C'est d'une précision chirurgicale. À partir de là, une simple cellule n'est plus efficace. Donc le seul contrôle possible, c'est l'écran. L'opérateur allait observer fréquemment un téléviseur HD installé dans une petite cabane pour régler sa lumière. Il passait donc plus de temps derrière son écran que sur un plateau. Voilà un truc pratique, qui change des habitudes d'un tournage classique. Ensuite, il y a le fait de ne pas avoir de pellicule, donc d'être beaucoup moins limité dans la durée des prises. Il y a aussi la rapidité de mise en place. Enfin, et ça je l'ai beaucoup utilisé sur mon tournage, on peut se permettre de filmer avec des petites caméras DV ou même des paluches *(objectifs minuscules, pas plus gros qu'un doigt, ndr).*

Finalement, la seule vraie nouveauté pour vous, c'était la direction d'acteur...

C'est clair que la vraie inconnue était de me retrouver face à des comédiens, et non plus face à des doublures ou des Aliens. J'ai été très inquiet de cette situation, et je me suis blindé de concepts de décors, de costumes et d'ambiances pour m'aider à les diriger. J'ai donc donné des enveloppes très précises aux acteurs pour qu'ils possèdent à la fois les contraintes et les libertés de leur rôle. J'ai aussi beaucoup travaillé avec Grangé pour que les dialogues coulent. De la sorte, les comédiens pouvaient vraiment s'amuser avec leur texte. Et je suis très content du résultat, ça a été la très bonne surprise du film.

Preah : une manière assez délicieuse d'envoûter l'assistance...

Lautrennes (André Dussolier), le chef de la police pas vraiment admiratif des méthodes de Vidocq.

En reprenant à zéro l'enquête de Vidocq, Etienne Boisset visite un Paris aussi exotique qu'inquiétant...

Parlez-nous des combats...

J'ai été confronté à la question du traitement des combats avec, d'un côté, la réalité d'une bagarre et, de l'autre, sa représentation cinématographique. J'ai fui comme la peste tout ce qui était kung-fu, surtout après **Matrix** qui, pour moi, a atteint un certain point ultime dans ce domaine. Je suis donc reparti de la réalité des bastons de l'époque avec la savate, la canne, ou encore la boxe française. La règle du jeu était de faire de la bagarre qui fait mal, même si nous conservions une démarche chorégraphique. Je suis très fier de ces combats 100% fromage !

Lors de la post-production d'*Alien IV*, vous parliez d'une évolution logique des effets spéciaux, où tous les départements (décors, photographie, costumes, etc.) créeraient les trucages les concernant. J'ai l'impression que c'est la méthode que vous avez appliquée sur *Vidocq*...

Exactement. S'il y a une formule générique pour définir **Vidocq**, c'est que le film en lui-même est un effet spécial. Et grâce à cette approche, mon film n'est qu'un bloc, un projet global au service d'un univers. Après, que ce soit réalisé de telle ou telle manière, ça ne veut plus dire grand-chose. Je crois que, du point de vue des spectateurs, l'important est qu'on propose un univers et non plus des genres adaptés pour ou conditionnés par leur support. Il y a tellement de moyens de raconter une histoire aujourd'hui que nous ne fonctionnons plus dans les vieux clivages de Cartoon ou de dessin animé, de films live ou d'animation en volume. Ces frontières se brouillent en grande partie grâce au numérique.

Parlez-nous de la structure que vous avez créée pour la post-production.

Au lieu de sous-traiter cette partie de la fabrication du film, on a créé une nouvelle entité, à Joinville : la production a acheté ou loué les ordinateurs et a engagé les techniciens. Si l'on a pu choisir cette option, c'est parce que nous étions, grâce au numérique, entièrement autonomes. Par exemple, nous n'avions pas besoin de scanner les images que nous voulions truquer. Là, nous avions à disposition un magnéto HD, on rentrait les cassettes, et on pouvait trafiquer l'image à volonté et immédiatement. La société d'effets spéciaux visuels Mac Guff Ligne (***Dobermann**, ndr*) a été l'exception qui confirme la règle, puisqu'on a fait appel à ces spécialistes pour un effet très compliqué : les reflets du masque du méchant.

Comment expliquez-vous cette relecture quasi systématique des mythes français : la bête du Gévaudan, Vidocq, le Petit Poucet, sans compter qu'il est fortement question d'une nouvelle version des Mystères de Paris et de Tintin ?

Bon, je ne vais pas gerber sur la Nouvelle Vague, mais c'est vrai qu'à cette époque le cinéma est sorti des studios pour chercher quelque chose de très réaliste. On a alors mis de côté tout un pan de notre propre culture pendant une trentaine d'années. Aujourd'hui, elle ressort. Cinématographiquement parlant, notre culture est le western. C'est ce que doit faire Jan Kounen avec **Blueberry**, et ça va être curieux de voir un Français s'attaquer à ce genre, après les Italiens. Mais notre culture au « premier degré », ce sont toutes ces choses qui resurgissent aujourd'hui. Nous, on revient aux sources, à la base. Et ça va s'amplifier. Vidocq, c'est quand même le père de la littérature policière. Philip Marlowe (*détective privé créé par Raymond Chandler, ndr*) est un enfant de Vidocq, la littérature d'Edgar Allan Poe est issue en partie de Vidocq. Vidocq est aussi la matrice du Jean Valjean des Misérables d'Hugo, ou encore de Vautrin (*forçat évadé devenu un justicier, ndr*) de Balzac. Cette résurgence est logique. C'est comme Batman pour les Américains. Vidocq, finalement, c'est notre Batman.

Propos recueillis par **Julien DUPUY**

Préah (Inès Sastre), une prostituée proche de Vidocq qui en sait plus qu'elle n'en dit...

entre Gustave Moreau et Seven

JEAN RABASSE

(directeur artistique)

LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS, VATEL, ASTÉRIX ET OBÉLIX : en quelques années, Jean Rabasse est devenu LA référence française des décors de cinéma. Il revient sur le pari artistique et technique qu'a constitué VIDOCQ....

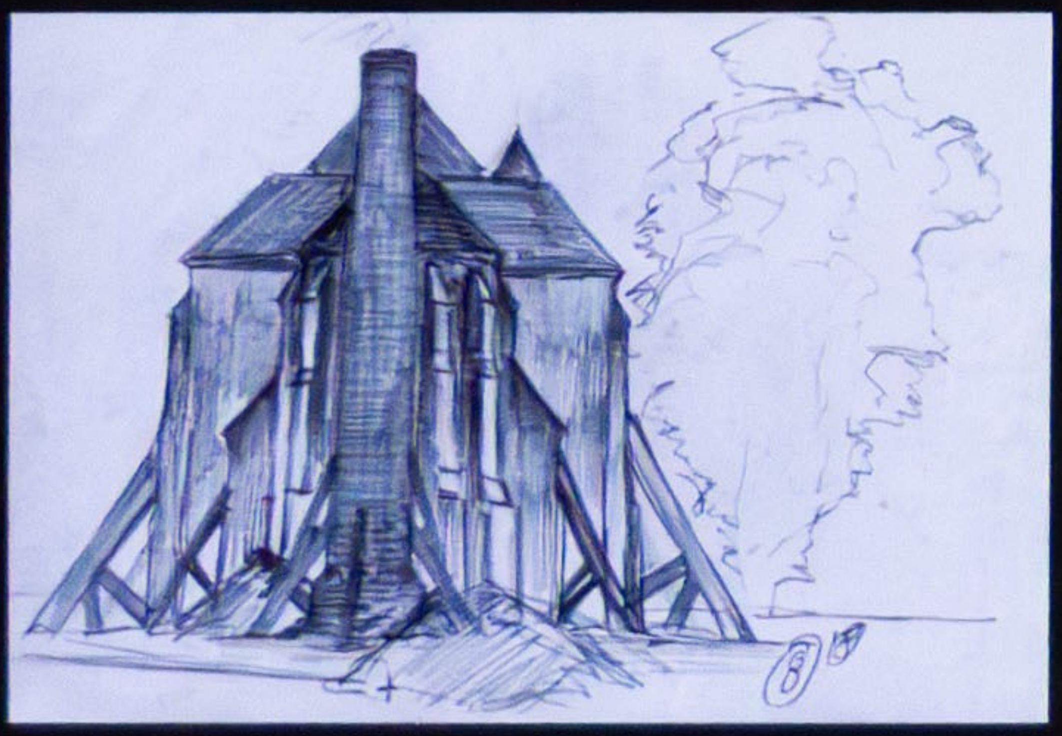
*« Je crains comme la peste d'être cantonné dans un type de film. En passant d'un univers à un autre, tout le monde est largué, et personne ne peut me mettre d'étiquettes. De plus, cet éclectisme est vraiment salutaire pour mon travail. Pour **Vatel**, mes expériences avec Découfflé m'ont beaucoup aidé. Et pour **Vidocq**, **Vatel** et **La Cité des enfants perdus** ont été des expériences déterminantes. »*

*« Sur **Vidocq**, c'est la seule fois dans toute ma carrière où il y aussi peu de différences entre le discours initial du metteur en scène et le résultat final. Le credo proposé par Pitof au tout début de la production, était de faire un film d'époque dans l'esprit de **Seven**. Ce principe n'engendre pas forcément des trahisons à une réalité historique. C'est simplement une vision neuve, éloignée de ce qu'aurait fait un chef déco cantonné au film d'époque. Et c'est là où il est malin, Pitof : il a voulu mélanger le film d'époque avec une approche issue du cinéma de genre, en l'occurrence le polar. On a donc poussé très loin la direction artistique en faisant tout ce qu'il ne fallait pas faire, et ça c'est rigolo. C'est un truc que j'ai appris avec Caro et Jeunet : on peut amener les spectateurs n'importe où, à condition de ne pas leur lâcher la main. C'est-à-dire que l'on doit rester cohérent dans notre esthétique ou dans notre univers. »*

*« Plus on est clair et respectueux de ce que l'on veut montrer d'une époque, plus notre marche de manœuvre est grande. Quand on procède à l'esbroufe, on est plus timoré. La période de recherche a donc été très sérieuse. J'ai des tonnes de documents sur le Paris de 1830, et certains de mes assistants ont passé leur vie à la bibliothèque nationale. Une fois que ces éléments historiques étaient bien en tête, nous avons tout oublié pour refaire un Paris qui nous était propre. Quand on se penche sur le Paris de 1830, on s'aperçoit que ce n'était pas du tout un Paris moyenâgeux, c'est très éloigné de l'image carte postale que l'on peut avoir habituellement. On est alors à la veille de la révolution industrielle, c'est une cité très chargée. Dans les peintures du musée du Carnivale, on découvre des coins de Paris avec des univers très forts et relativement peu connus. Par exemple, il y a le Paris maritime : ce qui remplaçait la périphérique à l'époque, c'était la Seine. Il y avait le même foisonnement que le périph' embouteillé d'aujourd'hui. Dans **Vidocq**, Pitof a montré une sorte de violence dans le quotidien de Paris, une espèce de vue de côté. Ce n'est pas le Paris décoratif, avec de petites boutiques. Nous montrons un Paris dégueulasse, en train de monter des barricades. »*

« Jamais je n'avais autant collaboré avec une costumière. Nous sommes partis des peintures de Gustave Moreau, en terme de saturation de couleur, de valeur, de contraste, d'harmonie colorée. Pour résumer : ce sont des matières très denses, sur lesquelles on rajoute des couleurs (des turquoises, des rouges, des violets, des verts anis), soit avec les personnages, soit avec les cieux. Cependant, parfois, ce sont les décors qui amenaient la couleur, comme dans le laboratoire de l'Alchimiste, avec des murs rouges sang. Là, les costumes sont très simples : ce sont des gammes de noir. À l'inverse, dans les rues, j'ai joué sur des gammes très sombres, un peu bleutées, avec des sols violets (on peignait carrément la terre ou les sols pour obtenir ces couleurs), et c'est Karine qui, via les costumes, ramenait la couleur. »

*« Suite à son travail avec le décorateur de **Judge Dredd** et d'**Alien la résurrection**, Nigel Phelps, Pitof a voulu m'inclure non pas comme un chef décorateur, mais comme un directeur artistique. Je me suis donc chargé des univers du film : les décors, toute la création numérique, mais aussi les ambiances de ciel et l'étalonnage. Le terme de directeur artistique est donc important : à un moment donné, on est tellement responsable de l'image, que l'on devient décisionnaire sur beaucoup d'aspects du film. À l'avenir, les chefs décorateurs, comme les directeurs de chaque département, seront présents jusqu'à la fin de la chaîne de fabrication du film. Il faut arrêter de penser que la réalisation d'un film*



Les trois étapes de création d'un décor numérique. De gauche à droite : design sur papier par l'équipe de Rabasse/modélisation sur ordinateur de l'église/incrustation dans le décor. Ci-dessous, le résultat final.

Dessin conceptuel réalisé par l'équipe de Jean Rabasse pour le Paris surchargé de 1830.

s'arrête au dernier jour de tournage. Moi, je ne veux plus faire des films où il y a du numérique, et ne plus m'occuper de ce que l'on nomme encore les effets spéciaux. »

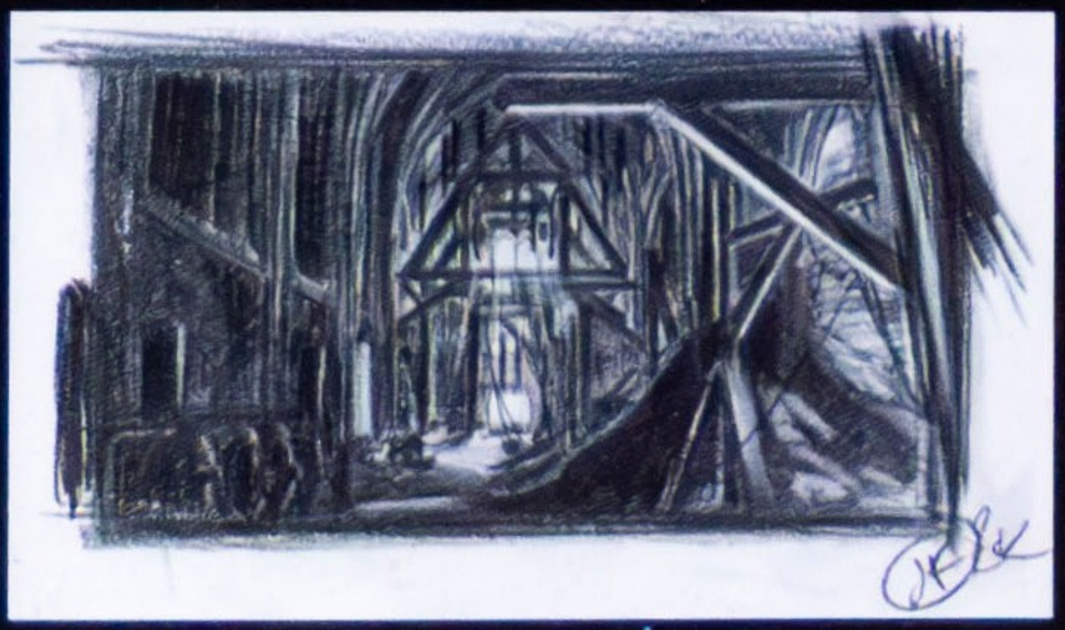
« J'ai beaucoup appris sur **Vidocq***. Et à l'avenir, je vais renforcer une de mes options de travail adoptées sur ce film. Car j'ai fait venir, pendant la post-production, des peintres de la déco pour qu'ils s'occupent des patines en 3D. Dans la même optique, les Invalides et les toitures de Paris ont été modélisées sur ordinateur par un de mes assistants qui a appris en deux mois le logiciel Maya et qui, en pré-production, était en charge des plans des décors. Comme l'artistique est plus long à apprendre que les logiciels, c'est un mouvement qui me semble logique, et c'est encore ce qui manque à mon sens dans les effets spéciaux numériques. »*

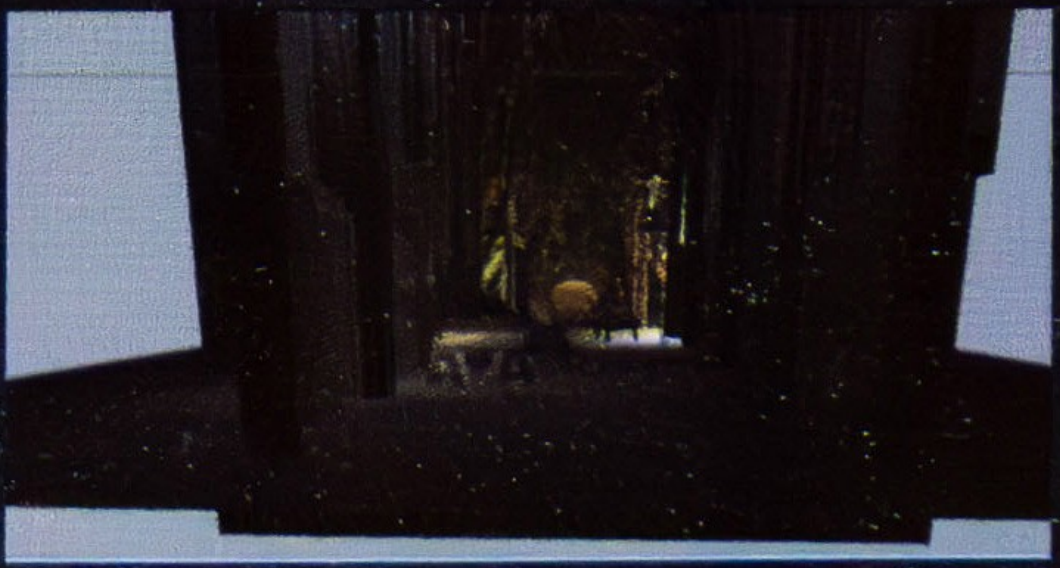
« Quand on fait un film historique, on doit donner des clés au spectateur pour qu'il « lise » l'époque à laquelle nous nous situons. Or, avec le numérique, on est moins obligé de faire des concessions, de se limiter à quelques détails. Il faut souvent simplifier les décors, plutôt que d'en rajouter dans l'anecdote. J'adore les petites découvertes qui arrivent spontanément, lors d'un bref plan filmé à l'épaule par exemple. Je suis le plus grand défenseur au monde des mattes paintings flous, ou de ceux qui se limitent à un bref panoramique sur le décor. C'est avec ce genre de plan que l'on arrive à créer un univers. Et c'est avec le numérique que l'on peut créer ce genre de plan. En un sens, cette technologie nous permet d'être plus rigoureux. »

« Avec le numérique, les possibilités sont sans fin, on saute dans le vide et on ne va pas cesser de créer de nouvelles images. Je ne sais pas ce que l'on va faire dans deux ans, mais on va aller dans des univers de plus en plus barjos. Mais pour cela, il faudra que tous les chefs de département contrôlent vraiment les films jusqu'au bout, jusqu'à l'étalonnage. J'ai commencé à travailler sur **Vidocq** *en août 1999, et j'ai terminé en mai 2001. Pendant les neuf mois de post production, j'ai donc travaillé à mi-temps. C'est énorme, et ça risque de se systématiser. Avant, on travaillait sur un film en quatre mois, maintenant ce sera sur deux ans. Même dans le film de Jean Paul Rapeneau que je prépare, il y aura une cinquantaine de plans truqués. »*

« Je pense que **Vidocq** *va générer une onde de choc importante aux États-Unis. Ils vont se dire que ces petits cons d'européens ont travaillé comme les majors ne peuvent plus se le permettre, c'est-à-dire comme des sales mômes qui se moquent des canons habituels. En ce sens,* **Vidocq** *risque d'avoir les mêmes répercussions que* **La Cité des enfants perdus***. Ce film est un Ovni total. Vous aimerez ou pas, mais vous n'avez jamais vu ce film. Ça m'a fait la même peur et la même surprise que* **Delicatessen** *: j'ai compris sur quel film je travaillais, lors de la première projection. Il a complètement pété les plombs le père Pitof ! »*

Propos recueillis par **Julien DUPUY**





Un autre complément de décor en numérique sur une scène (en bas à gauche) tournée devant écran bleu.

entretien
carrière

TERRY GILLIAM

Cauchemars fantastiques et rêves brisés

Devant l'arrêt de son DON QUICHOTTE après quelques jours de tournage, Terry Gilliam n'a pas courbé l'échine, préférant de luxueuses vacances cannoises au marasme et à l'apathie. Juré lors du 54ème festival, il était ensuite attendu à Annecy pour fêter l'animation britannique. Déclinant l'invitation pour finaliser le développement de projets sacrément excitants (GOOD OMENS et TIDELAND), Terry Gilliam a toutefois trouvé le temps de revenir pour nous sur son étonnante carrière.

Terrance Vance Gilliam est né en 1940 dans le Minnesota. Refusant la dictature des modes et de l'establishment, il choisit de les éradiquer en gribouillant d'abord des caricatures (à partir de 1959), puis en produisant des romans-photos politiquement incorrects (1963). Il sympathise ensuite avec l'ennemi en collaborant avec une agence de publicité (1966) et bonifie rapidement cette expérience pour mettre son discours en mouvement. S'improvisant animateur (1967), acteur (1969) et enfin réalisateur (le sketch des Monty Python, AND NOW FOR SOMETHING COMPLETELY DIFFERENT en 1971), il exhibe sa conception personnelle du septième art dans JABBERWOCKY (1977). Le succès de son second film en solitaire, BANDITS, BANDITS, lance sa carrière. Mais, les aventures coûteuses et tortueuses de ses projets les plus ambitieux (BRAZIL et LES AVENTURES DU BARON DE MÜNCHAUSEN) le conduisent à mettre de côté (depuis dix ans) le développement de ses propres scénarios. Marqués par les tentatives poétiques les plus diverses, les films de ce metteur en scène de l'abstraction, de la dérision et du symbolisme, expriment son amour de l'histoire et des chimères ainsi que sa haine de la bureaucratie, des sciences « exactes » et de l'enfermement (une cage apparaît dans tous ses films). Éminent consommateur de lentilles grand angle, qui déforment les visages en gros plan, Gilliam compose généralement son cadre comme une case de bédé fourmillante de détails insensés. Riches de gags potaches, ses films ont un objectif précis : solder ses comptes avec l'Amérique, qu'il a quittée en pleine effervescence contestataire à la fin des années 60, pour aller faire le zouave en Angleterre. Ainsi, ses réalisations sont des brûlots revanchards qui éreintent une société bêtement consumériste, ayant superbement snobé son œuvre allégorique au milieu des années 80, l'époque des « Golden Boys ». Par le biais des univers fantastiques qu'il crée, Gilliam tente toujours d'exorciser le petit démon lui rappelant qu'il a abandonné le terrain politique et social de la révolte pour faire de la propagande hippy sur grand écran. Il s'emploie donc à inventer des mondes « potentiellement meilleurs » qu'il peuple d'individus pouvant pleinement s'accomplir en exécutant des tâches nobles et héroïques. DON QUICHOTTE aurait logiquement dû s'imposer comme le creuset de l'œuvre de l'émeutier : « L'illumination, l'absurdité, les combats grotesques, la folie douce, le refus des conventions... Vous avez là tous les aspects essentiels de mon travail » déclare-t-il. Mais une vexation de la destinée interdit à Gilliam de marcher éveillé dans son rêve. Réalisateur dont le style est en grande partie le fruit de fantasmes « trompe-l'œil », l'artiste a déjà fomenté plusieurs plans pour réparer cet affront. Comme en atteste sa filmographie, il est particulièrement doué pour transformer les cauchemars en chefs-d'œuvre.

À l'image de vos films, je crois que votre jeunesse fut agitée ?

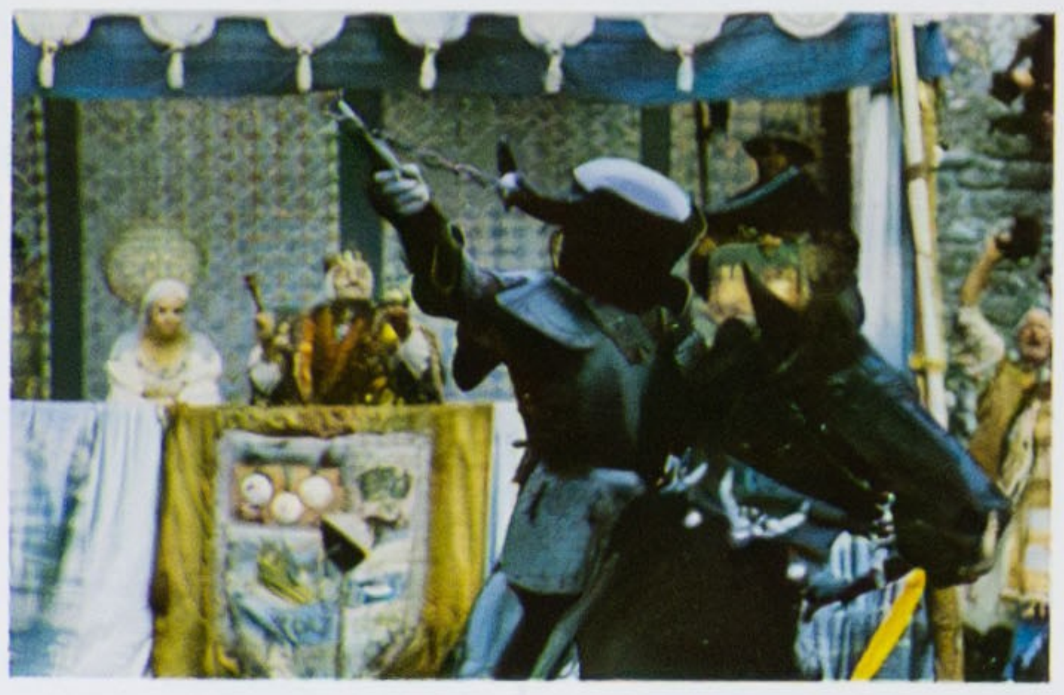
À l'école j'étais un cancre : la plupart des matières enseignées, hormis les arts plastiques, m'indifféraient. Ayant vécu une enfance à la Huckleberry Finn, je me suis toujours senti dans la peau d'un paria. Toutefois, j'ai quand même obtenu un diplôme en science politique. Mais, là encore, j'avais une approche plus pratique que théorique de la discipline *(comprenez que Terry aimait bien discuter du droit civil avec des CRS, ndr)*. Mes études achevées, je suis parvenu à me faire embaucher comme rédacteur en chef adjoint par Harvey Kurtzman, le patron du magazine satirique Help !. En fait, c'est en travaillant sur un roman-photo caricatural que j'ai vécu mes réelles premières expériences cinématographiques. Nous avions des acteurs, un plateau, des décors, des costumes, de la lumière... seul le mouvement nous faisait défaut. J'ai beaucoup appris chez Help !.

À l'époque, vous éprouviez déjà une forte attirance pour le cinéma ?

Je n'ai pas de souvenirs de mes premiers émois de cinéphile. À part quelques dessins animés, c'est le néant. Pendant extrêmement longtemps, je n'ai eu aucune notion de mise en scène. Je connaissais le nom des acteurs, mais à part Cecil B. DeMille et Walt Disney, dont les noms étaient quasiment des marques de fabrique, je ne connaissais aucun cinéaste. Mon univers a été bouleversé par une projection des **Sentiers de la gloire** de Stanley Kubrick. À la vision de ce film de guerre politique, critique, émouvant, cynique, je me suis pour la première fois demandé qui était le génie derrière la caméra. Ma relation avec le cinéma comme média, non pas comme pur divertissement, est née à cet instant là. Mais c'est la découverte de l'œuvre de Fellini qui m'a le plus ému *(Gilliam a rencontré son idole en Italie, lors du tournage des **Aventures du baron de Münchausen**)*. J'ai d'emblée admiré son parti pris : refuser de filmer la stricte réalité en introduisant dans ses films de nombreux éléments ou effets de style factices mais extraordinairement harmonieux. À l'époque, le cinéma, même fantastique, recherchait systématiquement à imiter le monde concret. Fellini, lui, injectait de l'art dans la réalité pour mettre de la couleur dans le cœur des spectateurs.

Ce genre de décalage est présent dans toute votre œuvre, je pense notamment à *L'Armée des douze singes*, *Las Vegas parano* et surtout *Fisher King* ?

Votre constatation est amusante car, aussi étonnant que cela puisse paraître, lorsque je réalisais **Fisher King**, je n'ai pensé que très tard au type de décalage auquel vous faites allusion. À cause du **Baron de Münchausen**, les studios me cataloguaient dans le registre des emmerdeurs insurgés qui gâchent l'argent. Pour eux, j'appartenais à la pire des catégories socioprofessionnelles : les artistes anarchistes. **Fisher King** devait être l'occasion de m'amender en concevant une comédie mièvre. Or, je n'avais pas du tout l'intention de demander pardon. J'aimais les personnages décrits dans le script. Au début, Jack est seulement une belle gueule



Jabberwocky *: une farce médiévale dans laquelle Terry Gilliam fait ses gammes.*

filmographie

JABBERWOCKY

1977. Scén.: Charles Alverson & Terry Gilliam. Dir. Phot.: Terry Bedford. Mus.: DeWolfe. Avec Michael Palin, Harry Corbett, John Le Mesurier...

Signe du destin, Gilliam tenta dès l'adolescence de monter une pièce d'Alice au Pays des Merveilles... « à la Cecil B. DeMille » ! Pièce qu'il n'achèvera jamais. Co-écrit des années plus tard avec un ancien collègue du magazine Help ! (dont Gilliam fut rédac-chef adjoint), **Jabberwocky** reprend la structure mathématiquement absurde du classique de Lewis Carrol, tout en le mêlant à une quête chevaleresque « à la Don Quichotte ». C'est grâce au succès de **Sacré Graal** (qu'il co-réalisa avec Terry Jones) que Terry Gilliam put monter son budget. Seul tournage vraiment plaisant de sa carrière, composé de bouts de ficelle (des décors de la comédie musicale Oliver ont pour l'occasion été « empruntés »), **Jabberwocky** témoigne pourtant d'un réalisateur qui se cherche, au même titre que son héros. Il est encore marqué par l'énergie pythonesque, mais déjà enclin à de subites plongées dans le macabre et le nihiliste. Malgré ses mises en garde, les producteurs tenteront de jouer la carte Monthy Python, garantissant l'échec public de cette comédie inclassable.

BANDITS, BANDITS

Time Bandits. *1981. Scén.: Michael Palin & Terry Gilliam. Dir. Phot.: Peter Biziou. Mus.: George Harrison. Avec Sean Connery, John Cleese, Shelley Duvall, Ian Holm, David Warner...*

Il fallait s'appeler Gilliam pour présenter à l'ex-Beatles George Harrison un synopsis parfaitement incompréhensible, blindé de séquences infilmables, nécessitant trois fois le budget de **Ben-Hur**, interprété par un enfant, un groupe de nains et des acteurs du répertoire, et convaincre le musicien que tout ceci était envisageable pour un budget dérisoire. Contre toute attente, Harrison accepta, et Gilliam, porté par

Bandits, bandits : un renouvellement permanent dans l'imaginaire...

pour couverture de magazines. Au fil du film il doit gagner son humanité, devenir réel. En fait, ce personnage est une version moderne de Pinocchio. J'adore prendre des éléments appartenant aux contes et légendes pour les intégrer sur mes films. Pour moi, **Fisher King** était l'occasion de mythifier New York. Mais comme j'étais encore affecté par **Münchausen**, dont le fiasco m'est entièrement imputable, j'avais besoin d'être rassuré. J'ai donc demandé à toute l'équipe de s'impliquer dans le processus de création. Les acteurs et mon ami Roger Pratt *(directeur de la photographie sur* ***Fisher King, L'Armée des douze singes, Brazil...****)* ont fait preuve d'énormément d'enthousiasme et d'imagination. Je n'avais plus qu'à gérer ce débordement de créativité. Le ton et l'esthétique du métrage sont donc le fruit du hasard et d'un travail commun. Cette alchimie a séduit, puisque **Fisher King** a été en tête du box-office pendant cinq semaines. En 1991 il s'est classé second, derrière **Hook**, en terme de rentabilité annuelle pour le studio Columbia Tri-Star.

« À l'école j'étais un cancre : la plupart des matières enseignées, hormis les arts plastiques, m'indifféraient. »

À propos de coïncidence, votre carrière est due à un stupide malentendu concernant, je crois, la longueur de vos cheveux...

Je ne sais pas s'il s'agit vraiment d'un malentendu ! *(rires)* Lorsque Help ! a connu des difficultés financières, je me suis engagé dans un trip nomade. J'ai fait le tour de l'Europe entre 1964 et 1965 *(à cette occasion, Gilliam collabora brièvement au magazine dirigé par René Gosciny, Pilote)*, ce qui m'a donné l'occasion de croiser John Cleese. J'avais déjà sympathisé avec lui consécutivement à la venue de sa troupe, The Cambrige Circus, à New York. Lorsque je suis rentré aux USA, j'ai tenté de m'imposer comme illustrateur freelance. Mais l'exercice de cette profession ne me rapportait pas assez d'argent. Grâce à Joel Siegel, un célèbre critique de cinéma, je me suis également fait engager comme créatif dans une agence de publicité. Mon premier job fut ironiquement une campagne pour Universal. Puis, l'incident dont vous parlez est survenu. Avant que le mot « Hippy » intègre les dicos, je vivais dans un paradis nommé Laurel Canyon. Mais chaque soir, des policiers m'arrêtaient à cause de la longueur illégale de mes cheveux. J'avais beau leur dire que j'avais un travail respectable et bien payé, ils étaient obnubilés par ma tignasse. De guerre lasse, la misérable once de confiance que je gardais dans le système américain s'est envolée. Dès que l'occasion s'est présentée, j'ai quitté les USA pour suivre ma future épouse en Angleterre *(elle travaillait comme reporter pour le London Evening Standard)*. C'est là-bas que j'ai commencé à œuvrer pour la ■■■

Sur le tournage de ***Bandits, bandits****.*

la grâce divine, concrétisa toutes ses visions dantesques en utilisant mieux que quiconque le système D. Au finish, **Bandits, bandits** est un enchaînement d'épisodes stupéfiants, spectaculaires, drôles et d'une inventivité constante, où Lewis Carrol (toujours lui) se télescope avec la mise à mort (et paradoxalement la résurrection) des grands mythes : Robin des Bois, Napoléon, le Diable, l'Ogre... Rarement le qualificatif « merveilleux » aura été aussi adapté à la définition d'un film qui s'impose comme un des plus grands contes de fées jamais filmés. Cette fois-ci, les promoteurs écouteront le cinéaste et, sorti de nulle-part, ce film unique se taillera un succès inespéré de par le monde, rendant Gilliam instantanément « valide » auprès des majors hollywoodiennes.

L'ASSURANCE PERMANENTE CRIMSON

The Crimson Permanent Assurance*. 1983. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: John Du Prez. SPFX : Michael Beard & Peter Pullen.*

Sketch d'ouverture du **Sens de la vie**, ce film de pirates voit de vieux comptables-esclaves révoltés, organiser une mutinerie et partir à l'abordage des multinationales dans les océans financiers. Véritable répétition scénique de **Brazil**, et parfaite conjonction d'absurde, de fable

L'Assurance permanente Crimson : les flibustiers de la comptabilité passent à l'abordage !

■■■ télévision avant d'intégrer les Monty Python comme animateur en 1969. Cela peut maintenant sembler aberrant, mais à l'époque, comme en atteste la comédie musicale **Hair**, les cheveux étaient plus qu'un symbole. Pour ceux qui ne comprenaient pas la signification des mouvements sociaux engendrés par la contre culture, la chevelure était un moyen absurde d'identification et de ségrégation.

***Brazil* doit beaucoup à cette période de votre vie, notamment à vos onze mois de labeur dans le secteur de la pub ?**

C'est vrai ! J'étais carrément frustré. J'arrivais tard le matin puis je déjeunais très longuement et enfin je partais du boulot très tôt. La société était réputée, mais son organisation et le comportement de ses clients étaient hallucinants. Une fois, on m'a reproché le manque d'efficacité d'une de mes campagnes. J'ai finalement appris que le produit sur lequel j'avais travaillé n'avait pas encore été mis en vente ce qui, évidemment, nuisait aux statistiques ! Contrairement à la rumeur, je ne me suis pas inspiré du roman *1984* d'Orwell pour réaliser **Brazil**, je ne l'avais même pas lu. La genèse du film est purement le fruit de mon antipathie envers les systèmes inhumains et kafkaïens.

C'est le succès de *Bandits, bandits* qui vous a permis d'obtenir les crédits pour réaliser *Brazil*...

C'est exact. Juste après **La Vie de Brian**, avec George Harrison et Denis O'Brien nous avons créé Handmade Films. J'avais déjà envie de mettre en scène **Brazil**, mais le concept n'intéressait pas mes partenaires. Le week-end suivant j'ai donc proposé que le premier film de la compagnie soit une comédie destinée à toute la famille, dans le sens où il devait être aussi captivant pour les enfants que pour leurs parents. Au début, j'ai pensé à un gosse voyageant dans l'espace et le temps. Et puis je me suis rendu compte qu'un gamin aurait du mal à porter le film sur ses épaules. Je l'ai donc entouré d'autres personnages à sa taille, des nains. J'aimais bien l'idée de ces anti-héros qui, insatisfaits du paradis, cherchent de l'action et de l'argent sur Terre. Avec le recul, il est amusant que Denis ait vainement tenté de pré-vendre le film aux USA car finalement, en dollars constants, il s'agit de mon plus gros succès au box-office dans ce pays. Je crois que le public a été séduit par l'amalgame entre la structure de l'histoire, un pur conte de fée, et la richesse de son thème principal : la part de mal qui est enfouie en chaque être humain peut-elle être combattue par le libre arbitre ? Il autorise plusieurs niveaux de lecture. Sorti un an avant **E.T.**, **Bandits, bandits** a été presque unanimement considéré comme plus ambitieux. Malheureusement, la fabrication du film a été aussi le terrain de graves conflits entre Denis et moi. Il voulait diversifier les activités de Handmade Films vers la distribution. Il a alors acheté tout un tas de longs métrages si mauvais qu'il était impensable que mon nom y soit associé. J'ai donc quitté la société. Et même si je venais de mettre en scène un film avec une vraie petite bande de salauds en guise de héros, les studios ont alors vu en moi un réalisateur clairvoyant. Après **Crismon Permanent Assurance**, un avatar burlesque de **Brazil** intégré au **Sens de la Vie**, Universal s'est même battu contre la 20th Century Fox pour me faire signer un contrat.

Avec le recul, quels souvenirs gardez-vous de la bataille qui vous a opposé à Universal ?

C'est là que j'ai compris la nature de mon métier. L'expérience fut exténuante est très frustrante. **Brazil** représentait tant pour moi que j'étais prêt à toutes les compromissions, autres qu'artistiques, pour qu'il soit diffusé. Tourner le scénario initial de **Brazil** aurait produit un métrage d'une durée supérieure à cinq heures, sans parler des dépassements de budget. Dans un premier temps, avec Charles McKeown, nous avons donc été obligés, à regret, de supprimer les séquences les plus fantasy pour que notre film ne ressemble pas à un avatar des Monty Python. Par exemple, nous avons éliminé la scène avec le champ d'yeux géants et celle où le jour était emprisonné par les ténèbres jusqu'au moment où Sam le libérait. Malgré ces suppressions, au final, le message de **Brazil** n'était pas altéré. Mais le patron des studios, Sid Sheinberg, a décrété que mon film était trop pessimiste et trop onirique pour être montré au public sans retouches. Et même si le coût du film était miraculeusement inférieur d'un million de dollars au budget prévisionnel, le big boss avait été crispé par un tournage qui, au lieu de durer vingt semaines, s'était déroulé sur une période de neuf mois. J'ai donc dû mettre mes idéaux au placard et entamer une véritable guérilla, façon Vietnam, pour que ma version soit montrée. Je ne me suis pas battu contre Universal, car je n'en avais pas les moyens, mais contre Sid Sheinberg en personne. Je ne suis pas fier de mon stratagème *1/*, mais grâce

Brazil : des différentes méthodes pour ramener le mouton dans le troupeau...

et de premier degré, **Crimson** entérine ce qui va demeurer longtemps la marque du « style Gilliam ».

BRAZIL

1985. Scén.: Charles McKeown, Tom Stoppard & Terry Gilliam. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: Michael Kamen. Prod.: Arnon Milchan. SPFX : Richard Conway. Avec Jonathan Pryce, Kim Greist, Ian Holm, Katherine Helmond, Michael Palin, Robert De Niro...

C'est au festival de Cannes, à la fin d'un dîner très arrosé, que Gilliam présente au producteur Arnon Milchan le dessin d'un homme ailé survolant un océan d'yeux. Sans attendre d'en savoir plus, Milchan, bien éméché, « achète » sur le champ. A Hollywood, Universal et la Fox se chamaillent le nouveau prodige, persuadés de détenir un vrai « wonder boy ». Sid Sheinberg d'Universal, déjà parrain de Spielberg, remportera cette première manche sans se douter de la gigantesque bataille qui va l'opposer à son nouveau « poulain », un bras de fer artiste-producteur titanesque qui va défrayer les chroniques. Massacré par Sheinberg, **Brazil** sera sauvé in extremis par Gilliam sur les territoires européens. A l'exception de quelques privilégiés enthousiastes, les Américains devront attendre dix ans pour découvrir le chef-d'œuvre de l'auteur.

Gilliam ment par omission lorsqu'il affirme ne pas s'être inspiré de « 1984 » (voir interview). Dès la fin des années 70, lorsqu'il rédige ses premières ébauches, il a déjà l'intention de concevoir pour ses contemporains ce qu'Orwell avait conçu pour ceux de 1948. Et **Brazil** reprend bien l'exacte structure du roman (une femme fantasmée révèle le héros à sa propre condition. En la recherchant, il se transforme de lui-même en électron libre, danger pour la société répressive dont il est le fruit). Sans minimiser ses monstrueuses qualités cinématographiques, il faut reconnaître que le statut cultissime du film a beaucoup profité de la période spécifique de sa sortie. 1985 voit en effet le

Brazil : Sam Lowry (Jonathan Pryce), Icare des temps modernes...

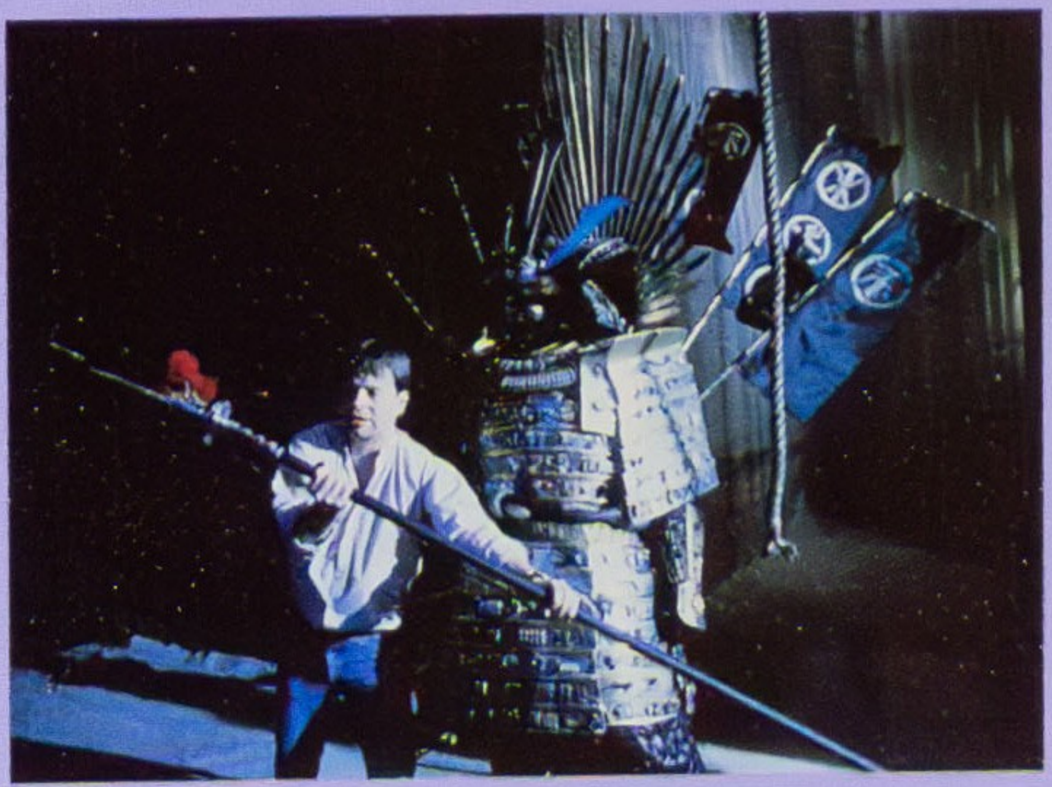
à l'intervention de Jack Matthews *(un journaliste du Los Angeles Times qui organisa un débat entre Terry et Sid)*, il a fonctionné, ma version de **Brazil** étant finalement visible conjointement au montage tronqué d'Universal. Au bout de six mois d'horreur absolue, il était temps que les hostilités cessent car Sheinberg et moi, nous foncions inexorablement vers les confins de la folie.

Ce sont encore des problèmes d'ego qui ont handicapé *Las Vegas Parano* ?

Le roman éponyme de Hunter Thompson est une œuvre culte, y compris pour moi, où l'auteur se met en scène pour donner son avis sur une période charnière de l'histoire. En 1967, je me suis enfui d'Amérique pour des raisons identiques à celles qui ont conduit Thompson a écrire *Las Vegas Parano*. La production du film a été très délicate car il s'agissait, en quelque sorte, de déposséder un artiste de son œuvre. Dès le départ, Thompson était associé au projet. Johnny Depp avait beaucoup travaillé et

« À cause du BARON DE MÜNCHAUSEN, les studios m'ont catalogué dans le registre des emmerdeurs insurgés qui gâchent l'argent. Pour eux, j'appartenais à la pire des catégories socioprofessionnelles : les artistes anarchistes. »

sympathisé avec lui. Il conduisait la voiture de Hunter, portait ses vêtements, parlait et bougeait comme lui... Mais malgré cela, Thompson n'avait pas confiance et sa présence est vite devenue envahissante. Et comme il a senti le contrôle du film lui échapper, Thompson faisait monter la pression de manière intolérable. Il faut dire qu'il avait été échaudé par une tentative précédente où Bill Murray devait incarner son personnage, et il aurait voulu diriger lui-même Johnny. Thompson étant carrément à cran, j'ai senti qu'il fallait le tenir à l'écart. Toutefois, je me sentais aussi une grande responsabilité envers lui, j'avais peur de le décevoir. Mais comme la seule manière de dialoguer avec Thompson est de chercher l'épreuve de force, un soir j'ai pris mon téléphone et je lui ai dit : « Hunter, vous n'êtes pas mon ami. Je ne connais pas Gonzo et je me référerai uniquement à ce qui est écrit dans votre livre. Je ne veux pas ériger un monument à votre existence, mais rendre hommage au bouquin... ». Mais après cette déclaration, et malgré ma fausse assurance, j'étais encore intimidé. Ce livre est l'un des manifestes de la génération à laquelle j'appartiens. Il reflète le désarroi d'un groupe de personnes ayant vu s'effondrer leurs velléités de changement pour laisser un avenir désenchanté se profiler. Si j'ai décidé de réaliser ce film, c'est parce qu'il va ■ ■ ■



***Brazil** : photo de tournage.*

début de la gigantesque offensive consumériste (en vrac, Reagan, Tatcher, Tapie, La Cinq, le Band Aid, etc), un rouleau compresseur médiatique qu'on finira bien un jour par appeler par son vrai nom (« la pensée unique ») avant d'en déchiffrer les attributs idéologiques (« dictature » des marchés). En cela, le film de Gilliam interpelle d'emblée par son caractère prophétique et ses spectateurs de l'époque sentent bien la gêne, car derrière le vernis comique se profile constamment l'horreur. L'histoire du cinéma est avare de « films-somme » (ces œuvres qui contiennent les germes d'à peu près toutes les questions et toutes les aspirations imaginables) et **Brazil**, mûri pendant plus d'une décennie, condense bel et bien sur ses 2 h 15 l'échantillon de l'humanité à une époque donnée. Du coup, son véritable exploit technique (15 petits millions de dollars pour recréer le monde de A à Z) devient anecdotique, sa parfaite structure mathématique (Lewis Carrol, toujours) passe au second plan. D'une intensité qui rend sa première vision épuisante, **Brazil** (le film, le tournage, le combat) va hélas épuiser aussi l'énergie créatrice de Gilliam qui, dès lors, s'imposera lui-même ses propres limites.

■■■ à contre-courant et que j'adore ça. Aujourd'hui, notre monde est plus matérialiste que jamais. Les rêves se meurent à cause de notre prudence, de notre méfiance et de notre manque de tolérance...

À part l'aura du livre, filmer la réalité par le biais du prisme déformant des substances hallucinogènes semblait également vous enchanter, non ?

Pas vraiment. Les gens pensent souvent qu'à l'époque des Monty Python nous étions tous shootés à mort. Or, c'est totalement faux. Certes, quand j'ai commencé le tournage de **Las Vegas Parano** je pensais trouver un style visuel correspondant à chaque drogue. Mais j'ai rapidement abandonné cette idée pour me concentrer sur l'état psychologique des personnages, comme la désorientation et la paranoïa. Le cinéma, comme la société, se moquent des métaphores et de l'abstraction. Or, narrativement parlant, c'est justement ce que je trouve passionnant.

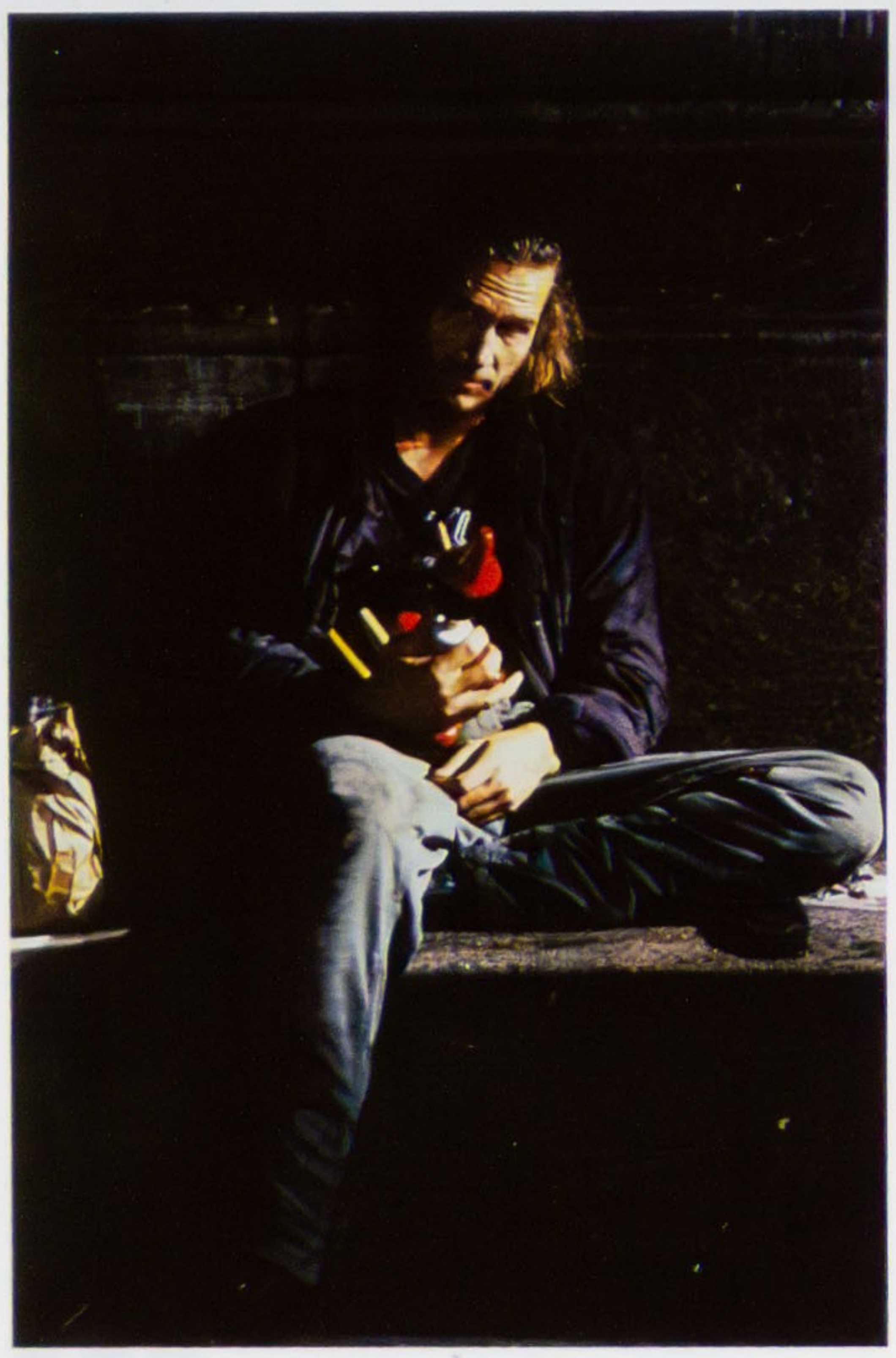
Ce qui explique votre affection pour Lewis Carroll...

J'aime cet écrivain. Souvent, dans ma vie, j'ai été confronté à des situations tellement invraisemblables qu'elles auraient pu être issues de ses fictions. Il avait un sens de l'absurde et du grotesque étonnant. En 1961, j'ai été professeur de théâtre dans un camp de vacances pour gosses de riches. Pour l'inévitable spectacle d'adieu, j'avais choisi de monter une version « Cecil B. DeMille » d'Alice aux Pays des Merveilles. Évidemment, les décors au rabais et le manque de motivations des enfants ont tué le projet. C'était mon premier échec scénique... Après **Sacré Graal**, quelques dissensions sont apparues au sein des Python. Personnellement, en tant que co-réalisateur, j'étais contraint de mettre en scène des sketches qui ne me plaisaient pas. Cela affectait mon moral. D'où l'envie de réaliser mon propre métrage. Logiquement, j'ai pensé à une transcription d'Alice aux Pays des Merveilles. Mais, les problèmes posés par une adaptation étaient sans fin. Comme je ne voulais pas abandonner l'univers de Lewis Carroll, je me suis approprié un de ses poèmes, qui sert de trame à **Jabberwocky**. De cette façon, la tâche était plus aisée : je pouvais laisser libre cours à ma frénésie sans être restreint par un matériau trop facilement identifiable par le public. **Jabberwocky** est un conte de la bêtise humaine et de l'insensé, puisque pour fuir un gentil monstre les gens préfèrent contracter la peste noire. Il est situé à l'intersection de l'esprit des Monty Python et de mes œuvres d'aujourd'hui. En fait, il s'agit de la matrice de **Brazil**, dont l'esprit critique est identique mais moins dérisoire. Au cours de ma carrière, j'ai tenté de m'éloigner des films que j'ai réalisés avec les Monty Python. Nous étions contraints d'être systématiquement drôles. Produire des blagues à longueur de journée m'a lassé. Sans perdre mon humour, j'avais aussi besoin de romance, d'aventure, de tragédie. **Jabberwocky** a été un excellent compromis et une bonne thérapie.

Les Aventures du Baron de Munchausen : créature céleste contre créature mortelle...

À l'instar d'Alice, les projets qui vous tiennent à cœur, comme *Don Quichotte* par exemple, semblent tous maudits ?

En 1990, suite à l'échec du **Baron de Münchausen**, dont le tournage a été dramatique, j'avais déjà proposé à mon vieil ami, Jake Eberts *(producteur de **Chiken Run**)*, de mettre en scène une adaptation de Don Quichotte. À



Fisher King : Jack Lucas (Jeff Bridges), Parry (Robin Williams) et le Chevalier Rouge hantant Central Park.

LES AVENTURES DU BARON DE MUNCHAUSEN

***The Adventures of Baron Munchausen**. 1988. Scén.: Charles McKeown & Terry Gilliam. Décors : Dante Ferretti. Dir. Phot.: Giuseppe Rotunno. Mus.: Michael Kamen. Avec John Neville, Eric Idle, Oliver Reed, Charles McKeown, Uma Thurman...*

*« Au même titre que **Brazil**, j'ai l'impression que ce tournage sera la réplique de l'histoire du film. **Brazil** parlait d'un cauchemar, **Munchausen** traite de l'accomplissement de l'impossible ».* Croyait-il si bien dire, le Gilliam, avant de réaliser que ce conte de fées qu'il imaginait pour sa petite fille allait partager de tristes similitudes avec le

*Gilliam, drôle d'oiseau sur **Munchausen**.*

Cléopâtre de Mankiewicz : plus gros budget d'un film tourné en Europe, météo cauchemardesque, tournage déplacé d'un pays à l'autre, procès en pagaille (dont les ayants droit de la UFA), abandon d'un nombre impressionnant de séquences onéreuses (dont toute la partie du monde des sirènes) et réalisateur sur un siège éjectable, accusé par ses assureurs de « tromperie » (comme le Baron ?). En cherchant à se rapprocher de son maître à penser Federico Fellini (tournage à Cinnecitta + Ferretti aux décors + Rotunno à la photo), Gilliam est victime de sa stature de maestro, tout en bénéficiant de ce paradoxal prestige (Columbia s'oppose à son renvoi, prétextant qu'elle a pré-acheté « un

Les Aventures du Baron de Munchausen : le Baron (John Neville) à la recherche d'une seconde jeunesse...

l'époque, je n'avais même pas lu le livre. Toutefois, Jake était enthousiasmé à l'idée de voir mon nom figurer à côté de celui de Quichotte. J'ai donc lu le roman de Cervantès et là, je me suis rendu compte qu'il était infilmable. Pourtant, à l'instar du héros, j'ai refusé de me décourager et, pendant dix ans, j'ai couru après ma chimère. Ayant finalement réuni un script adéquat, un budget conséquent, 35 millions de dollars, financé par des capitaux européens et un casting formidable, je pensais que le plus compliqué était fait. Mais s'il y a d'indéniables avantages à travailler en Europe, il y a aussi des inconvénients. Un investisseur allemand nous a fait défaut au dernier moment. Suite à cette défection, le Studio Canal et Pathé ont commencé à mégoter sur les prix. Johnny Depp s'est retrouvé avec un contrat de deux millions de dollars pour dix-sept semaines de travail quand, aux USA, on lui propose cette même somme pour vingt et un jours. Au terme de longues négociations durant lesquelles tout le monde a fait preuve de bonne volonté, nous avons abouti à une série d'accords fragiles mais convenables. Mais j'étais à bout de force

« Lorsque j'étais dans la pub, on m'a reproché un jour le manque d'efficacité d'une de mes campagnes. J'ai finalement appris que le produit sur lequel j'avais travaillé n'avait pas encore été mis en vente ce qui, évidemment, nuisait aux statistiques ! »

et l'immense envie qui m'animait pour tourner **Don Quichotte** s'était entièrement évanouie. Je n'ai même pas éprouvé de plaisir en découvrant le plateau ! Conscient que l'édifice que nous avions construit était branlant, je redoutais le moindre incident... Et ça n'a pas loupé ! Dès le premier jour de tournage mon acteur principal, Jean Rochefort, est tombé malade. Il souffrait d'une infection de la prostate. Le lendemain, une tempête a détruit tous les plateaux d'extérieur. Le quatrième jour, tandis que l'équipe s'affairait à gratter la boue des costumes et à reconstruire, j'ai réalisé que la pluie avait altéré la couleur des décors. Le cinquième jour, Jean Rochefort a vaillamment tenté de monter à cheval. Il a fallu trois personnes pour l'en faire descendre tellement son mal était aigu... La fatalité ayant fait son œuvre, et comme Johnny et Vanessa Paradis étaient liés par d'autres contrats 2/, **Don Quichotte** est mort. J'aimerais bien avoir une autre chance de réaliser le film, mais je sais qu'elle est très mince.

Que sont devenus vos autres projets, je pense à *Defective Detective, The Watchmen*...

Juste après **Münchausen**, l'adaptation du comics *The Watchmen* est une idée que j'ai méditée avec Joel Silver (*producteur de* ***Matrix, Hudson Hawk, Donjons et dragons***...). Malheureusement, ma côte avait ■■■

film de Terry Gilliam »). Totalement assimilé à son personnage principal, Gilliam fera vivre au comédien John Neville un véritable enfer, et livrera une fable dont l'amertume fera fuir le public familial. Echec sans appel, le film scelle l'image d'un Gilliam dépensier et ingérable.

FISHER KING

1991. Scén.: Richard LaGravenese. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: George Fenton. Avec Jeff Bridges, Robin Williams, Mercedes Ruehl...

Une fois de plus, un film qui raconte parfaitement son auteur, puisque au même titre que son héros, Gilliam, « clochardisé » et rendu fou par l'expérience Munchausen, cherche désespérément à réintégrer la société hollywoodienne. Il montre ici patte blanche avec une comédie inoffensive qui, pourtant, part régulièrement dans ses accès de folie (comme on s'en doute, la séquence de valse géante à la gare centrale n'était pas dans le script). Comme il l'avouera après coup, Gilliam voulait se prouver qu'il était un « réalisateur » (au sens d'exécutant) et s'appliquera donc à des scènes d'intimité, certes plaisantes, mais d'une retenue peu digne du Gilliam passé. Une forme de renoncement, donc, qui culminera quelque part avec l'acceptation de la vedette-promo Robin Williams (qui avait fait retirer son nom du générique de **Munchausen**)

L'ARMÉE DES 12 SINGES

***Twelve Monkeys**. 1995. Scén.: David et Janet Peoples. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: Paul Buckmaster. Avec Bruce Willis, Madeleine Stowe, Brad Pitt...*

Film de la reconquête, en douceur, d'une certaine forme de potentat, **Twelve Monkeys** est un pacte avec le diable (le studio Universal) par lequel Gilliam s'apprête à reconquérir son univers. Preuve enfin tangible d'une quelconque efficience du système des studio (du scé-

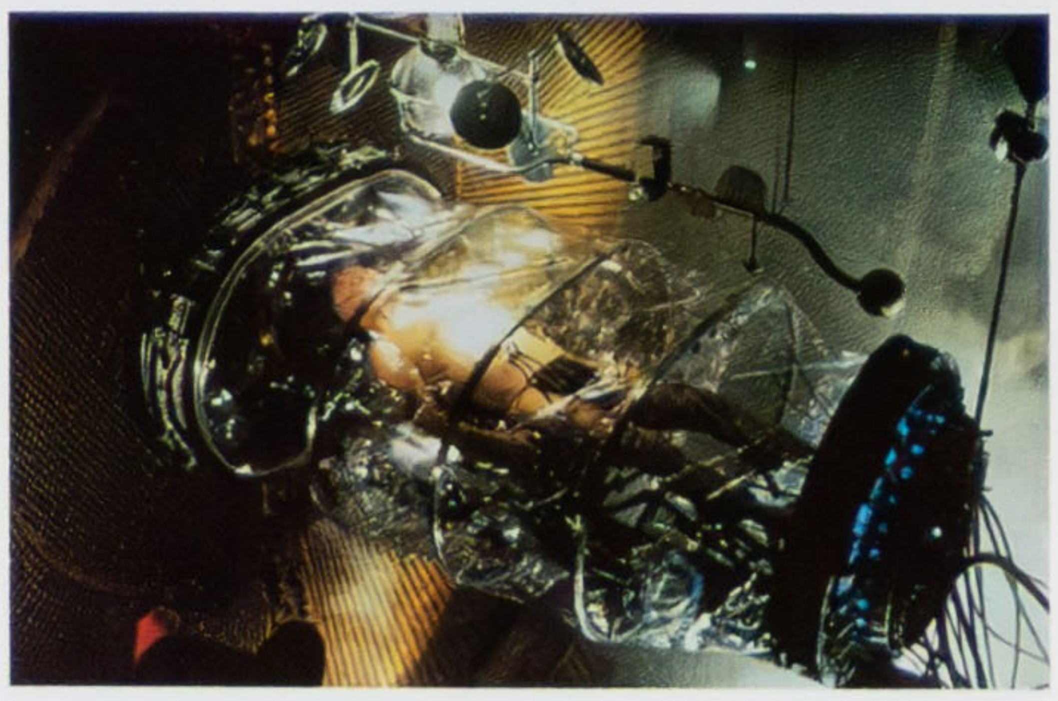
■■■ chuté et nous étions gravement handicapés. Le désastre financier de **Hudson Hawk** n'a rien arrangé. Il a empêché Joel Silver de réunir les 40 millions de dollars nécessaires au tournage. Bien sûr, nous avons démarché les studios. Mais, nous entendions toujours la même rengaine : « Quoi ? Le gars qui a foiré un film d'action avec Bruce Willis et celui qui n'arrête pas d'attaquer notre système veulent 40 millions de dollars ? Foutez-moi le camp ! ». Après le succès de **Fisher King**, je pensais être en mesure de réaliser l'œuvre que je souhaitais. Mais quand j'ai demandé à la Columbia d'acquérir les droits d'un ouvrage de Philip K. Dick, ils ont sèchement refusé. Une période de ma vie emplie de frustration a alors débuté. **A Connecticut Yankee in King Arthur's Court** a été sacrifié sur l'autel des divergence artistiques. **A Tale of Two Cities**, initialement adapté d'un roman de Charles Dickens, avec Mel Gibson, a mis trop de temps à obtenir le feu vert. Mel a alors préparé **Braveheart** et, sans lui, le métrage perdait son crédit auprès des producteurs. **Defective Detective** *(l'histoire d'un flic projeté à l'intérieur d'un rêve d'enfant)*, pour lequel je collaborais avec Richard Lagravenese *(scénariste de Fisher King)*, semblait être lancé sur de meilleurs rails. Mais la Paramount a finalement décidé que 25 millions de dollars ne me suffiraient pas pour le filmer. Or, malgré mes humiliantes supplications, les producteurs ne désiraient pas me confier plus d'argent. J'ai ensuite songé à adapter *Le Bossu de Notre Dame*. Évidemment, personne ne souhaitait passer après Disney, qui a assassiné l'œuvre de Hugo. Enfin, **L'Armée des douze singes** m'a permis de sortir de l'ornière.

L'Armée des 12 singes : le vagabond temporel James Cole (Bruce Willis).

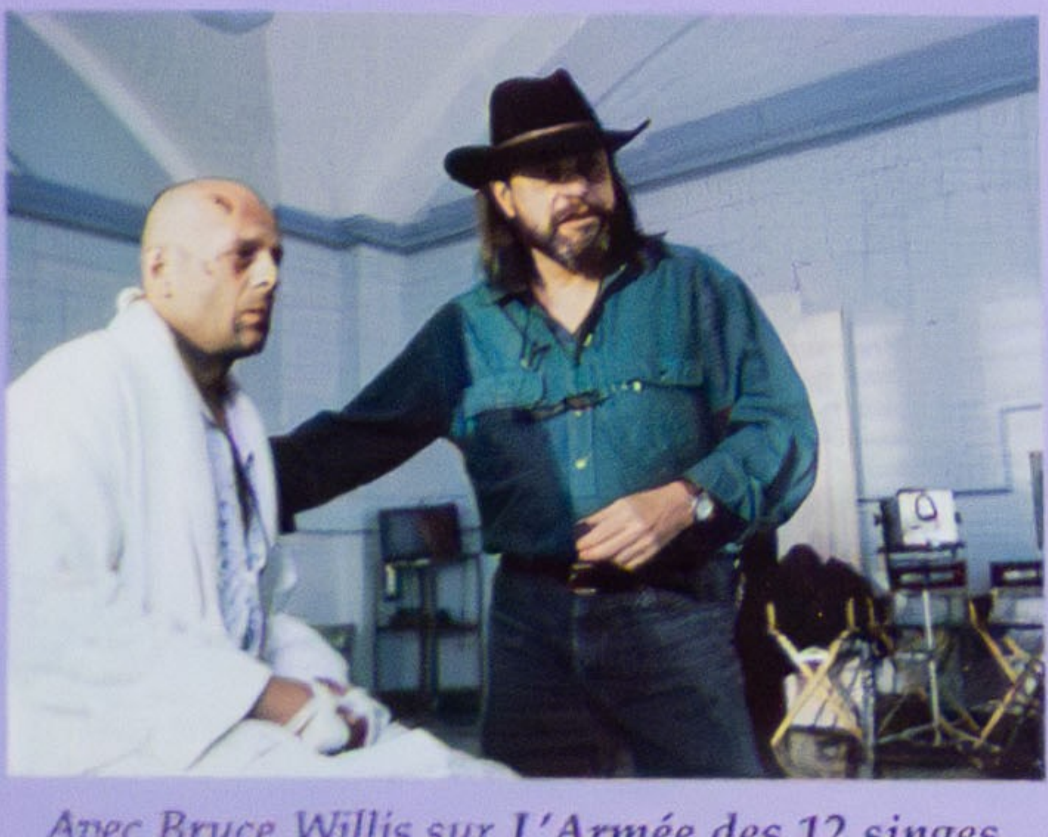
Ce film a dû être pour vous un énorme soulagement. Sans parler du succès critique et public, pendant le tournage et la production, tout a été conforme à votre vision.

Si j'avais écrit le script tout aurait été parfait ! *(rires)* Plus sérieusement, le scénario de David et Janet Peoples est prodigieux. Il possède plusieurs niveaux de lecture, des personnages puissants, une captivante mise en abîme de la schizophrénie, et sa structure possède l'impact d'une nouvelle. Beaucoup d'observateurs me reprochent de négliger la narration en faveur des éléments visuels de mes récits. C'est faux. Cependant, il est clair que les histoires de mes films se situent rarement à l'endroit où on les attend. En plateau, je me consacre presque exclusivement à l'image. Mais je ne tourne jamais avant que le scénario me donne entière satisfaction. J'aime confondre le public en refusant les conventions. Si on compare mes œuvres à la majorité des films hollywoodiens, qui sont généralement irréalistes et illogiques, on devrait plutôt me considérer comme un fabricant de documentaires. À ce titre, les exceptionnelles performances de Bruce Willis, Brad Pitt et Madeleine Stowe m'ont permis d'explorer, avec une précision chirurgicale, l'âme de leurs personnages. Si en terme d'émotions le film repose entièrement sur les épaules de Madeleine, Bruce et Brad ont complètement annihilé leur image de marque afin de transcender leur jeu...

Suite à l'abandon de *Don Quichotte*, vous êtes en train d'élaborer deux adap-



L'Armée des 12 singes : un cobaye contraint de remonter le temps pour sauver la planète.



*Avec Bruce Willis sur **L'Armée des 12 singes**.*

nariste aux comédiens, chaque maillon partage à part égale le mérite de la réussite), le film présente un Gilliam en allers-retours constants entre celui qu'il a été, celui qu'il pense devoir être et celui que d'aucuns attendent qu'il soit (au même titre que son héros ballotté d'un statut à l'autre, mais est-ce un hasard ?). Ceci n'empêchera pas après les projos-test un mauvais remake du bras de fer de **Brazil**, qui se conclura cette fois-ci par un accord à l'amiable et un succès sans équivoque au box-office. La question demeure : qui a gagné le plus dans cette affaire ?

LAS VEGAS PARANO

***Fear and Loathing in Las Vegas**. 1998. Scén.: Alex Cox, Tony Grisoni & Terry Gilliam d'après Hunter Thompson. Dir. Phot.: Nicola Pecorini. Décors : Alex McDowell. Avec Johnny Depp, Benicio Del Toro, Christina Ricci...*

« J'ai voulu que ce film soit comme une chasse d'eau : une façon de décrasser le système ». Mais de quel système parle-t-il exactement ? Hollywood ? Les USA ? Sa propre mécanique ? Comme Oliver Stone avant lui (**Tueurs nés**), Gilliam s'est servi d'un projet flou, produit par tellement de monde qu'il n'appartient plus à personne (le réalisateur Alex Cox, un autre

Las Vegas Parano : Raoul Duke (Johnny Depp), alter-ego du cultissime écrivain Hunter Thompson.

tations de roman : *Good Omens* de Terry Pratchett et Neil Gaiman, mais aussi *Tideland* de Mitch Cullin. Pouvez-vous nous en parler ?

Good Omens (De bons présages *chez J'ai Lu*) est un récit hilarant se moquant de l'enfer et du paradis. Dieu et Satan tirent chacun la couette à eux pour défendre leurs intérêts. Le tissu finit par se déchirer, et ils sont obligés d'envoyer des émissaires sur Terre pour déclencher l'Armaggedon. Mais leurs subordonnés, très contents de leur statut actuel, n'ont pas envie de tout remettre en question. Aussi, ils décident de doubler leurs grands patrons en s'organisant pour faire foirer l'Apocalypse... Bien qu'avec Tony Grisoni *(scénariste de **Las Vegas parano**)* je me sois crevé la santé pour livrer un script de 150 pages avant la fin du mois de janvier, il est probable que pour des raisons logistiques **Tideland** soit produit avant **Good Omens** 3/. Avec Jeremy Thomas *(producteur de **Crash** et du **Dernier empereur**)*, ce projet nous excitait depuis longtemps. Avec un budget d'environ 20 millions de dollars, on aurait été stupide de laisser passer l'occasion qui se présentait. **Tideland** est un livre brillant qui, sans se moquer de leur aspect psychanalytique, pervertit des fables comme Le Magicien d'Oz et Alice au pays des merveilles. L'héroïne, Jeliza-Rose, habite dans la ferme de ses grands-parents après avoir été le témoin du décès par overdose de sa mère. Enfermé dans un mutisme complet, son père n'est d'aucun secours à la jeune fille. Inexorablement, elle va donc se cloîtrer dans un univers imaginaire corrompu et décadent où les poupées sont décapitées et les chiens méchants... Il est encore trop tôt pour que je sois certain à 100% de la nature et de la distribution de mon prochain film. Ma seule certitude est que ces deux ouvrages iconoclastes feront des métrages fabuleux.

« L'immense envie qui m'animait pour tourner DON QUICHOTTE s'était entièrement évanouie. Conscient que l'édifice que nous avions construit était branlant, je redoutais le moindre incident... Et ça n'a pas loupé ! »

Propos recueillis par **Bertrand ROUGIER**

Las Vegas Parano : le Dr Gonzo (Benicio Del Toro) dans un perpétuel mauvais trip...

1/ Outre des publicités diffusées dans les magazines spécialisés, Gilliam a publiquement invectivé Sheinberg en montrant à la télévision un agrandissement en 2x3 mètres d'une photo du boss.

2/ Les extérieurs étaient eux aussi déjà loués pour d'autres tournages.

3/ Le budget de 50 millions de dollars n'est pas encore bouclé.

cinglé, venait de se faire remercier), pour partir en vrille et se prouver qu'il pouvait encore faire n'importe quoi, absolument n'importe quoi, jusqu'à la boulimie, l'excès, l'explosion. Une prise de pouvoir par la folie qui rappelle la victoire, définitive mais amère, de Sam Lowry dans **Brazil**. Et le roman d'une génération, que ni Scorsese ni Stone n'avaient pu ou su adapter, allait passer par cet éternel exilé (géographique, politique, cinématographique) pour prendre enfin forme, une grande inspiration sportive dans une décennie marquée par le renoncement. De nouveau gonflé à bloc, Gilliam pouvait s'en retourner vers ses projets impossibles trop longtemps laissés en friche.

Rafik DJOUMI

*Retrouvez bientôt sur le site Mad Movies (http://www.mad-movies.com) un dossier sur le tournage chaotique de **The Man who Killed Don Quixote**.*

*Avec Johnny Depp sur le tournage de **Las Vegas Parano**.*

zone 2

DVD COLLECTOR

STARSHIP TROOPERS

Tous ceux qui possèdent l'édition zone 2 préhistorique de STARSHIP TROOPERS (avec STARSHIP sur une face et TROOPERS sur l'autre) peuvent refourguer l'engin chez leur revendeur habituel. Buena Vista a décidé de ressortir le chef-d'œuvre de tonton Verhœven dans une édition spéciale qui repique tous les suppléments proposés en zone 1 par la Columbia, il y a trois ans de cela. Toujours bon à prendre en attendant la véritable édition spéciale, prévue aux States pour la fin de l'année.

Soyons honnêtes dès le départ : si nous parlons de cette édition spéciale de **Starship Troopers**, en tout point identique (les suppléments sous-titrés en plus) à l'édition zone 1 parue chez Columbia il y a trois ans de cela, c'est pour revenir sur ce film incroyable, vénéré par notre belle rédaction, et donc d'en remettre une bonne couche sur ses qualités encore insoupçonnées par beaucoup. On peut remercier l'éditeur Buena Vista d'avoir fait un considérable effort (surtout lorsque l'on sait qu'en général, le film sur une seule face constitue chez eux un supplément de taille) pour cette ressortie. On peut aussi s'insurger face aux mesures de sécurité prises par la boîte concernant le commentaire audio enregistré par Paul Verhoeven. Faîtes le test : lancez le commentaire, un carton apparaîtra, précisant très clairement ceci : « *Les opinions exprimés dans ce commentaire audio sont propres au réalisateur du film. Elles ne représentent en rien les points de vue de Buena Vista Home Entertainment, Inc. ou d'une quelconque de ses filiales* ». C'est du propre les mecs ! On imagine très clairement une bande de costards-cravates qui s'assurent les miches comme ils peuvent : « C'est pas nous monsieur le Juge, c'est lui qui l'a dit ! ». Le plus drôle dans l'histoire, c'est que le père Verhœven passe son temps à faire une colique sur le soi-disant fascisme dont on l'a accusé à la sortie du film. Du coup, le bon DVD-phile se retrouve assailli par le doute : aurait-on le courage d'affirmer ses opinions politiques chez les pontes de Buena Vista ? Ce serait une grande première !

Mais revenons sur l'édition à proprement parler. Forcément, dans son commentaire audio, Verhœven se focalise sur les multiples attaques de la critique US concernant l'iconographie nazie représentée dans le film. Le cinéaste précise d'ailleurs que c'est la scène où Carl apparaît en simili-costume de la Gestapo lors des funérailles de Dizzy, qui lui a causé le plus de mal. On imagine bien la méprise du public américain, ce qui expliquerait l'échec du film au box-office. Mais pour l'anecdote, votre serviteur a découvert **Starship Troopers** dans une salle où la moitié du public s'est tirée vers la sortie en beuglant diverses insultes durant la dite scène. Une anecdote qui situe juste l'importance capitale de ce commentaire, en dehors de sa plus-value commerciale. Le réalisateur est, en outre, assisté par le scénariste Ed Neumeier et leurs opinions se confrontent assez souvent. En assimilant le comportement fictif du gouvernement du film à celui bien réel de son équivalent américain, Verhœven avoue clairement que son **Starship Troopers** fustige bien l'idée de toute Pax Americana. Tout démocrate qu'il soit, Neumeier précise quant à lui que ce n'était pas son intention lorsqu'il écrivait le script. Et les désaccords politiques de la sorte parsèment le commentaire sur toute sa durée. La preuve qu'il existe bien plusieurs manières de concevoir un brûlot politique, ce qu'est assurément **Starship Troopers**.

Un point sur lequel le duo tombe cependant d'accord, c'est l'importance du personnage de Carmen, interprétée par la bombastic Denise Richards. Durant les projos-test, les spectateurs se sont avoués dérangés par le fait qu'elle mette en avant sa carrière au détriment de son amour pour Rico (Casper Van Dien). Pire encore : ils ne lui ont pas pardonné son intérêt pour Zander et son hésitation face aux deux garçons. Verhœven met alors en avant que, selon le public, elle aurait dû mourir à la place de Dizzy (Dina Meyer). Dizzy, un personnage pourtant antipathique car fortement ancré dans le dogme fascisant que lui propose l'armée. Du coup, il n'est pas étonnant de constater que toutes les scènes coupées, sans exception, tournent autour des hésitations, des remords et des pleurs de Carmen. Jusqu'à la fameuse fin alternative, où elle retourne dans les bras de Rico juste après l'horrible mort de Zander. La conception de la féminité chez Verhœven s'affirme à nouveau par le biais d'un personnage qui commet de multiples erreurs au fil de son apprentissage (ici par la force d'une guerre, dans **Showgirls** par une accession au pouvoir à travers le sexe). Ces cinq séquences inédites tendent donc à humaniser Carmen, ce qui justifie amplement leur place sur cette édition. Le reste du commentaire audio nous montre un réalisateur parfaitement au fait des techniques d'effets spéciaux (concernant les insectes surtout), prouvant que la forme l'intéresse donc autant que le fond. Et c'est bien ce qui fait le formidable paradoxe de **Starship Troopers** : d'un côté l'incroyable jouissance quasi-coupable de voir tous les mastards nazis à la Johnny Rico périr sous les violentes attaques arachnides. De l'autre, l'idée hautement cinégénique que ces mêmes insectes belliqueux puissent s'en prendre plein la gueule dans un déluge de gore bien pouilleux comme on aime. À l'image de **Total Recall** (rêve ou réalité ?) et **Basic Instinct** (blonde ou brune ?), impossible de choisir son camp dans **Starship Troopers**. Merci Paulo !

Stéphane MOÏSSAKIS

Éditeur : Buena Vista Home Entertainment. Image : Transfert 1.85 16/9. Son : 5.1 (vo + vf). Suppléments : Commentaire audio du réalisateur et du scénariste (vost), 5 scènes coupées (vost), SPFX commentés par le réalisateur (vost), audition de Casper Van Dien et Denise Richards (vost), bande-annonce.

news

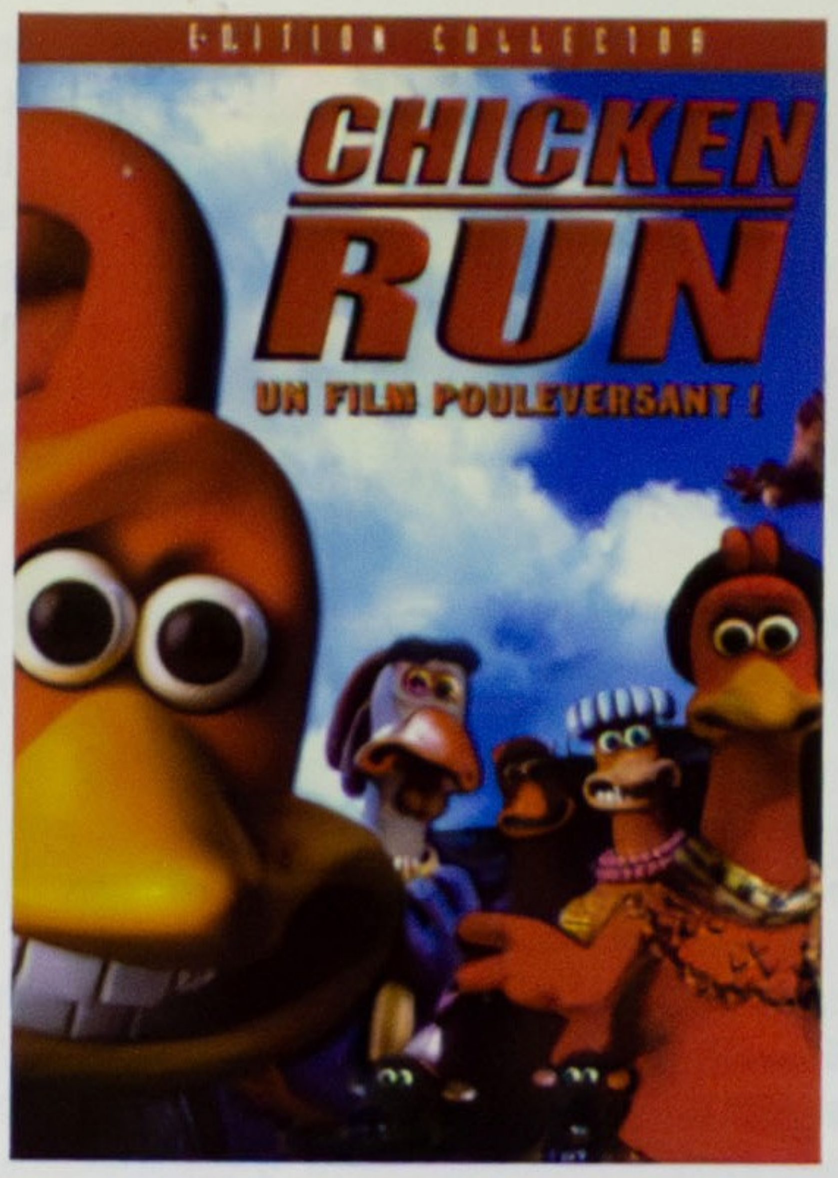
■ Tout d'abord, une bonne nouvelle : le japanimé **Jin Roh** va faire l'objet d'un coffret collector deux disques, dont l'un bourré jusqu'au trognon de suppléments. Et en prime, un CD de la belle musique du film. Sortie prévue pour la fin de l'année. Merci bien.

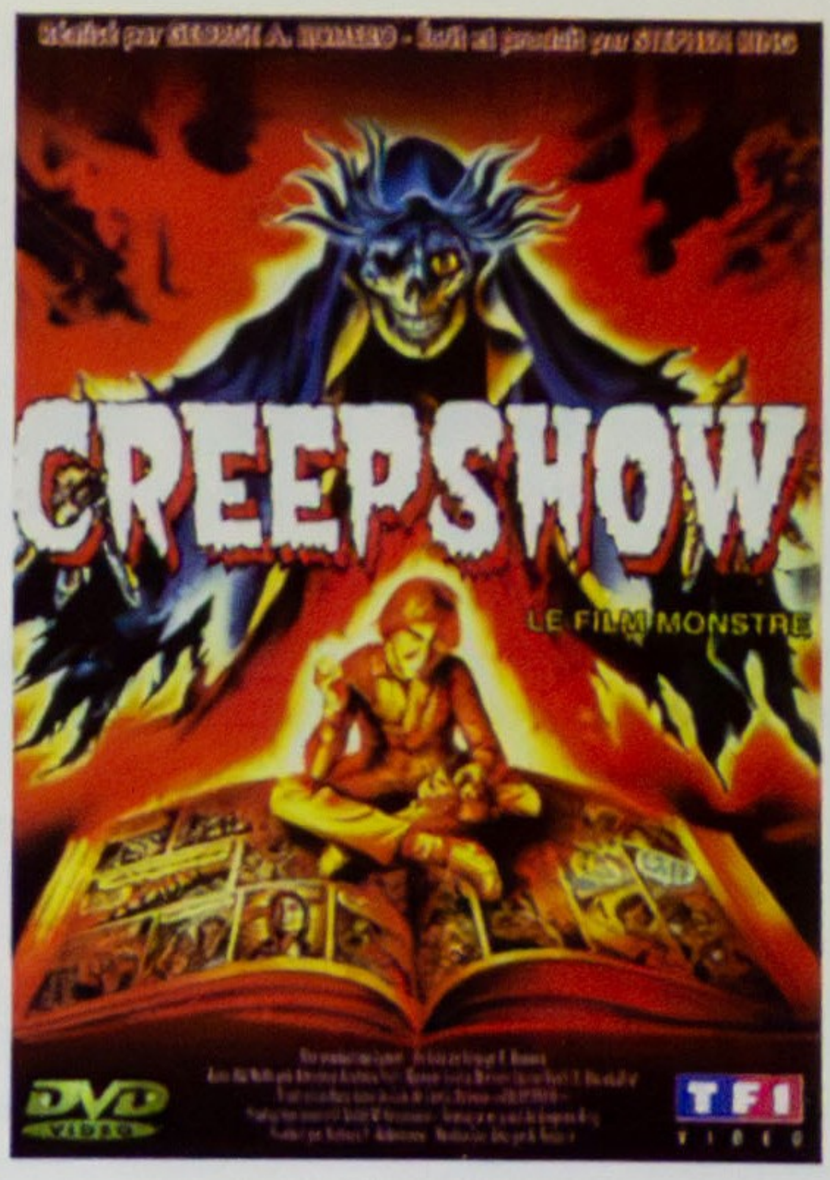
■ **Le Pacte des loups** de Christophe Gans va faire l'objet de deux éditions. Chacune contiendra la fameuse version longue avec huit minutes en plus qui équilibreraient le film. On attend de voir. La première sera bourrée de suppléments, tandis que la seconde sera encore plus bourrée de suppléments (dont un poil du torse de Mark Dacascos pour les admiratrices) et sera donc super collector. Le tout en novembre chez votre revendeur habituel. Faites le siège !

■ Le fan d'Arnold Schgrunzzzeu... Shmarzmémé... de Schwarzie quoi, vont être aux anges. Sont prévues pour la fin de l'année une édition spéciale de **Total Recall** (où il pense un peu et après dégomme tout le monde) et une autre de **T2** (où il pense beaucoup et du coup, ne dégomme que des genoux). Pas de suppléments annoncés, mais on ose espérer que pour **T2**, l'éditeur aura la bonne idée de piocher dans l'Ultimate Edition parue en zone 1 l'année dernière... et de tout piquer !

■ Et le fan de Stephen Sommers va sentir un trou dans son larfeuille le 4 décembre prochain lorsque vont sortir simultanément **La Momie** Ultimate Edition (avec plein de featurettes sur les SPFX) et **Le Retour de la momie** (avec plein de featurettes sur les SPFX, ben oui). Merci GCT.

■ Et pour les amoureux de slashers pour minets, y'a le premier **Scream** qui déboule incessamment sous peu en édition spéciale. Avec des menus 3D, un making-of intitulé « Comment kon a tué le cinéma d'horreu » et un commentaire audio des génies responsables de la chose : « Oui, le cinéma d'horreur, on l'a sauvé, avant c'était tout nul... ».





CHICKEN RUN

Avec ses menus animés très détaillées et issus du film, le DVD de **Chicken Run** se montre déjà très convaincant. Drôles et attachants, à l'image des personnages, ils plongent immédiatement le spectateur dans l'univers singulier du film. Premier long métrage issu du studio d'animation anglais Aardman, **Chicken Run** s'est payé le luxe de faire un carton aux States et de surenchérir dans le reste du monde. Son secret ? Proposer une alternative aux dessins animés estampillés Disney en bousculant le marché de l'animation « pour enfants ». Sans parvenir à suivre le rythme dément d'une production Pixar, **Chicken Run** fait oublier une décennie de cartoons à base de gags vulgos et de messages positivement positifs (merci à **Shrek** de nous l'avoir remis en mémoire). Du coup, un sentiment de classicisme est parfaitement revendiqué par les co-réalisateurs Peter Lord et Nick Park dans leur commentaire audio farfelu. Les compères parlent bien sûr de leur travail (en termes artisanaux), mais évoquent aussi leurs références qui incluent, croyez-le ou non, **La Fièvre du samedi soir**. Quelque part, leur pari était gagné d'avance ! Au rayon suppléments, évoquons la fabuleuse featurette d'usage qui, outre le fait qu'elle propose de voir l'équipe d'Aardman au travail, s'injecte une bonne dose de la folie loufoque qui caractérise ce projet. Du casting-doublage, qui semble s'être amusé comme des petits fous, à la présentation d'un Nick Park enthousiasmant (le fou furieux derrière **Wallace et Gromit**, c'est lui), cet envers du décor offre plus en vingt petites minutes concentrées que certains making of plus conséquents. Moins générale mais plus technique, la featurette concernant la machine à fabriquer les tourtes au poulet est un exemple de limpidité. Dévoilant les techniques d'animation assistée par ordinateur, elle reste malheureusement trop courte. Au rayon des goodies indispensables, cette édition propose aussi plusieurs extraits des précédents travaux du studio, dont le burtonien **Jamais sans mon sac** et le poilant **L'Avis des animaux**. Juste de quoi mettre en bouche cependant, d'où une légère frustration engendrée par des différences de droits, ce qui expliquerait leur présence non intégrale. Mais on peut se rattraper sur la bande-annonce **Chicken : Impossible**, parodie du trailer du film de John Woo. Bizarrement, celle de **Gladiator** (« *L'Œuf qui est devenu une poule, la poule qui est devenue...* ») est absente alors qu'il s'agit, comme **Chiken Run**, d'un film DreamWorks. Le bémol de l'affaire réside néanmoins dans les coulisses du doublage français. Présentant un Gérard Depardieu affalé dans son fauteuil (« *J'ai fait ce doublage par amitié* ») et une Josiane Balasko autrefois plus nerveuse (« *J'ai fait ce doublage par amitié* »), ce documentaire hypnotique de lourdeur ne soutient pas la comparaison avec l'enthousiasme de Mel Gibson ou de Julia Sawalha. On passe dessus et on se procure cette édition pour attendre patiemment le long métrage **Wallace et Gromit**. Allez, vite, vite... **S.M.**

Éditeur : FPE. Transfert 1.85 16/9. Son : 5.1 (vo + vf). Suppléments : making of, commentaire audio (vost), bandes-annonces, archives du studio Aardman, documentaire sur le doublage, reportage sur la « machine infernale ».

CREEPSHOW 1 & 2

Alors à l'apogée de son style cinématographique à tendance « rentre dans le lard », le cinéaste George A. Romero s'éloigne de ses bases et s'associe avec le prolifique écrivain Stephen King pour rendre hommage aux E.C Comics, ces bandes dessinées d'horreur particulièrement populaires dans les années cinquante et soixante. Le résultat se nomme **Creepshow**. Nous, on est tellement fans qu'on n'a pas encore décroché le poster du mur de la rédac' (à coté de celui de **Beethoven 2**, ce qui ne veut donc rien dire mais quand même). En jetant un œil sur cette édition, on se rend vite compte qu'un tel projet serait aujourd'hui difficilement viable puisque le film est aussi composé de plusieurs sketches, genre de plus en plus rare de nos jours (vous êtes allé voir **Terror Tract** ? Non, bon alors). On retiendra surtout celui où le King himself se transforme en grosse masse végétale. Fort judicieusement, le DVD propose une courte interview d'un fan d'E.C Comics qui retrace sommairement l'historique de sa passion. Le plus opportuniste **Creepshow 2** détruira toutes ces bonnes intentions au nom du profit basique, et l'on reste épaté de le voir sortir aujourd'hui sur galette numérique. Mais pourquoi pas ? Les deux films proposent des copies décentes mais rien de transcendant. **S.M.**

Éditeur : TF1 Video. Transferts 1.77 16/9. Son : 1.0 (vo + vf). Suppléments : interview sur les « EC Comics » (Creepshow), filmographies, bandes-annonces.

PHENOMENA

C'est peut-être bien avec **Phenomena** que, pour la dernière fois de sa carrière, Argento soutenait l'équilibre qui le caractérise entre un risque perpétuel de grand-guignol et une poésie étrange de tous les instants. Pourtant, mêlant un script débilos à des tubes de hard-rock FM pétrissant la bande-son, voguant de macaque télépathe en gnome aux dents acérées, alternant les auto-citations et les emprunts déguisés (la « surprise » finale a été volée au **Ne vous retournez pas** de Nicolas Roeg), tout semblait être mis en œuvre pour saborder le métrage. Rien n'y fit pourtant, et c'est dans une campagne suisse éblouissante, à coups d'inspiration onirique de tous les instants, qu'Argento concluait (rétrospectivement) sa saga des « Trois Mères ». L'intérêt d'une édition zone 2 tient essentiellement à une vf relativement consistante (eu égard au doublage US catastrophique du zone 1), mais l'on se réjouit que TF1 ait tout de même pris soin d'y inclure une interview de 18 minutes du maître, suivie d'une rencontre avec ce grand nom sous-estimé qu'est le réalisateur Alex de la Iglesia. Anecdotes et cocasseries cinéphiles suffiront donc à entériner cette édition, et à lui faire pardonner de ne pas avoir tout mis en œuvre pour mettre la main sur la copie uncut du film (dispo en zone 1 chez Dragon), voire de ne pas avoir récupéré la featurette de l'édition Anchor Bay. Et si on achetait les trois disques ? **R.D.**

Éditeur : TF1 Vidéo. Transfert 1.77 16/9. Son : 1.0 (vo + vf). Suppléments : interview de Dario Argento, biographies des acteurs et du réalisateur.

COFFRET LA MOUCHE 1 & 2

Difficile de définir le statut d'un film comme La Mouche aujourd'hui. Si sa côte de popularité auprès du public reste encore inchangée, le film semble toujours faire figure de transition « mainstream » pour son réalisateur, David Cronenberg. Car il ne faut pas oublier qu'avant cette production profondément humaniste, le bonhomme était surtout conchié par une large partie de la critique (environ 98%), le traitant volontiers de « débile mental bon pour l'asile ». À la limite, on peut prétendre que sans **La Mouche**, le père Cronenberg ne paraderait pas aujourd'hui dans les plus grands festivals du monde. Du coup, on s'étonne un peu que ce gros succès n'ait pas eu les honneurs d'une belle remasterisation, ni même d'une édition spéciale approfondie. Parce que question suppléments, c'est pas la joie ! La featurette d'époque occulte un peu facilement le coté « série B faite à l'économie de sentiments » du film. Elle se concentre plus volontiers sur l'effroi que le spectateur se doit de ressentir. Merci, mais ça, on était au courant. Le plus aberrant reste les interviews qui sont en fait reprises de ladite featurette. Les fétichistes pourront jubiler à l'idée de posséder les propos de Cronenberg, Jeff Goldblum et consorts en deux exemplaires et sur le même disque ! De l'arnaque... Fait amusant (enfin bon...), le film ne peut être vendu séparément de sa suite réalisée par Chris Walas, la bien nommée **Mouche 2**. Très exactement l'antithèse du premier opus, à savoir : idiot, franchement Z, mal foutu, grand-guignolesque et ce dès le début du film, lorsqu'une nuée de mouches invisibles foutent un boxon sonore pas possible sur le logo de la Fox. Du pain béni pour le 5.1 ! Mais dans ses débordements, cette séquelle renvoie plus facilement au classique **La Mouche noire**, film matriciel de la franchise-remake. Témoin la scène où le jeune Martin Brundle met fin aux souffrances de son chien défiguré par un passage obligé dans les télépodes, une scène émouvante avec un petit côté involontairement comique. Pour l'édition, même topo : des propos en double et une remasterisation absente. Là, on s'en plaindra moins mais tout de même, vendre **La Mouche** et **La Mouche 2** dans le même coffret, est-ce bien raisonnable ? **S.M.**

Editeur : FPE. Transferts 1.85 16/9. Son : 5.1 (vo) et 2.0 (vf). Suppléments (pour chaque film) : featurettes, interviews, bandes annonces.

La Mouche

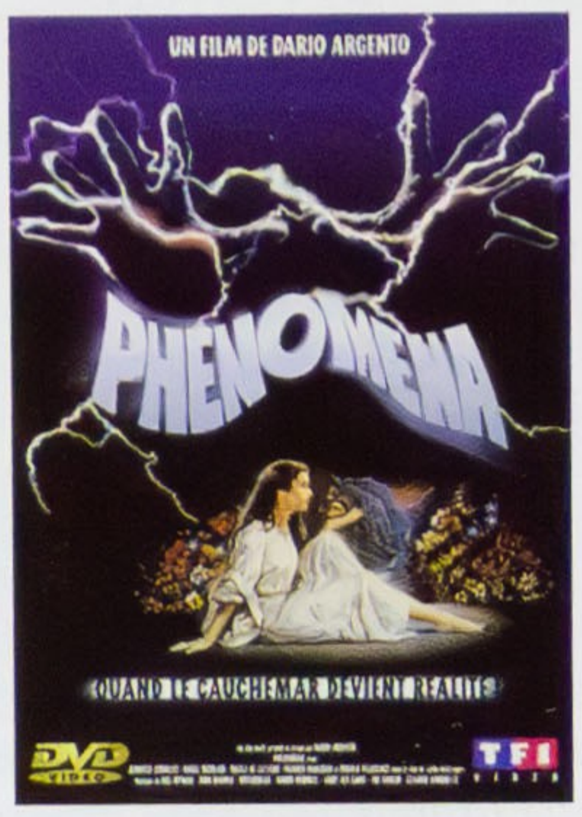
LA SECTE SANS NOM

Probablement pour des raisons politiques, le Grand Prix de l'an passé à Gérardmer a été attribué au softcore **Hypnose**, plus apte à conquérir le public en quête de légers frissons. Les autres prix sont quasiment tous revenus à cette Secte sans nom autrement plus flippante. Injustement passé inaperçu en salles l'été dernier, le premier film du talentueux Jaume Balaguero n'est pas exempt de défauts. Mais ce serait faire la fine bouche devant la beauté glacée de ses images macabres et le sentiment de malaise, de plus en plus rare, qu'il transmet longtemps après sa projection. Aussi, pour découvrir (ou redécouvrir) ce mini-bijou, une mise en condition s'impose : éviter à tout prix les suppléments proposés par l'éditeur qui transmettent une idée assez fausse du métrage. En particulier le clip musical de l'inévitable chanson assortie, qui s'adresse plus à l'adolescente mal dans sa peau qu'au fan de « film de trouille ». Le making-of, quant à lui, sort du cadre de la featurette mais donne une image assez austère et trop artisanale du film pour convaincre réellement. Encore que le réalisateur y parle très bien de son film, montrant ses doutes et ses contraintes, fait assez peu commun pour être pris en considération. Quelque part, sa **Secte sans nom** y gagne en profondeur et finalement, ce n'est que bénéfique. **S.M.**

Éditeur : Studio Canal. Transfert 1.85 16/9. Son : 5.1 (vo + vf). Suppléments : making of (vost), clip musical, bandes-annonces.

La Secte sans nom

L'ÉLUE



Du bon gros Z à base de cultes sataniques, de bondieuseries gerbantes, de suspense de bas niveau et surtout de gore con censé faire péter le pacemaker à mamie. On n'avait pas vu ça depuis les glorieuses eighties. Mais avec l'apparition du numérique, le faiseur Chuck Russell (**Mask**, **L'Effaceur**, un génie !) se permet quelques séquences « action packed » fort malvenues (la scène du métro). Du tout cuit pour la séance du samedi soir ! Le making of proposé ici est particulièrement bizarre car assez mal dégrossi. Il enchaîne, sans se préoccuper d'une quelconque cohérence, les images du tournage sur divers plateaux avec des propos du réalisateur. Un gars apparemment très gentil, qui dirige les acteurs (particulièrement la gamine) très tendrement et les laisse faire à leur guise. D'ou le résultat que l'on connaît. Du coup, les interviews de l'équipe montrent des acteurs enthousiastes vis-à-vis de ce dernier. Ces mêmes interviews sont parfois montées à la hache, et il est impératif pour celui qui n'a pas vu le film de ne pas les visionner, sous peine de découvrir les principaux rebondissements du scénario. Le meilleur point de cette édition est malgré tout le DTS, qui risque de rendre fou les possesseurs de home cinéma tant le film regorge d'effets sonores idiots mais parfaitement aboutis. Reste le film, gros bug vulgos et zédouille d'une heure quarante. **S.M.**

Éditeur : TF1 Vidéo. Transfert 2.35 16/9. Son : 5.1 & DTS (vo + vf). Suppléments : making-of (vost), bande-annonce, interviews (vost), filmographies.

et aussi...

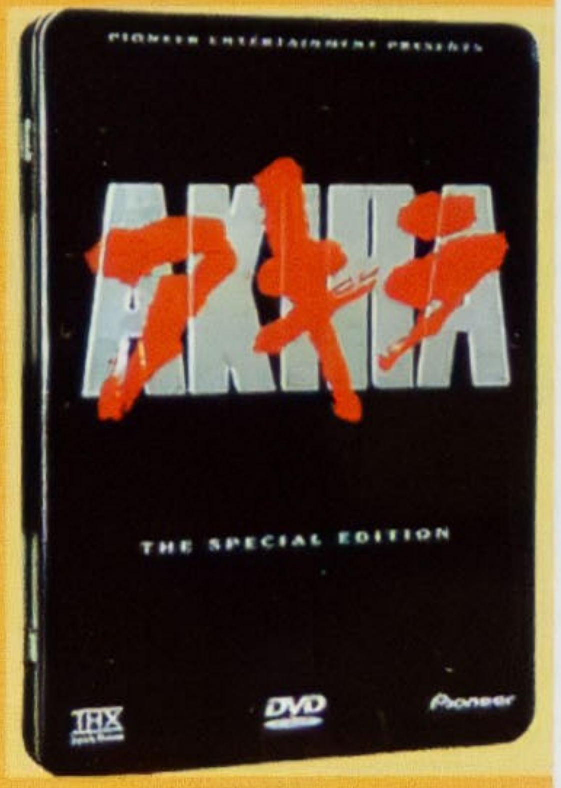
HOUSE 2 Vous insérez le disque, vous lancez le film et là, pouf ! La grosse surprise : un carton apparaît avec le logo Mad Movies, partenaire du film à sa sortie. Ben oui... On fait comme on peut. Ce qui sous-entend aussi que la copie ici utilisée n'est pas de première fraîcheur, à l'image des cow-boys pistoleros, véritables héros de cette pantalonnade digne d'un Sean Cunningham. Tiens, c'est d'ailleurs lui qui produit ! Le DVD propose un compte-rendu assez succinct sur les SPFX, la filmo des fautifs, ainsi que la bande-annonce du film et d'une partie du catalogue fantastique de TF1 Vidéo. Les menus animés sont plutôt amusants. Mono absolument pas d'origine. (TF1 Vidéo)

LA SAGESSE DES CROCODILES Avant d'être un film à proprement parler, **La Sagesse des crocodiles** est surtout une bête de festival. Effleurant le mythe du vampire en se bouchant le nez (fantastique, vraiment ?), le film propose une rigueur esthétique proprement réfrigérante, des dialogues ampoulés, des poses de statues grecques et des seconds rôles à la limite de la caricature. Le DVD restitue à merveille ce sommet de fainéantise cinétique « mild » en proposant une très belle copie et un son 5.1 et DTS. On y trouve aussi une interview mollassonne de l'actrice Elina Löwensohn (une habituée des films « pas clairs » comme elle dit), les filmos des acteurs et du réalisateur (responsable d'un **Banana Cop** dont le titre en dit long), la bande-annonce et une mini rétrospective sur les vampires au cinéma. (TF1 Vidéo)

VOLTE/FACE Oubliez dès le départ la mention « Édition spéciale ». Il faut croire que c'est déjà un miracle que le chef-d'œuvre schyzo de John Woo soit disponible sur une seule face. En guise de suppléments, nous avons droit à une bande-annonce et un montage de 50 secondes de scènes d'action du film. Évidement, ça fleure bon l'escroquerie et on attend de pied ferme la véritable édition spéciale annoncée en zone 1 il y a de cela quelques mois. Mais étant donnée qu'elle n'en est encore qu'au stade fœtal, on risque de poireauter encore longtemps. Quoiqu'il en soit, la copie proposée reste de bonne facture (manquerait plus que ça !) et ceux qui veulent se débarrasser de leur première édition zone 2 sont les bienvenues. (Buena Vista Home Entertainment)

AKIRA

Dès le moment où il griffonna dans ses petits carnets les premiers croquis du projet filmique d'**Akira**, le réalisateur Katsuhiro Otomo avait déjà dans l'idée d'accomplir une œuvre qui ferait date. Ce digne enfant terrible des sixties est un individualiste totalement décomplexé, et ceci contrastait forcément avec les approches moins mégalos de ses aînés (notamment le grand Taro Rin qui lui a plus ou moins mis le pied à l'étrier). L'interview de 30 minutes que l'on trouvera sur le deuxième disque de ce boîtier métal est bien là pour confirmer ce caractère à part dans le monde de l'animation japonaise, voire du manga. Otomo ne fait pas de mystère quant à ses penchants libertaires et la contribution de ceux-ci sur son œuvre. Mieux encore, il revient sur son sketch de l'anthologie **Manie Manie** (monument qui compte aussi les signatures de Taro Rin, Kawajiri et Takahata, et qu'il faudra bien nous sortir un jour en DVD *1/*), et nous explique en quoi cette première expérience animée a été déterminante dans son désir de faire subir au dessin animé le traitement expérimental qu'il avait apporté à la bédé de son pays. Dès lors, la vision du making of **Akira Production Report** (48 minutes) surprendra moins par son caractère jusqu'au-boutiste. Les multiples choix complexes et onéreux faits par Otomo et la production, tel le doublage complet avant dessin (méthode autrefois inexistante au Japon), le recours aux images de synthèse (nous sommes, rappelons-le, en 1987), la palette de couleurs deux fois plus large que sur un dessin animé traditionnel, la musique expérimentale mêlant les instruments ethniques indonésiens et l'approche sérielle mystique au système du sampling naissant, bref toutes ces poussées de fièvre n'avaient donc qu'un but bien localisé : faire exploser les cadres encore rigides dans lesquels évoluait la japanimation. En cela, l'histoire donnera entièrement raison à Otomo puisqu'il suffira d'un **Akira** pour que l'animé se révèle définitivement aux pays occidentaux, passant du statut de bouche-trou des grilles TV à celui de courant cinématographique essentiel (enfin, du moins pour ceux qui ont les yeux en face des trous).



Aussi passionnants soient-ils, ni le **Production Report** ni l'interview d'Otomo ne sont pourtant de véritables nouveautés aux yeux des Akiraphiles. Les possesseurs du laserdisc Criterion CAV ne se retourneront donc pas vraiment dans leur canapé, d'autant qu'il manque ici l'intégralité des planches américaines du comic qui y étaient autrefois proposées. Par contre, le doc de 20 minutes consacré exclusivement à la musique du Geinoh Yamashiro Gumi amène quelques éclaircissements sur une démarche avant-gardiste telle que le dessin animé mondial en avait rarement connu, et explique après coup la fascination exercée par ce score sur un très large public. On aura, par ailleurs, largement de quoi perdre son temps en parcourant les quelques 4.500 photos et dessins de production, qui divisent le film en 36 chapitres, pour mieux nous immerger (nous noyer ?) dans la stupéfiante précision graphique de l'œuvre (rien que les 332 planches de storyboard non utilisées vous occuperont bien un week-end). Là encore, on regrette la place anonyme concédée au manga d'origine. À l'instar du lapin blanc de **Matrix**, une fonction « Pilule » est activable lors du visionnage du film, et renvoie à des traductions des multiples panneaux ou banderoles qui parsèment le film (rendant l'univers d'Otomo plus prégnant encore) ou occasionnellement à des considérations géographiques sur le Tokyo réel et celui décrit par le film. Bien vu.

Pioneer a basé une grande partie de la promo de cette édition sur le million de dollars consacrés à la « restauration » du film. Il est bon néanmoins de préciser que l'essentiel de cette somme fut investie sur un nouveau doublage américain qui rende enfin justice à l'œuvre (traduction fidèle du script japonais, effets sonores d'origine, voix d'acteurs qui prennent au sérieux leur rôle). Et si la copie a été dépoussiérée numériquement, sa gamme de couleurs limitée et ses rouges trop poussés la situent encore loin de l'expérience en salles. Qui plus est, l'esprit maudit du surpiquage a encore frappé ! Le contraste poussé, étant donné le détourage propre aux dessins animés, a tendance à créer un halo malvenu, voire carrément un dédoublement du contour des objets et personnages. Il faudra rappeler un jour aux pros de la retouche que le flou est également une donnée cinématographique !

Et une fois de plus, les amateurs de japanim' peu fortunés se retrouveront à jouer l'attentisme, puisqu'on ignore encore presque tout de l'édition française annoncée (Master pourri de TF1 ? Master surpiqué du Pioneer ?). Du coup, les regards se portent, anxieux, vers le Japon, d'où devrait débarquer une autre édition événementielle. Et les amateurs, qui ont déjà pu voir les copies surnaturelles des quelques films de Miyazaki en zone 2 Japon, n'en attendent pas moins pour le chef-d'œuvre d'Otomo. Mais comment jouer l'attentisme quand, d'un côté comme de l'autre, on nous garantit que ces éditions sont limitées ? Aucune pitié ces marchands !

1/ **Manie Manie, les histoires du labyrinthe** est disponible en vidéo vost chez Dynamics Visions.

Rafik DJOUMI

Import FNAC. Éditeur : Pioneer Entertainment. Transfert 1.78:1 16/9. Son : 5.1 (version anglaise) et 2.0 (vo). Sous-titres : anglais. Suppléments : making of/production report, interview Katsuhiro Otomo, documentaire sur la musique de Geinoh Yamashiro Gumi, option pilule pendant le film bandes-annonces d'Akira et de Final Fantasy, galerie de 4500 images.

news

■ Comme on sait que vous êtes fans, on vous fait passer l'info. Pas de quoi, franchement c'est tout naturel : Buena Vista s'apprête à sortir au mois de septembre **Just Visiting** (a.k.a **Les Visiteurs en Amérique** ou encore **The Return of the Malades**). Et comme un bonheur ne vient jamais seul, nos amis d'outre-Atlantique vont pouvoir découvrir le même jour **Les Visiteurs** en édition Amérique. Bien fait pour eux, z'avaient qu'à pas nous envoyer **Independance Day** !

■ Alors que sa suite, **Tron 2.0**, est en cours d'écriture, Buena Vista prévoit pour le 15 janvier 2002 une belle édition de **Tron**, intitulée **Tron : 20th Anniversary Edition**. Un commentaire audio du réalisateur et un documentaire seront donc dispos pour les fans de la chose. Ces derniers espèrent un transfert plus réussi que lors de l'édition LD parue il y a trois ans.

■ Pour les amateurs indécrottables que nous sommes de ce bon vieux Jason, la Paramount nous fait le plus beau des cadeaux en sortant coup sur coup **Vendredi 13 n° 5 et 6**. Trop de bonheur d'un coup tout ça. Sortie le 12.

■ Du fond du coeur : merci la Fox ! En effet, la Renarde s'apprête à sortir une édition spéciale de **Batman : The Movie**, le pilote de la série TV campy. Au programme, commentaire audio de Batman et Robin, featurettes et photos de tournage. On pleure de joie en mouillant sa liquette !

■ Et pour ceux qui ont découvert récemment qu'ils possèdent un zizi, nous proposons de découvrir du même coup ce **Variations : The Last Inspirations** avec la splendide Nikky Andersson. Un film de uc largement onirique (et l'onirisme, c'est du fantastique non ?) que notre Guignou vous recommande moitement, bien qu'il ne l'ait pas encore vu. Ça sent le 6 dans le tableau de cotation, ça...

Les sentinelles zombies de ***Castle of the Dead****.*

CASTLE OF THE DEAD

Nouvelle production Charles Band pour Full Moon, montée en association avec le Roumain Vlad Paunescu, **Castle of the Dead** remake plus ou moins **La Maison de l'horreur**, qui était déjà le remake d'un film de William Castle. Deux siècles après sa fermeture, une prison dont les détenus et les geôliers ont été emmurés vivants est investie par un groupe de gosses de riches. Ces étudiants en sciences occultes, frais émoulus de l'université, sont réunis sur les lieux à l'occasion de la veillée funèbre d'un de leurs anciens camarades, mais aussi parce que l'oncle de l'un d'entre eux compte faire de l'endroit un haut lieu touristique. Dans ce but, il a lancé un concours par le biais du journal dont il est propriétaire : un million de dollars sera offert à celle, ou celui, qui trouvera une clef censée ouvrir la porte des enfers (c'est pas cher payé). Si le petit groupe ne se doute pas qu'il a été suivi à la trace par de mauvais plaisantins soucieux de leur coller la frousse, ils imaginent encore moins ce qui va surgir des murailles, à savoir les sentinelles zombies enfouies là depuis deux cents ans...

Pourtant assez prometteur, **Castle of the Dead** nous abreuve pendant une heure de blablas sans intérêt, échangés par des étudiants plus détestables les uns que les autres. La troupe se fait des blagues d'un goût douteux, copule quand l'envie s'en fait sentir, bref semble tout droit sortie de **Sex intentions**. Déboulent alors les morts-vivants, qui s'attaquent aux vivants et en font des morts-vivants, qui s'en prennent ensuite aux survivants, etc, le tout avec une morne régularité. On ne parlera même pas de la réalisation, aussi paresseuse qu'absente, ni des effets gores sporadiques et trop rapides pour être appréciés, ni même des images de synthèse garanties 100% photoshop. Bref, **Castle of the Dead** troque la peur contre l'ennui et ne parvient à faire sourire que grâce au look encapuchonné de ses sentinelles zombies : même si l'on sent bien qu'il y a là une tentative d'hommage à Mario Bava, elles sont malheureusement nettement plus proches du Skeletor des **Maîtres de l'univers** !

C.D.

USA. 2000. Réal.: Victoria Sloan (David DeCoteau). Int.: Patrick Flood, Alicia Arden, Debra Mayer, Jeff Peterson, Samuel Page, Kim Ryan, Michael Guerin... vo et vf. Transfert 4/3 16/9. Son 2.0 et 5.1. Suppléments : bande-annonce vo, filmographie du réalisateur. Dist.: Imatim.

DARK ANGEL

L'action de **Dark angel** se situe en 2020. L'Amérique a été réduite à la misère après un attentat terroriste particulièrement dévastateur. C'est dans ce nouveau tiers-monde qu'évolue la jeune Max (Jessica Alba), une fille pas comme les autres. Génétiquement modifiée à la naissance par l'armée qui comptait en faire un super-soldat, elle est parvenue à s'échapper une dizaine d'années auparavant et mène depuis une double-vie. Coursier le jour, elle utilise ses pouvoirs la nuit pour voler les riches. Mais Max est en proie au doute. Dans ce monde totalitaire, elle va aider Logan (Michael Weatherly), un ancien journaliste décidé à faire éclater la corruption de son pays au grand jour. En échange, il lui fournira des informations sur ses anciens compagnons d'armes, ceux-là même qui se sont évadés avec elle.

Max (Jessica Alba), l'héroïne de ***Dark Angel****.*

Comme pour tout pilote télé qui se respecte, James Cameron (producteur et scénariste de la série) pose les bases de son nouvel univers avec efficacité. Au détour de certaines scènes, il s'auto-cite pour parvenir à ses fins. Max se déguise en prostituée pour recueillir des informations ? Comme Jamie Lee Curtis dans **True lies**. Elle est accro à une drogue qui la soulage de ses malheurs ? Comme Ralph Fiennes dans **Strange Days**. A ce jeu-là, on peut aller très loin mais la vérité, c'est qu'un concept aussi excitant que celui de **Dark Angel** aurait mérité un traitement plus rigoureux, mieux travaillé, une tentative cinématographique même. On ressent par instants l'influence manga dans les séquences d'action (qui manquent malheureusement de peps) ou dans la description d'un monde chaotique. On entrevoit bien l'imagerie comics à travers l'utilisation d'une voix-off existentialiste sur fond de poses typiquement graphiques. Mais rien n'y fait. En l'état actuel, Dark angel rogne sur son potentiel dans le cadre étriqué de la télévision « grand public » (par opposition au câble, plus audacieux), au lieu de le voir évoluer sur la toile du grand écran comme un puissant blockbuster susceptible de créer une franchise populaire. A l'usage d'un public adolescent, la série décrit d'ailleurs un personnage féminin plutôt séduisant, quoique se positionnant comme le pendant « djeun » des femmes fortes que Cameron affectionne tant au cinéma. Mais Jessica Alba accomplit ici une belle performance. Rien que pour elle...

S.M.

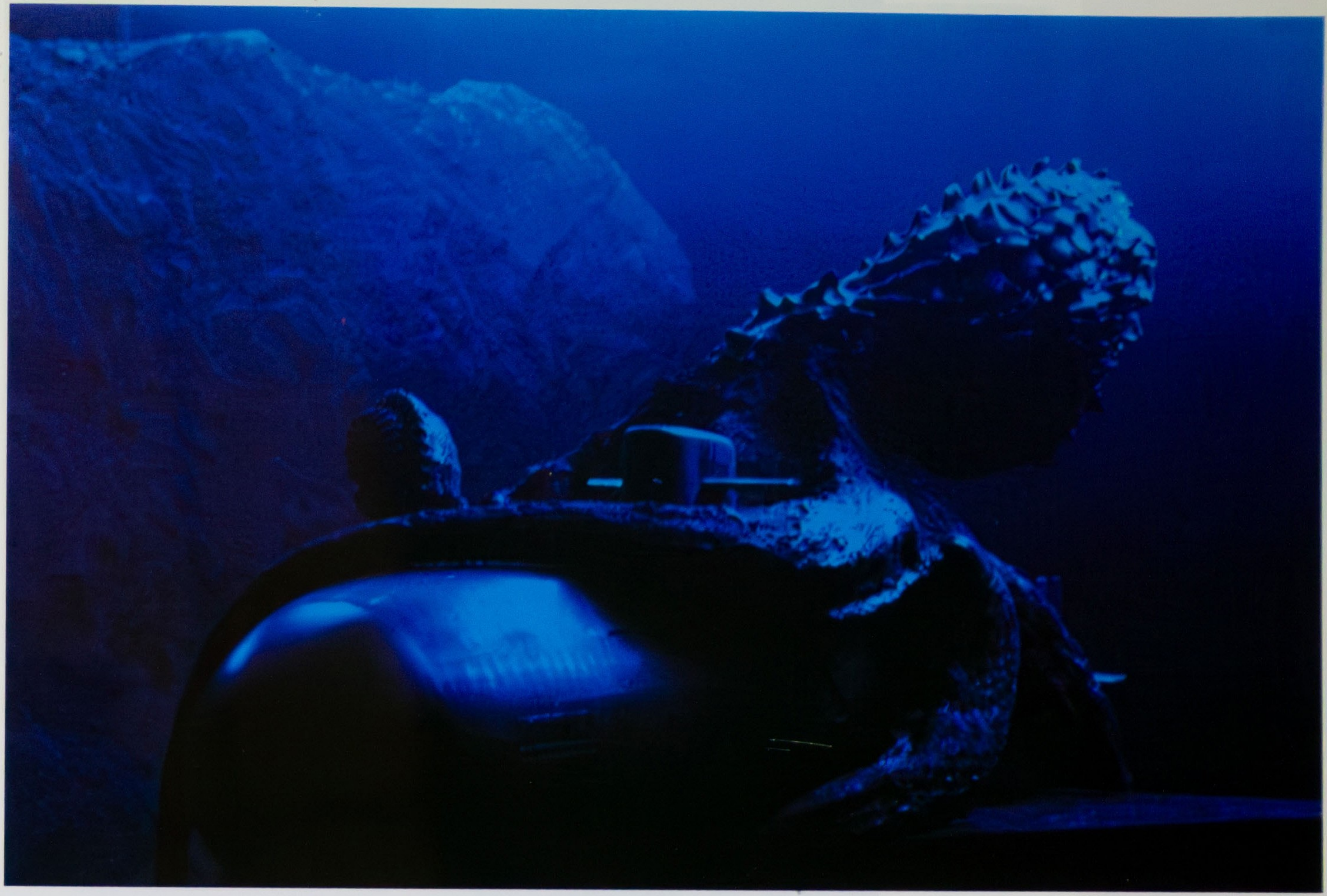
USA. 2000. Réal.: Jessica Alba, John Savage, Michael Weatherly, Hiro Kanagawa, Eileen Pedde, Peter H. Kent, Marcus Moldowan... Dist.: FPE Vidéo.

Timothy Dalton dans ***Exorcism****.*

EXORCISM

Basé sur le seul cas de possession démoniaque officiellement répertorié par l'Église catholique américaine, **Exorcism** semble n'être à première vue qu'une énième resucée de **L'Exorciste**... Sauf que William Peter Blatty s'était inspiré de ces faits pour écrire le bouquin porté à l'écran par William Friedkin, opérant seulement quelques modifications (date des événements, milieu dans lequel ils se sont déroulés, lieux de l'action, sexe de la victime du démon, etc). Ici, l'histoire est relatée telle qu'elle s'est passée : dans l'Amérique des années 50 en proie à la menace atomique et à la peur du communisme, Robbie, le fils unique d'une famille aux revenus modestes, se met à adopter un comportement étrange après la mort de sa vieille tante extralucide. Le petit devient violent, son langage ordurier, tandis que les objets et les meubles se déplacent tout seul autour de lui. Épouvantés, ses parents font appel à un prêtre vaguement parapsychologue qui prend Robbie en pension chez lui, mais devient vite la victime de l'entité maléfique qui s'est emparée du gosse. Après cet échec, surgit alors le père Bowdern, un vétéran de la seconde guerre aux idées progressistes et porté sur la bouteille. Il met en veilleuse son poste d'enseignant à l'université, et se lance dans une lutte inégale contre le démon pour tenter d'exorciser Robbie...

On retrouve forcément dans le film une foule d'éléments déjà vus dans **L'Exorciste** (notamment lors des manifestations démoniaques), qui pourraient en rendre la vision fastidieuse si le propos n'était pas ici plus concentré sur les prêtres que sur le possédé : avec leurs impers et leurs chapeaux, on croirait voir les incorruptibles traquant Belzébuth. En outre, grâce à une réalisation très soignée, à la reconstitution convaincante de l'époque et à la variété des décors, on ne s'ennuie pas une seconde et les scènes fortes sont légion (ah ! ah !). On pense aussi à **La Malédiction** lorsque le père Bowdern



Octopus : le sous-marin accueille un passager qui ne va rester longtemps clandestin...

arpente le chemin des Saints en compagnie de Robbie, lors de l'exorcisme final dans un monastère, ou encore dans la scène où le prêtre sent la présence du Mal sans pouvoir le localiser. Mais le meilleur passage du film a lieu lors du flash-back d'ouverture : sur un champ de bataille de la seconde guerre mondiale, un soldat mortellement blessé supplie le père Bowdern de lui administrer les derniers sacrements, au risque qu'ils soient tous deux repérés par les troupes allemandes, occupées à achever leurs camarades à quelques mètres seulement.

Scénariste de **Piège de cristal** et réalisateur d'un **Streetfighter** avec Van Damme qu'il vaut mieux oublier, Steven DeSouza prouve ici qu'il est apte à tourner un téléfilm digne d'une sortie en salles (celui-ci a été produit par la chaîne câblée Showtime). Parfois inquiétant malgré l'adoucissement de la violence de la possession, **Exorcism** doit aussi beaucoup à ses acteurs : Henry Czerny (le fourbe de **Mission : impossible** et **Danger immédiat**), très attachant en jeune prêtre tiraillé entre son ambition et son amitié pour Bowdern ; Christopher Plummer, retors à souhait en évêque politicard aux méthodes peu catholiques (!) ; et surtout Timothy Dalton, extraordinaire de présence et de sobriété dans ce qui est peut-être son plus beau rôle, celui d'un exorciste trop humain pour s'entendre avec une autorité chrétienne pour qui la foi n'est qu'un instrument politique.

C.D.

Possessed. USA. 2001. Réal.: Steven DeSouza. Int.: Timothy Dalton, Henry Czerny, Christopher Plummer, Piper Laurie... vf et vost. Transfert : 4/3. Suppléments : biographies et filmographies de l'équipe, bande-annonce, interview de Steven De Souza. Dist.: Free Dolphin/Imatim.

OCTOPUS

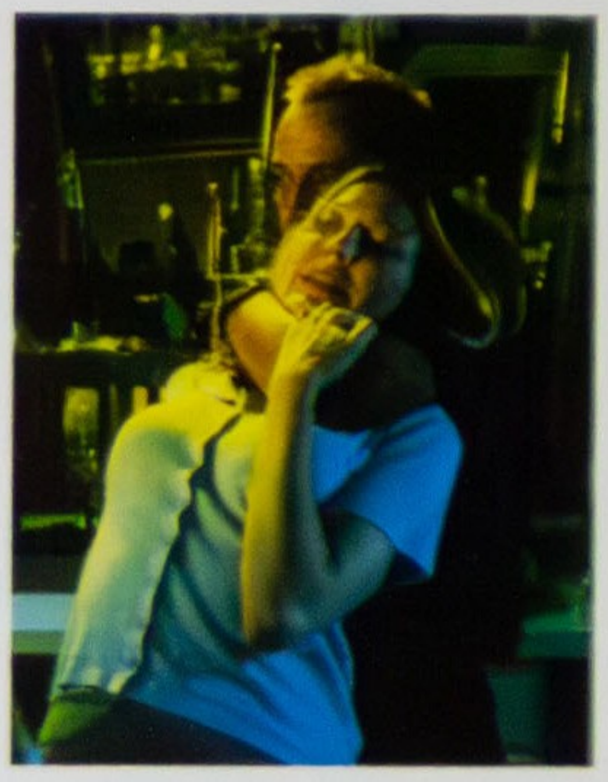
Après **Spiders**, Nu Image redresse la barre avec ce croisement entre **20.000 lieues sous les mers**, **À la poursuite d'Octobre rouge**, **Leviathan**, **Abyss**, **Mutant aquatique en liberté**, **Un cri dans l'océan** et **Titanic** (sauf qu'ici, l'iceberg est un poulpe). Un terroriste looké comme Jeremy Irons dans **Die Hard 3** (cheveux courts et marcel) est appréhendé lors d'un attentat à l'explosif, et embarqué à bord d'un sous-marin nucléaire en vue d'être extradé et jugé. Le bâtiment doit passer au beau milieu d'une zone baptisée l'œil du Diable, où une vingtaine de vaisseaux ont disparu corps et biens, happés par un monstre marin. Pendant ce temps, sur un paquebot de croisière, un commando chargé de faire évader le bad guy se prépare à entrer en action...

Avec ses effets spéciaux numériques du tonnerre (une pieuvre géante enlace un navire et le fait couler d'un coup, gloups !) et son script totalement invraisemblable mais bourré de rebondissements, **Octopus** ne déçoit pas. C'est vrai que l'on est tout de même en droit de se demander pourquoi le terroriste est collé à bord d'un sous-marin bourré d'explosifs, ou pourquoi l'équipage passe par un endroit où ils sont sûrs de se faire becter (ils connaissent l'existence du terrain de chasse du prédateur aquatique). Sans doute parce qu'il y a une océanographe à bord, pressée d'étudier la bestiole... Entre le convoyage de détenus, le stockage d'armes nucléaires et la biologie sous-marine, il est vraiment multifonctions, le sous-marin ! Cela dit, l'attentat du début est décrit avec un réel sens de la tension (on pense au massacre final de **Bonnie and Clyde**), et la présentation des sbires dissimulés parmi les passagers du paquebot se fait grâce à un montage avec caches coulissants et regards croisés plutôt efficace, qui soude la cohésion du commando tout en les identifiant en quelques secondes. À bord du sous-marin, les événements s'enchaînent sans temps mort, menés par un officier charismatique aux faux airs d'Aidan Quinn et un Jack Ryan post-pubère qui se disputent les faveurs de la jolie spécialiste en poissons. Dans un premier temps limitées à des tentacules qui s'agitent, les apparitions de la pieuvre se font de plus en plus insistantes et finissent par révéler le volume du bestiau, qui va jusqu'à projeter l'un de ses bras visqueux dans le bide d'un gars perché sur un hélico en plein vol ! Toujours plus avec **Octopus** ! Carrément fun et vraiment bien emballé, on se surprend à évoquer le film avec un net plaisir qui n'a rien de coupable, voire avec l'envie de se le retaper à l'occasion. Ce truc-là, c'est Voyage au fond des mers avec des burnes !

C.D.

Octopus. USA. 2001. Réal.: John Eyres. Int.: Jay Harrington, David Beecroft, Carolyn Lowery, Ravil Issyanov, Ricco Ross...VF. Transfert : 4/3. Suppléments : bande-annonce.

*Casper (Ravil Issyanov), le terroriste « à la McTiernan » d'**Octopus**.*



*Le Dr Lisa Fincher (Carolyn Lowery), spécialiste en poissons et victime potentielle de Casper (**Octopus**).*

TÉLÉ MANIAC

par Benjamin
ROZOVAS

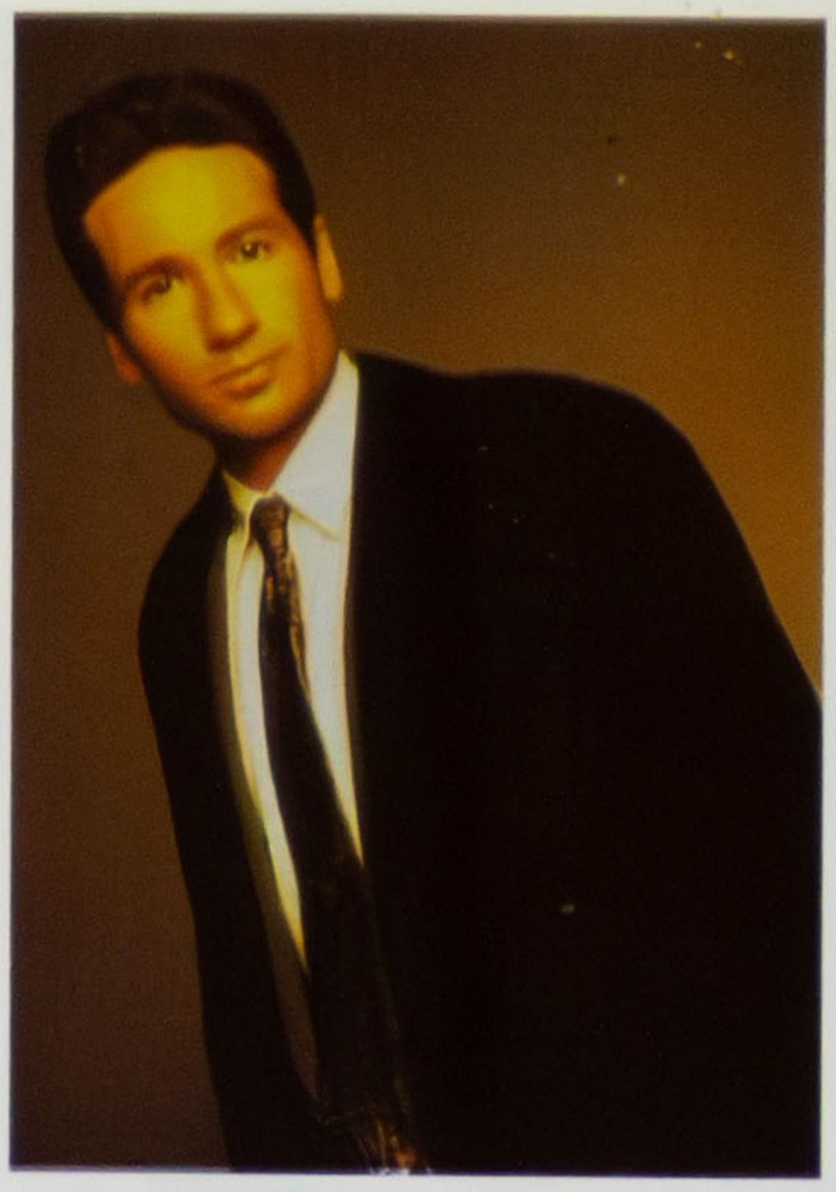
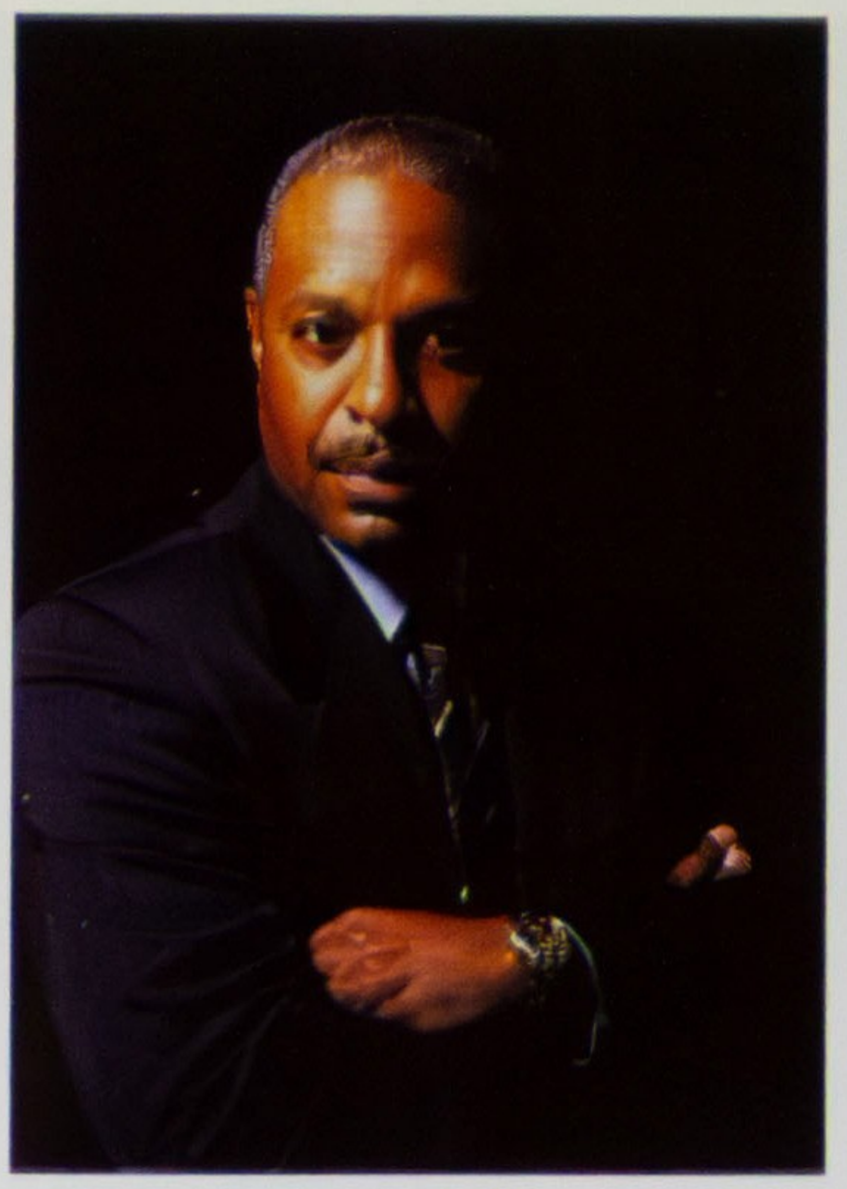
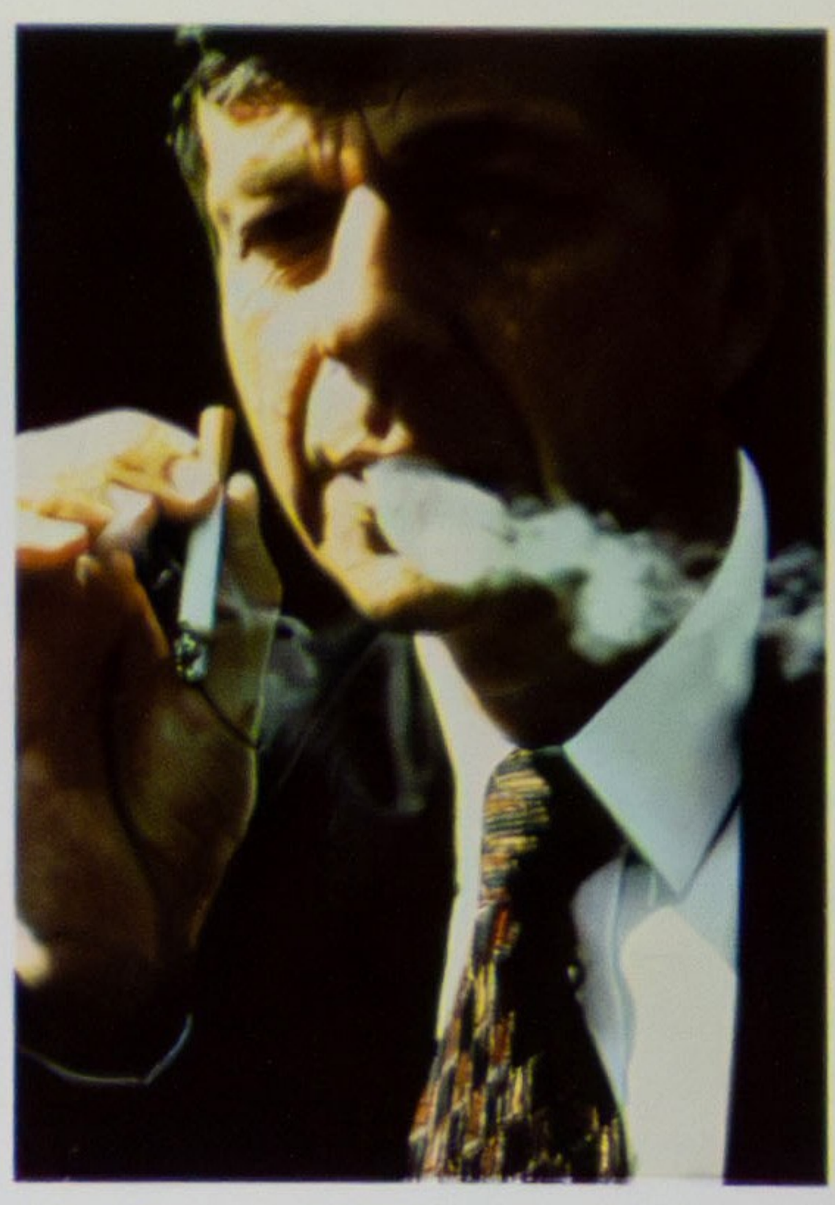
Dana Scully (Gilliam Anderson) et John Dogget (Robert Patrick) : inspirez... conspirez...

X-FILES

Découragé par les innombrables détours empruntés par la « conspiration », vous avez décidé qu'entre vous et X-FILES, c'était de l'histoire ancienne. À Mad Movies, où Mulder et Scully tiennent une place à part, on ne va pas vous laisser gâcher une relation vieille de huit ans. À l'heure où une nouvelle saison débute sur M6, retour sur l'enlèvement de la sœur de Mulder, sur le projet des extraterrestres, sur les vilains messieurs du Syndicat et sur cette maudite huile noire. Plus que jamais, (toute) la vérité est ici.

En une tentative désespérée de vous réconcilier avec Chris Carter, on s'est mis en tête de ramasser les morceaux de la mythologie *X-Files* et d'en reconstituer le puzzle. Pari stupide ou mission d'utilité publique ? La fin de ce texte en décidera. Bref, on ferait mieux de ne pas traîner vu ce qui nous attend. On se souvient tous plus ou moins de comment ça commence. L'agent du FBI Dana Scully est chargée par ses supérieurs de rendre compte des activités de l'agent Fox Mulder au sein du département des affaires non classées. Dans cette annexe-dépotoir où s'amoncellent des dossiers classés surnaturels, Mulder mène sa croisade pour la vérité avec l'ambition secrète de découvrir ce qu'il est advenu de sa sœur, enlevée sous ses yeux des années plus tôt par ce qu'il pense être des extraterrestres. D'abord réticente à écouter ses théories farfelues sur les « gris », Scully va se rallier bon an mal an à la cause de son partenaire après la découverte de nombreux signes accréditant la thèse de leur existence. Ce sont d'abord des « implants » retrouvés sur des personnes qui se disent victimes d'enlèvements. Puis un élevage de créatures hybrides constituées d'ADN humain et d'un matériel génétique extraterrestre récupéré dans les décombres d'Ovnis crashés sur Terre (notamment à Roswell). Il devient évident pour nos deux héros que le gouvernement, ou un organisme affilié, a beaucoup trop de choses à cacher et qu'il ne reculera devant rien pour garder secrètes ces révélations. Peut-on faire confiance à Gorge Profonde ? Quel rôle exact joue l'homme à la cigarette, ce vieux machin jauni qui traîne dans le sillage de Mulder ? Et pourquoi, s'ils l'embêtent tellement, ne se débarrasse-t-il pas des deux gêneurs badgés ?

Mais arrêtons avec les questions. On sait d'expérience avec *X-Files* qu'elles ne mènent nulle part, sinon à d'autres questions encore plus tordues. Profitons plutôt de ce petit moment de calme pour faire un premier point. À ce stade du récapitulatif, où tout reste à peu près clair, nous en sommes à la fin de la deuxième

Fox Mulder (David Duchovny), Gorge Profonde (Steven Williams) et l'homme à la cigarette (William B. Davis) : les tenants et les aboutissants du « grand complot »...

saison. Et arrive le moment où vous allez tous détester ce pauvre Chris Carter d'un même élan vengeur. En effet, la conclusion à l'ensemble de ces arcs dramaturgiques (qui forment « la conspiration ») est contenue dans un double épisode de... la sixième saison (le bien nommé **Toute la vérité**). Entre-temps, on vous a trompé, manipulé, lancé sur de fausses pistes et enseveli sous des digressions à tiroirs dont **X-Files**, le film, était censé faire le tri. Certes, Carter et son team de scénaristes n'ont pas été d'une honnêteté faramineuse, mais avec cette technique de narration élastique, ils ont fait preuve d'une endurance à faire chialer la plupart des artisans télé en activité.

Ne faisons pas durer le suspense plus longtemps. Voici donc, dans les grandes lignes, le fin mot de l'histoire : derrière la menace abstraite du gouvernement américain se cache en fait un groupuscule d'hommes chargé, au moment du crash de Roswell, de démentir l'existence des E.T. mais qui, au fil du temps, a décidé d'agir en indépendant. C'est Le Syndicat. L'homme à la cigarette, Gorge Profonde, l'agent double Alex Krycek et même le père de Mulder en ont fait partie. Ils sont les alliés des E.T. dans un projet d'invasion de la Terre qui aura lieu par contamination (seul Bill Mulder s'y opposera et sera par conséquent assassiné). Tout organisme vivant sera infecté par l'huile noire, que le syndicat a expérimenté sur un élevage d'abeilles porteuses. Le contrat stipule que les hommes du Syndicat doivent livrer en guise de garantie un membre de leur famille, qui pourra être enlevé et « rendu » par les E.T. à leur convenance (ainsi Samantha Mulder et l'épouse de l'homme à la cigarette, Cassandra Spender). En échange, les vilains messieurs se verront offrir une thérapie génique d'hybridation qui les immunisera contre l'huile noire. Le plan ne sera opérationnel qu'au moment où le premier hybride sera mis au point, et il a bien failli s'accomplir quand il fut révélé que Cassandra Spender était ce fameux chaînon manquant (dans **Patient X**). Mais une autre race d'extra terrestres appelés « Rebelles sans visage », soi-disant pacifique et en mission de résistance, l'enleva aussitôt pour des raisons qui restent à déterminer. La dernière inconnue concerne la sœur de Mulder : si les autres enlevés ont été rendus, où est-elle maintenant ? La réponse survient avec l'épisode **Délivrance** de la septième saison, où l'on apprend que l'homme à la cigarette l'a élevée jusqu'à ce qu'elle prenne la fuite à l'âge de quatorze ans pour être transformée en énergie pure (en « starlight ») par des entités spirituelles du nom de « Nomades », qui œuvrent pour l'apaisement des enfants maltraités. Mulder, enfin réconcilié avec lui-même, n'a plus de raisons de chercher. Sa quête est complète, et le chemin vers la sortie tout tracé pour David Duchovny. Ainsi s'achève la « conspiration » qui, bien évidemment, repart de plus belle à la fin de la septième saison avec l'enlèvement de Mulder (le prochain hybride ?) et la grossesse de Scully (???). Toujours ce foutu point d'interrogation.

SAISON 8

Mais où est passé Mulder ?

C'était la grande hantise des fans et surtout de Chris Carter, qui avait envisagé une fois de plus de raccrocher les gants (ça fait quatre ans qu'il menace de le faire et on se demande si les annulations successives de ***Millennium***, ***Harsh Realm*** et ***The Lone Gunmen*** ne l'ont pas contraint à rester) : comment ***X-Files*** allait-elle continuer à avancer sans son moteur principal, Mulder, l'homme dont la quête de vérité fut pendant toutes ces années la raison d'être de la série ? Plutôt que de considérer son absence, et a fortiori celle de Duchovny, comme un insoluble casse-tête qui devait décider de la fin des dossiers X, Carter, très habilement, en a tiré avantage. L'absence de Mulder (14 épisodes sur 21) est justement le moteur de cette huitième saison. On le mentionne, on le recherche, on ne fait que parler de lui et du vide qu'il a laissé. Enceinte jusqu'aux yeux sans qu'on ne sache encore comment ça a pu se produire (le résultat d'expériences extra-terrestres ? le souvenir d'une nuit d'amour avec Mulder ?), l'inconsolable Scully se voit adjoindre un nouveau coéquipier en la personne de John Dogget, un ancien flic qui croit dur comme fer au bon respect du règlement. Joué par un Robert Patrick économe (donc brillant), Dogget fait irruption dans l'univers ***X-Files*** façon « chien dans un jeu de quilles », altier et massif. Les voir, lui et Mulder, se renifler l'arrière-train pour savoir qui des deux bouffera l'écran avant l'autre est un plaisir de tous les instants. Autre recrue affectée au service des affaires non classées, l'agent Monica Reyes (Annabeth Gish, vue dans **L'Ultime souper**) est spécialisée dans les crimes rituels et se révélera d'un grand secours dans la battue pour retrouver Mulder. Non content de relancer la dynamique croyant/pas croyant (Scully et Skinner/Dogget et Reyes) de la série, lui permettant de retrouver un équilibre qu'elle avait mis en péril ces deux dernières années, ce beau tableau ouvre la voie d'une nouvelle ère ***X-Files***, sans doute délestée de son immortel couple vedette puisqu'un autre attend déjà en coulisses.

Les agents Scully et Dogget tentent de faire oublier l'agent Fox Mulder : un défi insurmontable ?

Diffusion sur M6 à partir de septembre

news

■ C'est confirmé, ***X-Files*** rentrera dans sa neuvième année dès novembre prochain, date de diffusion des premiers épisodes sur la Fox. Après s'être fait gentiment prier, Carter garde son poste de producteur exécutif sur la série parce qu'*« il restait du bon travail à effectuer, notamment dans le développement des personnages joués par Robert Patrick et Annabeth Gish. Et puis je ressentais comme une obligation envers Gillian Anderson qui effectuera là sa dernière année »*. En effet, la voluptueuse interprète de Scully plie bagage à son tour. Elle l'aurait sûrement fait plus tôt si elle n'avait pas signé un contrat la liant à la production pour une année supplémentaire, clause que son partenaire David Duchovny s'est bien gardé de considérer. Adieu Mulder donc, et cette fois pour de bon, puisqu'il est dorénavant peu probable que l'acteur revienne faire « coucou » à l'occasion. Au programme de la neuvième saison ? Quelques justifications au scepticisme coriace de l'agent Dogget et tout sur le bébé de Scully, qui est-il ? d'où vient-il ?. On annonce une ambiance proche du film **Le Sixième sens**.

■ Un petit signet pour réitérer aux chaînes françaises notre demande du mois dernier : Montrez-nous ***The Lone Gunmen***, s'il vous plaît, on vous promet de regarder !

■ Très bonne initiative ayant déjà fait des siennes auprès de M6 (en réclamant la diffusion de ***X-Files*** le jeudi plutôt que le samedi) et de France 2 (en relançant la diffusion de ***Millennium*** après sa suspension), le Groupe de Soutien aux Séries de Chris Carter (ou GSC) s'est fixé le but, comme son nom l'indique, de soutenir les œuvres de Carter auprès de divers organismes. L'adhésion est gratuite et un journal interne est édité à destination des membres. Plus d'infos à l'adresse suivante : jeannoel.felard@worldonline.fr

ANDROMEDA

Entretien avec Kevin SORBO

Nouvelle série après Invasion Planète Terre adaptée des « Écrits perdus » de Gene Roddenberry, ANDROMEDA débarque ce mois-ci en France. L'histoire est celle d'un commandant de vaisseau qui fait un bond de 300 ans dans le futur et se retrouve face à une civilisation en ruines. À bord de l'Andromeda, il s'en va rétablir la Nouvelle République aidé d'un gang de mercenaires pas vraiment fréquentable. Pour vous présenter la série, on a fait venir l'acteur Kevin Sorbo, dont on se rappelle avec émotion la démarche de bateau ivre dans la série HERCULE (Hercule, c'était lui).

Votre métier de comédien, vous l'avez appris sur la série *Hercule* ?

Oui et non. J'avais déjà tâté de la comédie à la fac. Avec des copains, on avait monté une petite troupe de théâtre, surtout pour s'amuser. À vingt-quatre ans, j'ai rencontré une femme. Elle était mannequin et voulait à tout prix que moi aussi je le devienne. Je ne comprenais pas pourquoi. Je l'ai quand même suivie à Milan, un peu contraint et forcé : « Je te préviens, je reste trois mois, juste pour voir ». Quatre ans plus tard, j'étais toujours en Europe à courir les podiums. J'ai vécu à Munich, à Hambourg, à Zurich et même à Paris où je suis resté six mois. J'en garde un formidable souvenir. De retour à Los Angeles, j'étais bien décidé à reprendre cette « carrière » de comédien que j'avais mise en stand-by. Je suis donc parti à l'assaut des castings. Pendant un temps, j'ai même été sérieusement envisagé pour le rôle de Superman dans **Loïs et Clark** avant que Dean Cain ne ramène sa fraise ! Blague à part, il a fait du bon boulot. Avec la cape et les bottes, j'aurais eu l'air ridicule de toute façon. Heureusement, Universal Studios s'est très vite intéressé à moi pour une série de téléfilms « Action Packed » prenant pour cadre la mythologie grecque. Je serais Hercule, demi-dieu et fils de Zeus, de quoi me faire oublier que j'avais failli être Superman. J'ai su dès le second téléfilm qu'on tenait là quelque chose d'énorme. La comédie, les effets spéciaux, les combats, l'écriture très alerte... tout était réuni pour que ça marche. Et ça a explosé ! Les deux premières années, ils m'ont tué à la tâche. Six jours par semaine, seize heures par jour : un rythme pareil, ça vous forme au métier mieux que n'importe quelle école homologuée.

Et vous étiez aussi champion d'arts martiaux avant ça ?

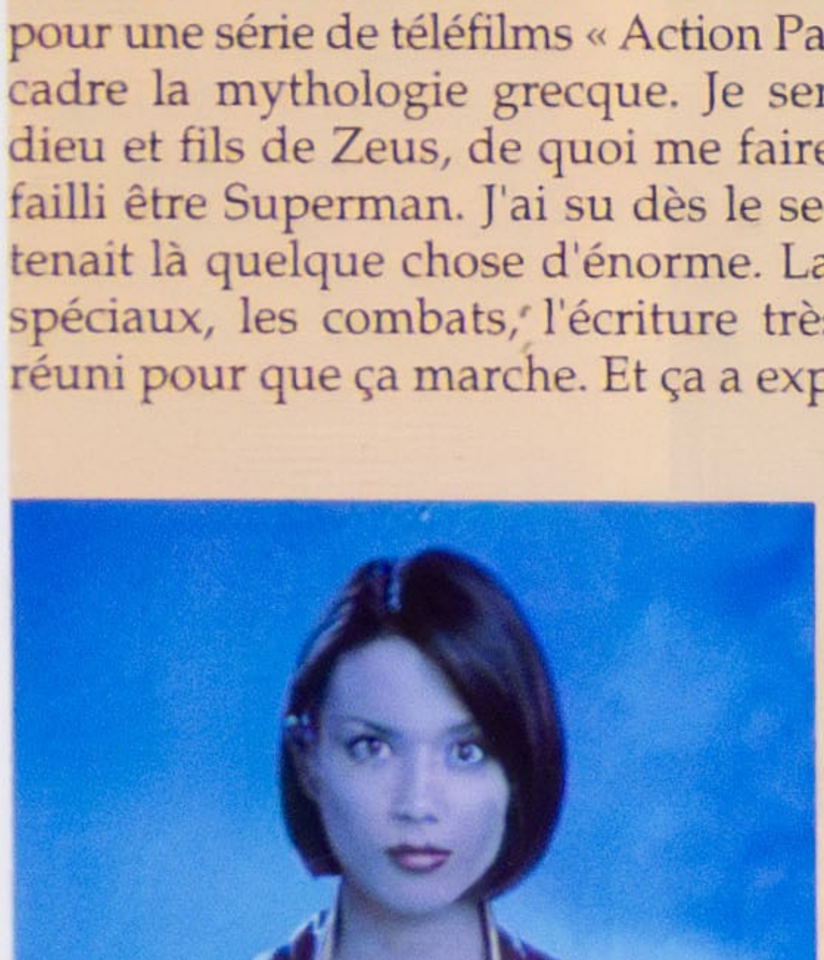
Absolument pas. Dès le début, ils m'ont confié à des spécialistes. Heureusement, j'ai un passé très athlétique. À l'université, je faisais du football, du basket, du hockey et du base-ball. J'étais donc en mesure de rendre les mouvements crédibles à l'écran. Mais si vous me mettiez en face d'un vrai karatéka, je me ferais botter le cul en une seconde. Sur Hercule, j'avais en moyenne trois combats par épisode à préparer et à chorégraphier. Cette partie de mon travail est réduite à une portion congrue sur *Andromeda*... J'ai perdu douze kilos entre-temps et j'ai coupé mes cheveux. Je voulais créer un personnage différent de celui d'Hercule.

Comme d'autres acteurs de séries, vous êtes passé derrière la caméra pour réaliser quelques épisodes. C'est un besoin, un caprice, autre chose ?

Il y a des gens qui vous diront que je ne suis pas qualifié pour réaliser. Mais sur ***Hercule*** ou ***Andromeda*** (nous sommes actuellement à mi-chemin du tournage de la deuxième saison) qui mieux que moi connaît les personnages, l'équipe, l'ambiance de la série ? Je comprends les mecs comme David Duchovny qui se font la main sur leur propre série. Arrive un moment où se contenter de jouer n'est pas suffisant, où la curiosité fait que l'on aimerait voir ce qui se passe derrière le miroir, surtout quand on a passé sept ans devant. Et très honnêtement, ce n'est que de la télé. Il s'agit de respecter un planning et de coller au script.

***Xena*, la série dérivée de la vôtre, a pris plus d'importance qu'*Hercule* au fil des années. En tant que porte-étendard de la culture lesbienne, n'avait-elle pas une portée sociologique qui la distinguait du simple divertissement familial ?**

Hercule fut numéro 1 dans le monde pendant quatre ans. Elle a engendré plein de copies, tous les ***Conan***, ***Dar L'Invincible***, ***Robin des Bois***, ***Tarzan et Sinbad*** qui ont suivi. Xena a eu effectivement plus de succès dans certains pays parce qu'elle s'appuyait sur des sujets de société. La série plaisait surtout aux femmes, qui y prenaient leur revanche sur la gent masculine. Bien sûr, le fait que l'actrice Lucy Lawless ait épousé le producteur



Andromeda (Lexa Doig), Tyr Anasazi (Keith Gordon Cobb) et Rev Bem (Brent Stait) : bientôt à la télé !

exécutif des deux séries *(Robert Tapert, ndr)* a pas mal aidé la carrière de ***Xena***. Il a pris le parti de sa femme, ce qui peut se comprendre, et a davantage poussé sa série auprès du studio. Bienvenue à Hollywood, où tout n'est que politique et manigances ! Mais bon, il faut se rappeler que sans ***Hercule***, ***Xena*** n'aurait pas existé.

Comment avez-vous vécu l'arrêt d'*Hercule* ? À quel moment vous a-t-on offert *Andromeda* ?

Pour ***Hercule***, j'assume l'entière responsabilité de son annulation. Le studio voulait continuer encore trois ans mais après sept ans de bons et loyaux services (il y a des séries qui ne dépassent pas sept épisodes !) , j'étais prêt à aller voir ailleurs. Comme je suis malin, j'ai signé le contrat pour ***Andromeda*** trois mois avant la fin d'***Hercule***. Je savais donc qu'un job m'attendait à ma sortie. De plus, c'était stipulé en caractères gras, j'avais la garantie que la série durerait au moins deux saisons. Je n'ai pas hésité.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le projet *Andromeda* ?

Gene Rodenberry pour commencer. Je suis un grand fan de ***Star Trek***. Gene avait écrit un traitement d'***Andromeda*** en 1970. À l'époque, il jonglait entre deux concepts : le premier s'appelait ***Andromeda*** et le second ***Phœnix Ascendent***. Majel Rodenberry, qui s'occupe du patrimoine laissé par son défunt mari, m'a confié ses archives et m'a demandé si j'y voyais quelque chose qui pourrait me convenir. On a finalement pris les meilleurs idées d'***Andromeda*** et de ***Phoenix Ascendent*** pour les fondre en une seule série. Majel m'a dit que Gene rêvait d'***Andromeda***. Il était tombé amoureux du nom « Dylan Hunt » (le personnage que je joue), qu'il avait déjà placé dans plusieurs de ses précédents travaux. D'ailleurs, il a réalisé un pilote de la série en 1971 avec John Saxon dans le rôle. C'est un document exclusif puisque, bien sûr, il n'a jamais été diffusé. J'en ai vu une version inachevée, non montée, que je qualifierais de très « star trekienne ». Notre ***Andromeda*** est très différent de ce à quoi nous a habitué Rodenberry. Il y a beaucoup moins de babillage technique, plus de mouvement et d'interaction entre les personnages. Autre nouveauté : dans ce vaisseau, il n'y a pas de chaises pour s'asseoir sur le pont principal, on est tous debout !

Le marché de la science-fiction à la télé américaine est actuellement très encombré. Avez-vous souffert de la concurrence de *Farscape*, de *Crusade*, de *Star Trek Voyager* ?

Écoutez, il y a vingt-six nouvelles séries en syndication chaque année aux États-Unis *(mode de diffusion indépendant des grands networks qui consiste à mettre les programmes à disposition des chaînes régionales, ndr)*. ***Hercule***, qui était aussi en syndication, est devenue la plus regardée de ces séries à la fin de sa deuxième saison. ***Andromeda*** était numéro 1 dès la diffusion du pilote. Oui, il y a beaucoup de séries de SF en ce moment, comme il y a beaucoup de séries d'avocats, de docteurs, de flics... Mais je ne m'inquiète pas. La nouvelle série ***Star Trek, Enterprise***, débute à la rentrée. Qu'ils nous l'envoient, on est prêt à la recevoir !

Le genre fantastique à la télé n'est pas très apprécié de l'intelligentsia. Il est même systématiquement boudé par les Emmy Awards. Ça vous embête ?

C'est très frustrant. Il y a un snobisme assez gênant dans les Emmy Awards. On n'a jamais parlé de moi pendant les huit ans passés sur ***Hercule*** et ***Andromeda***, mais j'ai été cité pour les quatre épisodes de ***Dharma & Greg*** auxquels j'ai participé l'an dernier. Pourquoi ? Parce que la série est diffusée sur un grand network. Pourquoi donner le prix du « meilleur costume » au ***Drew Carrey Show*** ? Parce qu'un des personnages y porte des tenues excentriques ? Sur ***Hercule***, la moindre pièce de vêtement était fabriquée à la main, et ce pour les milliers de personnes qu'il a fallu habiller pendant toutes ces années. Ce sera toujours considéré comme un sous-métier de faire dans l'imaginaire et le fantastique.

Propos recueillis par **Benjamin ROZOVAS**

Diffusée sur Cinestar 1 en septembre

Le Capitaine Dylan Hunt (Kevin Sorbo) : mieux habillé que Kirk et Picard quand même...

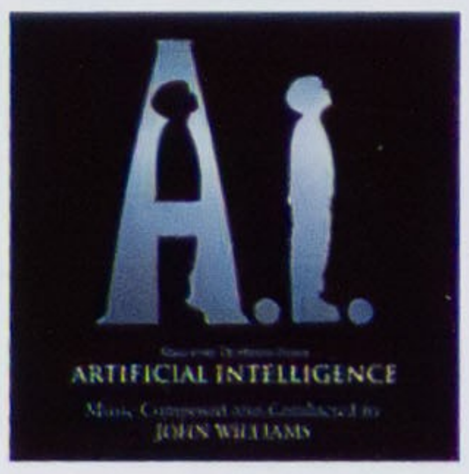
DISQUES

PLANET OF THE APES
Danny Elfman
(Sony Classical)

Si la nouvelle collaboration Elfman/Burton ne possède en rien la complexité du légendaire score de Jerry Goldsmith pour le film original, la hargne bestiale, elle, est bien présente, au point de faire de cet album une tranche compacte de clameurs primitives. Propulsée par des séquences percussives fracassantes et des cuivres guerriers, la partition hurle ses motifs belliqueux avec une agressivité sans faille, à tel point que les quelques breaks « sentimentaux » paraissent, en comparaison, vides de substance. Si la jolie mélodie est votre dada, passez votre chemin. Ici règne une brutalité rarement entrevue dans un score de blockbuster, et le style d'Elfman y explose dans toute sa puissance et sa glorieuse maturité. (58 mn 27)

C.D.

A.I.
John Williams
(Warner)



Les critiques ont souvent reproché à Williams ses aspects « grandiloquents » ou « populistes ». À tel point que lorsque ce dernier travaille sur un sujet dit « sérieux », il se sent systématiquement obligé d'abandonner ses « tics » les plus accrocheurs pour gagner en respectabilité. Le nouveau Spielberg ne déroge pas à la règle, et rappelle bien plus les orchestrations occasionnelles d'un Morricone (soprano à l'appui), voire la chasse gardée du très contemporain John Adams (l'ouverture), que les envolées corsaires de **Hook**. Probablement dopé par le récent revival de son score expérimental de **Rencontres du 3ème type**, le voici qui pousse un peu plus loin la pose classique, en citant pompeusement Gyorgy Ligeti, Steve Reich, Philip Glass voire carrément Richard Strauss. C'est d'autant plus dommage que le bonhomme excelle à l'évocation dès qu'il se laisse aller à ses penchants naturels. Témoin cet « Abandoned in the Woods » qui vogue allègrement entre **E.T.** (rien que le titre) et la passion de **Fury**. Témoin, plus loin, ce « Hide and Seek » qui serait à deux doigts de nous catapulter vers **Les Sorcières d'Eastwick** s'il s'en donnait la peine, ou encore les premières mesures de « Moon Rising » qui évoquent les charges furieuses de **Nixon** avant d'aller se flinguer dans une techno-trance déjà datée. Et l'évocation constante de scores passés n'est pas tant une marque de nostalgie qu'une manière d'occuper son temps en voguant sur de longues plages laborieuses. Il est donc clair que nos regards et nos oreilles se portent bien plus volontiers vers le **Harry Potter** de cette fin d'année, et ses promesses de retrouver enfin le Williams héraldique, virevoltant et pas « respectable » pour un sou qu'on a appris à choyer.
Enfin, impossible de passer sous silence la présence double de Lara Fabian, dont l'agent a dû beaucoup bosser cette année (**Final Fantasy**, déjà !) Après Céline Dion, la contribution francophone à la BOF hollywoodienne finit par devenir carrément embarrassante. (70 mn 07)

R.D.

SEN TO CHIHIRO NO KAMIKAKUCHI
Joe Hisaishi
(Tokuma/Import FNAC)

Ceux qui ont déjà goûté à la bande-annonce du nouveau Miyazaki (sur notre site à la page www.mad-movies.com/ news.php3?155) n'ont pu rester insensibles au piano obsédant et aux chœurs masculins qui y imposent une ambiance instantanément fantastique. On aurait pu amplement s'en contenter, mais à la surprise générale, l'album de ce **Spirited Away** (titre international) recèle une variété de styles auquel le pourtant prolifique Hisaishi ne nous avait pas forcément habitués. Y cohabitent des ambiances animistes typiquement japonaises, des élans classiques européens, du score à la sauce hollywoodienne, des jeux savants de percussion, quelques scherzos éclatants, voire carrément du mickeymousing, sans oublier bien évidemment les envolées lyriques « à la Kitano » qui lui ont assuré sa notoriété hors Japon. Ici, peu de thèmes identifiables, mais la présence immédiate d'un univers complexe, comme si l'intimité annoncée du nouveau Miyazaki exigeait un score résolument explosif et omniprésent (attendons de voir avant d'en conclure quoi que ce soit). Difficile de ne pas succomber. (59 mn 51)

R.D.

RESIDENT EVIL Orchestral Album
Masami Ueda
(Capcom/Import FNAC)

Tout d'abord : un constat. Le nom du compositeur de cette pièce n'apparaît qu'au fin fond du booklet, bien après le staff technique et les musiciens. À l'évidence, l'industrie du jeu vidéo a encore quelques problèmes à gérer son vedettariat et préfère se réfugier derrière la simplification des noms d'équipe (une musique Capcom ?). Pour conjurer la frustration bien naturelle qu'occasionne la musique sur jeux (instruments limités par la programmation, boucles musicales nécessaires), le Japon a bien commencé à « exporter » ses compositeurs spécialisés sur la place publique. Nobuo Uematsu et ses **Final Fantasy** ont pris une bonne longueur d'avance, suivis de près par Noriyuki Iwadare (**Grandia**), Hiroki Kikuta (**Secret of Mana**), Yoko Shimomura (**Legend of Mana**) et, depuis six ans, la série des Orchestral Game Concert adapte sur scène les hits de l'année, magnifiquement réorchestrés. Mais dans l'ensemble, les spécificités de la musique de jeu la rendent difficilement écoutable hors action, même si les progrès technologiques contribuent à désenclaver cet état de fait, et permettent de plus en plus souvent des partitions élaborées.
Si la notoriété des **Resident Evil** n'avait pas à ce point explosé les frontières, il est peu probable que sa musique ait eu un jour l'honneur d'être servie par le New Japan Philarmonic. De ce mariage contre nature entre un grand orchestre et une partition qui tient plus du « fond sonore à chocottes », est né un album forcément très inégal. La prise de son étant différente sur chacun des trois chapitres (pas de **Code Veronica**), on en vient à penser pourtant que ce projet d'album végétait depuis un bon moment. Quoiqu'il en soit, remarquons qu'une fois passé l'amusement de reconnaître telle ou telle « pièce » (dans les deux sens du terme), les suites proposées ne décollent

ROMAN

LA CHAMBRE DE NAOMI
Jonathan Aycliffe
(J'Ai Lu)

Les romans d'épouvante gothique se font rares. Dans la tradition du *Tour d'écrou* de Henry James, *La Chambre de Naomi* se révèle être un des meilleurs bouquins du genre depuis *Dis-moi qui tu hantes* de James Herbert. Le soir de Noël, un professeur emmène sa petite fille de cinq ans faire les magasins à Londres. Mais elle échappe à sa surveillance et, après de longues heures d'angoisse, son cadavre est retrouvé dans une ruelle. Avec l'aide d'un photographe fouineur, le père inconsolable va découvrir que sur certains clichés de sa famille apparaissent deux petites filles qu'il n'a jamais vues et un inquiétant homme en noir. Il réalise au même moment que sa maison a été le théâtre d'événements d'une cruauté sans nom...
Histoire de fantômes et de possession, plongée dans l'esprit de plus en plus dérangé d'un homme traumatisé, *La Chambre de Naomi* fait subtilement monter la terreur et met en scène l'un des spectres les plus flippants de la littérature fantastique. L'auteur, né en Irlande, est également connu sous le nom de Daniel Easterman et a signé quelques-uns des thrillers les plus réussis de ces dernières années (pour la plupart publiés en France, contrairement à ce que nous dit sa bio en quatrième de couverture). *La Chambre de Naomi* est un chef-d'œuvre et on n'a qu'une seule hâte : que les autres titres fantastiques de l'auteur soient traduits.

C.D.

GOODIES

UNIVERSAL MONSTERS

Ce mois-ci, revenons aux classiques... La firme Sideshow Toys s'est spécialisée depuis quelques années dans la production de figurines et de poupées tirées du catalogue magique d'Universal. Ne cédant pas à la mode du moment qui pousse les différentes marques de jouets à sortir tout et n'importe quoi pour approvisionner le marché coûte que coûte, l'équipe de Sideshow suit une politique éditoriale cohérente, en éditant des collections de toys uniquement liées au monde de l'horreur classique. Frankenstein, la Momie, le Moleman... Toutes les créatures du Panthéon de l'horreur sont passées entre leurs mains, d'abord en version figurines de 25 centimètres. Visiblement, ces figurines ont été créées par des sculpteurs amoureux de leurs modèles. On ne retrouve pas dans leurs productions d'accessoires inutiles ni de points d'articulations délirants. Leur volonté consiste avant tout à respecter le film original. Chaque monstre est la réplique exacte de l'acteur dans son costume basique, accompagné d'éléments de décors. Après recherches, les designers de chez Sideshow ont sorti leurs gammes en deux versions pour satisfaire les amateurs : une couleur et une noir et blanc. La version couleur se veut le reflet des teintes utilisées par les maquilleurs de l'époque, donnant aux jouets un aspect morose qui colle parfaitement à l'image que l'on se fait de l'ambiance des plateaux de tournage. Quant à la série parallèle, qui sort à chaque fois en noir et blanc, elle sert à reproduire chaque monstre tel que nous l'avons découvert à l'écran. En proposant ces deux options, la marque est sûre de pouvoir satisfaire les collectionneurs les plus exigeants. La prochaine gamme de figurines, prévue pour les fêtes de fin d'année, comportera trois nouveaux modèles. Tout d'abord un Dracula à l'effigie de Bela Lugosi, accompagné de rats, de son fameux chandelier et vêtu de sa cape en tissu. La deuxième figurine immortalise encore Lugosi, cette fois dans un rôle plus ingrat : Ygor dans **Son of Frankenstein**. Il est important de noter que la fondation Lugosi, très pointilleuse sur la qualité des produits qu'elle autorise à sortir, a participé activement à la création de ces jouets. La dernière figurine de la gamme est l'une des plus réussies par Sideshow : Lon Chaney dans **Le Fantôme de l'opéra**. La scène choisie pour cette figurine est celle de la fin, où l'acteur apparaît dans son costume de la « Mort Rouge », son visage masqué par un crâne terrifiant. Il n'y aura vraisemblablement pas de version noir et blanc de cette figurine, la scène étant l'une des premières séquences réalisées en couleurs. Encore une fois, Sideshow est à la hauteur du personnage choisi, et ce jouet a de fortes chances de devenir aussi mythique que ces quelques minutes du **Fantôme de l'Opéra** en couleurs qui nous font encore frémir... Du côté des poupées, Sideshow reste pour l'instant sur les plus grands classiques. Leur deux prochaines productions à venir dans quelques semaines sont la créature de Frankenstein et sa fiancée. La fiancée reprend fidèlement le costume et la ressemblance avec l'actrice Elsa Lanchester est frappante. Un must...

Chtulhu, le nouvel ami des enfants.

Évoquons maintenant une curiosité. Petit à petit, Chtulhu, une création d'H.P. Lovecraft, devient lui aussi un incontournable quand on évoque les monstres classiques. Même si ce démon n'a pas (encore) connu de carrière cinématographique marquante, il fait partie des créatures les plus connues et respectées par les fans du genre. Mis à part les quelques statuettes et autres figurines de jeux de rôles en métal sorties ça et là de manière anecdotique, Chtulhu n'avait jamais eu droit à un produit dérivé digne de ce nom. Cette injustice est maintenant réparée de manière grandiose grâce à la société ToyVault. Le choix du produit est des plus improbables : une peluche ! Soit, sortir une peluche de Chtulhu peut surprendre, mais quand on découvre l'objet en question, on ne peut que s'extasier devant une telle audace.

Numa RODA-GIL

(Ces jouets sont disponibles à la librairie Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. Tél.: 01 40 51 82 55)

que rarement (syndrome de la boucle oblige) et il faudra attendre un pot pourri de 10 minutes (The Ultimate Bioweapon Medley) pour que la composition, libérée de toute contrainte d'accompagnement, prenne vraiment son envol. Néanmoins, mis à part les fans hardcore du videogame, les amateurs des musiques d'horreur à la Richard Band pourront à l'occasion y dénicher des similitudes cocasses. Enfin, remarquons pour conclure que le morceau le plus immédiatement évocateur pour les joueurs s'intitule « A Secure Place ». La preuve que **Resident Evil** est avant tout un jeu de planqués ! (45 mn 03)

R.D.

METROPOLIS

Toshiyuki Honda
(King / Import FNAC)

Au risque de frôler le paternalisme ethnocentrique, remarquons que les Japonais obtiennent d'étonnants résultats lorsqu'ils se mettent en tête de singer la musique occidentale. Le nouvel animé de Taro Rin (**Galaxy Express**), produit par Katsuhiro Otomo (**Akira**) est basé sur une œuvre du père spirituel du manga, Osamu Tezuka, datant de 1949 (voir news et bande-annonce sur le site, à la page http://www.mad-movies.com/news.php3?94). Le parti pris des auteurs ayant été de ne pas chercher à moderniser leur adaptation, la musique de Toshiyuki Honda (**Tokyo Babylon**, **Gunhed**) est tout naturellement allée se ressourcer du côté du New York de la fin des années 40, seule mégalopole alors officialisée. En résultent d'incroyables poussées de fièvre swing, dixieland, be-bop ou gershwingesques qui ne se départissent pourtant jamais d'une rigueur toute nippone, une approche géométrique totalement en porte-à-faux avec la musique imitée, ce qui confère un caractère entièrement inédit à cette vraie/fausse tentative de copie (et encore, on ne parle même pas de l'apparition impromptue de rythmiques à basses fréquences en plein bœuf jazzy !). L'effet est immédiat et, même si cela ne semble pas avoir été l'intention première, vous donne une patate du tonnerre ! À côté de ces cocktails explosifs, le score traditionnel, pourtant fort bien achalandé et par moments d'une ampleur exaltante, peine à tenir la distance. Reste maintenant à savoir s'il faudra attendre dix-huit ans pour voir ce film prometteur sur nos écrans. (59 mn 06)

R.D.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS *

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / Brainstorm / X-Tro / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil / int. Wes Craven...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / Re-Animator / La Revanche de Freddy / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» /int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 House / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant / int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden / int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / Elmer / Aux Frontières de l'Aube / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13, l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'Evil Dead 2...

57 Avoriaz 1989 / Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg : interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV *Freddy*...

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* : la grande Illusion» / Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...

63 Avoriaz 1990 / Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...

64 «Dossier Frankenstein» / Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lamberto Bava...

66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / Les Tortues Ninja / Darkman / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks* (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King / int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 /T2...

75 Avoriaz 1992 / Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...

76 Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...

78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...

79 Dossier «Vampires» / les FX de Brain Dead et Evil Dead 3...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...

82 Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte* / interview carrière de Joe Dante

83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...

84 Jurassic Park / interview carrière de George Romero et Dick Smith / *Wild Palms*...

85 Spécial Dinosaures : du Monde Perdu à Jurassic Park / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante...

87 Gérardmer 1994 / Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / Wolf / tous les Hurlements / Body Melt...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / Body Bags / The Crow / la saga des Baby Cart...

90 The Crow / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / Eraserhead...

91 Dossier «Manga» / Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...

94 Dellamore Dellamorte / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...

96 Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...

97 *X-Files* / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier *X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule* TV...

99 Gérardmer 1996 / Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe...

100 Spécial 100 pages / *X-Files* / Toy Story / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 Sp. 100 pages / *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsui Hark...

104 *X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...

108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / rétro Godzilla / int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*...

110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...

111 Gérardmer 1998 / Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier...

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Rétro gore»...

116 Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...

118 Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend / dossier «Slasher»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

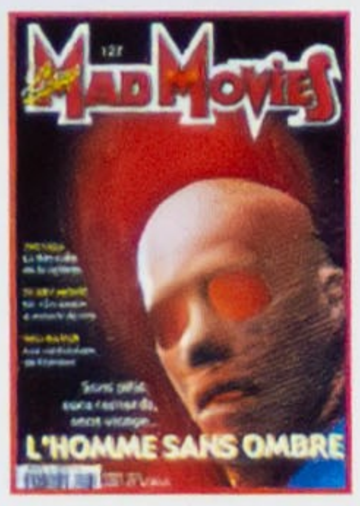
123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars /dossier «Killers Superstars» / rétro Blair Witch...

126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / rétro Hellraiser...

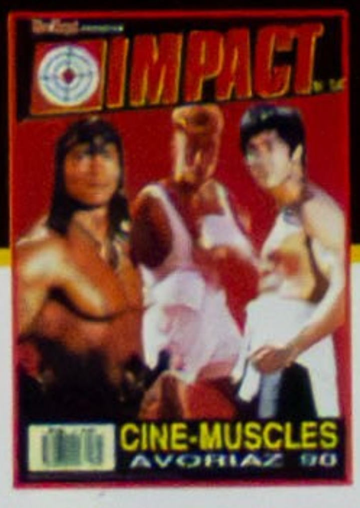


128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kaï* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «*Troma*»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Trash»...

* C'est un ordre !, parce que nous on en a marre : on s'asseoit dessus, on travaille dessus, on mange dessus et même des fois y'a des piles qui nous tombent sur la gueule !



IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des **Morts-Vivants** / Avoriaz 1986...

2 **Highlander** / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 **Hitcher** / **Cobra** / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 **Jack Burton** / **L'Invasion Vient de Mars** / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / **Le Jour des Morts-Vivants** / **From Beyond** / carrière Jésus Franco...

7 **Platoon** / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 **Full Metal Jacket** / **Les Incorruptibles** / ent. Fred Olen Ray...

12 **Running Man** / **RoboCop** / **China Girl** / **Hellraiser**...

13 Avoriaz 1988 / **Running Man** / **Portés Disparus 3** / int. Lucio Fulci...

14 **Hellraiser 2** / **Rambo 3** / **Elvira** / int. Andy Sidaris...

15 **Double Détente** / **Beetlejuice** / **Maniac Cop** / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / **Cyborg** / **La Bête de Guerre**...

17 **Freddy 4** / **Piège de Cristal** / **Rambo 3** / Traci Lords...

18 **Freddy 4** / **L'Arme Absolue** / dossier «**L'Inspecteur Harry**» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / **Punisher** / Schwarzenegger...

20 **Indiana Jones** / **Simetierre** / **Punisher** / **La Mouche 2**...

21 **Total Recall** / **Freddy 5** / **Cabal** / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 **Batman** / **Permis de Tuer** / **L'Arme Fatale 2** / **Haute Sécurité**...

23 Spécial la trilogie «**Indiana Jones**» / **Punisher** / **Society** / **The Killer**...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 **Robocop 2** / **Total Recall** / **Gunmen** / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / **Maniac Cop 2** / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 **Total Recall** / **Predator 2** / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des **Rocky** / Hong Kong Connection / **Cabal**...

31 **Highlander 2** / **Coups pour Coups** / **Danse avec les Loups** / int. Franco Nero...

32 **Le Silence des Agneaux** / **Predator 2** / **Terminator 2**...

33 **Terminator 2** / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 **Terminator 2** / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / **Universal Soldier** / **Alien 3**...

37 **Les Nerfs à Vif** / **JFK** / **Le Dernier Samaritain** / «Black is Beautiful» 4...

38 **Basic Instinct** / **Batman 2** / dossier «Arts Martiaux»...

39 **L'Arme Fatale 3** / **Universal Soldier** / **Batman 2** / Cannes 1992...

40 La saga des **Alien** / **Reservoir Dogs** / **Cliffhanger** / **Impitoyable**...

41 Van Damme / **C'est Arrivé près de chez vous** / dossier «Flics»...

42 **Dracula** / **Chasse à l'Homme** / dossier «Des hommes d'action»...

43 **Bad Lieutenant** / **Cavale sans Issue** / **Piège en Haute Mer** / dossier «Femmes Fatales»...

44 **Cliffhanger** / **True Romance** / dossier «Action Men»...

45 **A Toute Epreuve** / La trilogie **RoboCop** / **Last Action Hero** / Cannes 1993...

46 **Le Fugitif** / **Last Action Hero** / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / **Cliffhanger** / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / **Demolition Man** / **L'Impasse**...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 **Pulp Fiction** / **Killing Zoé** / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 **Speed** / **Killing Zoé** / **The Crow** / carrière Brandon Lee...

53 **True Lies** / **Pulp Fiction** / **TimeCop** / int. Cameron et Schwarzie...

54 **Frankenstein** / **Entretien avec un Vampire** / **Crying Freeman** / dossier «BD / ciné»...

55 **Les Evadés** / **Streetfighter** / **Mortal Kombat** / Kirk Wong...

56 **Judge Dredd** / **The Killer** / **Sonatine** / **GoldenEye** / int. Jim Wynorski...

57 **Mort ou Vif** / carrière Sharon Stone / **Batman et Robin** / **Une Journée en Enfer**...

58 **Judge Dredd** / **Desperado** / **USS Alabama** / carrière Bruce Willis...

59 **Mortal Kombat** / **Assassins** / **Apollo 13** / carrière Mel Gibson...

60 **Seven** / **GoldenEye** / dossier **James Bond** / **Showgirls**...

61 **Broken Arrow** / **Heat** / **Casino** / **L'Armée des 12 Singes** / Tsui Hark...

62 Dossier **Crying Freeman** / **L'Effaceur** / **Mort Subite**...

63 **L'Effaceur** / **Le Grand Tournoi** / **Rock** / **Twister** / **Fargo**...

64 **Mission Impossible** : le film et la série / **L.A. 2013** / int. John Carpenter...

65 **Au Revoir à Jamais** / **Daylight** / **Risque Maximum** / dossier «Films catastrophe»...

66 ***X-Files*** / **Mars Attacks !** / **Star Wars** / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 **Batman & Robin** / **Roméo & Juliette** / **Kids Return** / **Le 5ème Elément**...

68 Dossier **Dobermann** / **Le Monde Perdu** / **Double Team** / **Speed 2**...

69 ***X-Files*** / **Titanic** / **Volte/Face** / **Volcano** / **Les Ailes de l'Enfer**...

70 **Copland** / **L.A. Confidential** / **Hana-Bi** / **Alien 4** / **Le Pacificateur**...

71 **Titanic** / **Demain ne Meurt Jamais** / **Starship Troopers** / **U-Turn** / *Spawn* TV...

72 **Jackie Brown** / **Il Etait une Fois en Chine** / dossier «Blaxploitation»...

73 **Un Tueur pour Cible** / carrière Di Caprio / **Pluie d'Enfer** / **U.S. Marshals**...

74 **L'Arme Fatale 4** / **Sexcrimes** / **Jackie Chan** / Cannes 98...

75 **Chapeau Melon** : le film et la série / **Godzilla** / int. David Duchovny...

76 **Le Masque de Zorro** / **Snake Eyes** / **Hors d'Atteinte** / carrière Nicolas Cage...

77 **Soldier** / **Rush Hour** / **Ennemi d'Etat** / ***Oz*** / carrière Shane Black...

78 **Star Wars** / **Un Plan Simple** / **8mm** / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / **Payback** / **Le 13ème Guerrier** / **Matrix**...

80 **Matrix** / **Le Corrupteur** / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / **Le 13ème Guerrier**...

82 **Austin Powers 2** / **Fight Club** / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 **Sleepy Hollow** / **La Fin des Temps** / **Les Rois du Désert** / *The Practice*...

84 **American Psycho** / **Les Rois du Désert** / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 **X-Men** / **American Psycho** / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

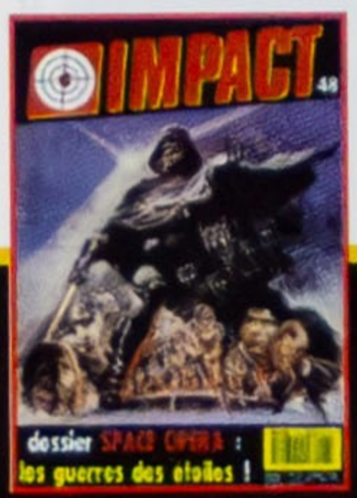
86 **M:I-2** / **Gladiator** / Cannes 2000 / *Sydney Fox*...

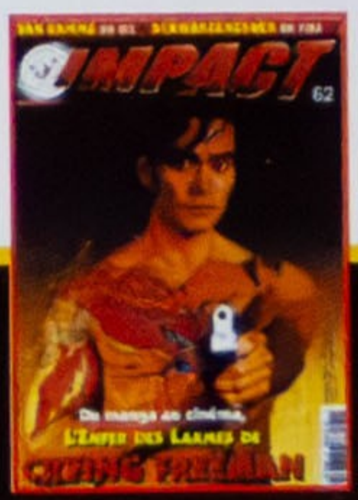
87 **X-Men** / **Shanghaï Kid** / **En Pleine Tempête** / carrière Jackie Chan...

88 **The Cell** / **Tigre et Dragon** / **L'Enfer du Devoir** / carrière Jet Li...

89 **Incassable** / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / **Way of the Gun**...

90 **Hannibal** / **Traffic** / **Tokyo Fist** / **Baise-moi** / carrière Mark Dacascos...





BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ **PRÉNOM** ________________

ADRESSE ________________________________

____

CODE POSTAL ________________________

VILLE ________________________________

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

Sommaire détaillé de chaque numéro sur mad-movies.com, rubrique anciens numéros

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40
41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55
56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81
82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94
95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107
108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120
121 122 123 124 125 126 127 128 129 130

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15
16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29
30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69
70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82
83 84 85 86 87 88 89 90

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

Fantastic Guide chapitre 22 et panique à bord de ce numéro 134 où le bouclage, a priori prévu pour le 22 août, tombe violemment le 9 du même mois. Soit, à peu de chose près, pile au beau milieu de mes premières vraies vacances depuis une bonne trentaine d'années. Ah les rascals ! Donc, notre mensuel aimé, épisodiquement bimestriel à la période estivale, devient bi-trimestriel en quelque sorte, soit un parfait irrégulomadaire. Suffit de le savoir...

Comme à l'habitude, rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivi du titre original en caractères gras). A l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. Les titres en caractères bleus signalent une œuvre retrouvée et n'ayant pu, de ce fait, trouver place dans les chapitre précédents.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des Festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

THE BLACK WIDOW

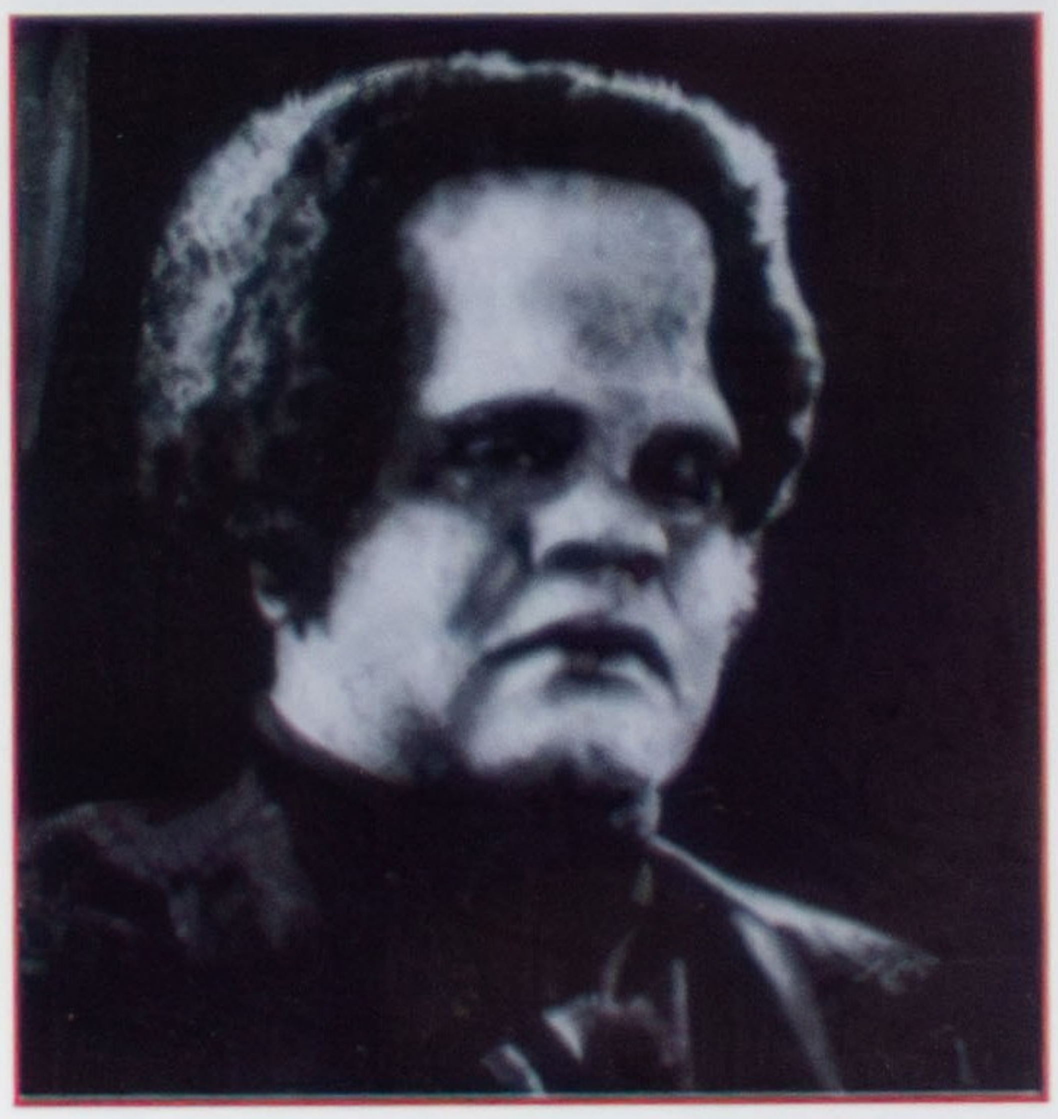
1947. Réal.: Spencer Gordon Bennet, Fred C. Brannon. Serial. Scén.: Franklyn Adreon, Basil Dickey, Jesse Duffy, Sol Shor. Int.: Bruce Edwards, Anthony Warde, Virginia Lindley, Carol Forman, Virginia Carroll, Tom Steele, Dale Van Sickel, Theodore Gottlieb, Sam Flint, Forrest Taylor, Ramsay Ames. Prod.: Republic. USA.

Les vieux briscards du serial, Spencer Gordon Bennet et Fred C. Brannon, utilisent à fond les ficelles du genre dans cette aventure de « l'Araignée Noire », une génie du mal à la Fantômas (Carol Forman) cherchant à dominer le marché des nouveaux carburants alors prometteur au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale. Tel notre futur Kwai Chang Caine de la série *Kung Fu* (dont son maître Pô lui apparaît quand il a très envie...), l'héroïne reçoit par intermittences la visite hallucinée de son père tibétain, adepte apparent de la téléportation (lequel, devant sa surprise la rassure aussitôt d'un récréatif *« c'est-y bête, hein ? »*, car on savait encore rire en ce temps-là !). Ce serial en treize épisodes existe aussi sous une forme concentrée d'une heure quarante, alors titrée **Sombra, the Spider Woman**.

BLACK WIDOW – WAJAH AYU

1994. Réal.: U-Wei Saari. Scén.: U-Wei Saari, Raja Azmi, d'après le roman, Black Widow, de Raja Azmi. Int.: Misbun Sidek, Mashiman Yon, Puteri Sabbiah, Zaidi Omar, Nurul Jasmin, Foo Kok Keong, Jalani Sidek, Rashid Sidek. Prod.: Raja Azmi, HW Entertainment Design & Productions. Malaisie.

Raja Azmi adapte et produit le sujet de son livre, *Black Widow*, dans lequel une jeune femme vit d'étranges cauchemars. Chaque nuit, elle rêve en effet d'araignées, petites ou bien gigantesques, et se sent de plus en plus liée avec l'espèce arachnide. Ses craintes ne font qu'augmenter quand elle s'aperçoit que les hommes de sa vie trouvent la mort les uns après les autres. Depuis quelques années, on assiste à un spectaculaire renouveau du cinéma fantastique et d'horreur malais, aussi bien à Singapour que sur la péninsule. Ainsi, la série des **Pontianak** (une sorcière vampire jouée par Maria Menado avec un succès considérable dans les années 50 et 60. Voir à **Anak Pontianak**) renaît de nos jours à la faveur d'un **Return to Pontianak** tourné en l'an 2000, et incarnée bien sûr par une nouvelle actrice.



***Blackenstein**. Joe DeSue tient (fort mal, assurent les critiques) le rôle-titre.*

BLACKENSTEIN

*ou **Black Frankenstein**. 1973. Réal.: William A. Levey. Scén.: Frank R. Saletri. Int.: John Hart, Roosevelt Jackson, Ivory Stone, Andrea King, Liz Renay, Joe DeSue, Nick Bolin, James Cougar, Marva Farmer. Prod.: Frank R. Saletri, FRSCO Productions. USA.*

À la suite du **Blacula** de William Crain, le producteur/scénariste Frank Saletri ose ce **Blackenstein** de fort mauvaise réputation. À la manière de **Johnny Got his Gun** (1971), un soldat du Vietnam perd bras et jambes au champ de bataille et connaît le vif désagrément d'atterrir au laboratoire d'un certain Dr. Stein (John Hart) habitant, comme il se doit, son château ancestral (montré au début de chaque nouvelle scène pour mieux dresser l'ambiance). Le bon docteur lui greffe les éléments disparus et ne désespère pas de lui faire retrouver un jour le goût du tango. Mais un assistant félon va gâcher l'affaire, amoureux de la belle Winifrid (Ivory Stone), fiancée du patient, mais très impatiente quand même. Sous les effets d'une drogue destinée à libérer l'instinct animal chez l'être humain, le pauvre cobaye se métamorphose soudain en un monstre noir rigolo comme tout, l'affreux Blackenstein ! Dès lors incontrôlable, il agresse quelques plantureuses jouvencelles, dont l'ex-stripteaseuse Liz Renay (**Desperate Living**), avant de se faire abattre dans la pure tradition du genre. En dépit de dialogues ineptes et d'acteurs laborieux, **Blackenstein** tente de coller au mythe et son monstre (coupe afro et visage bouffi) renvoie à la conception karloffienne du personnage dans les années 30 et 40. Sans doute à cours d'autres arguments, l'éditeur vidéo américain trouve pourtant le slogan qui tue : *« Plus bizarre que l'original »* ! Bien vu, mais message ignoré du chroniqueur de *Fangoria* concluant son texte d'un alarmiste *« Si j'ai pu persuader un seul lecteur d'éviter cette cassette, j'aurais fait mon travail »*...

BLACKGUARD

1925. Réal.: Graham Cutts. Scén.: Alfred Hitchcock. Int.: Walter Rilla, Jane Novak, Bernard Goetzke, Frank Stanmore, Martin Hertzberg, Rosa Valetti. Prod.: Michael Balcon, Gainsborough. G.B.

Alfred Hitchcock, alors âgé de 26 ans et collaborateur habituel de Graham Cutts (**Woman to Woman**), adapte à l'écran cette histoire tirée d'un roman de Raymond Patton, avec une séquence onirique se déroulant au Paradis, où intervient notamment le dieu de la musique. Egalement directeur artistique, assistant metteur en scène et, à l'occasion, décorateur, Hitchcock tournera la même année, et toujours pour le producteur Michael Balcon, son premier film, **Pleasure Garden**. Graham Cutts co-signera pour sa part, en 1932, une adaptation du *Signe des quatre* de Conan Doyle, avec Arthur Wontner dans le rôle de Sherlock Holmes.

BLACULA, LE VAMPIRE NOIR

***Blacula**. 1971. Réal.: William Crain. Scén.: Joan Torres, Raymond Koenig. Int.: William Marshall, Vonetta McGee, Kitty Lester, Gordon Pinsent, Charles Macauley, Thalmus Rasulala, Logan Field, Elisha Cook, Denise Nicholas, Emily Yancy. Prod.: Samuel Z. Arkoff, AIP. Distr.: Warner. USA.*

Un pareil titre calembour ne rebute pas l'*AIP*, productrice en d'autres temps de séries B fantastiques promises à de grands succès, et **Blacula** donne au contraire le départ à quelques détournements le plus souvent savoureux : **Abby**, **Sugar Hill**, **Blackenstein**, **Ganja and Hess**, ou **Dr. Black and Mr. White**. **Blacula** rend tout d'abord hommage à la tradition gothique. Un prince noir nigérien se rend en Transylvanie convaincre les aristocrates locaux de l'urgence à abolir l'esclavagisme. *« Mais l'esclavage n'est barbare que si on se place du côté de l'esclave »*, lui rétorque assez crânement Dracula, ce qui va rafraîchir les rapports et provoquer la vampirisation du prince, alors enfermé pour deux siècles dans un cercueil. Un préambule nécessaire à la transposition du thème dans un Los Angeles contemporain, où le désormais Blacula évolue avec une aisance surprenante, retrouvant même sous les traits de Tina (la Vonetta McGee du **Grand Silence**) une réincarnation de Luva, son ancienne épouse. Pas si parodique qu'on pourrait le craindre, **Blacula** explore le mythe et le respecte, ajoutant un romantisme inhabituel aux amours du vampire, souvent plus carnassières (le héros s'exposant délibérément au soleil après la mort de sa compagne). Dans le rôle-titre William Marshall s'en tire d'ailleurs de façon honorable, avant son retour dans le **Scream, Blacula, Scream** de Bob Kelljean deux ans plus tard, et encore sous les traits du prêtre exorciste d'**Abby** l'année d'après. *«Une curieuse manière d'endosser l'**Abby** sacerdotal»* ajouterait le chroniqueur facétieux, mais ce n'est pas notre genre, ici...

***Blade**. Wesley Snipes, Van Helsing de choc !*

BLADE

1998. Réal.: Steve Norrington. Scén.: David S. Goyer. Int.: Wesley Snipes, Stephen Dorff, N'Bushe Wright, Kris Kristofferson, Udo Kier, Donald Logue, Kevin Patrick Walls, Tim Guinee, Eric Edwards, Arly Jover, Traci Lords, Sanaa Nathan. Prod.: Peter Frankfurt, Wesley Snipes, Robert Engelman, New Line Cinema/Amen Ra Films/Imaginary Forces. USA.

D'année en année, le besoin de moderniser le thème vampirique saisit les scénaristes et l'on progresse à petits pas, de **Génération Perdue** en **Entretien avec un Vampire**, d'**Aux Frontières de l'Aube** en **Dracula** revisité, du **Vampires** de John Carpenter en ce bruyant **Blade**, rappelant pour sa part, et à grand renfort d'images stromboscopiques l'univers du clip, des comics, du jeu vidéo et encore du film d'action made in Hong Kong. Déjà, **Blade** amène une remise en cause radicale de l'état de suceur de sang. On y parle de nation vampire issue des origines, constituant une caste élitiste, mais discrète, infiltrant les pouvoirs en place, et composant à l'occasion avec la classe politique tout à fait au courant de son existence. Le vampirisme se propage tel un virus et le passage de l'état de victime ordinaire au statut de prince de la nuit s'appelle désormais mutation. Face aux vampires au sang pur d'une part, et aux vampires mutants et séditieux de l'autre, un fier justicier se dresse, Blade ! Un héros qui, tel Batman, se trouve déchiré entre ses origines humaines et son côté obscur, suite à une initiation peu commune, quand sa mère le met au monde après une morsure infligée par Deacon Frost (Stephen Dorff), un vampire mutant résolu à mener ses troupes à la conquête du globe. Dès lors, et une fois les personnages mis en place, ce néo-western peut démarrer sur le schéma du manichéisme ordinaire avec comme enjeu le sort du monde. Le tout nourri, truffé, gavé d'effets spéciaux, tantôt somptueux, tantôt limite ridicules (la fin boursoufflée de Deacon Frost tournant à la baudruche après un beau combat au sabre). **Blade** c'est l'abus du trucage pour le simple plaisir du trucage, comme pour mieux rappeler le produit fabriqué derrière une dramaturgie réduite à l'éternel combat du mal et du bien. Un besoin pathétique d'empiler du rien face à la grande peur du vide. Fascinant ! (*M113P18, M117P63*).

***Blacula**. Attention, sous le couvercle, Blacula est là !*

BLADE OF ŒDIPUS

Œdipus no Yaiba. 1986. Réal.: Toichiro Narushima. Int.: Masato Furoya, Masaki Kyomoto. Japon.

Un collectionneur d'armes blanches, obsédé par l'épée du roi Œdipe, tombe dans la démence après l'apparition de l'arme légendaire à son domicile. Un bel objet ayant notamment servi à trucider Laïos, le propre père d'Œdipe, si l'on en croit la mythologie grecque.

Blade Runner. Deckard, l'humain traqueur de robots.

BLADE RUNNER

1982. Réal.: Ridley Scott,. Scén.: Hampton Fancher, David Peoples, d'après Philip K. Dick. Int.: Harrison Ford, Brion James, James Hong, Sean Young, Daryl Hannah, Rutger Hauer, M. Emmett Walsh, Joe Turkel, Edward James Olmos, Joanna Cassidy. Prod.: Michael Deeley. Distr.: Warner Bros, Ladd Company. USA.

En l'an 2019, le « Blade Runner » Rick Deckard doit retrouver dans un Los Angeles surpeuplé quatre androïdes échappés d'une colonie spatiale. Au terme de son enquête, et après l'élimination de trois d'entre eux, il se retrouve face à Batty, le plus dangereux, résolu à découvrir ses origines et les moyens de prolonger sa vie jusqu'ici réduite à une période de quatre années. Allégorie fascinante de l'homme créant le robot à son image, pour s'apercevoir qu'il développe peu à peu une conscience et des sentiments, alors que dans le même temps l'humain s'animalise et imagine tout un environnement barbare qu'on dirait fait pour des machines. « *Qu'est-ce que la réalité ?* » demandait Philip K. Dick de son vivant, « *Et qu'est-ce qui définit le véritable être humain ?* » Des questions posées en filigrane de ce **Blade Runner** aux allures de polar rétro dans le décor d'une mégalopole du futur inquiétante, gigantesque, hostile, sans cesse noyée de pluie et parasitée par des panneaux publicitaires géants promettant de façon ironique une vie meilleure aux exclus résignés, l'élite ayant depuis longtemps migré vers d'autres planètes plus accueillantes. La chasse aux répliquants n'est finalement que le prétexte narratif à la description d'un futur proche de plus en plus conforme à la réalité à mesure que l'on s'en rapproche. C'est peut-être ce qui surprend le plus, vingt ans après sa sortie, à la nouvelle vision de ce **Blade Runner**, version longue ou pas, copie « director's cut » ou non.

BLADES

1988. Réal.: Thomas R. Rondinella. Scén.: John P. Finegan, William R. Pace, Thomas R. Rondinella. Int.: Robert North, Jeremy Whelan, Victoria Scott, Lee Devin, Holly Stevenson, William Towner, Donald Jackson. Prod.: John P. Finegan Productions. USA.

Réjouissante parodie de **Jaws**, où les dents du requin deviennent les lames d'une tondeuse à gazon possédée par un esprit maléfique, tandis que la grande bleue correspond désormais à la verdure d'un terrain de golf. Le producteur-co-scénariste ne s'en tient d'ailleurs pas là, et, à la manière de son mémorable **Girls School Screamers** (également distribué par *Troma*), il aligne les références allant de **Vendredi 13** à **Apocalypse Now** et de **Maximum Overdrive** au **Cuirassé Potemkine** (le fameux landau transformé en caddy de golf). À voir pour la performance de Jeremy Whelan, très « Robert Shaw » dans **Les Dents de la Mer**, le seul capable à ses dires d'affronter la tondeuse maniaque. Ses armes secrètes : des balles de golf explosives expédiées par une batterie de solides « putters ». Allons bon !

THE BLAIR FISH PROJECT

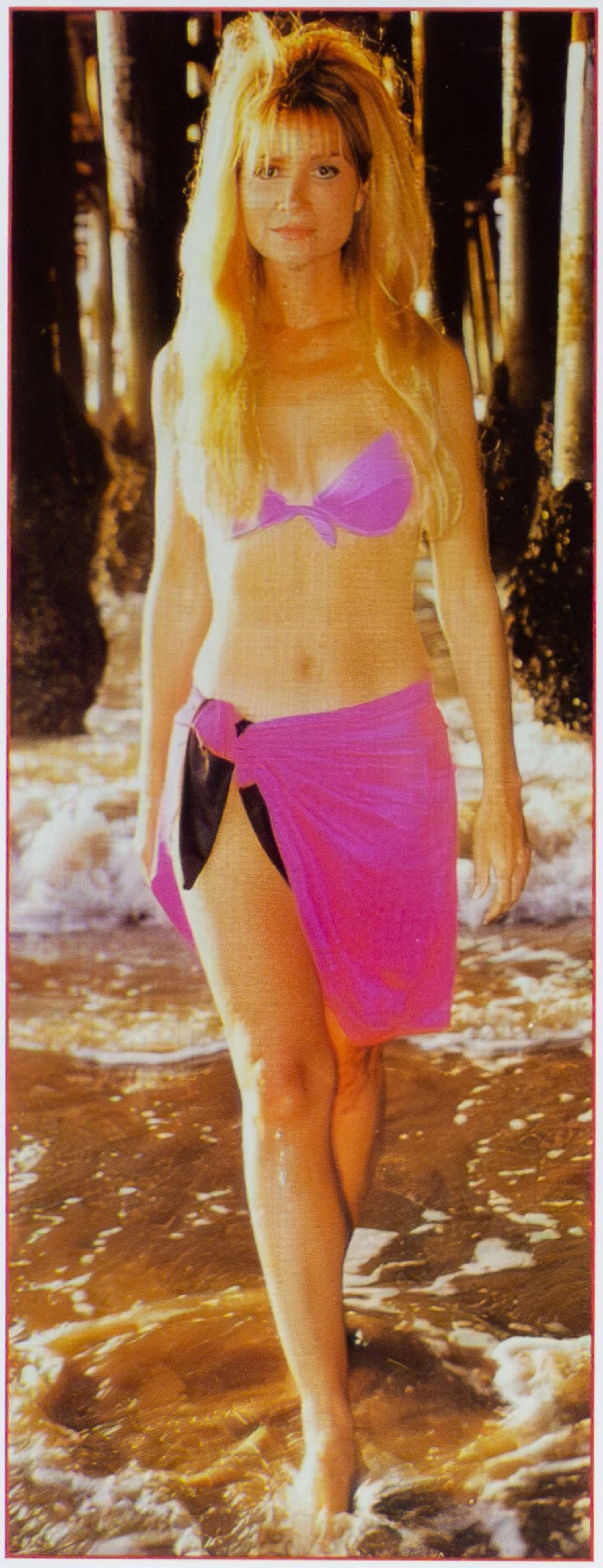
1999. Réal. et scén.: Will Huston. Int.: Devin Crannell, Caara Shayne, Locky Lambert, Stacie Randall. USA.

Suite au succès inattendu du **Projet Blair Witch** ayant rapporté gros sans coûter grand chose, quelques aventuriers du Septième Art daignèrent se pencher sur la question en l'abordant le plus souvent sur le mode érotique. Des **The Bare Wench Project**, **Blair's Sick of the Witch Project**, **The Bare Tits Project** ou autre **Babes in The Woods** virent ainsi le jour, en même temps que ce **The Blair Fish Project**, en fait un court métrage, avec les séduisantes Caara Shayne, Stacie Randall (**Ghoulies IV**, **Trancers IV** et **V**) et Locky Lambert (**Witchboard III**). Les trois bimbos parties batifoler au bord d'un lac au fond des bois ne laissent d'elles que leurs tenues de bain et une K7 témoignant de leur aventure visualisée, comme il se doit, sous les mêmes angles que leur modèle et abusant volontiers de la caméra subjective.

BLAIR WITCH 2, LE LIVRE DES OMBRES

Book of Shadows : Blair Witch 2. 2000. Réal.: Joe Berlinger. Scén.: Dick Beebe et Joe Berlinger. Int.: Kim Director, Stephen Barker, Jeffrey Donovan, Erica Leerhsen, Tristen Skyler. Prod.: Bill Carraro, Artisan Entertainment. Distr.: Mars Films. USA.

Joe Berlinger, succédant à Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, s'appuie sur **Le Projet Blair Witch** en tant que film pour démarrer cette fiction et mêler davantage le réel à l'imaginaire. Les premières images fonctionnent à la manière d'un micro-trottoir, où les citoyens de Burkittsville expriment leurs griefs à l'encontre du film et des médias ayant réussi à attirer une foule de curieux ou d'illuminés sur le site, tous pressés d'apercevoir la fameuse sorcière promise. C'est dans cet environnement que débarque le groupe de héros : deux filles et deux garçons, emmenés par Jeffrey, un parano de première, inaugurent une visite guidée de la région, comme d'autres partent en safari touristique. Leur but ? Passer la nuit dans la forêt et tout filmer aux alentours pour surprendre la sorcière attendue. Et c'est ainsi que **Blair Witch 2** prolonge **Le Projet Blair Witch** tout en le contredisant d'une manière exemplaire. De la simplicité du premier film, finalement beaucoup plus rationnel qu'on pourrait le croire, le second fait table rase et montre au contraire une surabondance de faits inexplicables, si l'on s'en tient à la narration au premier degré des personnages. Dès lors, il faut s'interroger sur leur objectivité, d'autant qu'ils paraissent tous dérangés à des degrés divers. Ces cinq personnages nous racontent une histoire, mais ils la travestissent au fur et à mesure, volontairement ou pas. Dès lors, **Blair Witch 2** repose sur une ambiguïté constante et on ne sait jamais si les apparitions ou hallucinations - souvent assez horrifiques - relèvent de la pure sorcellerie (ce qui serait un comble, si l'on évoque le premier volet...), de l'aliénation mentale, ou encore de la manipulation collective. Quoi qu'il en soit, **Blair Witch 2** doit s'apprécier au niveau de ce qu'il veut bien nous montrer. Des teenagers en goguette s'apostrophant les uns les autres comme dans les survivals du même acabit, quelques références cinématographiques bien assénées aux bons endroits, une caméra fébrile destinée à faire monter le suspense, une musique altière soulignant les effets comme une folle, de manière à hérisser les poils du spectateur, tout cela avant de le laisser face à ses propres interrogations. (*M128P15*).



The Blair Fish Project. Locky Lambert perdue dans les bois pendant que le loup n'y est pas...

***Blair Witch 2, le livre des ombres.** Des teenagers en goguette s'apostrophant les uns les autres.*

BLAKE MURDER MYSTERY

*US.: **The Haunted House**. 1940. Réal.: Robert F. McGowan. Scén.: Dorothy Davenport, Jack Leonard. Int.: Marcia Mae Jones, Jackie Moran, Jessie Arnold, George Cleveland, Henry Hall, Marcelle Ray, Buddy Swan. Prod.: William T. Lackey, Monogram. USA.*

Deux jeunes reporters confrontés à une énigme policière mènent eux-mêmes leur propre enquête, ce qui va les attirer dans les décors d'une sinistre maison prétendument hantée. Avec la star enfant Marcia Mae Jones (**King of Jazz**, **Night Nurse**, **The Garden of Allah**, **The Adventure of Tom Sawyer**) alors tout juste adolescente.

BLAKE'S 7

1978 à 1981. Réal.: Michael E. Briant, Vere Lorrimer, etc. Série TV. Scén.: Terry Nation, Allan Prior, Ben Steed, etc. Int.: Gareth Thomas, Paul Darrow, Michael Keating, David Jackson, Steven Pacey, Jan Chappell, Jacqueline Pearce, Glynis Barber, Josette Simon. Prod.: David Maloney, Vere Lorrimer, BBC Television. G.B.

Série science-fictionnelle britannique de quatre saisons de 13 épisodes imaginée par Terry Nation, l'un des auteurs de ***Dr. Who***. ***Blake's 7*** se veut la réponse au ***Star Trek*** américain, où le Liberator remplace l'Enterprise. À bord, Blake (Gareth Thomas) et son équipe : Avon (Paul Darrow), Vila (Michael Keating), Gan (David Jackson), Jenna (Sally Knyvette), Cally (Jan Chappell) et Zen (Peter Tuddenham), remplacés au fil des saisons par Soolin (Glynis Barber), Tarrant (Steven Pacey), Dayna (Josette Simon) et encore les deux computers Slave et Orac.

*La fine équipe de **Blake's 7** : Steven Pacey, Josette Simon, Paul Darrow, Glynis Barber, Michael Keating.*

À la façon des personnages de Gene Roddenberry, les héros visitent les planètes et tentent d'y apporter la paix universelle au fil des épisodes, permettant de retrouver quelque vingt ans plus tard des guest-stars de l'âge d'or britannique : Barbara Shelley, Suzan Farmer, Jacqueline Pearce (la « Femme-Reptile ») ou encore Michael Gough (l'Alfred des récents **Batman**). Incidence révélatrice, Blake incarne surtout le leader d'un groupe de rebelles opposé à la « Federation », un gouvernement dictatorial éliminant ses opposants, ou bien les déportant sur de lointaines planètes pénitenciaires et, comme par hasard, le pilote de ***Blake's 7*** sortit la même semaine de la première londonienne de **Star Wars**.

BLANCHE NEIGE ET LES SEPT...

Dornwittchen und Schneroshe. 1970. Réal. et scén.: Klein Erwin. Int.: Alfred Böhm, Ossy Kolman, Lotte Lang, Nera Nicol, Monika Strauchn, Elisabeth Fallenberg. Distr.: Les Comptoirs du Film Production. Autriche.

Kolossale friponnerie autrichienne au temps où les grands thèmes se déclinaient sur le mode érotique, tandis que dans les salles spécialisées voisines des cinéastes gynécologues se penchaient volontiers sur la vie intime des ménagères (...de moins de cinquante ans, cela va sans dire...), avec, comme moment fort, le passage du facteur qui sonne toujours deux fois, c'est bien connu. Dracula, Zorro, Frankenstein, Siegfried, Robin des Bois, les Trois Mousquetaires, et jusqu'à l'Homme Invisible s'émancipaient ainsi dans les années 70, et Blanche Neige, très sollicitée à l'époque tant on aimait sa façon de croquer la pomme, devait apparaître la même année dans **Snow White and the Seven Dwarfs**, une autre version érotique, venue cette fois du Danemark. Non content de rafraîchir le thème, Klein Erwin s'amuse en plus à changer le sexe du rôle-titre présenté ici comme le plus beau prince de la région (dixit le miroir...), que la VF appelle résolument Blanc Neige durant tout le métrage. Comme de juste, les Autrichiennes n'en peuvent plus, et les spectateurs guère davantage, vu la lourdeur des gags et l'incroyable minceur du script.

Blanche Neige et les Sept... Des amours bucoliques, champêtres et... autrichiennes !

Blankman. *Aux innocents les mains pleines : des super zéros au service de la justice.*

BLANKMAN

1994. Réal.: Mike Binder. Scén.: Damon Wayans, J.F. Lawton. Int.: Damon Wayans, David Alan Grier, Robin Givens, Christopher Lawford, Jason Alexander, Jon Polito, Frazer Smith, Greg Kinnear. Prod.: Eric Gold, Doc Erickson, Columbia Pictures. USA.

En dépit d'un confortable budget, **Blankman** s'est ramassé grave aux USA et n'a pas davantage convaincu chez nous où il atterrit direct à la vidéo dans l'anonymat le plus complet. L'idée n'est pas nouvelle de parodier les super-héros à la mode (**Rat Pfink a Boo Boo**, **Captain Avenger**, **The Return of Captain Invincible**, et surtout le **Meteor Man** de Robert Townsed réalisé l'année précédente), mais encore faut-il l'assortir d'un scénario valable et d'un semblant d'humour. Or, **Blankman** ressemble à ces sit-coms de *M6*, où le public attend les rafales de rires enregistrés pour apprécier la drôlerie des dialogues (sinon pas un être humain au Monde ne soupçonnerait l'humour du scénariste). Grand amateur de la série ***Batman*** (celle de 1966, avec Adam West), le héros se décide un beau jour à revêtir lui aussi sa panoplie bricolée vaille que vaille et chasser le crime de son quartier. Une chaussette trouée pour simple masque, un pyjama à l'épreuve des balles comme cuirasse, une nappe nouée en guise de cape, Blankman (Monsieur Nul, ou Monsieur X...) n'oublie pas non plus les gagdgets de rigueur : un robot tendance poubelle à roulettes, un assortiment de boules puantes, un nunchaku électrique, un débouche-lavabo monté sur câble et même un attrape-mouches volant ! Hélas, malgré une évidente bonne volonté, **Blankman** ne décolle jamais vraiment : aucune émotion perceptible, pas d'humour, guère d'originalité, et surtout fort peu d'action (en dépit des nombreux « crash ! », « splatt ! » ou « paaaah ! » dessinées à l'écran)... Sinon, c'est très bien.

BLAZING FORCE

1996. Réal.: Mark J. Gordon. Scén.: Ron Ford, Doug Miller. Int.: Tyrone Wade, Paul Logan, My Tran. Prod.: Mark J. Gordon, Blaine R. Mitchell, Wildcat Entertainment. USA.

Tyrone Wade, l'Extraterrestre bleuté d'**Alien Force**, incarne le flic Richard Blaze à la poursuite du super-méchant Grecko (Paul Logan), meurtrier à la fois de son épouse et de son co-équipier. Grecko, outre un mauvais caractère et des dispositions étonnantes pour la lutte (gréco-romaine, sans doute...), maîtrise en plus certains pouvoirs, dont celui de disparaître à volonté. Pour sa part, Blaze suit l'enseignement de maître Yang, un expert en arts martiaux, et trouve l'inspiration divine à travers diverses séquences hallucinatoires nous renseignant sur ses origines et sur l'urgence à récupérer une précieuse amulette magique. Ça bouge très fort, mais le budget dispensé par *Wildcat Entertainment* ne permet pas des folies, au point que le co-scénariste Ron Ford (auteur lui-même de curiosités comme **Creature Realm : From the Dead**, **Alien Force** et **Things 3 : Old Things**) interprète plusieurs personnages, dont celui d'un prêtre anti-conformiste.

BLEAK FUTURE

1996. Réal.: Brian O'Malley. Int.: Tom Johnson, Frank Kowal, Darlene Dolan, Wendie Newcomb, Brad Rockhold, Eric Lewis, John Rausch, John Avenetti. Prod.: Brian O'Malley. USA.

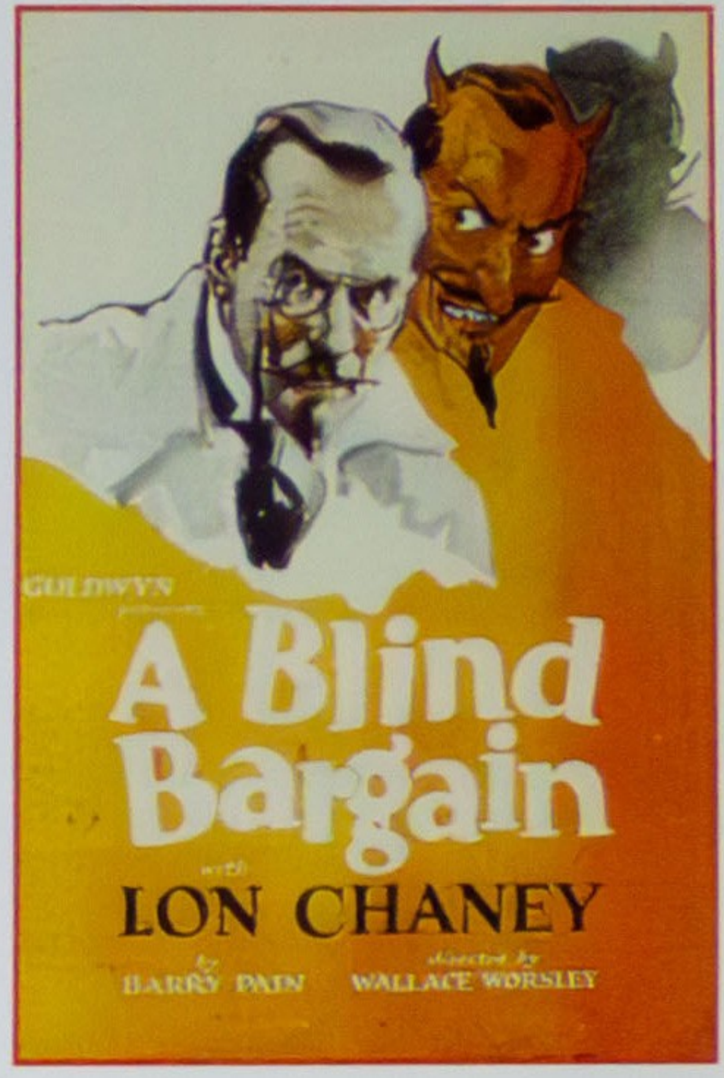
Comme l'annonce le titre, the future is bleak dans ce petit budget amateur nous décrivant une fois de plus un monde post-apocalyptique parcouru de mutants vindicatifs. Malgré un tournage en super 8 rendu difficile par la chaleur ambiante du désert californien, un casting inexpérimenté et des trucages de fortune, **Bleak Future** figurait au *Slamdance Film Festival* de 1996 et sortait l'année suivante chez *Film Threat Video*.

Bleak Future. *La mode mutante. Prenez des notes !*

A BLIND BARGAIN

1922. Réal.: Wallace Worsley. Scén.: J. G. Hawks. Int.: Lon Chaney, Raymond Mc Kee, Jacqueline Logan, Virginia True Boardman, Fontaine LaRue, Aggie Herring, Virginia Madison. Prod.: Samuel Goldwyn, Goldwyn Pictures Corp. USA.

Blind Bargain s'inspire du serial **The Screaming Shadow** réalisé en 1920, et aussi du roman *The Octave of Claudius*, de Barry Pain, dans lequel un savant téméraire imagine trouver dans certaines glandes animales un sérum capable de prolonger la vie des humains. Évidemment, ça rate toujours, et ici Lon Chaney (le vrai, le père...) interprète à la fois le Dr. Lamb et le produit de ses expériences ratées : une créature bossue, mi-homme, mi-singe, dont les pitoyables accès d'humanité annoncent le jeu d'un Boris Karloff sur les prochains **Frankenstein**. Alors qu'un nouveau venu accepte le marché (« blind bargain ») pour servir de cobaye en échange de la guérison de sa mère condamnée, le bossu libère d'autres compagnons monstrueux, résultats d'anciens travaux du savant, pour une cruelle vengeance renvoyant cette fois à celle des créatures hybrides de *L'Île du Dr. Moreau* d'H.G. Wells. Lon Chaney interprètera l'année suivante un autre bossu plus célèbre : le Quasimodo de **Notre-Dame de Paris**.



THE BLIND BEAST

Moju. 1969. Réal.: Yasuzo Masumura. Scén.: Yoshio Shirasaka, d'après Edogawa Rampo. Int.: Eiji Funakoshi, Mako Midori, Noriko Sengoku. Prod.: Daiei. Japon.

Eiji Funakoshi, le docteur Hidaka dans la première aventure de la tortue géante Gamera (**Gamera the Invincible**, 1965), incarne le sculpteur aveugle Michio, habité par le besoin de jauger de façon tactile ses modèles nus féminins afin de mieux les fixer sur argile, tout ceci sous l'œil attentif d'une mère volontiers castratrice. Il kidnappe ainsi la belle Aki (Mako Midori) et la retient prisonnière durant des mois dans sa curieuse demeure ornée de morceaux humains savamment sculptés. Entre les deux va alors s'exercer la classique lutte d'influence de personnages ainsi placés en huis-clos (**The Servant**, de Joseph Losey, **L'Obsédé**, de William Wyler), tandis que naît un amour fou proche du sado-masochisme et finalement destructeur. L'artiste taillant bientôt à vif

Blind Beast. *L'art de tripoter façon « braille ».*

le corps de son modèle avant de se supprimer lui-même. Le prolixe Yasuzo Masumura (**L'Ange rouge**, **La Femme de Seisaku**, **Le Soldat Yakusa**, **Tatouage**...) adapte un sujet du non moins inépuisable Edogawa Rampo (**Le Lézard noir**, **Horror of the Malformed Men**, **Gemini** et surtout **Rampo, la proie et l'ombre** mettant en scène l'écrivain lui-même). On y retrouve bien sûr les obsessions de l'auteur, l'érotisme, la morbidité, les rapports de pouvoir et de soumission entre les personnages, le fétichisme, la perversion, l'amoralisme, et les quelques touches fantastiques habituelles (la jeune femme perdant peu à peu la vue au contact du sculpteur et se laissant gagner à son tour par la folie).

BLIND FAITH

1988. Réal. et scén.: Dean Wilson. Int.: Erik Gunn, Kevin Yon, Kirk Swenk, Lynne Brown, Rosanne Steffens, David Winick. Prod.: John Hyatt, Third Coast/Blind Faith Partners. USA.

Récit confus (surtout après la vision du film) à propos de disparitions de femmes aux alentours d'une petite ville, que l'on finit par retrouver enchaînées et torturées dans les sous-sols de l'église locale. L'intrigue procède à petit pas, entre une narration en voix off, de maigres dialogues, et l'irruption de flashes-back censés nous renseigner sur l'identité du coupable. Tourné direct à la vidéo avec une grande économie de moyens, le film est réalisé par un Dean Wilson assurant à peu près tous les postes, y compris dans l'élaboration des effets spéciaux.

BLIND JUSTICE

1994. Réal.: Richard Spence. TV. Scén.: Daniel Knauf. Int.: Armand Assante, Elisabeth Shue, Robert Davi, Adam Baldwin, Ian McElhinney, Danny Nucci, Titus Welliver, Jack Black, Douglas Roberts, Jesse Dabson. Prod.: David Heyman, Neal H. Moritz, Rick Nathanson, HBO. USA.

Armand Assante incarne un soldat survivant devenu presque aveugle lors de la Guerre de Sécession. Nommé Canaan, il voyage en compagnie d'un nouveau-né, tel le Daïgoro de la série japonaise des **Baby Cart**. Son chemin de croix, traversé de cauchemars témoins d'un passé douloureux, l'amène dans une petite ville où, soignée par la belle Elisabeth Shue, il va devoir reprendre les armes contre une bande de malfaiteurs. Vaguement inspiré de divers comics, aussi bien que des films de samourais nippons, ce western tourné pour le câble aligne les personnages inquiétants, les scènes de violence, les références à la Bible, ainsi que pas mal d'éléments fantastiques, tels l'idée des sens aiguisés du héros et de sa mission quasiment christique.

THE BLIND PRINCESS AND THE POET

1911. Réal.: D.W. Griffith. Int.: Charles H. West, Blanche Sweet, Francis Grandin, Florence La Badie. Prod.: Biograph. USA.

David Dark Griffith, d'abord acteur et scénariste, réalise son premier film en 1908, pour devenir l'un des pricipaux artisans du jeune cinéma américain. Auteur de près de 500 titres, dont une bonne partie de courts métrages, il laisse une dizaine d'œuvres fantastiques (**The Avenging Conscience**, **The Devil**, **The Brute Force**, **The Sorrows of Satan**, **Dream Street**, **Man's Genesis**, etc.), et encore ce conte de fées datant de 1911 où un simple baiser redonne la vue à une princesse aveugle.

BLISS

1985. Réal. et scén: Ray Lawrence, d'après le roman de Peter Carey. Int.: Barry Otto, Lynette Curran, Helen Jones, Gia Carides, Miles Buchanan, Jeff Truman, Tim Robertson, Kerry Walker. Prod.: Australian, Film Institute. Australie.

Un créatif publicitaire vit l'étrange expérience de s'échapper de son corps durant une poignée de minutes, qu'on se croirait quasiment dans la regrettée émission *Mystères* du très peu regretté Jacques Pradel. Entre la vie et la mort, il perçoit des visions à la fois de l'enfer et du paradis, ce qui lui permet, revenu à la dure réalité des choses, de s'interroger sur la véritable signification de son existence. Le script mêle ainsi l'humour noir, le surréalisme et la philosophie pour témoigner d'une envie de refaire le Monde, a priori complètement étrangère à nos dir' com' actuels.

Le Blob. Par bonheur le monstre n'a fait qu'une demi-victime...

LE BLOB

The Blob. 1988. Réal.: Chuck Russell. Scén.: Chuck Russell, Frank Darabont. Int.: Kevin Dillon, Donovan Leitch, Riky Paul Goldin, Shawnee Smith, Sharon Spelman, Candy Clark, Art Lafleur, Jeffrey de Munn, Del Close, Billy Beck, Douglas Emerson, Michael Kenworthy, Jack Nance.Prod.: Jack H. Harris, Elliott Kastner, Tri-Star. Distr.: Columbia Tri-star Films, USA.

« *La Couleur venue du Ciel* » (aurait dit Lovecraft) envahissait les écrans américains en 1958, et à l'époque il s'agissait d'une métaphore limpide sur le péril rouge dévorant les jeunes consciences, à savoir un casting très **La Fureur de Vivre**, Steve McQueen en tête (**The Blob**, d'Irving S. Yeaworth, Jr). Quatorze ans plus tard, l'affreux J.R., Larry Hagman, s'y colle pour **Attention au Blob !** où il insiste sur l'aspect slapstick du thème, la première victime se faisant même surprendre par la créature visqueuse en pleine vision du premier **Blob** devant son téléviseur. Chuck Russell pour sa part en conserve l'ironie initiale, mais apporte en plus une efficacité visuelle et un sadisme à l'égard des personnages typiques d'une nouvelle école du Fantastique formée aux **Freddy**, **Halloween** et autres **Vendredi 13**. Loin de la matière inerte et vaguement incrédible des premières versions, le Blob nouveau se conduit en véritable prédateur, coursant les héros à travers les rues, projetant ses tentacules, glissant aux plafonds et se jetant sur ses proies avant de les diggérer pour en tirer une nouvelle vigueur et croître à vue d'œil. De même, le concept suranné de la Guerre Froide et du « danger venu d'ailleurs » laisse place à des soucis plus actuels, comme la prolifération des armes biologiques, la circulation des nouveaux virus ou encore cette fascination pour le catastrophisme aux allures de jugement dernier (voir le clin d'œil final du pasteur gardien de la créature). Si la version de Chuck Russell ne révolutionne pas le 7ème art, son film est au moins distractif et bien dans l'air du temps. (*M55P28, M57P13*).

THE BLONDE GODDESS

1982. Réal.: Bill Milling (Bill Eagle). Scén.: Bill Eagle. Int.: Ron Jeremy, Susanna Britton, Loni Sanders, Jane Kelton, Jaqueline Lorians, Barbara Peckinpaugh, Misty Regan. Prod.: Bill Eagle. USA.

De la SF déclinée façon sexe où le héros, créateur de comics, se transporte lui-même dans un lointain futur à l'aide d'une clinquante machine étudiée pour. Une bonne occasion de parodier au passage **La Guerre des étoiles**, **Star Trek**, et même **Les Aventuriers de l'arche perdue** à travers l'apparition d'un héros courageux, mais forniqueur (en un seul mot, SVP, merci !) nommé Louisiana Smith.

BLONDE HEAVEN

1992. Réal.: Ellen Cabot (Dave DeCoteau). Scén.: Matt Millenko, Kenneth J. Hall, Matthew J. Walsh. Int.: Julie Strain, Raelyn Saalman, Joe Estevez, Michelle Bauer, Mary Tudor, Janine Stilio, Jason Clow, Monique Parent, Tamera Carrera. Prod.: Karen L. Spencer, Torchlight. USA.

Ce n'est pas que Dave DeCoteau pratique un cinéma à s'attirer les Oscars, la traçabilité de son langage filmique ayant même tendance à bêtifier gravement (voir nos appréciations au titre **Beach Babes from Beyond Infinity**), mais enfin l'animal a le chic pour réunir à chaque fois une palanquée de pointures bimboïdes dont le 7ème Art devra bien lui être quelque jour reconnaissant. Au générique, pas moins de Michelle Bauer, Julie Strain, Monique Parent, assistées de la moins connue, mais tout aussi ravissante, Raelyn Saalman (**Erotic Confessions**, **Attack of the 60 Foot Centerfold**, **Galaxy Girls**). Grand maître du pseudo interchangeable (Victoria Sloan, Julian Breen, Richard Chasen, Jack Reed), Dave DeCoteau imagine sous celui d'Ellen Cabot la version féminine de **Génération Perdue**. La blonde Angie trouve du travail auprès d'une agence de mannequins dirigée par Illyana/Julie Strain. Mais sous cette appellation de « Blonde Heaven » se cache en fait une confrérie de vampires répandant peu à peu son mal sur la cité. Illyana croit même reconnaître chez Angie la réincarnation d'un amant disparu, apparemment guère troublée par un tel changement de sexe pour le moins inattendu. Le pervers cinéaste déroule ses deux feuilles de scénarios et donne le change en multipliant les scènes érotiques, à peu près comme dans le **Babes from Beyond Infinity** déjà cité et produit par le même *Torchlight*, sous-filiale de feu *Full Moon*. Si c'est pas du film torché, ça !

Blonde Heaven. Un cliché collector assez rare, car Julie Strain n'est pas du genre à tenir la chandelle.

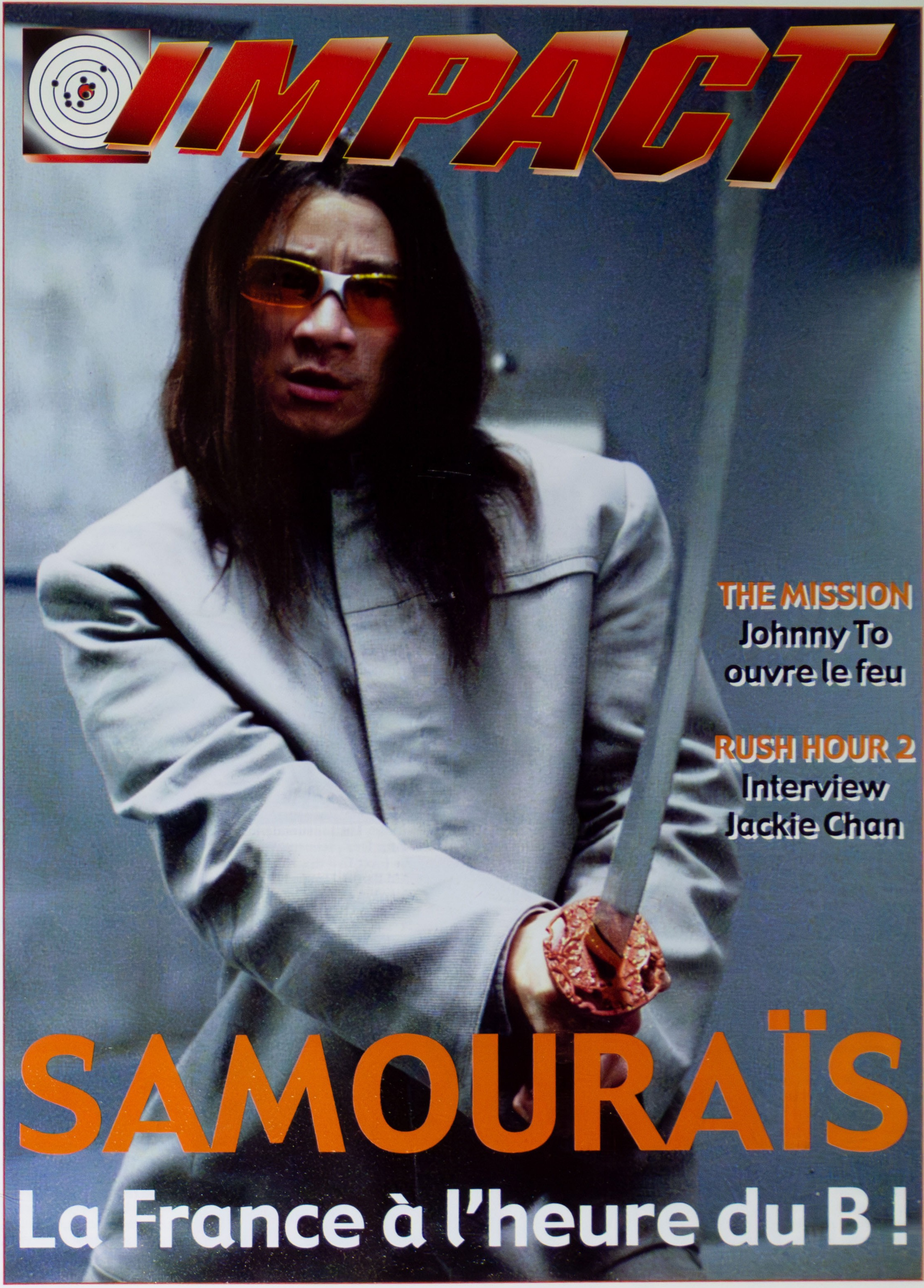


Photo : Thibault Grabherr

SERIES 7 : THE CONTENDERS

Le concept de **Series 7 : The Contenders** est particulièrement alléchant. Entièrement tourné en DV, le film suit le parcours de cinq participants à un concours violent basé sur le principe des « reality TV ». Les joueurs sont sommés de s'entre-tuer devant les caméras télé et le dernier survivant empoche une somme conséquente pour sa peine. Pour cette saison, Dawn, la grande gagnante de l'an passé, a une raison de plus de survivre : elle est enceinte. Et si elle se montre encore une fois à la hauteur, la production la rapatriera dans son état natal et embauchera alors quatre autres participants pour l'année suivante. Bien sûr, elle s'engage aussi à prendre le nouveau-né en charge, s'il devait arriver quelque chose à Dawn...
Series 7 tire profit de son budget riquiqui, à la manière du **Projet Blair Witch**, en incluant tout simplement son filmage en DV comme un principe de mise en scène (tout est vu à travers l'œil du cameraman). Sur un principe qui renvoie aux films d'anticipation, il rappelle même les messages politiques du **Rollerball** de Norman Jewison et de **La Course à la mort de l'an 2000** de Paul Bartel. Le réalisateur Dan Minahan (co-scénariste de **I Shot Andy Warhol**) signe ici un premier film sans noms majeurs au générique, si ce n'est celui de l'actrice Brooke Smith, furtivement aperçue dans **Le Silence des agneaux**. Malheureusement, l'étroitesse de son budget ne lui permet pas de décrire le monde totalitaire qui autoriserait un tel jeu télévisé. L'argument science-fictionnel n'en est que légèrement amoindri, et **Series 7** devrait largement faire parler de lui lors de sa sortie ici. Mais quand ? **S.M.**

Series 7 : bientôt la fin de la retransmission ?

Ici en plein travail, l'inspecteur Torrente (Santiago Segura) mène l'enquête...

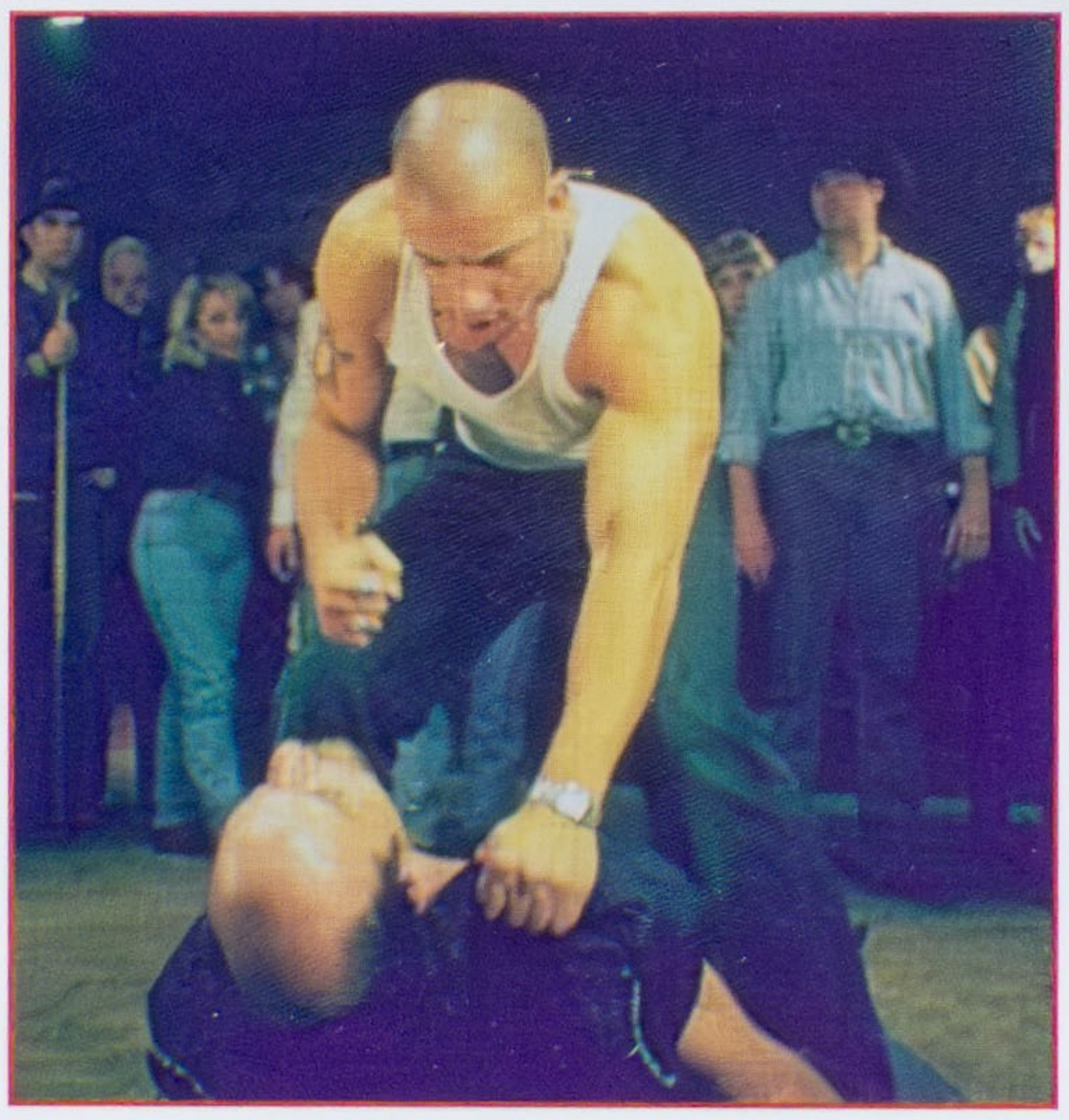
TORRENTE 2 : MISSION EN MARBELLA

Le flic le plus crade, le plus abruti, le plus corrompu et le plus réac de la planète est de retour... quel bonheur ! Après avoir perdu toute sa fortune au jeu, Torrente réintègre les forces de police et se retrouve, malgré lui, à combattre la corruption. Mais cette fois-ci, l'enjeu est international. Un milliardaire a décidé de voler des missiles à l'État et les braquent directement sur Marbella, haut lieu touristique de l'Espagne. S'embarquant dans une mission qui le dépasse carrément, Torrente va en apprendre un peu plus sur sa famille...
Blagues tendancieuses à l'usage des minorités ethniques et des golmons, parodie paillardes de films (ici James Bond et Mission : Impossible), humour pipi-caca et éloge de la bêtise réac' faite homme, **Torrente 2 : Mission en Marbella** continue vaillamment sur la lancée de son glorieux modèle (un chef-d'œuvre en son genre), avec toutefois moins de hargne et plus de concessions. Cet énorme succès du cinéma espagnol est toujours réalisé par sa vedette, l'hilarant Santiago Segura que l'on avait aperçu dans les films de son pote Alex de la Iglesia. On le retrouvera prochainement en vampire rigolard dans la suite de **Blade**, réalisée par Guillermo Del Toro. Et en attendant une troisième aventure de son personnage fétiche, on espère qu'un distributeur, non échaudé par le bide du premier opus en France, aura la bonne idée de distribuer cette **Mission en Marbella**. Allez, un petit effort !

S.M.

KNOCKAROUND GUYS

La New Line est dans une mouise sévère ! Malgré les récents cartons de **Austin Powers 2** et **Rush Hour**, la firme a perdu énormément d'argent sur des projets onéreux (**Perdu dans l'espace**, **15 minutes**, **Magnolia**) qui n'ont pas rapporté un kopeck. Certains films comme **Jason X** (qui risque de sortir directement en DVD) sont terminés depuis un moment déjà, mais ne sortent pas faute de moyens. Ainsi, la sortie de ce **Knockaround Guys**, terminé depuis plus d'un an, a sans cesse été repoussé : de janvier à avril, elle est maintenant prévue pour fin août aux States. Et on doit probablement cette distribution tardive au méga-succès rencontré par **Fast and Furious**, également avec Vin Diesel.
Knockaround Guys raconte l'histoire de quatre fils de mafieux qui doivent se supporter lors d'une mission confiée par leurs paternels : partir pour une petite ville du Montana et retrouver un sac rempli de billets égaré par un comptable trop gourmand. Sur place, ils vont avoir affaire avec l'habituel shérif corrompu qui réclame sa part du gâteau. Ce sont Brian Koppelman et David Levien, les deux scénaristes du film **Les Joueurs** de John Dahl, qui mènent la danse. Pour leur première réalisation, ils engagent Seth Green (le Scott Evil des **Austin Powers**), Barry Pepper (**Battlefield Earth**), Dennis Hopper et John Malkovich pour seconder Vin Diesel. On espère un bon polar bouseux dans la lignée de **Red Rock West**. **S.M.**



*Vin Diesel dans **Knockaround Guys**.*

NEWS

● Deux grandes séries télé vont faire l'objet d'une adaptation ciné dans très peu de temps. Il s'agit de ***Starsky et Hutch*** (Yihaaaa !!!!) et de ***K 2000*** (Houla !!!!). Pour le premier, on parle de Ben Stiller et Vince Vaughn pour incarner les rôles-titres. Pour Antonio Fargas, on suggère... Antonio Fargas. Pour le second, David Hasselhoff ré-endosserait le blouson de cuir de Michael Knight pour un *« grand film d'action dans la lignée de **Matrix** »*. Mazette !

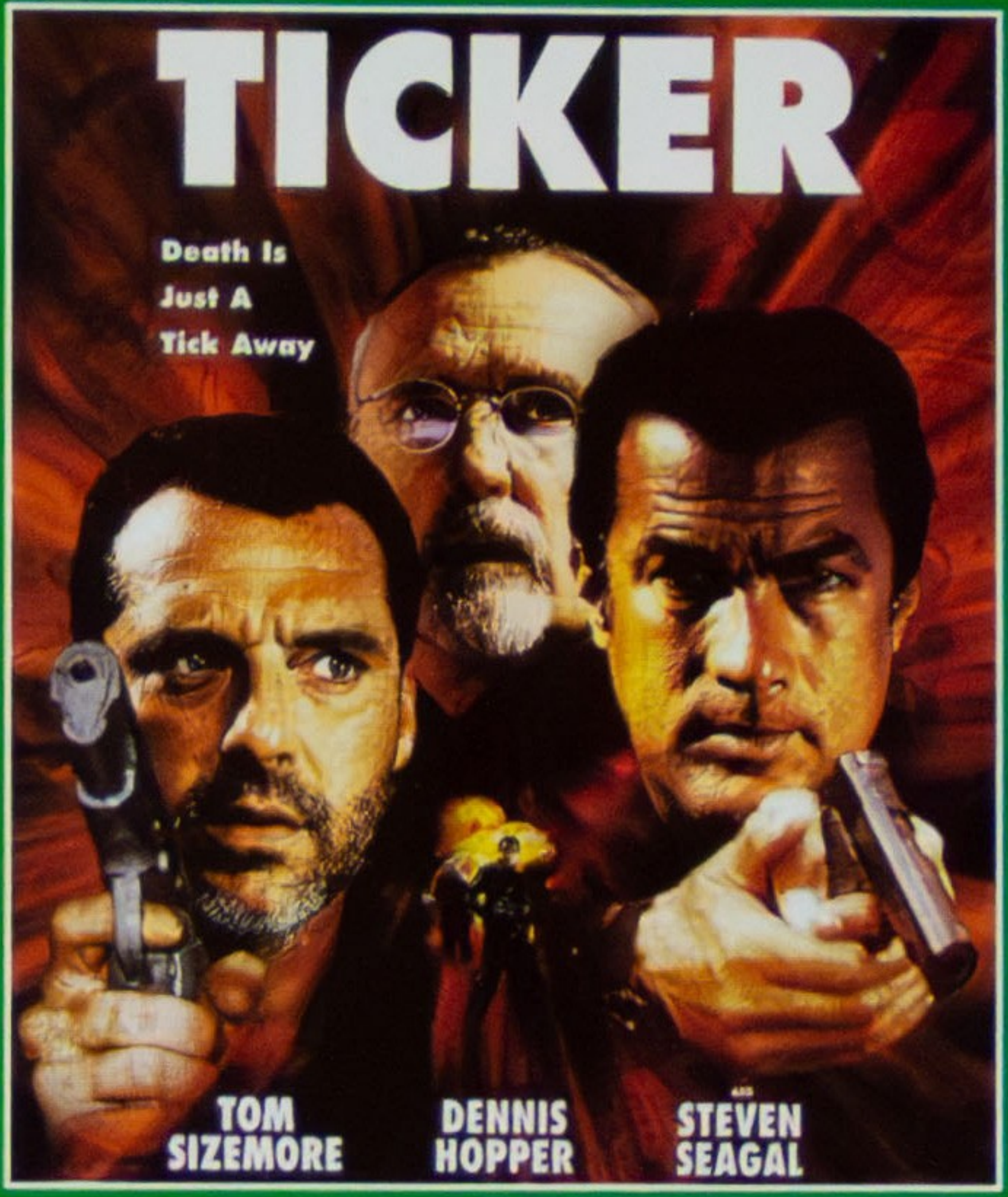
● Avec le succès surprise de **Fast and Furious** (132 millions de dollars à ce jour), la côte de Vin Diesel vient d'exploser pour atteindre dix millions de dollars. C'est exactement ce qu'il va toucher pour **XXX** (c'est le titre, hein) à nouveau réalisé par Rob Cohen. Une sorte de **James Bond** tendance rap. Tournage à l'automne, et sortie prévue en juillet 2002.

● À propos de James Bond, le réalisateur Lee Tamahori (**L'Âme des guerriers**, **Le Masque de l'araignée**) pourrait réaliser la vingtième aventure officielle de 007 (toujours avec Pierce Brosnan) dont le titre n'est pas encore défini (peut-être **Final Assignement**). Sortie prévue en novembre 2002.

● Faudrait se mettre d'accord ! Après avoir démenti la possibilité d'une trilogie, M. Night Shyamalan vient d'annoncer qu'il se pourrait bien qu'il réalise une suite à **Incassable**, toujours avec Bruce Willis, mais sans Samuel L. Jackson. Quoi qu'il en soit, on ne verra pas les nouvelles aventures de David Dunn avant qu'il ait bouclé **Signs** avec Mel Gibson.

● Ben Stiller dans le rôle-titre de **Zoolander**, un top model complètement gaga qui sauve le monde, c'est pour bientôt. Pour le 28 novembre très exactement. C'est d'ailleurs le comédien qui réalise cette parodie dans la lignée des **Austin Powers** et on espère qu'il va réitérer la réussite de **Disjoncté**. Y'a pas de raisons...

chérie B



Ancien assistant d'Akira Kurosawa devenu grand ami des rappeurs, l'Hawaïen Albert Pyun, qu'on aime surnommer « l'homme qui tourne plus vite que son ombre », vient de terminer **Ticker**, son 35ème film. Co-produit par Nu Image et Artisan Entertainment, Ticker réunit trois stars particulièrement appréciées du staff d'Impact. À commencer par Tom Sizemore dans le rôle de Ray Nettles, un inspecteur de la police de Chicago qui enquête tranquillement sur le cambriolage d'un entrepôt. Mais le terroriste Swan (le grand fêlé Dennis Hopper) et ses acolytes déboulent, et un gunfight homérique éclate. Swan prend alors la fuite et Nettles parvient à capturer la ravissante Claire Manning, scientifique le jour, et maîtresse de Swan la nuit. Salement contrarié, Swan menace de faire péter une bombe toutes les heures dans le centre de Chicago tant que Claire ne sera pas libérée. Désemparé, Nettles s'en va demander conseil à Frank Glass, un sacré expert en explosifs. C'est là que le casseur de bras Steven Seagal entre dans la partie, bien décidé à faire payer à Swan la mort de ses hommes... La très belle Jaime Pressly (**100 Girls**), Nas, qui a fait ses débuts d'acteur dans Belly, et l'incontournable Ice-T complètent la distribution.

Responsable des effets spéciaux sur un bon paquet de séries Z dans son jeune âge (**Manipulations, Killer Cop**), puis armurier sur plus de 130 séries toutes aussi Z (**Terminal Force, Jugement**), Mike Tristano est également réalisateur à ses heures perdues. Comme il n'en a pas beaucoup (d'heures perdues), ça donne des films encore plus Z. Ainsi, **The Summoned, Feast, The Flesh Merchant** ou même **Dark Nova** ne figureront sûrement jamais dans les encyclopédies de cinéma. Le dernier en date, Never Look Back, devrait connaître le même sort. Le monolithique Frank Zagarino (l'androïde de la série des **Shadowchaser**), encore une fois plus musclé des bras que de la tête, incarne Donovan Wallace, un taulard emprisonné à tort prêt à faire n'importe quoi pour visiter sa mère mourante. À tel point qu'il accepte la proposition pas très honnête d'un maton corrompu : apporter un colis suspect à un puissant criminel. Ce qui lui vaut de retourner illico derrière les barreaux. Mais Wallace n'est pas du genre à se laisser faire... Autour de Frank Zagarino, on retrouve Charles Napier, Charles Durning, Burt Young, William Smith et Vernon Wells. Du casting 4 étoiles quoi !

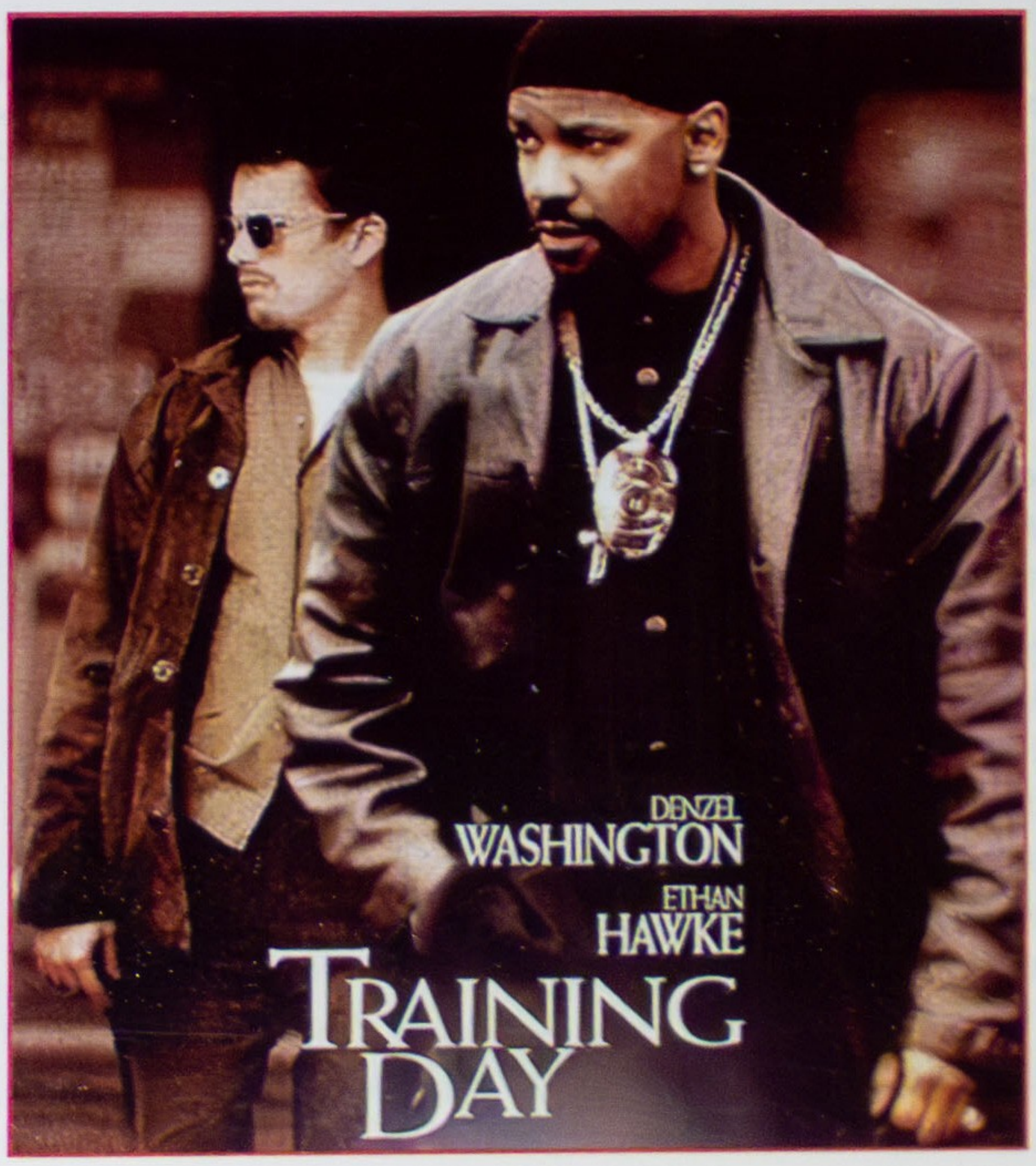
Créateur et producteur des shows télévisés de Jamie Foxx et de Martin Lawrence, Bentley Kyle Evans, en association avec la société Amsell Entertainment, vient d'imaginer Rude Boy, un polar très influencé par l'univers non pas du rap cette fois, mais du reggae. Première réalisation d'un certain Desmond Gumbs, **Rude Boy** raconte l'histoire de Julius St John, un Jamaïcain qui rêve d'obtenir un visa pour s'installer aux États-Unis et devenir le nouveau Bob Marley. Pour cela, il accepte de travailler pour Crown, un important trafiquant de drogue qui lui propose de livrer plusieurs valises de coke à un certain Biggs, gangster notoire et leader de l'industrie musicale sur le territoire américain. Julius va apprendre à ses dépens qu'il est difficile de réussir dans la musique, un milieu gangrené par la criminalité. D'ailleurs, pour pouvoir enregistrer son premier morceau, il devra d'abord assassiner le rival de Biggs... Peinture assez sombre et violente de la scène dance hall, **Rude Boy** réunit Mark Danvers, les chanteurs de reggae Beenie Man, Ninja Man, Elephant Man, Buju Banton et même le vétéran Jimmy Cliff, sans oublier le rappeur Master P dans le rôle de l'infâme Biggs.

Damien GRANGER

TRAINING DAY

Réalisateur d'**Un Tueur pour cible** et d'un **Bait** que l'on attend toujours de voir ici, Antoine Fuqua passe à la vitesse supérieure avec ce **Training Day** qui raconte la première journée de travail d'un jeune flic qui se heurte à son partenaire corrompu. Au détour de plusieurs planques, le drame éclate... Le scénariste David Ayer (**U-571, Fast and Furious**) semble très concerné par la veine réaliste de son film, puisqu'il désire y injecter un sentiment de menace urbaine qu'il espère palpable. Conjointement au script de **Training Day**, il a aussi écrit celui de **4-29-92**, un film qui relatera les événements tragiques survenus lors des fameuses émeutes de Los Angeles. Mais derrière le contexte social dépeint par **Training Day**, et relayé par le réalisateur, la Warner compte bien faire son beurre en axant la promo du film sur le caractère hip hop de l'entreprise. Pour seconder Ethan Hawke (dans le rôle du bleu) et Denzel Washington (dans le rôle du ripou), la production a donc engagé les rapeurs Snoop Dog et Dr Dre, ainsi que la chanteuse Macy Gray. Même le blanc-bec Eminem a failli jouer le rôle d'un gangster ! Tourné à Los Angeles entre le mois de janvier et le mois d'avril 2001, **Training Day** a reçu de tels suffrages durant les projections-test que la Major a décidé d'en avancer la sortie au mois de septembre prochain. Pour la France, comptez sur le début de l'année prochaine.

S.M.



*Le démon Shoshin Kodeni (Santi Sudaros), le bad guy de **Samouraïs**.*

SAMOURAÏS

Un film d'action français à la « japonaise ». Et vice versa...

Marc MISSONNIER (producteur)

A la tête de Fidélité Productions, le producteur Marc Missonnier nous parle de son nouveau projet SAMOURAÏS. Derrière ses allures de film commercial à gros budget, SAMOURAÏS reste un projet risqué : c'est un premier film, réalisé par un illustre inconnu du nom de Giordano Gederlini, qui s'intéresse aux univers asiatiques avec un respect profond. Autant dire que ce n'est pas dans SAMOURAÏS que nos amis japonais vont se faire traiter de « niaks » à tout bout de champ ! Capitalisant sur son histoire pour conquérir le public, SAMOURAÏS sortira le 27 mars 2002.

Êtes-vous à l'initiative de *Samouraïs* ?

Ce qui s'est passé, c'est que nous avons créé un label de film de genre à petit budget du nom de Bee-movies. Avec ce label, nous avons noué un partenariat avec les gens de Canal + Écriture pour échanger nos idées et nos contacts par rapport à cette ligne directrice. Nous avons rencontré beaucoup de scénaristes, de réalisateurs, et nous avons développé des idées de genres qui n'ont pas d'identité en France. Le premier film de ce label était **Un Jeu d'enfants** de Laurent Tuel. Un autre sort fin novembre et se nomme **Requiem** *(polar écrit et réalisé par Hervé Renoh que l'on annonce dans la lignée d'**Usual Suspects** de Bryan Singer, ndlr)*. À l'origine, **Samouraïs** faisait partie de ce label, puisque l'on cherchait à faire un film de kung-fu. Et Giordano Gederlini, qui nous a été présenté par des gens de Canal + Écriture, avait une idée de film de kung-fu qui mélangerait l'univers japonais avec l'univers français. Avec le scénariste, Matt Alexander, ils ont écrit le scénario de **Samouraïs**. Et nous nous sommes rendus compte qu'il n'était pas possible de le maintenir dans cette catégorie de petit budget compte tenu de l'histoire. Comme le potentiel était là, nous avons décidé de le développer pour en faire un film plus spectaculaire et plus ambitieux.

Parlez-moi un peu du réalisateur, c'est son premier long métrage et il obtient un budget de 50 millions. C'est rare...

Le commissaire Morio Fujiwara (Yazuaki Kurata), némesis du démon...

Giordano a déjà réalisé des courts métrages très convaincants. **Camping sauvage** notamment. Il a également réalisé des bouts du *Jamel Show*. Ses dons pour la réalisation et la direction d'acteurs sont évidents à la vision de ses courts métrages. C'est ensuite quelqu'un qui sait très exactement ce qu'il veut et qui sait de quoi il parle. Le cinéma asiatique par exemple, il le connaît sur le bout des doigts. Il pratique même les arts martiaux. C'est un très gros travailleur et on l'a entouré d'une équipe en béton. Grâce à tous ces éléments, il y a matière à obtenir un très bon résultat avec **Samouraïs**. Et puis à mon avis, c'est un tort de penser qu'un premier film se doit d'être automatiquement un petit budget. C'est donc rare, oui, mais c'est parce que les films d'action en France sont rares. Besson, lui, il confie des gros budgets à de jeunes réalisateurs. Chris Nahon, sur **Le Baiser mortel du dragon**, a obtenu 200 millions de francs. Il faut donc tomber sur quelqu'un avec qui l'on s'entend bien humainement, et à qui l'on donne les moyens d'exprimer son talent. Et je pense qu'un gros budget permet un confort appréciable pour faire un premier film.

Besson, lui, contrôle le film de bout en bout. Vous, vous faites entièrement confiance au réalisateur ?

On ne se compare pas avec Besson. C'était un exemple pour situer les premiers films en France, d'action qui plus est. Toute la partie technique est généralement indépendante du fait que c'est un premier ou un deuxième film. Pour une scène de combat, si vous n'avez pas six jours pour la tourner, cela ne sert à rien. Et six jours, ça coûte cher. Avec Giordano, on a beaucoup parlé du film en amont. On a choisi l'équipe ensemble, on a fait des storyboards... C'est un vrai travail d'équipe. Il existe une vraie communication entre nous et c'est ce qui compte. De plus, le tournage s'est bien passé et les rushes sont formidables. On est vraiment très content et on reste confiant pour la suite.

Des bastons prometteuses chorégraphiées par Philip Kwok.

En tant que producteur, vous n'avez pas peur que le public français soit hermétique à cette culture étrangère ?

Le réalisateur en parlerait mieux que moi, mais **Samouraïs** mélange plusieurs influences. Pour Giordano, c'est un hommage aux films de sabre, aux films d'action et de combats tels qu'on les voit en Asie. Mais il y a aussi une facture « à l'américaine ». Je ne m'en fais pas trop car le scénario est très malin. Il arrive très bien à mélanger l'univers japonais avec l'univers français. L'histoire trouve ses origines dans une légende japonaise, se poursuit dans le Japon contemporain et se transporte en France, au bout d'une quinzaine de minutes. Et là, on y retrouve deux héros français d'une vingtaine d'années, qui vivent dans la banlieue. Ce duo comique se retrouve projeté dans une aventure qui voit des samouraïs débarquer à Paris. On s'est posé la question : comment justifier un film de kung-fu en France ? En présentant deux bandes rivales qui se battraient à coups de nunchakus ? Ce ne serait pas franchement crédible. Il a fallu trouver un biais pour justifier des combats de ce type en France.

Et ce biais, c'est quoi ?

Le film commence au Japon féodal. Un démon est né de l'appel d'un chef militaire qui a imploré son aide pour une guerre. Depuis, ce démon règne sur Terre et aujourd'hui, il est le gourou d'une secte qui commercialise des ■ ■ ■

Un budget de 50 millions de francs pour un film qui souhaite retrouver les fastes du Chambara.

■ ■ ■ jeux vidéo ultra-violents. Mais il est coincé dans un corps vieux de 500 ans, et doit donc se régénérer. Pour ce faire, il a besoin des entrailles de la fille d'un guerrier, en l'occurrence celle de son ennemi d'aujourd'hui, un policier japonais, une sorte de samouraï des temps modernes. Et cette fille habite en France. Le démon, sous sa forme humaine, meurt au Japon dans un affrontement contre le policier, mais il va renaître en France. Le père vient donc chez nous pour sauver sa fille qui tombe amoureuse de Marco, l'un de nos héros. Et puis il y a aussi le jeu vidéo qui tient une place importante dans le film...

Comment débloque-t-on des fonds pour un film sans aucune star ?

C'est l'histoire elle-même qui ne nous a pas permis de contacter des stars, puisque les héros ont vingt ans et qu'il n'y a pas de stars de vingt ans en France. Ou alors, il faudrait prendre des acteurs un peu plus vieux, mais le public n'est pas dupe. Les financiers n'ont cependant posé aucun problème. Bien sûr, il a fallu montrer des comédiens crédibles et nous avons fait beaucoup d'essais. Mais on a trouvé en Pathé et M6 des partenaires à l'écoute vis-à-vis du genre. Car les véritables stars restent l'histoire, le genre, les combats. Par exemple, nous nous sommes attachés les services de Philip Kwok, le chorégraphe du **Pacte des loups**, ce qui représente une garantie d'avoir des combats beaux et spectaculaires. On est enfin arrivé en France à un stade où il est devenu possible de faire des films au budget conséquent sans l'aide de stars, mais avec d'autres éléments accrocheurs pour les financiers et même le public.

La date de sortie est déjà prévue avant que le film ne soit terminé. Ça aussi c'est rare...

Samouraïs sort le 27 mars 2002. D'abord c'est une très bonne date puisque c'est la veille des vacances de Pâques. Et puis cela fait partie d'une stratégie où nous sommes plutôt sûrs de nous : c'est un film ambitieux, un film d'action qui a tout pour plaire, et on veut donc le positionner très tôt à une date favorable de façon à exister sur ce créneau. Nous visons le public jeune avant tout, entre douze et vingt-cinq ans, mais on pense qu'il y a suffisamment d'éléments culturels ou esthétiques qui permettront de toucher un public plus large encore.

***Samouraïs* sera-t-il un film violent ?**

Non, c'est un film avec des combats très chorégraphiés, très spectaculaires, mais il n'y a pas de sang qui gicle, rien de complaisant vis-à-vis de la violence. C'est très ludique. Et puis il y a beaucoup de comédie. C'est un film d'action comique, il n'y a pas vraiment d'équivalent en France.

***Taxi* quand même...**

Oui mais... C'est différent de **Taxi**... Je ne vois pas trop le rapport... Mais j'espère qu'il fera autant d'entrées en tout cas !

À vous entendre, on a l'impression que vous n'aimez pas vraiment *Taxi*...

Ah si, si ! J'adore **Taxi**. Vous me demandez si je vois une ressemblance entre **Samouraïs** et ce film et je recherche une comparaison mais honnêtement, je ne vois pas... C'est juste un film dans lequel on espère que la génération douze/vingt-cinq ans va se reconnaître. Mais ça, on ne peut pas le prévoir à l'avance.

Vous avez tourné au Japon ?

Oui, tout à fait. Cela n'a pas été simple, car c'est toujours délicat de déplacer une équipe à l'étranger. Ça coûte cher mais on ne pouvait pas y couper : cela faisait partie intégrante du projet, et il n'était pas question de faire l'impasse sur cette gageure. On a tourné beaucoup d'intérieurs en France, pour économiser sur le budget, mais les extérieurs ont été tournés à Tokyo et dans un temple. Nous avions un producteur exécutif très professionnel, celui qui a produit **Eurêka** ou encore **Go Joe** de Sogo Ishii.

Le budget a-t-il enflé à cause du tournage au Japon ?

Au départ, **Samouraïs** devait coûter douze millions. Impossible de faire un film de cette ampleur avec une somme aussi modeste. Soit on réduisait l'ampleur du projet, soit on le faisait pour plus cher. Comme les réac-

Du Japon à la France, du moyen-âge à aujourd'hui, l'enquête de Morio traverse le temps et l'espace...

tions des gens de Pathé ont été excellentes, on a encouragé le réalisateur à se lâcher, à aller un peu plus loin sur certaines scènes d'effets spéciaux, sur l'esthétique, sur le côté spectaculaire. Cela donne au bout du compte un vrai film d'action. Le public en aura pour son argent, ça c'est sûr.

Et le jeu vidéo, c'est de la synthèse ?

Tout à fait. Cela coûterait trop cher de créer un véritable jeu vidéo pour les besoins du film. En même temps, ce serait une bonne idée de créer un jeu pour accompagner la sortie de **Samouraïs**. D'autant plus que ce serait franchement approprié à l'univers du film. Mais vous savez, les boîtes de jeux vidéo en France vont très mal en ce moment, elles fonctionnent surtout sur la franchise. Elles ont besoin d'un titre fort, d'un succès confirmé. **Taxi** n'a eu droit à un jeu vidéo qu'à partir de la sortie du second film. Dans **Samouraïs**, l'univers du jeu vidéo a beau faire partie intégrante du film, le succès n'est pas garanti. Imaginons que notre film marche, si nous faisons une suite, alors il sera possible de créer un jeu vidéo basé dessus.

Et en terme de marketing justement, comment allez-vous lancer *Samouraïs* ?

On ne va pas faire un tapage du genre **Le Pacte des loups** parce que, mine de rien, ce n'est pas le même budget. Mais c'est sûr que l'on va sortir **Samouraïs** dans une belle combinaison de salles. On va en faire parler, ce qui est déjà le cas d'ailleurs. J'ai l'impression que c'est un sujet qui intéresse, c'est très original aussi. On n'a jamais fait de film comme ça en France. C'est pourquoi j'espère aussi que le film va marcher. Pas seulement pour nous, mais aussi pour permettre à d'autres réalisateurs de s'engouffrer dans cette voie et d'obtenir des budgets confortables pour faire leur premier long métrage.

Akemi (Mai Anh Lee), celle par qui le Japon arrive...

Vous avez aussi produit *Promenons-nous dans les bois*. Rétrospectivement, que pensez-vous de l'expérience ?

Moi je suis très content du film. Il s'est fait descendre par la critique à sa sortie, mais il a fait 750.000 entrées, il a donc très bien marché. Alors je préfère que le film cartonne, c'est sûr, mais j'aimerais bien obtenir un bon accueil critique. La presse a été dure avec ce film qui a d'incontestables qualités. Pour un projet qui a été aussi dur à monter, je trouve qu'on s'en est pas si mal tiré que ça. Je dirais même que c'est celui qui a donné le coup d'envoi du succès du cinéma de genre en France, ce qui est devenu une sorte de tarte à la crème. Maintenant, tout le monde fait des films de genre en France alors qu'il y a deux ans...

Y a-t-il justement des genres que vous aimeriez aborder ?

On a quelques projets, dont un film gore qui se passe en prison. On a une comédie déjantée très cartoon, dans le genre ***Buffy contre les vampires***, très second degré, très comics. Moi, j'aimerais bien faire un film de vampires. Un film de surf aussi. On a même essayé de faire un film de vampires chez les surfeurs. Ben oui... Pourquoi pas ?

Propos recueillis par
Stéphane MOÏSSAKIS

Sortie le 27 mars 2002

THE MISSION

Sans raison apparente, en dehors de son inestimable qualité, THE MISSION de Johnnie To déboule sur nos écrans. Une occasion de tâter le pouls du cinéma de Hong Kong, de découvrir un autre talent sur grand écran et de se prendre une bouffée d'air pur après les faibles qualités des blockbusters ricains qui nous sont proposés cet été.

On le sait depuis un moment déjà : la situation du cinéma de Hong Kong est au point mort. Depuis l'exil américain d'une bonne partie de ses vedettes les plus talentueuses, son retour au giron chinois et la concurrence de plus en plus féroce du cinéma hollywoodien, Hong Kong peine à retrouver sa gloire d'antan. Si occasionnellement, un Jackie Chan (**The Accidental Spy**), un Ringo Lam (**The Victim**) ou encore un Tsui Hark (**Time and Tide** et bientôt **Legend of Zu**) parviennent vaillamment à raviver la flamme vacillante, la recherche d'une nouvelle forme d'excitation cinématographique passe aujourd'hui par la Corée (d'où proviennent les populaires **Shiri** et **Libera Me**), le Japon (un **Versus** fout au tapis le moindre film d'action cantonnais de ces cinq dernières années) et même la Thaïlande (**Bang Rajan** et même **Les Larmes du tigre noir**). À ce petit jeu, le moindre tâcheron d'origine asiatique (au hasard... Takashi Miike) peut même se faire une réputation de cult director en deux salves de plombs et trois idées branques bien senties (qui détournent l'attention de la médiocrité du reste). Question de timing. Johnnie To, un des rares talents resté à Hong Kong, donne un semblant de réponse quant à la crise qui touche l'industrie de son pays : « *Même le public hongkongais se désintéresse de son propre cinéma. Dans l'idée de plaire à tous et donc de le reconquérir, la majorité des producteurs nivellent l'ambition culturelle de leurs produits vers le bas, tentant plus que par le passé de copier le succès du moment, qu'il soit étranger ou local. Je me bats contre ça* ».

à rebrousse-poil

Producteur et réalisateur méconnu par chez nous, on doit pourtant à Johnnie To quelques-uns des titres de gloire de l'export du cinéma cantonnais. Ce sont **Lifeline** (un **Backdraft** survolté qui envoie Ron Howard sucrer les fraises) ou encore The Heroic Trio (une bisserie ultra-jouissive avec Michelle Yeoh et Maggie Cheung), tous deux distribués par HK Vidéo. Ce qui n'explique pourtant pas la sortie en salles ici de ce **Mission**, un film aux antipodes de deux titres suscités. Réalisé il y a maintenant deux ans, **The Mission** n'a pas ébranlé le box-office local, n'a pas obtenu les faveurs d'une reconnaissance critique lors des divers marchés du film et festivals dans lesquels il a été présenté et sort même carrément de l'imagerie exotique obtenue par les divers polars HK distribués ici. **The Mission** prend plutôt l'apparence d'un film tranquille et raconte une histoire on ne peut plus classique.
Parce qu'il vient d'essuyer une tentative d'assassinat sur sa personne, Monsieur Lung (Eddy Ko Hung), un puissant parrain local, a décidé d'engager cinq professionnels à la retraite pour assurer sa protection. Ce sont James (Lam Suet), Curtis (Anthony Wong), Roy (Francis Ng), Shin (Jackie Lui) et Mike (Roy Cheung). D'horizons divers, ils vont apprendre à se connaître et à s'apprécier mutuellement. Mais le jeune Shin va entretenir une liaison avec Madame Lung. Curtis reçoit alors l'ordre de l'éliminer, un ordre qui va créer d'énormes dissensions au sein de ce nouveau groupe d'amis...

zen, mais pas trop

On le sait, un pitch très simple ouvre souvent un champ d'expérimentation très vaste pour le réalisateur qui se charge de le mettre en forme. **The Mission** ne déroge pas à la règle. Selon les propres dires de Johnnie To, l'idée principale qui mène le film serait de capturer « *le mouvement dans l'immobilité* ». Et en référence avouée, le cinéaste cite **Les Sept samouraïs** d'Akira Kurosawa. Excusez du peu ! Surfant sur le même principe zen mais méchamment casse-gueule, **La Trace du serpent** du Coréen Lee Myung-Se (distribué chez nous au printemps dernier) s'est justement pris un méchant râteau sur le coin de la tronche. La faute à une approche auteurisante et même quasi autiste, dont l'esthétisque réfrigérante avait laissé plus d'un spectateur sur le quai de la gare. Pas de souci à se faire ici cependant. Issu du blockbuster formaté dont il a exploré, au fil de sa carrière, les multiples possibilités d'interaction avec le public (son cinéma montre souvent un travail d'équipe, ce qui a le mérite de multiplier les points de vue), Johnnie To prolonge à nouveau sa démarche novatrice. Poussant la composition du cadre comme un parti pris de découpage audacieux, il élimine sciemment les jumps-cut (raccord dans le mouvement), tout en prenant garde à offrir au spectateur une patine de film à grand spectacle (CinémaScope, lumière « électrique » très travaillée, etc). Pour mieux illustrer ce parti pris, il convient de décrire la scène-clé de **The Mission**, placée en milieu de métrage. On vous rassure, on ne gâche en rien le suspense. Lors d'un déplacement dans un centre commercial vide de tout consommateur, Mr Lung subit à nouveau une tentative d'assassinat. Très vite, ses gardes du corps prennent position, quasiment à découvert. Puis, après un long moment de tension implacable, ils découvrent leurs ennemis et ouvrent le feu dans un climax aussi expéditif que violent. Outre le fait que cette séquence éprouvante pour les nerfs propose un aperçu du savoir-faire indéniable des protagonistes (et par la même occasion du réalisateur), son intensité dévoile le principe tout entier d'un film qui vise finalement, par des moyens détournés, l'efficacité à tout prix. Comme si, malgré toutes ses revendications cinématographiques, Johnnie To ne pouvait décemment faire autre chose qu'un film à effets. Et c'est justement dans son « manque » d'action (au sens purement

*Cinq bodyguards immobiles sur un escalator en mouvement : **The Mission** résumé en un plan.*

Les hommes de Mr Lung : loyaux, bien sapés et professionnels jusqu'au bout des flingues...

physique du terme) que **The Mission** propose quelques beaux moments d'action. Tranquille **The Mission** ? Pas tant que ça, en fait !

dans la tradition

La fulgurance des séquences de **The Mission** renvoie finalement plus à du Kitano light qu'au génie de Kurosawa. Comme si l'auteur de **Hana-Bi** et **Brother** avait soudainement croisé ses gènes avec ceux d'un bel artisan de block-buster, pour offrir un concept jusqu'alors inédit au grand public. Mais ceci ne doit pas faire oublier que **The Mission** fonctionne aussi sur les valeurs charnières, à même ses bases scénaristiques, du cinéma cantonnais. Les principes d'amitié bafouée, de péché irréparable, de trahison se payant par le prix du sang popularisés à outrance par John Woo et son mythique **The Killer** (et eux-mêmes issus des films de chevalerie avec lesquels il a grandi) trouvent ici un écho plus optimiste, plus ouvert vers un futur incertain mais riche en promesses. Comme si, à travers son travail, Johnnie To parlait simplement de la situation de son pays : « *Hong Kong étant jusqu'à récemment un pays colonisé, ses réalisateurs, tout comme moi, ont parfaitement intégré la culture occidentale. Cette force nous permettrait alors de pénétrer le marché chinois, très important, et de reprendre du poil de la bête. Je pense que d'ici deux ou trois ans, Hong Kong pourrait devenir le leader de la cinématographie asiatique en faisant le lien entre l'Occident et la Chine populaire. Bien sûr, notre cinéma deviendra avant tout asiatique, et non plus cantonnais, mais c'est le prix à payer pour s'en sortir la tête haute* ». Des propos lourds de sens qui offrent justement un cachet unique à **The Mission**, produit par instants bâtard, à la croisée de plusieurs cultures différentes, mais qui ne masque pourtant jamais son identité première. Mission accomplie, Mr To.

Mike (Roy Cheung) dans LA séquence de ***The Mission*** *: explosif !*

Stéphane MOÏSSAKIS
(Propos de Johnny To recueillis par **Marc ELMER**)

Hong Kong. 1999. Réal.: Johnnie To. Scén.: Yau Nai-Hoi & Milkyway Creative Team. Dir. Phot.: Cheng Siu-Keung. Mus.: Chung Chi Wing. Prod.: Johnny To pour MilkyWay Image. Int.: Anthony Wong, Francis Ng, Roy Cheung, Jackie Lui, Lam Suet, Simon Yam, Eddy Ko Hung, Sato Keijile... Dur.: 1 h 24. Dist.: Ocean Films. Sortie le 22 août 2001.

RUSH HOUR 2

JACKIE CHAN

C'était inévitable. Dans sa démarche de séduction du public américain, Jackie Chan, qui venait de terminer ACCIDENTAL SPY, un film hongkongais riche en cabrioles, ne pouvait pas refuser RUSH HOUR 2. Même si le premier film ne laissait que peu de place à l'acteur intrépide pour exécuter ses cascades préférées, les recettes obtenues au box-office l'ont consacré star mondiale. En toute logique, cette suite devrait faire de lui la nouvelle coqueluche asiatique d'Hollywood.

Vous aviez l'air assez frustré par le premier *Rush Hour*. Qu'est-ce qui vous a décidé à faire la suite ?

C'est vrai que sur le premier **Rush Hour**, j'étais énervé qu'on ne me laisse pas faire ce que je voulais. Les compagnies d'assurance étaient sans cesse derrière mon dos à vérifier qu'il ne m'arrive rien. Et Chris Tucker m'agaçait. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait. Chris ne parle pas le même anglais que les Américains. Même Brett Ratner, le réalisateur, ne comprend pas toujours ce que Chris raconte. Il parle vite et avec son propre argot en plus ! Mais aujourd'hui, nous sommes devenus de très bons amis. Ce qui nous a le plus motivé, ce sont les recettes au box-office dans le monde entier et, plus encore, les ventes de cassettes vidéo et de DVD du film. Lorsqu'un film obtient un tel succès, une suite est inévitable et tout le monde est d'autant plus motivé. Comme nous partions en vacances pour Hong Kong à la fin du premier film, nous avons décidé de commencer le second opus là-bas. Les producteurs parlent déjà d'en faire un troisième qui se déroulerait en Europe ou en Inde, en terrain inconnu pour nos deux personnages. Mais je leur suggère d'attendre de voir les résultats du deuxième avant d'envisager un autre épisode. On ne sait jamais. Peut-être que le public ne suivra pas une nouvelle fois. Auquel cas, un **Rush Hour 3** n'aurait aucun intérêt.

Puisque *Rush Hour 2* se déroule en grande partie à Hong Kong, aviez-vous un meilleur contrôle sur les scènes d'action et vos cascades ?

Bien sûr. Cette fois, je suis également producteur, j'ai donc mon mot à dire. Je leur ai fait changer plusieurs scènes au moment du tournage. Le scénariste avait prévu beaucoup de combats entre Zhang Ziyi et mon personnage. Mais ça n'était pas crédible. Pour se battre, Zhang Ziyi a besoin de câbles et d'effets spéciaux, comme dans **Tigre et Dragon**. Ça n'a rien à voir avec ce que je fais. Je me suis donc occupé de chorégraphier des combats entre Zhang Ziyi et Chris Tucker, ce qui est beaucoup plus réaliste. En arts martiaux, Chris Tucker mérite à peine une ceinture blanche. Sur le premier **Rush Hour**, en dehors des compagnies d'assurance, le problème majeur provenait du cameraman, qui était un homme d'un certain âge très sûr de lui. J'allais sans cesse le voir pour lui donner des conseils sur le placement de sa caméra et il me répondait : « Écoute, bonhomme, je connais mon métier. Contente-toi de faire le tien ». Sûrement, je ne remets pas ses compétences en doute, je le respecte. Mais en terme de scènes d'action, je pense très sincèrement

Lee aux prises avec une terroriste de charme, Hu Li (Zhang Ziyi).

Carter (Chris Tucker) assiste médusé aux exploits de son collègue sur un échafaudage de bambous.

C'EST L'HEURE DES RUSHES !

Étant donné que le scénariste n'a pas jugé bon de revenir sur le dénouement du premier opus pour s'assurer que les péripéties s'enchaînaient logiquement, on ne va pas s'étendre sur les qualités d'écriture de **Rush Hour 2** : grosso modo, nos deux héros poursuivent des faux monnayeurs à travers Hong Kong, Los Angeles et Las Vegas. On peut, par contre, voir le film selon trois angles différents, à commencer par celui de Chris Tucker. L'amateur de situations comiques pourra donc venir assister aux gesticulations de ce clone « Eddie Murphyen » en étant certain de ne pas avoir payé sa place pour rien. De ce côté-là, pas de souci, c'est un one man show. Encore faut-il apprécier de voir pour la cinquantième fois une imitation de Michael Jackson. Ou alors de subir un baragouinage inaudible et éprouvant pour l'appareil auditif. Ou même de le choper en flag de blagues racistes typiques de l'image caricaturale d'un bon gros touriste bien beauf. Ainsi, lors d'une baston contre quinze Chinois, le brave Chris se méprend en lançant son poing sur Jackie et s'excuse d'un « *Mais vous avez tous la même tronche !* ». Vous êtes sûr de vouloir voir ça ? Pour la comédie, c'est donc râpé. Mais, et la bagarre alors ? Et Jackie Chan ? Il paraît qu'il est dans le film... Oui, effectivement. Mais il semble bien que ce dernier préfère maintenant se reposer pépère. Quelques pirouettes, deux-trois coups de pied, un bon mot par-ci par-là et l'affaire est dans le sac. La production lui demande juste de fournir le quota nécessaire à la bande-annonce et, forcément, c'est le spectateur qui trinque. Surtout que face à lui, la belle Zhang Ziyi sert plus de facteur que d'adversaire retors...

OPINION

Et puis il y a le cas Brett Ratner, l'homme orchestre de **Rush Hour 2**. On le sait, à Hollywood il suffit d'un gros succès dans le genre pour se voir catapulté directement comme néo-messie du cinéma d'action. Et l'asticot capitalise parfaitement sur son statut : sur le DVD du premier **Rush Hour**, il présente même son film de fin d'études d'un air de dire « Matez-moi le génie les mecs ! ». Et quelque part, c'est vrai qu'il faut être sacrement doué pour calculer scientifiquement l'angle de prise de vue le moins efficace lors d'une bagarre, pour zapper le magnifique panorama offert par Hong Kong, pour recycler tel quel le gag du pédé issu du **Flic de Beverly Hills** (17 ans déjà...), ou encore pour livrer une séquelle/remake trois fois plus cossue que l'original avec un rendu technique qui frise la copie de travail. Un peu comme si on filait le budget de **Titanic** à Éric Rohmer ! Merci à **Rush Hour 2** de confirmer le talent de cet homme pour qui le terme CinémaScope se traduit par pan & scan et l'expression « coup de latte » évoque irrésistiblement une chorégraphie du Crazy Horse. Merci. Ah si ! On insiste.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. Réal.: Brett Ratner. Scén.: Jeff Nathanson. Dir. Phot.: Matthew F. Leonetti. Mus.: Lalo Schifrin. Prod.: Roger Birnbaum, Arthur Sarkissian, Jonathan Glickman et Jay Stern pour une production Roger Birnbaum et Arthur Sarkissian/New Line Cinéma. Int.: Chris Tucker, Jackie Chan, John Lone, Zhang Ziyi, Roselyn Sanchez, Alan King, Harris Yulin... Dur.: 1 h 30. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 29 août 2001.

L'inspecteur Lee (Jackie Chan) dans ses œuvres, dans l'une des rares bonnes scènes de baston de cette séquelle.

avoir plus d'expérience que lui. D'ailleurs, le résultat final en témoigne. Pour **Rush Hour 2**, tout le monde me faisait beaucoup plus confiance et nous avons choisi une équipe très jeune. Car les jeunes ont vu mes films, adorent **Police Story 3** ou **Drunken Master 2**. C'était donc beaucoup plus simple cette fois.

Est-ce vrai qu'à Hong Kong, la police n'autorise pas que les rues soient bloquées, même pour un tournage aussi important que *Rush Hour 2* ?

Tout à fait. Ils bloquent certains pâtés de maison à des heures bien précises, mais vous ne pouvez pas obtenir d'autorisation pour bloquer une rue entière. Au mieux, ils vous couvrent en cas de problème, mais vous devez tourner les scènes au milieu des passants, des voitures. La raison en est très simple : si vous bloquez une rue à Hong Kong, qui est une petite ville, la vie s'arrête. Mais ça me rend furieux, car on ne peut pas faire un film tranquillement. Tout le monde me reconnaît et m'aborde dès que je sors de ma caravane. Ils m'interpellent pour me demander un autographe ou une photo, sans se rendre compte qu'on tourne. Il faut donc sans cesse s'arrêter et recommencer les scènes. Par exemple, il y a un moment dans le film où Chris et moi courons nus sur l'autoroute. Nous avons plus ou moins ralenti la circulation nous-mêmes, à l'aide de huit voitures-balais, mais nous n'avions pas vu qu'une autre bretelle d'autoroute rejoignait la nôtre quelques mètres plus loin. C'était dangereux car plusieurs voitures sur lesquelles nous n'avions aucun contrôle nous ont rejoints, dont un camion, qui s'est placé à ma hauteur. Encore une fois, le conducteur m'a reconnu et s'est demandé pourquoi je courais nu sur l'autoroute. Il m'a donc tendu sa veste par la portière de son camion. J'enrageais, car nous courions déjà comme des fous depuis plusieurs mètres, la scène était pratiquement finie, mais il a quand même fallu tout recommencer à zéro. Je vous assure, tourner à Hong Kong, c'est vraiment épuisant!

Vous vous êtes sûrement encore blessé cette fois, non ?

Pas d'accident grave, seulement quelques petits bobos. Notamment lors de la scène de poursuite dans les bambous, qui étaient très glissants à cause de la pluie. Je me suis tordu et coupé le doigt en retombant sur l'extrémité d'un bambou. C'était juste bénin. Rien à voir avec **Le Marin des mers de chine** ou **Mister Dynamite** ! De toute façon, je prends beaucoup plus de précautions aujourd'hui qu'auparavant. Je ne pense pas que j'escaladerai à nouveau un mât de 30 mètres de si tôt.

Les duettistes en pleine action dans un salon de massage hongkongais.

Quels sont vos projets ?

À la fin de l'année, je pars à Toronto pour jouer dans **Tuxedo**, un film produit par Steven Spielberg pour Dreamworks. Ensuite, il y aura **Shanghai Kid 2**, que je commencerai en février prochain. J'ai aussi envie de produire une adaptation du livre « The Art of War » de Sun Tzu, dans lequel je jouerai également. Mais je n'ai pas envie d'incarner le général, car il n'a rien à faire. Et je ne sais pas quand on pourra commencer le tournage car c'est un livre très difficile à adapter. Mais ça sera pour une fois très différent de ce que je fais d'habitude. Dans l'immédiat, je commence ce mois-ci le tournage d'un film fantastique qui s'appelle **Highbinders**, un film hongkongais que je fais en Irlande. Chaque année, je fais un film aux États-Unis et un film à Hong Kong. Tout simplement parce que les Américains n'aiment pas mes films hongkongais et vice versa. C'est normal, nos cultures sont tellement différentes, l'humour et la façon de filmer les scènes d'action aussi. Par exemple, mon dernier film, **Accidental Spy**, vient de sortir à Hong Kong. Au box-office, il a rapporté 39 millions de dollars hongkongais. **Rush Hour** en avait rapporté seulement 9 et Shanghai kid 11. La différence est énorme.

Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER**

Le Baiser mortel du dragon

LE BAISER MORTEL DU DRAGON

Débarqué à Paris pour démanteler un trafic de drogue, le flic chinois Liu Jian (Jet Li) se fait piéger par des ripoux français de mèche avec les dealers. Accusé de meurtre, il va remonter la filière tout en protégeant Jessica (Bridget Fonda), une prostituée américaine dont la petite fille est retenue en otage par l'affreux inspecteur Richard (Tchéky Karyo).

Luc Besson et Jet Li ayant fait copain-copain l'année dernière, ils ont décidé dans la foulée de tourner un film vite fait. Un truc simple, pas du tout prise de tête, vachement moins intello que les propres œuvres de Luc. Après le taxi madmaxien, le producteur-scénariste a eu une autre drôle d'idée : le karatéka acupuncteur (ou le piquing freeman, au choix). Non content de se friter avec le grand banditisme en uniforme (les flics sont à la fois des assassins, des dealers, des proxénètes et des ravisseurs. En plus, ils sont racistes), Jet Li joue donc les Docteur Justice en leur plantant des aiguilles là où ça fait bien mal. C'est original. Plus conventionnelle, la pute au grand cœur est interprétée par la nouvelle égérie bessonienne, Bridget Fonda. Toujours aussi prévenant envers ses muses, Luc lui offre quelques scènes très poétiques : Bridget se fait tabasser par son souteneur, Bridget manque de se soulager la vessie dans la rue, Bridget s'endort sur les toilettes, la culotte à mi-cuisses...

Le Baiser mortel du dragon s'adressant à un public jeune, on y trouve forcément tout ce qu'on aime au cinéma : une pute à quatre pattes sur une table en verre sniffant un rail de coke (la caméra est sous la table, super !), de gigantesques trous dans le scénario à combler soi-même (c'est le côté interactif du film), un Tchéky Karyo déchaîné (l'hommage de Luc à **Dobermann**), des combats « à la Hong Kong » signés Corey Yuen (c'est quand même mieux que de voir des vrais films chinois), le tout enrobé d'ultra-violence, de sentiments à l'eau de rose et d'une grande fascination pour les chips aux crevettes. Cerise sur le gâteau, le réalisateur Chris Nahon a appris la mise en scène en regardant **Nikita** et **Léon**. Et pour travailler avec Luc, il n'y a vraiment pas meilleure école.

Vincent GUIGNEBERT

Kiss of the Dragon*. France/USA. 2001. Réal.: Chris Nahon. Scén.: Luc Besson & Robert Mark Kamen. Dir. Phot.: Thierry Arbogast. Mus.: Craig Armstrong. Combats : Corey Yuen. Prod.: Luc Besson pour Europa Corp./Quality Growth International LTD/Current Entertainment/Immortal Entertainment. Int.: Jet Li, Bridget Fonda, Tchéky Karyo, Ric Young, Burt Kwouk, Laurence Ashley, Cyril Raffaelli... Dur.: 1 h 38. Dist.: Europa Distribution. Sortie le 1er août 2001.*

DESTINATION GRACELAND

Michael Zane (Kurt Russell) vient tout juste de sortir de prison et pour fêter ça, il s'associe avec son vieux pote Murphy (Kevin Costner) pour braquer un casino à Las Vegas durant le fameux concours de sosies du King. Eux-mêmes déguisés en Elvis pour passer inaperçu, ils foirent lamentablement le hold-up en faisant un carton, mais s'en tirent malgré tout avec le butin. Durant le partage, Murphy trahit ses hommes en les abattant un par un. Seul Michael s'en tire, mais jure de retrouver son acolyte pour récupérer la part qui lui est due. Il croise alors la jolie Cybil (Courteney Cox) qui décide de le suivre comme son ombre...

Dire que l'on attendait ce **Destination Graceland** relève d'un doux euphémisme. Derrière ses allures de gros blockbuster directement abonné au gnouf du box-office, on sentait surtout poindre un concept saugrenu et jouissif, dans la lignée ultra-bis/ultra-jouissive de **Harley Davidson et l'homme aux santiags**. Une cause perdue pour la plupart des spectateurs certes, mais pour nous l'assurance de découvrir un néo-western branque et décalé. Aïe, aïe, aïe ! Et pourtant, çà et là, quelques belles idées « portnawak » subsistent : un Costner en fils illégitime du King, un combat de scorpions de synthèse filmé « à la **Matrix** », l'apparition furtive d'un Ice-T en assassin-acrobate ou encore l'arrivée de quelques Hell's Angels comme dans les bons Eastwood seventies... Problème : ces concepts délirants ne sont pas du tout exploités. Demian Lichtenstein s'embête à rallonger inutilement son intrigue, comme pour lui offrir une sorte de respectabilité, et noie ces élans de folie dans un ensemble beaucoup trop sage pour fonctionner. Une déception particulièrement crispante, dont on retient l'éclatante performance d'un Kevin Costner qui a décidé, une bonne fois pour toutes, de flinguer sa carrière. À l'image du lent suicide de son personnage de bad guy, il y parvient avec panache. Dommage que le film ne lui rende absolument pas justice.

Stéphane MOÏSSAKIS

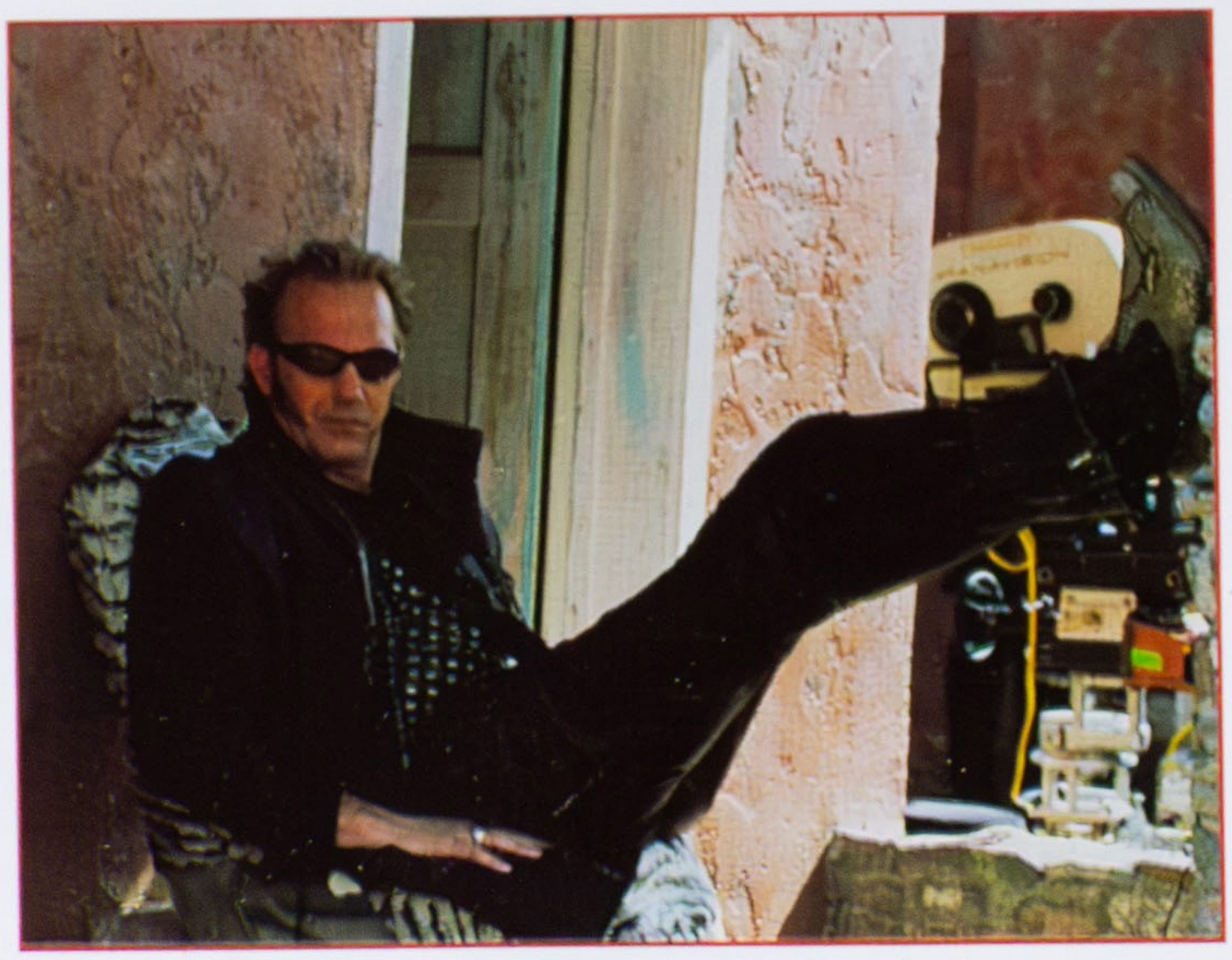
3000 miles to Graceland*. USA. 2000. Réal.: Demian Lichtenstein. Scén.: Richard Recco et Demian Lichtenstein. Dir. Phot.: David Franco. Mus.: George S. Clinton. Prod.: Elie Samaha, Demian Lichtenstein, Richard Spero, Eric Manes et Andrew Stevens pour Franchise Pictures/ Lighstone Entertainment/Warner Bros. Int.: Kevin Costner, Kurt Russell, Courteney Cox, Christian Slater, Kevin Pollack, David Arquette, Howie Long, Ice T... Dur.: 2 h 05. Dist.: Warner Bros. Sorti le 1er août 2001.*

DIVINE MAIS DANGEREUSE

À force d'avoir le cul entre cinquante chaises, on finit par ne plus savoir ce qu'on raconte. Et en l'occurrence pour Harald Zwart, ce que l'on filme. Hésitant sans cesse entre les clichés de la femme fatale de film noir, les blagues dévergondées, le slapstick cynique et la comédie de mœurs dressant le portrait d'une belle bande de neuneus qui pensent du slip, le réalisateur ne se rend pas compte qu'il noie le potentiel de son film.

Randy (Matt Dillon) est un barman qui a décidé d'engager un tueur à gages (Michael Douglas) pour abattre sa petite amie, Jewel (Liv Tyler). Avant que celui-ci ne s'exécute, il lui explique ses raisons en racontant sa vie de couple avec cette bombe sexuelle, de l'époque où il l'a rencontrée, à celle où elle l'a trompé avec une bonne partie du casting...

En fait, **Divine mais dangereuse** peut se voir comme un film de gosse. Harald Zwart récupère plus ou moins tout ce qui semble lui plaire dans la vie et au cinéma, et fait de son film un énorme fourre-tout maladroit qui joue parfois avec les multiples points de vue de ses personnages, mais offre surtout une vision cynique du monde. Aucun de ces personnages ne dépasse le stade de l'abruti fini et à ce petit jeu-là, on appréciera surtout la performance du trop rare Andrew Dice Clay (ici crédité sous son vrai nom, Andrew Silverstein), Ford Fairlane forever. Utilisant Liv Tyler comme une sorte de Jessica Rabbit capable de foutre le feu au moindre hétérosexuel pourvu de sens, le réalisateur donne à la bombe sexuelle une raison d'agir particulièrement matérialiste : si madame se comporte comme une Marie-couche-toi-là, c'est pour réaliser son rêve, celui d'obtenir pour elle toute seule une maison



Kevin Costner dans ***Destination Graceland****.*

Liv Tyler & Michael Douglas dans ***Divine mais dangereuse****.*

(et accessoirement un lecteur DVD). Une motivation assez légère qui conforte le film dans sa misogynie ambiante. Comme les affaires de rythme échappent assez vite au réalisateur, **Divine mais dangereuse** tient plus du spectacle dégénéré que de l'agréable divertissement qu'on tente de nous vendre...

Stéphane MOÏSSAKIS

One night at McCool's*. USA. 1999. Réal.: Harald Zwart. Scén.: Stan Seidel. Dir. Phot.: Karl Walter Lindenlaub. Mus.: Marc Shaiman. Prod.: Michael Douglas et Allison Lyon Segan pour Furthur Films. Int.: Matt Dillon, Liv Tyler, Paul Reiser, John Goodman, Michael Douglas, Andrew Dice Clay, Leo Rossi... Dur.: 1 h 33. Dist.: Europa Distribution. Sortie le 5 septembre 2001.*

HARVARD STORY

Black and White, le dernier film de James Toback (réalisateur et scénariste), contait des histoires de drogues, de sexe et de matchs de basketball truqués en milieu estudiantin. Remake absurde, **Harvard Story** emprunte exactement la même trame en se payant le luxe d'être dénué des rares qualités faisant l'attrait de son prédécesseur : plusieurs guest-stars (dont Mike Tyson) et des gros plans sur la poitrine de Claudia Schiffer (ah, tout de suite ça rigole moins). Ici, le mannequin allemand est remplacé par une comédienne beaucoup moins sensuelle mais ne compensant pas cet handicap par un registre d'expressions plus étendu. Dans **Harvard Story**, le seul exploit réalisé par Buffy (oups, Sarah Michelle Gellar) est de pratiquer la levrette avec une jupe à mi-cuisse, ce qui met considérablement en valeur la performance athlétique de son partenaire qui, en terme de dextérité, est sans doute promis à la succession de Rocco Siffredi...

Sarah Michelle Gellar dans ***Harvard Story****.*

Alan, le capitaine de l'équipe de basket-ball d'Harvard, aime bien faire l'amour à Cindy tout en jouant avec les commandes de sa chaîne hi-fi (si ça c'est pas la preuve que Buffy est frigide). Mais, comme cela ne lui suffit pas (et hop, re-preuve), il abuse aussi de la gentillesse de sa prof de philo, Chesney (Joel Lauren Adams). Puis, bien embêté par la tempête ayant détruit l'habitation de ses pauvres parents, il tente d'obtenir gratuitement de l'argent du chef de la pègre locale, nul autre que le père de Cindy. Essuyant un refus poli, Alan va se faire manipuler par sa fiancée, qui lui propose de perdre un match pour empocher une partie des gains des paris. Les deux tourtereaux sont alors coincés par le FBI. Ça tombe mal car Alan, qui a décidé de bien se shooter pour aller au bout de ses sensations (re-re-preuve), est incapable de gérer la situation. Heureusement, les supers flics oublient de l'inculper pour usage de stupéfiants et Chesney, qui s'adonne au triolisme avec les deux agents fédéraux, trouve rapidement un moyen de chantage...

Scénariste du **Flambeur** (Karel Reisz), de **Bugsy** (Barry Levinson) et réalisateur de **Mélodie pour un tueur**, James Toback semble avoir récemment perdu son sens critique. S'il parvient encore à éviter de réaliser de vulgaires « campus comedy », son œuvre flirte dangereusement avec le vide esthétique et scénaristique. Bourré de petites incohérences plombant irrémédiablement le script, **Harvard Story** est pourri par de mauvais choix stylistiques (clip, rétro-montage, images déformées) qui, s'ils font parfois rire, sont trop souvent stériles. En somme, **Harvard Story** est un film faussement philosophique ne parvenant pas à brasser autre chose que du vent.

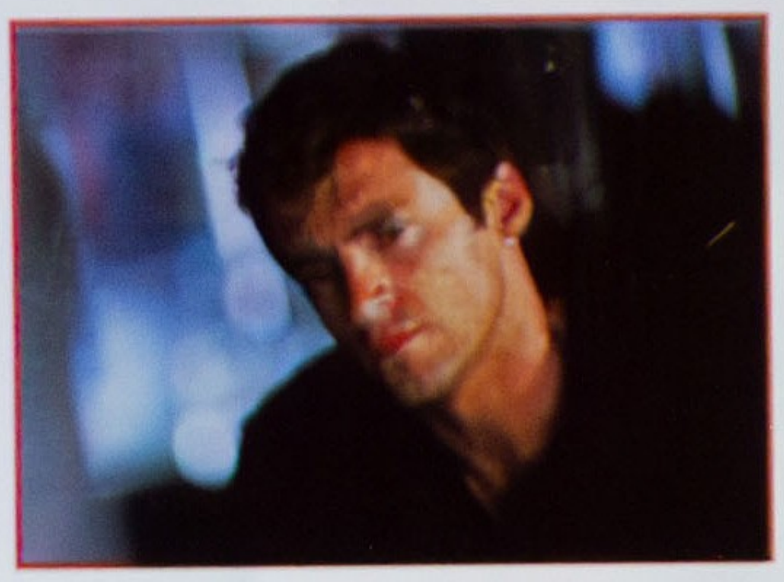
Bertrand ROUGIER

Harvard Man*. USA. 2001. Réal.: James Toback. Scén.: James Toback. Prod.: Daniel Bigel, Michael Burns, Jeff Franks, Donald Kushner, Peter Locke, Mike Mailer, Phil Mittleman, Edward R. Pressman. Mus.: Ryan Shore. Dir. Phot.: David M. Ferrara. Int.: Adrian Grenier, Sarah Michelle Gellar, Joey Lauren Adams, Eric Stoltz, Rebecca Gayheart... Dur.: 1 h 35. Dist.: Metropolitan Filmexport. Sortie le 1er août 2001.*

OPÉRATION ESPADON

Petite note d'intention avant de commencer : vue la traduction littérale particulièrement cocasse du titre original de ce film, il serait parfaitement aisé d'en tirer des calembours navrants. On va pas se gêner...

Ainsi donc, Joel Silver, revenu sur le devant de la scène avec **Matrix**, pique les yes-man de Jerry Bruckheimer pour fignoler ses grosses prod'. Le marlou ! Réalisateur d'un **60 secondes chrono** tout mou, Dominic Sena fait amende honorable en faisant de son **Opération mérou** l'un des blockbusters les plus favorablement consommables de cet été (ce n'est pas dur me direz-vous). Même si, pour cela, il pique les gimmicks les plus évidents de **Matrix** justement : utilisation du temps zéro pour une explosion cataclysmique (on est dans une prod' Silver, oui ou non ?), lumière aux teintes verdâtres, soundtrack trip hop ultra hype et une nuée de protagonistes qui passent pas mal de temps devant un écran d'ordinateur. Cette dernière option n'est pas la plus palpitante mais qu'on se rassure, cette histoire de « super agent caméléon (John Travolta), qui force un hacker (Hugh Jackman) à cracker un code ultra-confidentiel du gouvernement en retenant sa petite fille en otage » possède de solides arguments. Dans la séquence la plus mémorable du film, ledit hacker a 60 secondes pour faire ses preuves sur un code bidon, exercice plutôt difficile avec un flingue sur la tempe et une bimbo à hauteur de braguette. On remerciera donc au passage le scénariste Skip Woods (auteur du gentiment trash **C'est pas mon jour !**) d'avoir injecté dans **Opération sardines à l'huile** quelques références à la culture underworld californienne (milieu du porno, night-club échangistes). Même si le résultat reste sage (compte tenu des antécédents du producteur en matière de « hard-core action »), **Opération truites d'eau douce** tient bien la distance et rappelle dans ses meilleurs moments **Le Dernier samaritain** de Tony Scott. Comme dirait Silver : « Il est frais mon poisson ! »



Stéphane MOÏSSAKIS

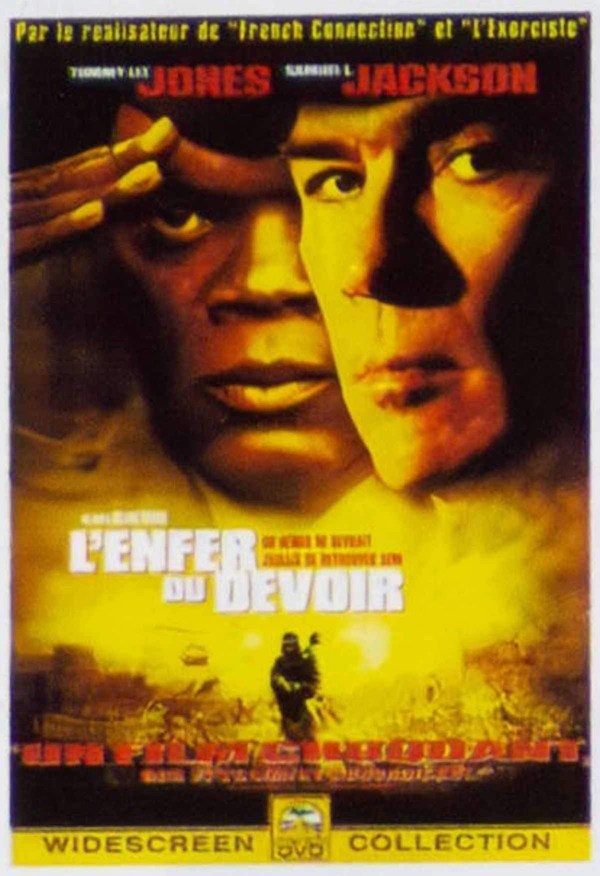
Swordfish*. USA. 2000. Réal.: Dominic Sena. Scén.: Skip Woods. Dir. Phot.: Paul Cameron. Mus.: Christopher Young et Paul Oakenfold. Prod.: Joel Silver, Dan Cracchiolo, Skip Woods et Jonathan D. Crane pour Silver Pictures/Village Roadshow Pictures/NVA Entertainment/Warner Bros Pictures. Int.: John Travolta, Hugh Jackman, Halle Berry, Don Cheadle, Vinnie Jones, Sam Shepard... Dur.: 1 h 39. Dist.: Warner Bros. Sortie le 12 septembre 2001.*

Hugh Jackman & John Travolta dans ***Opération espadon****.*

COFFRET ROCKY

Sly dans toute sa splendeur. Cet intégral résume bien la carrière chaotique et paradoxale de notre cher étalon italien. Des deux premiers opus, au ton juste et émouvant, aux deux suivants, plus primaires et particulièrement symptomatiques du narcissisme de l'acteur-auteur, ce coffret cinq disques se conclut par un poignant retour aux sources (et à la rue) avec un cinquième film, probablement le plus audacieux de la saga. On peut déplorer l'absence de 5.1 sur deux des titres les plus réussis (ici le **2** et le **5**) de la vie de Balboa, mais les suppléments proposés (concentrés sur le premier **Rocky**) possèdent une touche de grâce, à l'image de la silhouette du boxeur arpentant les rues décalquées de Philadelphie. C'est le cas de l'interview filmée en plan fixe de Sylvester Stallone, d'une durée de 28 minutes. La mégastar livre sa pensée profonde sur le personnage qu'il a créé et interprété. La sobriété du document nous fait bien ressentir l'intense douleur par laquelle ce dernier est passé pour coucher sur papier le script qui l'a rendu célèbre, et nous le montre tel qu'on l'aime : à fleur de peau. On passe ensuite aux hommages rendus à Burgess Meredith (Mickey) et James Crabe (le chef op' du film), tous deux très touchants puisqu'ils sont commentés par une partie de l'équipe du film. Le commentaire audio est moins révélateur puisqu'il implique le réalisateur John G. Advilsen, qu'on ne peut décemment pas considérer comme la véritable source créative du film. À l'exception de ce commentaire, tous les suppléments sont sous-titrés français. Enfin, un bonus caché propose la rencontre entre Sly et Rocky, tournée à l'époque de **Rocky 5**. Un choc des titans malheureusement trop caricatural pour toucher le spectateur. (FPE)

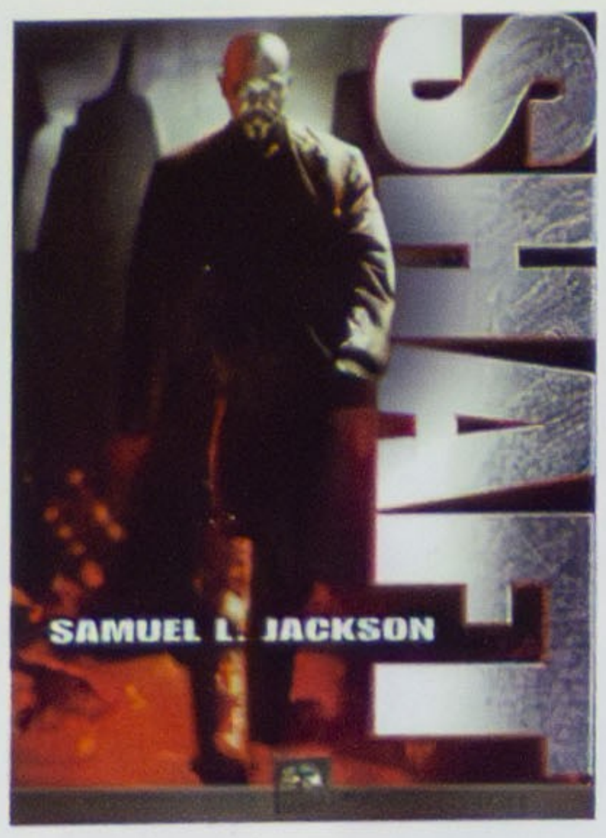
L'ENFER DU DEVOIR

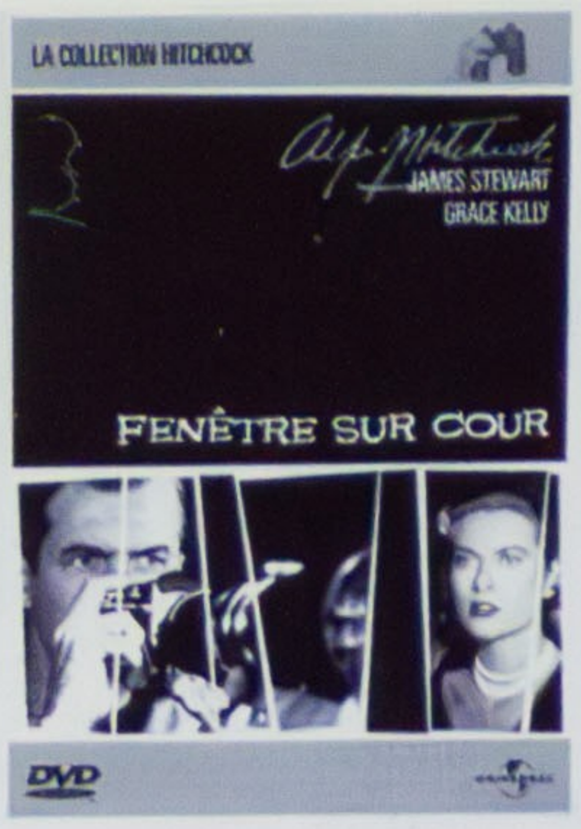


Raciste ? Non, pas vraiment. Démago ? Sûrement pas ! Pro-militariste ? Et ta sœur ! Mais alors quel est le problème avec **L'Enfer du devoir**, le film de procès guerrier de l'ex-géant William Friedkin (**French Connection** et **Sorcerer** tout de même !) ? Tout simplement un mensonge éhonté sous forme de « trick » visuel, qui renvoie malheureusement aux méthodes de propagandes hitlériennes, rien de moins. Sans accuser le réalisateur de sympathie nazie, on cherche alors dans son commentaire audio (sous-titré) une explication valable. Et on la cherche encore puisque ce dernier prétend avoir abandonné tout jugement, pour laisser le spectateur se faire sa propre opinion. Ce qui est tout bonnement impossible sans cet élément qu'il ne nous dévoile qu'à la toute fin, nous demandant automatiquement de réviser notre jugement. Avec la ré-interprétation minable de **L'Exorciste** et ce film nauséeux, Friedkin semble ne plus avoir toute sa tête. So long, Bill... (Paramount Vidéo)

SHAFT

Il est cool, il est noir, il marche au ralenti dans la rue tout vêtu de superbes costards signés Armani et il se tape toutes les gonzesses en laissant le charme agir. Et puis, c'est tout... Malgré la prestigieuse signature de l'écrivain Richard Price (**Mad Dog and Glory**), on ne peut pas prétendre que le script du Shaft de John Singleton propose plus de péripéties qu'un épisode de ***Derrick***. Bon, on exagère, vu qu'il y a trois, quatre coups de feu en champ/contre champ... De quoi faire un putain de blax dans la lignée du Genou de Claire de Rohmer, non ? Du coup, on s'étonne que ce soit David Arnold (le compositeur) et Christian Bale (le méchant), deux bons blancos





des familles, qui aient réussi à respecter le genre dans lequel ils œuvrent. La featurette et les interviews nous montrent une équipe persuadée de faire un sacré bon film. À moins que ce ne soit de la promo. Reste le clip d'Isaac Hayes, même pas en 5.1. Sinon, très belle copie. (Paramount Vidéo)

FENÊTRE SUR COUR

On en a tellement lu et entendu sur le génie Hitchcockien que la communauté Hollywoodienne ne sait plus à qui s'adresser pour en causer. La preuve en est le « spécialiste du sujet » qui intervient sur ce DVD : Curtis Hanson, plus cinéphile passionné que cinéaste héritier, parce qu'on ne voit pas trop ce que ses films (**L.A. Confidential**, **La Rivière sauvage**) ont à voir avec ceux de sir Alfred... Si ce n'est qu'on lui doit une tentative loupée de remake de **Fenêtre sur cour** (**Faux témoin**, tourné il y a dix-sept ans). On aurait évidemment préféré un De Palma, mais il semblerait que comme hommage Hitchcockien, **Body Double** soit un peu moins respectable. Le DVD propose les suppléments d'usage signés Bouzereau (centrés sur les souvenirs émus des survivants) et, même si la copie n'est pas aussi restaurée qu'on eût pu l'espérer, revoir le film donne à penser qu'il serait peut-être temps d'arrêter d'analyser à outrance les films d'Hitchcock pour savourer ce qui était leur ambition première : celle de divertir. (Universal Vidéo) C.D.

et aussi...

MEMENTO Belle édition chiche en suppléments, si ce n'est un chapitrage inversé qui vous permet de remettre à l'endroit ce très bon polar monté en verlan. Ça ne paye pas de mine, et pourtant l'expérience propose un tout autre film, certes plus conventionnel mais implacablement logique. Et celui qui n'y avait rien compris en salles peut désormais briller aux soirées de l'ambassadeur. (FPE)

L'ART DE LA GUERRE Une bande-annonce et au lit ! C'est tout ce que propose l'édition de **L'Art de la guerre**. On aurait bien godillé sur un commentaire audio de Christian Duguay qui accède (enfin !) aux joies de la grosse prod' qui douille avec mention très bien. Car, de film en film, le réalisateur pousse toujours plus loin le concept du filmage comme une forme d'expression « auteurisante », et ce jusque dans la traditionnelle (et ici traumatisante) scène de flash-back. Du grand art justement. (FPE)

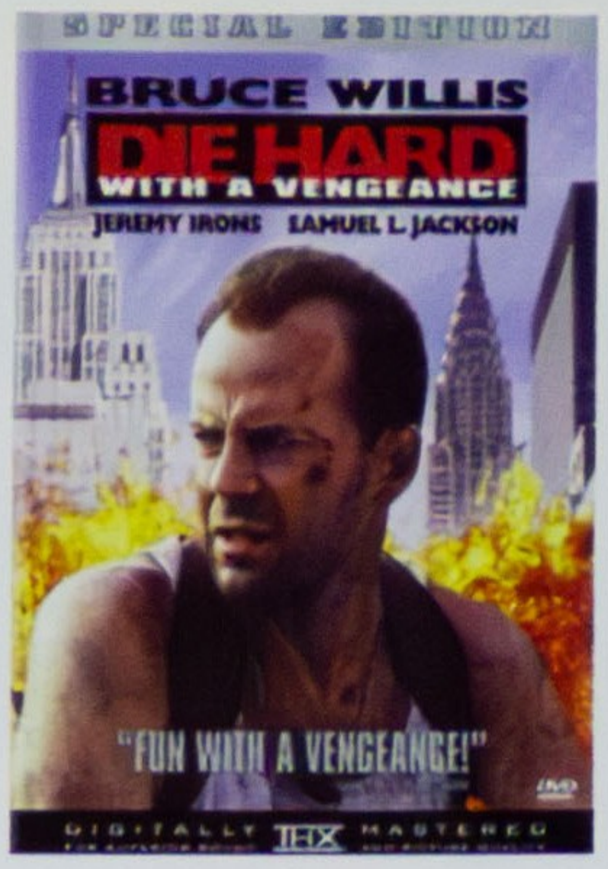
TRUE LIES Probablement le film le plus beauf de son James Cameron d'auteur. En attendant, le moindre mouvement de caméra rivalise en spectaculaire avec la séquence la plus pétaradante de son modèle bien de chez nous. 16/9 (absent du zone 1), bande-annonce et basta ! (FPE)

LES AILES DE L'ENFER Jerry Bruckheimer + Nicolas Cage - Simon West = « Kaboum !!! Motherfucker, Takatakatak, Cyrus you bitch, Tatintin !!! » **Air Con** ? Le meilleur film de son auteur, enfin en « Édition spéciale » pas spéciale du tout ! (Buena Vista Home Entertainment)

news

- De l'action mes amis, de l'action avec les sorties au mois d'octobre prochain d'**Au-delà de la gloire** de Samuel Fuller, **Turbulences 3** et les trois volets de **Sissi Impératrice** chez TF1 Video. Comme à la télé !
- À prévoir chez GCT pour la fin de l'année : **Outrages** édition collector de Brian De Palma (mortel !), **La Bête de guerre** édition collector de Kevin Reynolds (ça déchire !), **Un Frisson dans la nuit** de Clint Eastwood (mama mia !) et **Tootsie** édition spéciale de Sidney Pollack (heu...).
- Spike Lee est à la fête chez Universal au mois d'octobre avec les sorties de **Clockers**, **Jungle Fever** et **Do the Right Thing**. En édition collector ? Ça reste à vérifier...
- Et Kitano dans tout ça ? Si **Aniki mon frère** sort le 19 septembre chez TF1 Vidéo, Studio Canal prévoit une belle fiesta pour le cinéaste violent : deux éditions comprenant **Sonatine** et **Jugatsu** pour l'une, **Violent Cop** et **Kids Return** pour l'autre. Ces coffrets double DVD sont prévus pour le 21 novembre prochain.
- Mmmmmm !!!! J'en connais quelques-uns qui se pourlèchent déjà les babines. La grande Warner (on se prosterne) sort **Miss Détective** avec Miss Bullock le 10 octobre prochain. Avec une featurette éducative pour apprendre aux femmes frêles comment boire de la bière et faire des bras de fers hargneux à la **Over the Top**. Un film qui prône l'égalité des sexes quoi ! Merci Sandra.
- Sinon, comme ça, au passage, FPE sort une belle collection de grands films d'action comme **Annie Hall**, **Guerre et amour**, **Bananas** ou encore **Crimes et délits**, tous réalisés par le père spirituel de John McTiernan, ce bon vieux Woody Allen. Non, laissez tomber, c'était juste pour voir si vous suiviez...

DIE HARD WITH A VENGEANCE



Alléluia ! Il existe donc un dieu et, parfois, il ne se moque pas de nous... Personnifié par l'un des responsables de la Fox Home Video, il nous envoie un ange sur Terre avec cette édition spéciale de DIE HARD WITH A VENGEANCE, alias UNE JOURNÉE EN ENFER, concoctée par les responsables du double DVD furieux de FIGHT CLUB. Un don du ciel qui se reçoit comme une distribution de pains effectuée par le petit Jésus... mais dans la gueule !

Tous ceux qui ont assisté à une vision en salle de **Die Hard With a Vengeance** se sont posés la même question : comment St John McTiernan, après deux heures de filmage en état de grâce, a-t-il pu nous infliger un climax en hélico à peine digne de la meilleure péripétie de **58 Minutes pour vivre** (**Die Hard 2 - Die Harder**) du bourrin scandinave Renny Harlin ? La réponse est arrivée quelques mois plus tard sous la forme d'une rumeur qui aura fait fantasmer tous les « **Die Hard** fans » du monde entier. En effet, la fin visible en salles ne serait en fait qu'un « reshoot », un affreux collage tourné à peine un mois et demi avant l'exploitation du film, suite à quelques maudites projos-test qui auraient mal tourné. Tiens donc... La fin originellement prévue serait autrement plus jouissive : six mois après avoir subi les affres de Simon Gruber, McClane retrouve le terroriste dans un pub d'Allemagne de l'Est, notamment grâce au tube d'aspirine que ce dernier lui avait gracieusement offert. S'engage alors une discussion entre les antagonistes, où l'on apprend que McClane a été viré de la police après avoir été suspecté de complicité dans la série d'attentats commis par Simon. De son côté, Gruber avoue s'être débarrassé de sa moitié car « elle avait la conversation limitée ». McClane pose alors un lance-roquette chinois sur la table (voir photo) et propose une « tournante » à son ennemi. Si ce dernier répond mal à une série de devinettes, il devra appuyer sur la gâchette. McClane ayant effacé les traces de fabrication de l'arme, il est impossible pour chacun de savoir dans quel sens le projectile va être projeté... Gruber donne la mauvaise réponse, et le coup de partir : « Yippi-Kayee motherfucker ! »

Alléchant non ? Restait encore à savoir si cette rumeur était fondée. Et les borborygmes désabusés de McT recueillis dans diverses interviews ne constituaient pas franchement une réponse satisfaisante. La fin originale de **Die Hard 3** a donc rejoint le rang des légendes urbaines durant six longues années de doute. Affaire classée ? Pas si vite ! Cette fin existe réellement, et elle est enfin visible sur cette édition spéciale ! Pour de vrai ! D'une durée de six minutes, présentée en 2.35:1 mais sans avoir été étalonnée, elle bénéficie en outre d'un commentaire audio du scénariste Jonathan Hensleigh qui explique sa disparition du final cut : la scène manque tout simplement d'action, et McClane y apparaît comme un être cruel face à Simon, le responsable de ses malheurs. Les exécutifs, grands cinéphiles devant l'éternel (à genoux, manants !), ont donc paniqué et exigé une autre fin plus riche en pétarades et moins axée sur la psychologie. Au gnouf la torture mentale infligée à Simon et magnifiquement rendue par une direction d'acteurs riche en précision de McTiernan, et des cadrages en référence directe au premier **Die Hard** (voir photos). Pourtant, comme le précise un chef marketing (pour lequel art rime avec dollars) sur le commentaire audio qui parcourt le film, **Die Hard 3** se serait vendu tout seul, à la seule annonce de Bruce Willis de retour dans la peau de son personnage fétiche, celui qui l'a réellement imposé auprès du grand public.

Même si cette sublime fin alternative justifie à elle seule l'achat de ce double DVD (on regrette cependant de ne pas pouvoir constater son effet dévastateur dans le film, sous l'impulsion du seamless branching), le premier disque nous propose le commentaire audio précité de McT et du scénariste. Surprise : les propos de ce dernier sont plus présents et même plus intéressants que ceux du réalisateur (son langage cinématographique parlant pour lui) ! En effet, la genèse du projet remonte à *Simon Says*, le premier script écrit par Hensleigh et qui servit de base à ce troisième opus. Le scénariste raconte donc son travail d'adaptation (les 40 premières minutes du film sont pour ainsi dire identiques à celle de *Simon Says*), étale son goût pour les films d'action adultes (en opposition aux actioners PG-13) et affirme travailler sur un concept inédit pour un **Die Hard 4** qu'il compte soumettre à la Fox. Qu'il se dépêche avant que la major ne fasse des bêtises ! Notons enfin que les deux bandes-annonces et les dix TV spots (qui, à chaque vision, donnent salement envie de revoir le film) proposent différents plans alternatifs qui auraient constitué autant de choix d'angles précis que ceux présents dans le montage final. La méthode McT à son apogée en somme... Les éditions spéciales de **Piège de cristal** et de **58 Minutes pour vivre** sont également disponibles, mais nous y reviendrons lors de leur parution chez FPE en zone 2 à la fin de l'année. **Die Hard 3** étant chez nous distribué par Buena Vista, il y a peu de chances que cette superbe édition ne pointe le bout de son nez avant un bout de temps. Et comme il s'agit, ni plus ni moins, du plus grand film d'action de tous les temps (en rude compétition avec l'original), vous n'avez plus qu'à vous mettre au régime pâtes/riz pour vous offrir ce collector !

Stéphane MOÏSSAKIS

PS : Le TV Special « A Night to Die For » diffusé sur CBS présente le rappeur Ice T et le maire Giuliani (ce qui a dû faciliter le tournage à New York) comme d'énormes fans de McClane. Comme quoi on peut avoir les mêmes goûts, mais certainement pas pour les mêmes raisons !

Éditeur : 20th Century Fox Home Video. Image : Transfert THX 2.35 16/9. Son : DTS et 5.1 (vo) et 2.0 (vf québécoise). Suppléments : fin Alternative, commentaire audio du réalisateur, du scénariste et du chef marketing, trois featurettes, storyboards, interview de Bruce Willis, comparaison avant/après effets spéciaux, bandes-annonces et TV spots, bêtisier caché.

Extrait de la fin alternative de **Die Hard 3** *enfin visible sur le DVD zone 1.*

TIFFANY SHEPIS

« Je suis née pour faire l'idiote dans des films vraiment nuls »

Tiffany Shepis : pin-up, Tromette et désormais femme d'affaires...

Hystérique à la ville comme à l'écran, la toute jeune Tiffany Shepis, qui vient de souffler ses vingt et une bougies, se laisse séduire très tôt par le métier d'actrice. Alors qu'elle n'a que six ans, sa mère l'inscrit toutes les semaines dans des concours de beauté pour enfants. Remarquée par un réalisateur de publicités, elle fait alors ses premiers pas devant une caméra dans un spot pour une nouvelle lessive. « *Le truc habituel : mon père renverse de la sauce sur ma jolie robe, je pleure, ils vont chercher le détachant, etc... La pub faisait pitié, mais je m'étais amusée comme une petite folle. J'ai donc décidé de persévérer et de prendre des cours pour améliorer mon jeu. C'était une très mauvaise idée, car si vous n'avez pas la chance d'être acceptée dans une école de haut niveau, les autres établissements ne servent strictement à rien. On y apprend que du vent. Autant jeter son argent par la fenêtre. Maintenant, je comprends mieux pourquoi il y a autant de mauvaises actrices à Hollywood !* ».

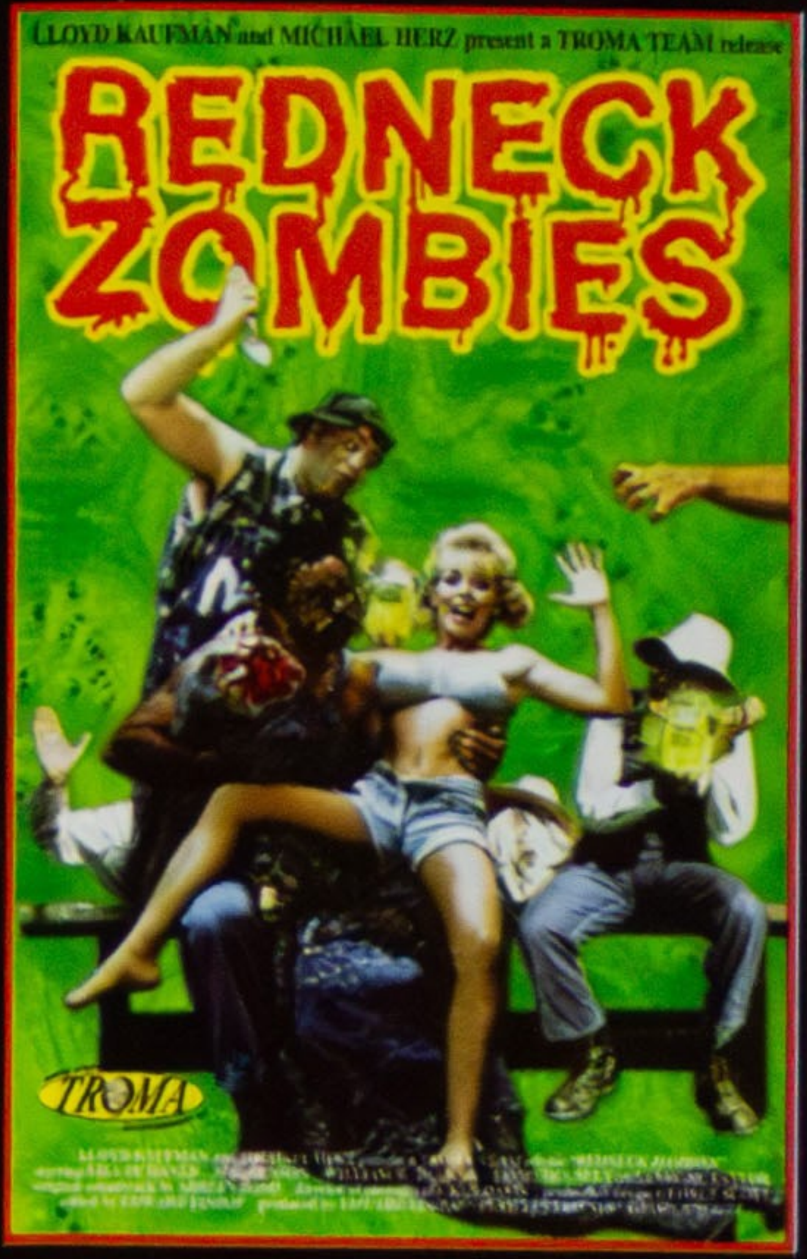
C'est alors qu'elle sympathise avec un groupe de cinéastes en herbe inscrits à l'Université de New York, qui préparent leur premier film d'horreur, **Shack**. « *L'histoire est géniale ! Un groupe d'ados part squatter une petite cabane enfouie au fond des bois, en fait la cachette de Hacking Harry, un taré qui aurait découpé toutes les petites filles du coin en morceaux. Après une séance de spiritisme, je me fais posséder par l'esprit d'Harry et je cours après tout le monde, une hache à la main. J'adore ce film, c'est dommage qu'il ne soit jamais sorti. Faut dire qu'on l'a tourné de nuit sans éclairage, et que le son est inaudible parce qu'on se trouvait à proximité d'un aéroport. Quel gâchis !* ». À cette époque, Tiffany n'a que quatorze ans, mais tient pourtant le rôle de la bimbo de service, celle qui allume et se tape tous les mecs de la Fac. Juste après, elle décroche plusieurs rôles dans des films dont (presque) personne n'a jamais entendu parler, tels que **Génération X**, **Shampoo Horns** ou encore **Chickboxing Underground**, avant que son frère ne lui fasse découvrir l'univers Troma. « *Il m'a appelée pour me dire que Troma faisait alors le casting de leur nouveau film et m'a convaincue d'y aller en me montrant quelques-unes de leurs productions, à commencer par **A Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell**. Franchement, comment un mec peut-il faire un film aussi nul et ensuite en avoir assez dans le froc pour oser le montrer ? C'était clair, il fallait à tout prix que je les rencontre !* ».

Quelques jours plus tard, Tiffany enjambe les bobines qui jonchent le sol du bureau du grand manitou Lloyd Kaufman pour passer une audition. Lloyd prépare alors **Troméo & Juliet**, sa version bien à lui de l'œuvre de Shakespeare. « *Ils m'ont fait passer plusieurs tests. Il fallait que je crie le plus fort possible, que je me roule par terre en faisant semblant d'avoir été poignardée ou encore que je balance un kick par surprise dans le dos de l'assistant de Lloyd. Ça semblait leur suffire car ils m'ont embauchée sur le champ. Lloyd m'a donné le rôle de Peter, le garde du corps des Capulet. Je lui ai fait remarquer que j'étais une fille, des fois que dans un moment d'égarement, il ne s'en soit pas rendu compte, et il m'a dit que c'était précisément ça qui était drôle. Ces types sont vraiment complètement fous, mais je les adore. Et c'est une passion réciproque. Lloyd m'a ensuite fait faire une petite apparition dans **Terror Firmer** et je suis rapidement devenue leur Tromette préférée, apparaissant dans de nombreuses conventions pour faire la promotion de leurs films. Le plus rigolo, c'est quand ils m'ont fait venir à Cannes et que Lloyd m'a demandé de me mettre en bikini et d'aller courir sur la Croisette un pistolet à eau à la main en hurlant. C'est à ce jour un de mes meilleurs souvenirs* ».

C'est aussi à ce moment que Tiffany a l'idée de fonder sa propre société de production et de distribution, Prescription Films. « *C'est impressionnant le nombre de mauvais films qu'on peut voir dans les Marchés, que ce soit à Milan, Los Angeles ou Cannes, et qui rapportent pourtant beaucoup d'argent en vidéo. J'ai donc eu envie de faire les miens, sans aucune contrainte de la part de producteurs extérieurs. J'adore les films d'horreur et de science-fiction depuis que je suis toute petite. C'est pas compliqué : plus c'est gore et plus ça me plaît. Avec mes associés, qui partagent la même passion, nous avons ainsi décidé de nous concentrer sur ces genres. On a déjà plusieurs films à notre actif, qui se sont très bien vendus dans les pays asiatiques. Le premier, **Bug Wars**, décrit l'invasion de la Terre par des insectes géants venus de l'espace. Il y a aussi **The Beyond**, une sorte de **Scream** dans lequel un groupe d'étudiants réveille le diable en lisant des passages du Necronomicon. Ce film est réalisé par un jeune metteur en scène italien très talentueux, qui prépare actuellement la suite, **Unknown Beyond**. Et nous avons également plusieurs projets en développement, parmi lesquels **Usher**, une adaptation très libre du roman d'Edgar Allan Poe, et **Cruising Purgatory**, un film de mafieux très sanglant* ». Malgré son planning très chargé de femme d'affaires, Tiffany trouve encore le temps d'apparaître en infirmière dans le récent **Pearl Harbor** de Michael Bay et de tenir des rôles conséquents dans **Bundy** de Matthew Bright, d'après la vie du serial killer Ted Bundy, et **Vampirates**, la dernière réalisation du maquilleur Tom Savini.

Damien GRANGER

UNCUT MOVIES présente



REDNECK ZOMBIES est l'un des films les plus cultes de la célèbre compagnie américaine TROMA, déjà "responsable" d'autres petits bijoux du genre comme THE TOXIC AVENGER, RABID GRANNIES ou encore DECAMPITATED. REDNECK ZOMBIES ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir jusqu'à maintenant et restera à tout jamais une expérience cinématographique des plus TROMA-tisante !

SCRAPBOOK est indiscutablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma. A mi-chemin entre MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE, LA DERNIÈRE MAISON SUR LA GAUCHE et le mythique I SPIT ON YOUR GRAVE, SCRAPBOOK vous entraînera dans une véritable descente aux enfers dont vous ne ressortirez pas indemne !

En raison de scènes de violences physiques et sexuelles explicites, ce film est déconseillé aux moins de 16 ans et aux personnes sensibles.

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

"Un étalage de sang et de viande rouge qui risque de vous causer des nausées et qui renvoit MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE au rang d'aimable bluette."
- L'Écran Fantastique

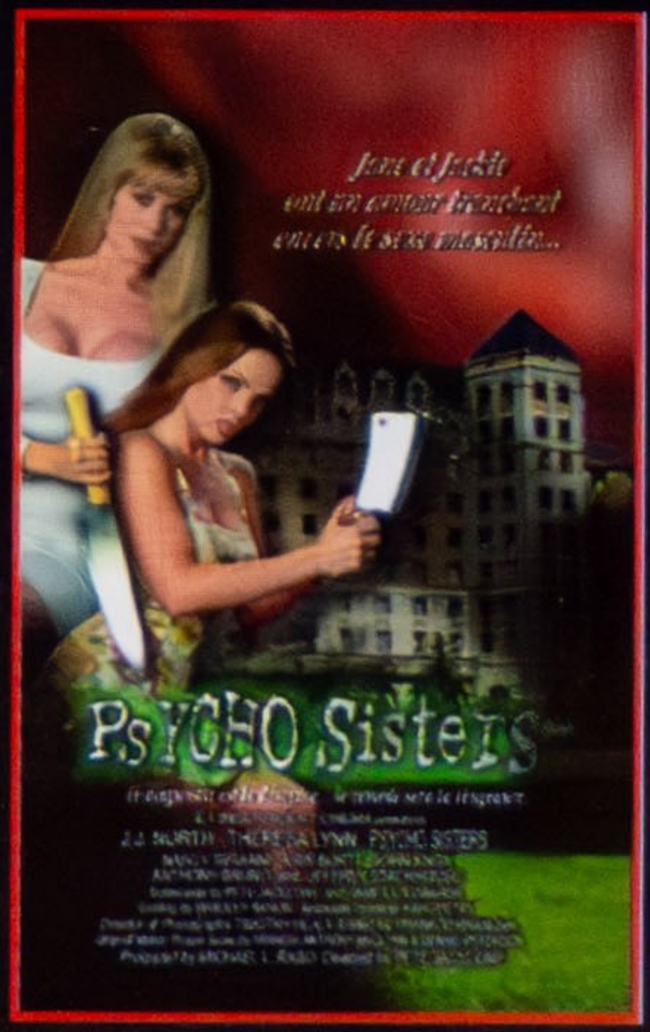
"Un carnage non stop effroyablement glauque et cruel."
- Starfix

"Toutes les serviettes hygiéniques du monde ne pourront pas éponger le sang déversé dans ce film !"
- Cinéscope

TROMA a encore frappé ! Complètement hystérique, totalement hallucinant et bien évidemment gorissime, DECAMPITATED vous "troma-tisera" à tout jamais !

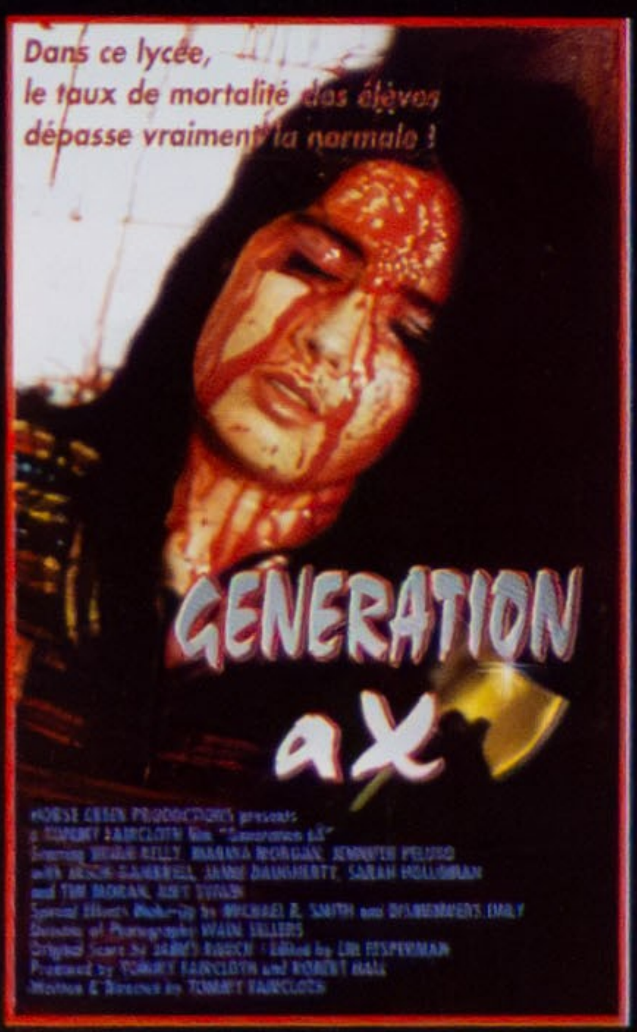
Dans la lignée de BAD TASTE et BRAIN DEAD !
"Un régal pour les amateurs de sang frais et de chairs en putréfaction !"
- L'Écran Fantastique

SITE INTERNET
http://members.aol.com/UNCUTMOVIES

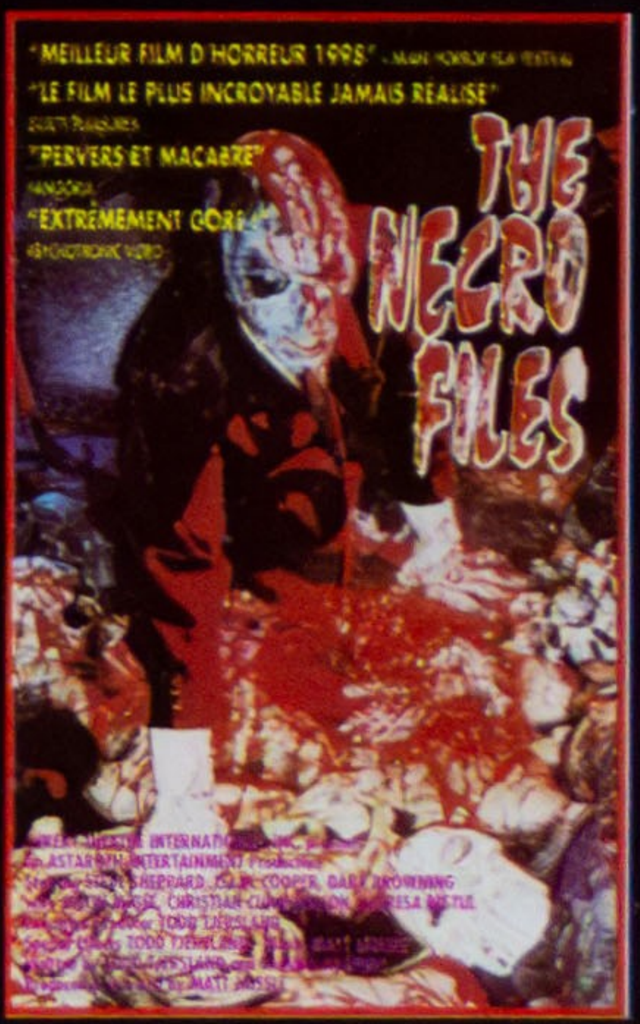


"Les scènes les plus gore jamais montrées à l'écran (castration effectuée en gros plan, épluchage en direct de la tête d'une victime, etc.)."
- Mad Movies

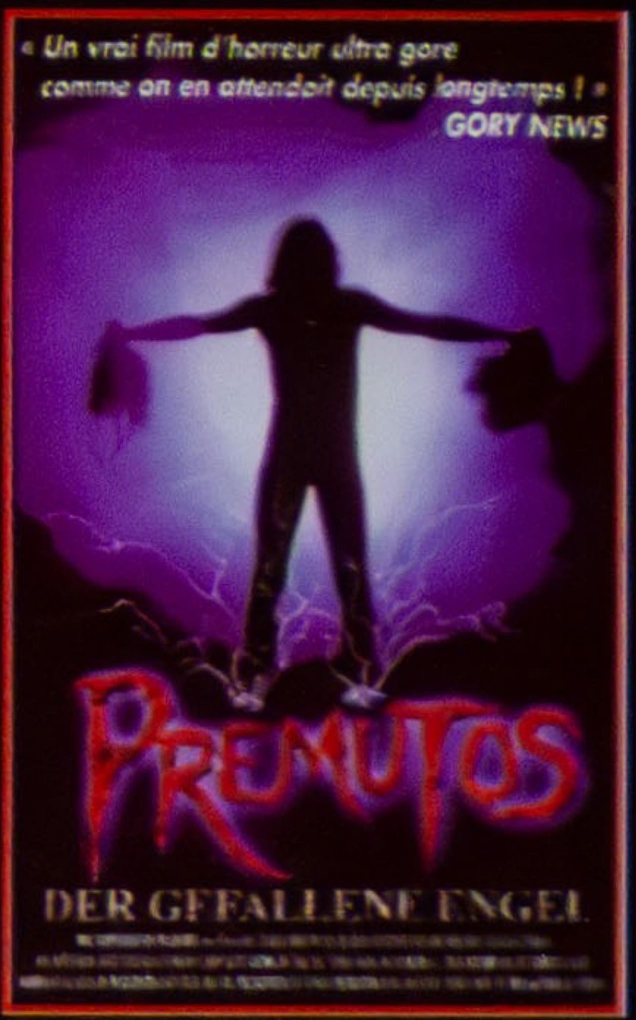
Produit par Sam Raimi (EVIL DEAD), THE DEAD NEXT DOOR a acquis la réputation de film culte et est considéré par la presse spécialisée internationale comme un nouveau classique du genre.



Un hommage aux classiques du genre (VENDREDI 13, HALLOWEEN, SCREAM) qui utilise tous les clichés du slasher pour mieux les détourner par la suite. Humour sadique et ambiance malsaine garantis !



"Pour amateurs d'extrême mauvais goût, d'ultra gore et de déviances sexuelles. Il est fortement conseillé d'avoir l'estomac bien accroché."
- Ciné Live



"Un festival de gorges tranchées, de membres déchiquetés, de corps éviscérés, de têtes explosant et de flots de sang vomis dans toutes les directions."
- L'Écran Fantastique

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 149 FF la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 2 K7 - 30 FF ; 3 K7 et plus - PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) :

- ❏ PSYCHO SISTERS
- ❏ THE DEAD NEXT DOOR
- ❏ GENERATION aX
- ❏ THE NECRO FILES
- ❏ PREMUTOS
- ❏ INFANTRY OF DOOM
- ❏ DECAMPITATED
- ❏ BACK FROM THE DEAD
- ❏ THE BURNING MOON
- ❏ REDNECK ZOMBIES
- ❏ SCRAPBOOK

Ci-joint mon règlement de .... FF par ❏ chèque ou ❏ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : .... Prénom : ....

Adresse : ....

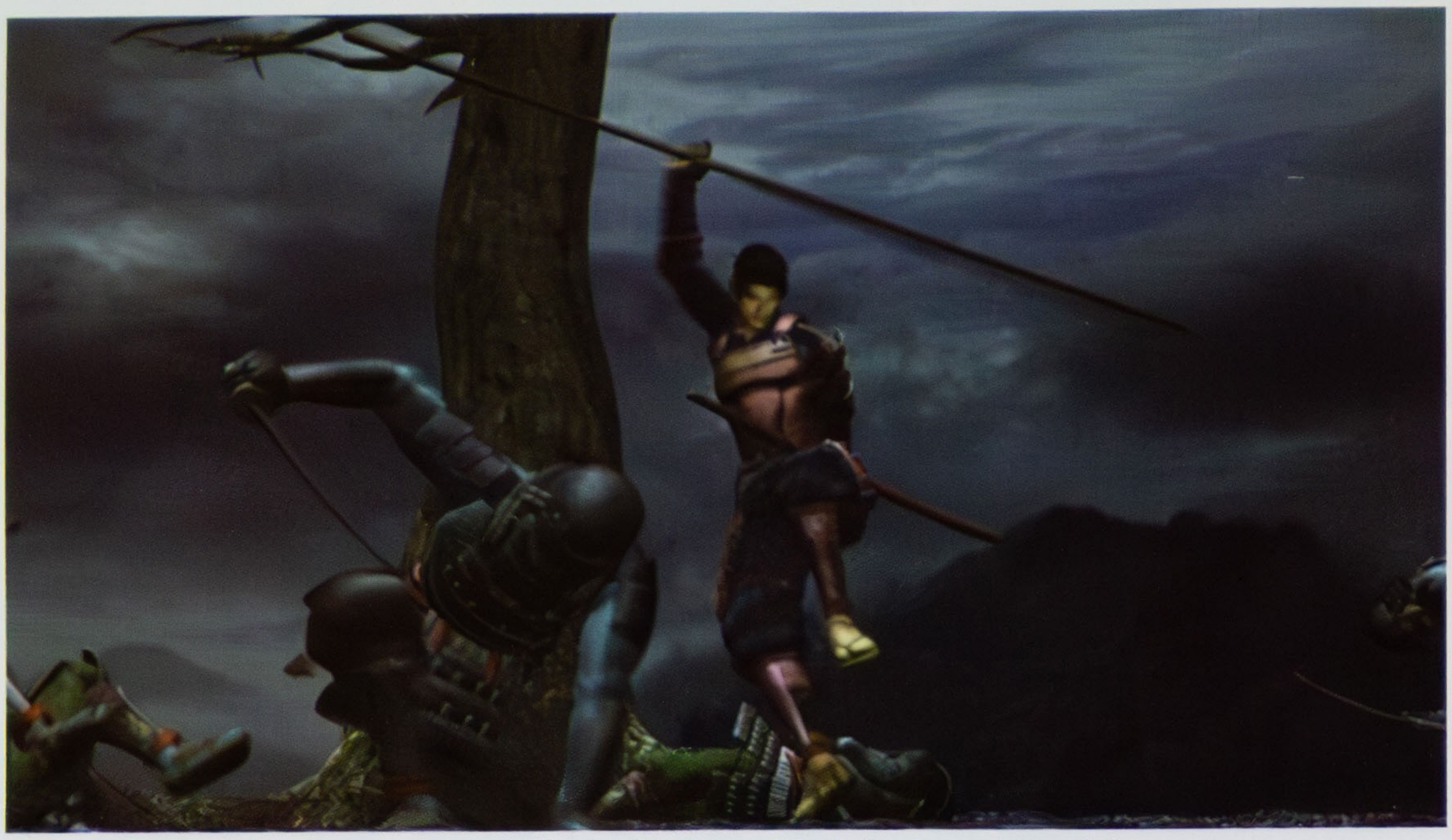
Code Postal : .... Ville : ....

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours en colissimo suivi.

ONIMUSHA

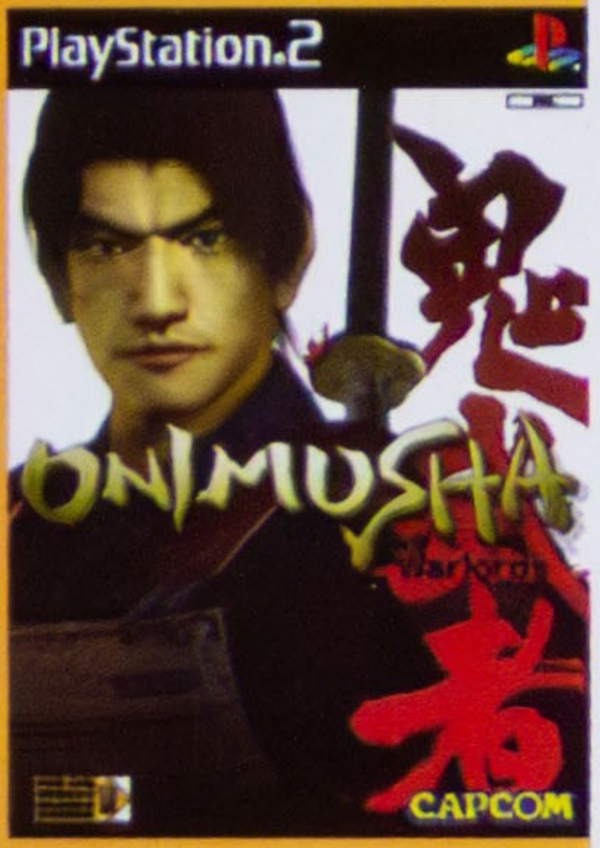
Un RESIDENT EVIL se déroulant en plein Japon fédoal ? Forcément joussif !

Par **Jean-Sébastien DÉCANT**

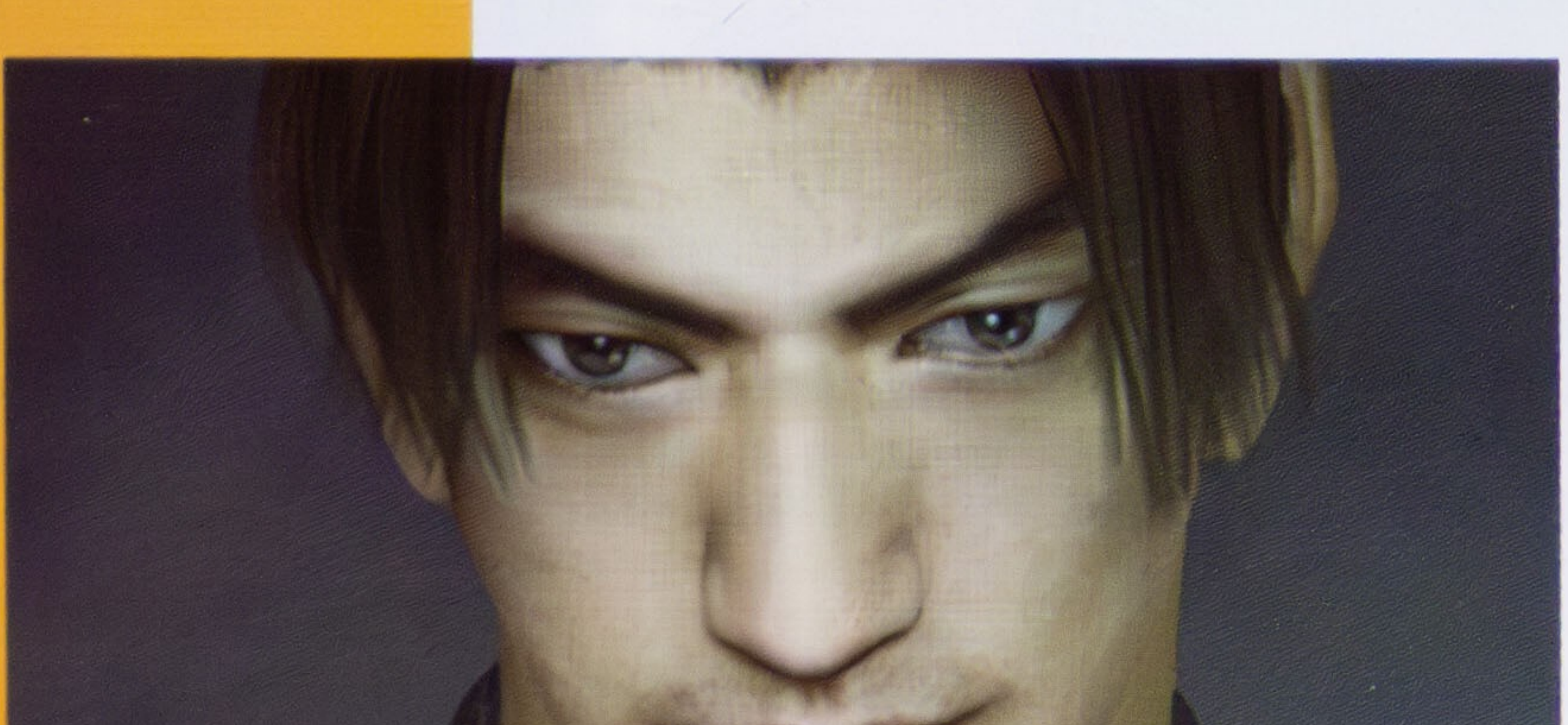


Samanosuke passe à l'action dans la spendide cinématique qui ouvre le jeu.

Malgré l'aide d'une jolie guerrière, Samanosuke a du pain sur la planche...



Onimusha est le premier soft incontournable et exclusif de la nouvelle machine Sony. Voilà enfin un jeu exploitant à merveille les capacités de la console (jamais décors du Japon féodal n'avaient bénéficié d'un rendu aussi somptueux) dont l'intérêt n'a d'égal que la beauté. On y incarne Samanosuke, un samuraï chargé de faire le ménage dans une propriété infestée de créatures maléfiques... Shinji Mikami, génial créateur de **Resident Evil** et producteur de tous ses succédanés, a plus d'un tour dans son sac pour faire évoluer le concept du survival horror. Il l'avait déjà modifié dans **Dino Crisis 2** en orientant le genre vers une action soutenue, proposant même des séquences de plates-formes. La volonté de rendre accessible un style de jeu auquel on peut reprocher sa rigidité (contrôler les personnages de **Resident Evil** n'est pas ce qui se fait de plus jouable) est à l'origine d'**Onimusha**, réalisé par Jun Takeuchi, lui aussi issu de l'école Capcom. Pour la première fois, et comme dans un beat them up, l'intérêt du jeu réside dans ses combats. Ici, rien n'est comparable à la jouissance que procure l'exécution à répétition du geste solennel qui achève ses adversaires : comme le coup de fusil à pompe qui arrache la tête des zombies dans **Resident**, un défouloir à l'effet à chaque fois renouvelé. Sous l'impulsion du créateur de **Resident Evil**, Jun Takeuchi applique donc les concepts d'arcade made in Capcom à ce qui incarne le nouveau courant du jeu d'aventure. Chose évidente avec le futur **Devil May Cry** signé Mikami/Capcom, qui s'annonce comme le plus frénétique des bébés de la maison, totalement dépourvu de phases de recherche, et laissant la place à une action non-stop mâtinée de plates-formes.



*Takeshi Kaneshiro, star en Asie et samouraï de synthèse d'**Onimusha**.*

Onimusha, dont le développement fut d'abord prévu sur PSone, est un compromis efficace entre ce qui est en train de devenir les deux penchants du genre (action ou aventure ?). Même si le bourrinage est prédominant, l'aspect recherche n'a pas totalement disparu. La progression est parsemée de coffres dont il faut trouver les combinaisons, et de pièges qu'il faut désactiver. On y trouve aussi un système d'évolution des armes qui fonctionne grâce aux points d'expérience emmagasinés lors des affrontements. Mais les phases vraiment passionnantes d'**Onimusha** se réglant à l'épée, les combats avec les différents boss prennent une dimension

L'absorption des âmes renforce les pouvoirs magiques de l'épée.

épique inédite. Un effet dû à l'évolution du gameplay du Survival Horror, mais aussi à l'ambiance générale définie par des cinématiques d'une qualité exceptionnelle. Il faut dire que Capcom a investi lourdement dans la motion capture pour rendre le plus réaliste possible les mouvements des personnages, allant jusqu'à débaucher Takeshi Kaneshiro, un acteur bien connu du public hongkongais et des téléspectateurs japonais, afin d'ajouter une caution cinématographique à l'ensemble. Seul aspect négatif : le parti pris de l'action repose sur l'adresse du joueur, et réduit donc la durée de vie du soft puisqu'aucune énigme ne résiste bien longtemps. **Onimusha** se termine en une poignée d'heures, mais l'expérience est d'une telle originalité que l'on ne peut passer à côté.

Réalisateur : Jun Takeuchi. Développeur: Capcom. Editeur : Electronic Arts. Disponible sur PS2.

ESCAPE FROM MONKEY ISLAND

(PS2/UbiSoft/LucasArts)

Ah ! Guybrush et Lechuck... Voilà dix ans que ces pirates gonzos sévissent sur ordinateur dans cette série de jeux d'aventures comiques et non violents. Le principe cher à LucasArts n'a toujours pas changé : on se promène dans les décors, on récupère des babioles et on discute avec les autochtones. Il s'agit ensuite de combiner certains objets avec les bons éléments afin de progresser. Le problème, c'est que les énigmes à résoudre peuvent facilement rendre fou (utiliser graisse de poulet sur paillasson, décoder suite de nombres établie par un singe...). Pour ne pas sombrer dans la démence, il est recommandé d'utiliser une soluce préalablement récupérée sur le net, et ainsi profiter sans frustration du plus grand atout de ce soft. Car **EFMI**, comme ses trois prédécesseurs, est un jeu bavard et c'est ce qui en fait sa force. Les échanges verbaux, orientables grâce à un large choix de phrases, sont hilarants, chose assez originale pour que l'on se jette sur cette adaptation réussie du jeu PC.

MDK2 ARMAGEDDON

(PS2/Virgin/Interplay)

Derrière ce titre aux consonances barbares, doté d'un visuel bizarre avec trois héros tout droit sortis des comics indépendants, se cache un jeu composite mixant plates-formes en 3D, shoot et aventure. Rares sont les productions américaines dont l'inventivité iconoclaste arrive à la cheville du savoir-faire japonais. **MDK2** fait partie de ces exceptions. Le studio Bioware - à qui l'on doit le hit **Toe Jam and Earl** sur Megadrive (où deux aliens loufoques saccageaient les niveaux d'un jeu de plates-formes délirant sur fond de hip hop) remettent le couvert dans ce second épisode des aventures du savant fou, de son serviteur et de son chien mutant. Tour à tour, **MDK2** propose d'incarner chacun de ces personnages dans des niveaux adaptés à leurs compétences. Le serviteur enfile une combinaison high-tech et s'infiltre chez l'ennemi en utilisant sa visée sniper. Le chien, pour sa part, équipe ses quatre bras de pétoires et arrose généreusement ses adversaires. Quant au professeur, il doit bricoler des gadgets délirants pour rester en vie. Trois façons différentes d'aborder la plate-forme, qui font de **MDK2** un jeu farfelu au gameplay sans cesse renouvelé.

CONCOURS

Gagnez l'un des 30 jeux SUMMONER (PlayStation 2) offerts par THQ

Le cachet de la poste faisant foi, les 30 premiers à nous renvoyer ce coupon recevront le jeu SUMMONER sur PS2.

Mad Movies,
Concours SUMMONER,
4 rue Mansart, 75009 Paris

Nom________________
Prénom________________
Adresse________________
____
Code Postal________________
Ville________________

Petites Annonces

- Vds K7 vidéos d'**Anthropophagous**, **Cannibal Man** (vost), prix à débattre. Ainsi que coffret ***X-Files***, saison 1, 2, 3, 4 et les 19 dossiers ***X-Files*** à 1.000 F chacun. Bob au 06 63 03 14 80.

- Vds 500 BO : Argento, Fulci, Rollin, Romero, Lenzi, Deodato, Hammer, gialli... dont nombreux collectors en série limitée : **Carnival of Souls**, **Cannibal Holocaust**, **Planet of the Apes 1 à 5**, **Orca**, **L'Au-delà**, **Zombi 1 à 3**, **Maniac**... Delphine & Chris au 04 67 47 16 68.

- Vds n° 5, 8, 11, et 15 à 24 du Lucasfilm Magazine, albums Panini de l'**Épisode IV** et **I**, ainsi que de nombreux jouets de la saga. Alban au 04 93 44 08 12.

- Rech. docs (photos, audio, vidéo) sur le festival du film fantastique au grand Rex (de 1981 à 1988). Jean-Christophe Donzé, 28 rue de la Marne, 78800 Houilles.

- Rech. des personnes motivées, amateurs ou non, fans de cinéma gore, d'héroïc fantasy, fantastique, en vue de réaliser plusieurs courts métrages *(tu voudrais pas créer une Major du court, des fois ?)*. Thierry Berté, le soir au 06 89 68 69 98 ou au 9, rue André Malraux, 45400 Fleury Les Aubrais.

- Rech. correspondant(e) aimant Stephen King, **The Crow** (film et BD), les films de terreur et Clive Barker. Yann Delattre, 5 impasse de l'Abattoir, Crûnes, 62340 Pas de Calais.

- Ch. frigo bon état. Contacter la rédaction.

- Rech. artisans en effets spéciaux (maquillages et effets gore) pour projet sérieux en 16 mm. Benjamin au 06 89 66 66 25.

- Vds VHS **Fantastic Four** de Roger Corman et **JLA** (téléfilm pilote de la série du même titre, jamais diffusé...). Pour plus d'infos : wantedbd@yahoo.fr

- Ch. correspondantes aimant les films de Michael Mann (**Heat**, **Le Dernier des Mohicans**...), Luc Besson, Jean-Jacques Goldman, Mark Knopfler, Heather Novo, Dido, le sport, l'environnement, les voyages, les sorties et la vie. Emmanuel Broult, La Fosse, 61220 Briouze.

- Rech. VHS de **Razorback** + album des Crados + vidéo de Paradise Lost « Harmony Braks » et « One Second Live » + épisodes de ***Quoi de neuf docteur ?***, ***Beetlejuice*** et ***Family Dog***. Lionel au 06 60 61 42 97.

- Vds méga collection diverses (produits neufs, TBÉ) sur Schwarzenegger et sur le Body Building en général *(à Mad, on préfère le Body Reposing)*. Prix divers, 9 listes contre env. timbrée à 6,70 F à Strickfaden Patricia, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

- Vds nombreuses VHS originales, genre fantastique/horreur. Liste contre un timbre à Nicolas Dehais, 24 allée du Cèdre, 78960 Voisins le Bretonneux, ou tél. 06 66 72 56 18.

- Rech. K7 vidéo du **Destin exécrable de Guillermette Babin** de Guillaume Radot (1942) et de **La Couronne de feu** d'Alessandro Blasetti (1941). Jean-Luc au 01 43 06 84 08.

- Rech, vds, éch. films bis italiens et français (comédie, western, horreur, fantastique) + films érotiques début 70 + émission récré A2 (de 78 à 85) *(et Dorothée au fait, qu'est-ce qu'elle devient ?)*. Vds aussi films originaux US sur demande. David Gaëtan, 41, rue Haute, 68480 Bettlach.

- Vds K7. Cédric au 06 22 53 44 78.

- Vds Strange, X-Men (Lug), Titans, Nova, RCM, Alb. Araignées, FF et d'autres. Rachid au 06 13 98 92 93.

- Éch. deux contre une vignettes Merlin Collections série **Star Wars : Épisode I**. Frais de port remboursés. David au 02 51 21 05 07.

- Vds collection de magazines anglais et américains sur le cinéma d'horreur et de science-fiction. Envoyer coupon réponse international à Melvyn Green, Castlefiel Avenue, Salford M7 46Q, Angleterre.

- Vds collection de K7 fantastique (Carrère, Fil à film, etc). Liste contre un timbre à Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

- Vds DVD tout genre 90 F pièce (sans frais de port). Liste sur demande à Roland Garsault, 1, Alain Fournier, Appt 7, 18230 St Doulchard.

- Vds DVD horreur, import Europe, US, dont **Cannibal Ferox**, **Eaten Alive**, **Vidéodrome**, **Maniac Cop**, **Piranhas**... Laserdisc très rares, X Uncut. Stéphane au 02 40 69 79 48 ou au 06 68 73 30 45.

- Vds 300 BOF en CD, années 50-70 : péplums, westerns spaghettis, Hammer films, science-fiction, etc. Liste sur demande à Ronan Quéau, 4, chemin du Stade, 29100 Le Juch.

- Vds collection complète Impact, du n°1 au 90 *(j'espère que c'est parce que tu l'as en double)*. 1.500 F + frais de port. Romain Boulen au 03 21 53 93 59.

- Collectionneur propose nbreux films rares de SF ou fantastique. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730, Les Attaques.

- Rech. DVD français ou américain de **Vampire vous avez dit vampire ? 2**, et correspondants fascinés par les vampires *(écris à San Helving, on sait jamais)*. Morgan Le Bail, 35 rue de Rouen, 95420 Magny en Vexin.

- Vds, ach., éch. nbreux titres SF/Fantastique en VHS. Liste contre liste. Vds n° épuisés de M.M. (10, 12, 14, 15, 17, 21...) et des E.F. (1 à 12, 14, 15...). J. Pierre au 01 64 88 02 93.

- Collectionneur propose large choix de vidéos : Craignos Monsters, horreur, SF, Uncut Movies. Liste de 1.500 titres contre 15 F en timbres à Yann Israel, 2 rue du 8 mai 45, 60530 Neuilly en Thelle.

- Rech. Ozone 1 à 4 + 7, SFX 21, E.F. avant 1977, Starfix 1 à 99, Xposé 5 à 9, Marvel n°1. Éch. ou vds les 9 tickets « Saga Star Wars » non grattés *(et ça ne te démange pas ?)*. Stéphane au 06 89 45 82 19.

- Rech. dans la collection de poche anticipation « Les Singes du temps » de Michel Geurey. Antoine au 01 48 08 59 80.

- Vds 20 des 29 premiers titres de la Collection Gore (Fleuve Noir) : Blood Feast, Russo, Andrevon, Houssin, Pelot, etc. En lot ou en détail (15 et 30 F pièce, selon le titre). Liste sur demande, ou par email à Mariaker c/o Manchec, 93 rue de Montigny, 27200 Vernon (mariaker @netclic.fr).

- Vds nombreuses VHS tout genre (SF fantastique, horreur, bis italien dont certains titres rares...) à prix intéressants. Liste contre un timbre à Francis Perrin, 30, avenue du Pré de foire, 73600 Moutiers.

- Rech. K7 et magazines ***Dr Who*** en vo. De toute façon, on ne les trouve que comme ça *(pour une si belle série, c'est une honte)*. Philippe au 01 69 06 80 07.

- Vds magazines américains (Famous Monsters, Cinefantastique, Movie World, SFX, Imagi-Movies, Dark Terror, Castle of Frankenstein, Monster World, Hammer Horror) + vieux Mad Movies, E.F., Starfix, affiches 1950-2001. Guillaume Trivin, 1, Place Paul Éluard, 38520 Le Versoud.

- Ch. films avec Burt Reynolds + sa série ***Un privé nommé Stryker*** + le pilote de ***Starsky et Hutch*** en vf si possible, sinon vo. Franck Castéran, Place Saint Jean, 82000 Montauban.

- Vds plus de 200 K7 (zombies/polars/giallos/Roger Corman/gore...) dont **Virus cannibale**, **Terreur sur la lagune**, **L'Œil du labyrinthe**, etc. Bastien Ayala, 1146 avenue du Compon, 06330 Le Cannet.

Le Titre Mystérieux

« Docteur, je sais pas ce que j'ai mangé, mais mon ventre fait plein de gargouillis bizarres » - « Bon, je vous change la batterie, les bougies, je vous prescris des boulons et ça devrait rouler »

Les cinq premiers à nous donner le titre du film d'où est tirée cette scène de chirurgie mécanique recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du n°133 était **Sleepaway Camp III : Teenage Wasteland** (Michael A. Simpson, 1988). Même les fortes têtes de la rubrique ont calé devant ce slasher inédit dans nos contrées. Ça devrait être plus facile avec ce numéro, même si Moïssakis et Dupuy ont essuyé un premier échec avec **Future Cop**.

Les petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité aux abonnés. Merci de joindre à votre envoi le coupon adresse du dernier numéro.
Mad Movies, Petites Annonces, 4 rue Mansart, 75009 Paris.

Que préférez-vous pour la rentrée...
WAY OF THE GUN
... un coup de flingue ?
Par le scénariste de "USUAL SUSPECTS"
Ryan Phillippe
Benicio del Toro
Juliette Lewis
Taye Diggs
et
James Caan
WAY OF THE GUN
Benicio DEL TORO (Traffic, Snatch) dans un polar pur et dur par le scénariste de "USUAL SUPECTS"
SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS DVD :
Commentaire audio du réalisateur Chris MACQUARRIE et du compositeur Joe KRAEMAER
+ Making-of + Interview des acteurs
+ Interview du réalisateur + Filmographies
+ Notes de production + Bandes-annonces
DOLBY DIGITAL 5.1
DIGITAL dts SOUND
girlfight
Un coup de poing en plein cœur !
DEAUVILLE 2000 GRAND PRIX
SUNDANCE 2000 GRAND PRIX
girlfight
INCLUS
• Interview de la réalisatrice Karyn KUSAMA et de l'actrice Michelle RODRIGUEZ
+ Bandes-annonces
... un coup de poing en plein cœur ?
DOLBY DIGITAL
FINAL CUT
VOUS PENSIEZ ÊTRE LE SEUL À TRAHIR VOS AMIS ?
JUDE LAW
RAY WINSTONE
SADIE FROST
FINAL CUT
... un coup de couteau dans le dos ?
DOLBY DIGITAL
DISPONIBLE EN VHS ET DVD
mcm
www.mcm.net
FILM OFFICE Editions
Europe 2

IL EST DE RETOUR ...
PREPAREZ-VOUS A HURLER ENCORE PLUS FORT !

SCREAM

Le film par lequel tout a commencé...
enfin en édition DVD VIDEO collector

LANGUES DISPONIBLES	FRANÇAIS	ANGLAIS SOUS-TITRÉ
FORMAT AUDIO 1	DOLBY SURROUND 2.0	dts
FORMAT AUDIO 2		DOLBY DIGITAL 5.1
FORMAT CINEMA RESPECTE	2.35	2.35
16/9 COMPATIBLE 4/3	OUI	OUI
MENUS 3D EN FRANÇAIS		

Interactivité

- Commentaire audio du film par le réalisateur Wes Craven et le scénariste Kevin Williamson

Bonus

- *Un cri de légende.* Documentaire inédit sur le film
- Quizz ***Scream***
- Film-annonce

© 1996 · MIRAMAX FILM CORP. Tous droits réservés · © 2001 Vidéo Film Office Editions · Photos : David M.MOIR · Les logos Dolby Digital et DTS sont des marques déposées.

DVD VIDEO · WOODS · MIRAMAX DIMENSION · CIPA · FILM OFFICE Editions